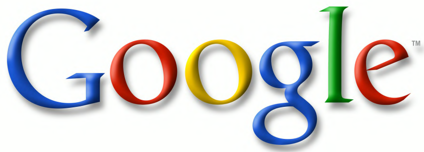


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

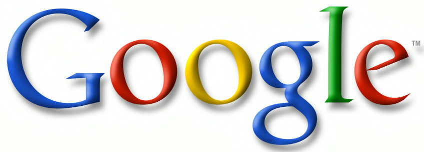
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

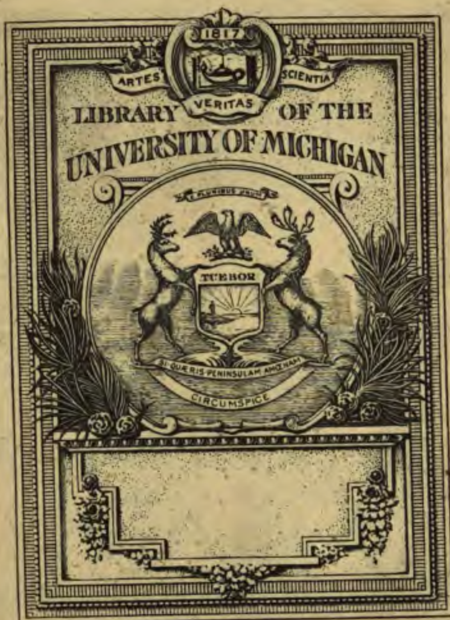
Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

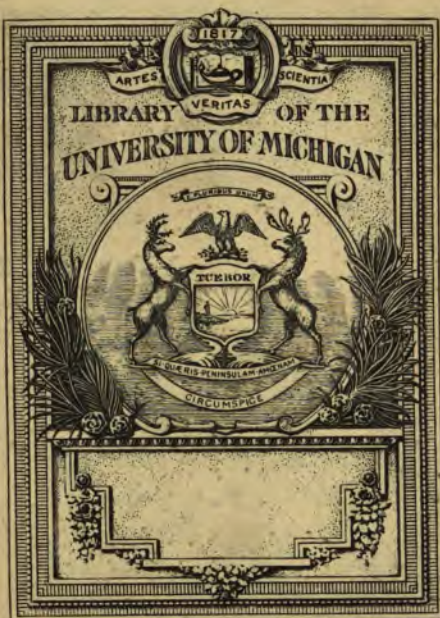
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 1,465,707


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE




1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE



LE SPECTATEUR
FRANÇAIS
AU XIXme. SIÈCLE.

LE SPECTATEUR
FRANÇAIS
AU XIXME. SIÈCLE.

Se trouve à Paris,

Chez Fantin, Libraire, quai des Augustins, n°. 55.
Blaise, Libraire, quai des Augustins, n°. 61.
Et Le Normant, Libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 17.

LE SPECTATEUR FRANÇAIS AU XIXme. SIÈCLE,

OU

VARIÉTÉS MORALES, POLITIQUES ET LITTÉRAIRES,

RECUEILLIES DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES.

Vis unita fortior.

SIXIÈME ANNÉE.

A PARIS,
A la Librairie de la SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE, rue des Fossés-S.-Germain-des-Prés, n°. 14.

M. DCCC. IX.

AP
20
.S74
v.6

AVERTISSEMENT.

La table des matières de ce volume en est la meilleure analyse, comme les noms des auteurs en sont l'éloge le moins suspect; c'est donc à cette double table que nous renverrons le lecteur selon notre usage. Ce premier coup d'œil ne pourra que lui donner une idée favorable de ce volume; mais après l'avoir parcouru, peut-être qu'il le trouvera supérieur aux précédens.

A l'unité de principes moraux et littéraires (première source d'intérêt dans les ouvrages d'esprit), ce recueil continue de réunir l'attrait d'une variété piquante soit pour les matières, soit pour les auteurs qui les traitent; et toutefois cette variété est graduée par des nuances insensibles, en sorte que le lecteur passe successivement et sans effort du *grave au doux*, du *plaisant au sévère*. De là résulte ce mélange de l'utile et de l'agréable si recommandé dans les poétiques anciennes et nouvelles, et qui est l'unique but de leurs nombreux préceptes; *omne tulit punctum qui miscuit utile dulci* : maxime qui ne s'adresse pas seulement aux auteurs, mais encore aux éditeurs; sur-tout dans un siècle où ceux-là ne l'observent pas toujours, du moins si l'on en juge par la rapidité avec laquelle on voit paroître et disparoître la foule des productions nouvelles.

C'est, sans doute, à cette stérile abondance de

notre littérature, tout à la fois si féconde en écrivains et si pauvre en bons ouvrages, qu'il faut attribuer le succès de celui-ci.

Il peut, en effet, être regardé comme un supplément à la rareté des bons livres et comme un préservatif contre la ligue des méchans auteurs. Sous ce double rapport il peut opposer quelque résistance au torrent du mauvais goût, qui, plus fort que les règles et les modèles, menace d'entraîner les unes et les autres dans le gouffre commun d'une même barbarie.

Ce n'est point là exagérer les avantages de cette collection, puisque s'ils n'étoient déjà reconnus, il suffiroit pour les prouver de dire qu'ils ont pour garant ce que nous avons de meilleurs écrivains ou de critiques plus distingués, et de citer les noms de MM. de Bonald, Fontanes, Chateaubriand, Boullogne, Dussault, Delalot, Felets, Fiévée, Geoffroy, Michaud, Berchoux, etc.

Le lecteur continuera lui-même cette énumération en jetant les yeux sur la table de ce volume, distingué, comme les précédens, par une réunion si brillante de talens et de mérites divers. Il remarquera sans doute, entre ces écrivains, ceux dont les loisirs étoient naguère si utiles à nos feuilles périodiques (où leur absence laisse un vide difficile à remplir), et dont tous les momens sont aujourd'hui consacrés à des places éminentes (1), ou à des ouvrages d'une longue étendue (2) : double circonstance

(1) M. de Fontanes et M. l'abbé Boullogne.

(2) M. de Chateaubriand doit donner incessamment

qui ne pourra qu'augmenter l'intérêt de cet ouvrage. On aimera à y retrouver des écrits déjà accueillis avec tant d'empressement et dont les auteurs devoient parvenir à des emplois si élevés; on relira avec un nouveau plaisir des opuscules dignes des ouvrages plus considérables des mêmes écrivains, et qui reparoissent ici sauvés d'un oubli fatal et en quelque sorte retirés du tombeau, qui étoit devenu leur partage inévitable, au moment même où ils avoient vu le jour; car on sait bien que nos feuilles légères, si propres d'ailleurs à porter au loin et à conserver la gloire des grandes actions et quelquefois des petites, ne sauroient assurer la même immortalité aux opuscules divers qui leur sont confiés et dont elles seroient les uniques dépositaires.

N. B. Il nous reste un choix de matériaux considérables, et qui nous auroient permis de donner plus d'un volume à la fois; c'est une tentation délicate pour un éditeur, et à laquelle nous avons néanmoins résisté jusqu'ici. Toutefois si nos matériaux continuent à s'accroître comme par le passé, et que nos feuilles périodiques ne cessent pas d'ajouter de nouvelles richesses à celles que nous possédons déjà, nous n'aurons, pour en faire usage, d'autre moyen que de faire paroître deux volumes par an.

Il est vrai que déjà les encouragemens et les bonnes autorités à cet égard ne nous manquent pas plus, et ne nous sollicitent pas moins que les excellens morceaux qui réclament dans cette collection une place qu'ils n'ont pu y trouver encore, et qui exciteroient les justes regrets des lecteurs, s'ils étoient perdus pour eux.

au public un nouvel ouvrage, *les Martyrs, ou le Triomphe de la Religion chrétienne*. M. de Bonald s'occupe aussi d'un ouvrage, qui aura pour objet la réfutation de celui de M. Cabanis, sur le *Rapport du Physique et du Moral de l'Homme*.

Pag.	Lettres qui servent de signatures aux articles.	Noms des Auteurs des articles de ce Recueil.
76, 80, 111, 118, 127, 356, 397	A.	M. de Felets.
179, 231, 261, 303, 316, 396	B... d.	M. de Bonald.
173, 201	B....x.	M. Berchoux.
363	Ch.	M. de Chateaubriand.
49, 62	F.	M. Fiévée.
135, 141, 163, 205, 227, 240, 380	G.	M. Geoffroy.
375	H.	M. Hoffman.
381	L.	M. de Fontanes.
287	M.	M. Maltebrun.
167	M. B.	M. Boutard.
264	M...d.	M. Michaud.
401	P....t.	M. Picot.
90, 370	M...d.	M. l'Abbé Boullogne.
101, 246, 155, 221, 323, 331, 347	Y.	M. Dussault.
26, 37, 193, 339	Z.	M. Delalot.
97	C.	*désignent les Auteurs anonymes.*
268 et suiv.	P. P.	*désignent les Auteurs anonymes.*
1	Q.	*désignent les Auteurs anonymes.*
300	V.	*désignent les Auteurs anonymes.*

TABLE
DES MATIÈRES.

(*N. B.* La date mise à chaque article indique l'époque où il a paru.)

PHILOSOPHIE MODERNE, HISTOIRE, POLITIQUE, MOEURS, ÉDUCATION.

SCIENCES, LITTÉRATURE, BEAUX-ARTS.

FIN DE LA TABLE.

LE SPECTATEUR FRANÇAIS AU XIXme. SIÈCLE, OU VARIÉTÉS MORALES, POLITIQUES ET LITTÉRAIRES,

RECUEILLIES DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES.

PHILOSOPHIE MODERNE, HISTOIRE, POLITIQUE, MORALE, ÉDUCATION.

I.

Observations sur les chapitres XV et XVI de l'Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain ; traduite de l'anglais de M. Gibbon.

La célébrité de l'ouvrage et l'impression que les derniers chapitres ont paru faire, même sur de bons esprits, m'ont engagé à les lire et à crayonner un précis de réfutation. L'auteur affecte de se couvrir du masque de la modération et du respect pour la religion chrétienne : malheureusement le masque tombe trop souvent, l'incrédule et l'ennemi du christianisme reste à découvert.

Le quinzième chapitre traite de l'établissement et des progrès de la religion chrétienne, des sentimens, des mœurs, du nombre et de la condition des premiers chrétiens. Le seizième, de la conduite du gouvernement romain envers les chrétiens, depuis *Néron* jusqu'à *Constantin*.

M. Gibbon, après avoir protesté, pag. 113, etc., qu'il ne doute pas que *la cause première de la victoire étonnante du christianisme sur toutes les religions établies dans l'univers, n'ait été l'évidence convaincante de sa doctrine, et la providence invariable de son grand auteur*, entreprend de rechercher quelles en ont été les causes secondes, les causes naturelles et humaines.

On demandera sans doute pourquoi, si l'on est pénétré de la divinité de la religion, recherche-t-on si curieusement les causes humaines qui l'ont favorisée; et si ces causes ont suffi pour en assurer le succès, comment peut-on croire qu'il soit nécessaire de recourir à l'intervention de *son grand auteur?*

Jusqu'ici on avoit regardé l'établissement et les progrès du christianisme comme le fait le plus étonnant, le plus contraire au cours naturel des événemens et à l'influence des causes secondes. En voyant toutes les passions, tous les intérêts, toutes les puissances de la terre combattre pour l'idolâtrie, on étoit demeuré convaincu que l'Eglise ne pouvoit attendre la victoire que du ciel, et qu'elle avoit à triompher de tous les moyens humains, bien loin de les avoir pour elle. Mais voici M. Gibbon qui vient nous détromper, et nous apprendre que l'idolâtrie étoit la foiblesse même, et que l'Eglise chrétienne avoit dans ses dogmes, dans sa conduite, dans sa discipline, des causes toutes simples et toutes naturelles de son

accroissement et de son ascendant sur toutes les sectes, et sur la puissance même de l'empire romain jusqu'alors invincible.

Le caractère de divinité qui brille dans l'établissement de la religion est trop glorieux, trop décisif en sa faveur, pour que les incrédules ne se soient pas efforcés de le lui enlever : jusqu'à présent, ils ont tous échoué ; voyons si le dernier sera plus heureux que ses prédécesseurs.

M. Gibbon assigne cinq causes secondes des progrès de la religion : *le zèle intolérant, la croyance inébranlable d'une vie future, le don des miracles attribué à l'Eglise primitive ; la morale pure et austère des chrétiens, leur union et leur discipline.*

Faisons une remarque générale sur ces causes : c'est que ce ne sont point du tout les causes naturelles auxquelles nous nous attendions ; ce sont autant de caractères qui portent visiblement l'empreinte de la divinité, mais qui, loin d'avoir pu naturellement accélérer les progrès de la religion, devoient les arrêter pour toujours. J'excepte le don des miracles, tel que l'eut véritablement l'Eglise, mais non tel que le suppose M. Gibbon qui fait entendre assez clairement qu'il n'y voit que de l'imposture d'un côté, et une pitoyable crédulité de l'autre. Mais, dans cette supposition, l'imposture nécessairement démasquée par tant d'ennemis qui veilloient nuit et jour pour surprendre les chrétiens, ne pouvoit manquer d'en décréditer les auteurs, et d'étouffer le christianisme dans son berceau.

Non, jamais aucune secte, aucune religion, aucun établissement humain, n'avoit paru sous de pareils traits, parce qu'effectivement ils ne sont point dans la nature, parce qu'ils décèlent une main divine, et

qu'ils combattent tous les penchans de la nature, et encore plus toutes les opinions qui régnoient sur la surface de la terre, lorsque l'Evangile y fut prêché.

Le zèle intolérant de la vérité, de la vérité divine dans une société humble et naissante, qui proscrit sans ménagement et sans politique toutes les erreur, qui combat et foudroie toutes les écoles des sages du paganisme, qui entreprend de renverser et d'avilir tout ce qui étoit adoré, pour élever sur ses ruines tout ce qui sembloit à l'esprit et aux sens humains le plus méprisable et le plus ignominieux; l'enseignement et la démonstration de l'immortalité de l'ame et d'une vie future, dogmes fondamentaux de la nature, il est vrai, et connus de toutes les nations, mais accompagnés de fictions et d'incertitudes qui les défiguroient et les rendoient le sujet, et, pour ainsi dire, le jouet des disputes de toutes les sectes des philosophes; une morale toujours pure, toujours irrépréhensible, et par là même toujours austère; si sublime, que l'homme abandonné aux seules forces de sa nature dégradée, essayeroit vainement d'y atteindre; prêchée par des hommes ignorans, par des pêcheurs, et cependant supérieure à tout ce qu'ont pu imaginer les plus beaux génies et les plus doctes personnages dont se vante l'antiquité; enfin, ce qui est plus admirable encore, réduite en pratique dans tous ses points, par la multitude des disciples de cette nouvelle doctrine; l'union divine, qui de tous les croyans ne faisoit qu'un cœur et qu'une ame, union fondée sur l'extinction de toutes les passions, l'abnégation de soi-même, le sacrifice de tous les intérêts particuliers; une discipline ferme et vigoureuse, qui ne pardonnoit aucune foiblesse, qui punissoit les transgressions, les infidélités, les crimes

par des années, par une vie entière de pénitence, et de la pénitence la plus humiliante à la fois et la plus rigoureuse : je le demande à l'auteur lui-même, sont-ce bien là des causes naturelles, des causes humaines? Et de telles causes ont-elles pu, par leur propre énergie et selon les lois connues du calcul, ont-elles pu assurer les succès rapides et inouïs de l'Evangile?

Ce zèle intolérant et exclusif, qui déclaroit également la guerre à l'orgueil et aux préjugés des juifs charnels, aux superstitions des gentils, aux rêveries des philosophes, pouvoit-il donc les attirer? Ne devoit-il pas, au contraire, les révolter et les réunir tous contre cette nouvelle religion, contre leur ennemie commune? L'auteur lui-même, oubliant dès son seizième chapitre ce qu'il venoit d'assurer dans le quinzième, avoue que ce zèle intolérant fut la cause des persécutions qui ne cessèrent d'éprouver le christianisme, et qui l'auroient infailliblement détruit, si les hommes pouvoient quelque chose sur l'ouvrage de Dieu.

Le dogme d'une vie éternelle, des châtimens réservés aux foiblesses et aux passions, comme aux violences et aux injustices; cette morale si parfaite, mais si sévère et si désespérante pour l'homme, dit-on, n'est-ce pas encore de nos jours la source la plus féconde de l'incrédulité, de son éloignement pour nos mystères, et de son acharnement contre l'Eglise de Jésus-Christ?

Ce simple coup-d'œil pourroit suffire pour renverser le système de M. Gibbon, pour effacer les impressions qu'il auroit pu produire, ou pour les prévenir; mais il est quelques articles qui ont besoin de développement; il est aussi des assertions ou des so-

phismes de l'auteur anglais qui demandent quelques momens de discussion : nous relèverons auparavant une observation par où il débute, et qui est de la plus grande importance.

« Il faut se rappeler, dit-il, pag, 115, non-seulement par qui, mais encore *à qui* la révélation divine a été donnée. Le théologien peut se livrer au plaisir de représenter la religion, descendant du ciel dans tout l'éclat de sa gloire, et environnée de sa pureté primitive; une tâche plus triste est imposée à l'historien : il doit découvrir le mélange inévitable d'erreur et de corruption que la foi a reçu parmi des êtres foibles et dégénérés. »

Sans doute un des caractères les plus frappans, les plus glorieux de la divinité de la religion, c'est la perpétuité de sa foi, toujours la même, toujours inaltérable dans tous les siècles et dans tous les pays, malgré la différence et l'opposition des climats, des esprits, des préjugés, de toutes les causes physiques et morales; malgré la fureur des persécutions, les progrès du relâchement, les ténèbres de l'ignorance, la défection même et l'erreur des particuliers et d'un grand nombre de pasteurs. Ce caractère de divinité est aussi certain qu'il est étonnant. *Le théologien et l'historien*, quoiqu'on en dise, sont ici d'un parfait accord.

Plusieurs savans ont démontré que la croyance de l'Eglise a toujours été la même; quiconque en douteroit, peut s'en convaincre; les monumens qui l'attestent sont répandus sur la surface de la terre. On ose donner le défi à tous les incrédules, de montrer que la foi ait jamais reçu le moindre degré *de mélange et de corruption*, *quoique parmi des êtres foibles et dégénérés*. La foi de l'Eglise de Jésus-Christ

est aujourd'hui comme elle étoit hier, et comme elle fut dès sa naissance. Elle ne craint point de se montrer au grand jour; elle est exposée aux yeux de l'univers; elle est contenue dans les livres saints, dans les écrits des pères et des docteurs, dans les canons des conciles, dans les prières et l'office divin, dans la tradition, dans l'enseignement public et uniforme de toutes les Eglises particulières unies à l'Eglise romaine.

Depuis plus de dix-sept siècles, elle croit ce qu'elle a toujours cru; ce qu'elle a enseigné ou anathématisé autrefois, elle l'enseigne et l'anathématise toujours. Il y a des vérités plus éclaircies, plus développées, parce que l'hérétique, c'est-à-dire, le novateur, a forcé l'Eglise à prémunir ou à désabuser ses enfans. Elle a quelquefois étendu son symbole, consacré de nouveaux termes, tels que ceux de *consubstantiel* et de *transubstantiation*, mais pour fixer avec plus de précision des vérités dont la foi est aussi ancienne qu'elle-même, *novè*, *non nova*. On peut dire plus: ce que la société des fidèles, soit sous la loi de nature, soit sous la loi de *Moyse*, a jamais cru; ce que l'ancien Testament nous a transmis, en remontant jusqu'à l'origine du monde, jusqu'au père du genre humain, instruit immédiatement par son divin auteur, l'Eglise l'a toujours cru et enseigné, sans l'ombre d'innovation, sans mélange d'erreur et de corruption.

Ce caractère de perpétuité et d'invariabilité n'appartient qu'à Dieu et à l'ouvrage de Dieu. Tous les ouvrages, toutes les opinions, tous les systèmes de l'homme portent nécessairement l'empreinte de sa foiblesse, de son inconstance, de sa perpétuelle mutabilité. Sans cesse il flotte au gré de ses passions, de

son humeur, de ses incertitudes, de ses illusions. Privé du flambeau de la révélation, de la seule règle fixe et infaillible, l'autorité divine, il ne peut apercevoir la vérité qu'environnée de nuages trompeurs; il l'abandonne pour l'erreur, ou la défigure en la mêlant avec elle. Quelle vérité les sages du paganisme nous ont-ils transmise sans mélange d'erreur? Est-il, au contraire, rien de si faux et de si absurde qui n'ait été avancé par quelqu'un des philosophes? Je le dis d'après le plus sage des philosophes de Rome, *Cicéron.*

Quel intérêt n'avoient donc pas les ennemis de l'Église à lui disputer ce caractère divin d'invariabilité et d'indéfectibilité dans son enseignement, caractère qui lui est propre, et qui la distingue si glorieusement de tous les ouvrages humains.

Il nous suffiroit, à la rigueur, d'avoir remarqué cette preuve victorieuse et décisive de la vérité et de la divinité du christianisme; mais sous quelque face que vous l'envisagiez, vous le trouvez toujours également admirable et respectable, toujours marqué au coin de la divinité. Ne craignons pas d'avancer et d'examiner, le plus brièvement qu'il nous sera possible, les cinq prétendues causes de l'établissement de la religion.

Première cause: *Zèle intolérant.* L'auteur prouve ici tout le contraire de ce qu'il avoit à prouver. Il nous représente *les tentations les plus dangereuses, sans cesse en embuscade pour surprendre le fidèle, les divinités, les rites innombrables du polythéisme étroitement liés à tous les détails de la vie publique ou privée.*

Il falloit donc que les chrétiens fussent sans cesse sur leurs gardes, combattissent et renouvelassent

sans cesse leurs protestations d'attachement à la foi d'un seul Dieu, de mépris et d'horreur pour les cérémonies et les superstitions des idolâtres, c'est-à-dire, de leurs concitoyens, de leurs proches, de leurs amis, des magistrats et des empereurs. Ils s'affermissoient par là, dit M. Gibbon, dans leur attachement à la foi. Qui en doute? Mais il falloit pour cela un courage inébranlable et plus qu'humain, et il est bien singulier que les tentations, les obstacles, les combats, on nous les donne comme des causes secondes et naturelles qui ont favorisé les progrès du christianisme.

Remarquons quelques assertions aussi absurdes que calomnieuses. Elles paroîtront pour la plupart fort étrangères à l'intolérance dont il s'agit ici. C'est que notre censeur, ainsi que plusieurs de ses confrères, ne se piquent pas plus de méthode que de logique. La méthode est l'amie et la compagne naturelle de la vérité, qu'elle place dans le jour le plus avantageux pour éclairer les esprits. Elle est l'ennemie de l'erreur, qui ne peut séduire qu'à la faveur de l'obscurité et de la confusion.

L'auteur prétend, pag. 127, que les promesses et les priviléges de la loi chrétienne étoient capables de nourrir l'orgueil; et ce n'est pas la seule fois qu'il lui fait ce reproche. Il ignore donc que la loi chrétienne foudroie par-tout l'orgueil humain, et détruit tous les fondemens sur lesquels il pourroit porter; que ce qui la distingue de toutes les religions, de toutes les sectes des philosophes, c'est qu'elle seule a enseigné et commandé l'humilité, cette vertu divine, dont le nom même étoit inconnu sur la terre; que l'essence et l'esprit de l'Evangile consiste à reconnoître que l'homme n'est rien, que Dieu est tout,

que l'homme n'est de son fond que corruption et bassesse, cendre et poussière; que tout le bien vient de Dieu, et doit lui être rapporté.

« Par une condescendance très-singulière, les plus » savans PP. de l'Eglise ont admis les sophismes » des gnostiques, pag. 140 ».

Il n'étoient donc pas si intolérans; mais loin de les admettre, ils les ont réfutés. On peut voir en particulier les traités de saint *Clément* d'Alexandrie et de saint *Epiphane*.

« Avouant, continue-t-il, que le sens littéral ré- » pugne à tous les principes de la raison et de la foi, » ils se croient en sûreté derrière le large voile de » l'allégorie, qu'ils ont soin d'étendre sur la partie » la plus délicate du système de *Moyse* ». Il cite en particulier saint *Augustin* et *Origène*.

Il prouve qu'il ne les a jamais ouverts. Cet aveu qu'il suppose, répugneroit au contraire à tous les principes de la raison et de la foi : on n'en croira pas saint *Augustin* capable; *Origène* même qui donne quelquefois, il est vrai, trop d'étendue et de préférence au sens spirituel ou allégorique, ainsi que quelques autres docteurs, ne manque pas cependant de rapporter le sens littéral.

Souvent, sous le sens de la lettre, l'Esprit-Saint a renfermé un sens profond et des mystères sublimes que les SS. PP., nos maîtres et nos modèles dans l'interprétation des écritures, nous découvrent et nous invitent à chercher avec eux. Mais jamais ils n'ont rejeté comme absurde et erroné le sens littéral auquel il faut souvent s'arrêter, et dont l'éclaircissement est toujours nécessaire pour l'intelligence d'un sens plus relevé.

Ce que l'auteur appelle si improprement le système

de *Myose*, c'est-à-dire, l'histoire des œuvres et des merveilles du Créateur de l'univers et du Dieu d'Israël, n'a pas besoin d'être caché derrière le voile de l'allégorie ; tout en est grand, saint, auguste, consolant pour la vertu et l'innocence, terrible pour le crime et l'impiété; la plus ancienne des histoires est aussi la plus authentique et la plus lumineuse. Ce sont les systèmes des philosophes qui craignent le grand jour et un examen approfondi, qui presque tous ne se soutiennent qu'à la faveur de l'éloignement et de l'illusion.

« Les chrétiens judaïsans semblent avoir trouvé » des argumens assez plausibles dans l'origine céleste » de la loi mosaïque et dans la perfection immuable » de son grand auteur, pag. 12 ». Comme s'il ne pouvoit, sans changer lui-même, changer son ouvrage ! Au contraire, c'est parce qu'il est immuable, que la loi et le culte mosaïque ont dû faire place à une loi et à un culte plus parfait, puisque Dieu l'avoit promis tant de fois par ses prophètes, et que *Moyse* lui-même avoit annoncé aux juifs, Jésus-Christ, ce prophète par excellence, que Dieu susciteroit du milieu d'entre eux.

M. Gibbon traite d'*équivoque* la conduite des prédicateurs apostoliques à l'égard des chrétiens judaïsans, pag. 130.

Il oublie qu'il a à prouver que le zèle intolérant et exclusif fut une cause seconde des progrès du christianisme. Quoi de moins intolérant et de moins exclusif qu'une conduite équivoque, qui ne condamne aucun parti et les favorise tous? Mais jamais il ne s'est rien glissé d'équivoque dans la conduite ni dans les décisions des apôtres et de l'Eglise.

Le premier des conciles, le concile de Jérusalem,

ne décide-t-il pas, avec la plus grande clarté, que les chrétiens n'étoient plus tenus d'observer la loi de *Moyse?* Y a-t-il rien de moins équivoque et de plus lumineux à ce sujet que la conduite et les écrits du docteur des gentils? Et si la conduite de *Céphas* parut équivoque pour quelques moments, ce ne fut que pour donner plus d'éclat et de force au zèle éclairé et courageux de saint *Paul*, qui lui résista en face, et apprit aux juifs comme aux gentils, que l'Evangile les avoit tous affranchis du joug de la loi.

M. Gibbon prétend, pag. 143, contre toute vraisemblance, que *les hérétiques, quoiqu'ils troublassent sans cesse la paix de l'Eglise, et qu'ils en avilissent souvent la dignité, contribuèrent à favoriser les progrès du christianisme.* L'histoire nous apprend, au contraire, que les ennemis les plus envenimés et les plus dangereux qu'ait eus l'église, se trouvèrent parmi les hérétiques; que trop souvent ils la rendirent odieuse et méprisable aux infidèles, qui les confondoient avec les catholiques, et imputoient à ceux-ci les abominations dont les autres étoient véritablement coupables.

Seconde cause : *Immortalité de l'ame.* L'auteur fait un tableau fidèle des variations, des incertitudes éternelles des sages et des philosophes sur le dogme de l'immortalité de l'ame et de la vie future. Il conclut avec justesse, pag. 161, « qu'il étoit encore nécessaire qu'un dogme qui avoit été dicté par la » nature, approuvé par la raison, et que la superstition avoit adopté, reçût de l'autorité et de l'exemple » de Jésus-Christ la sanction de vérité divine. »

Il en est de même de toutes les vérités importantes de la morale; mais il est inexcusable d'avoir voulu dé-rier les preuves solides et lumineuses que nous

fournissent la raison et la métaphysique, quoiqu'elles aient besoin d'être fortifiées par la révélation.

Il est encore plus inexcusable de prétendre que l'immortalité de l'ame, à peine annoncée obscurément dans les prophètes, étoit inconnue chez les juifs avant le règne des Asmonéens et la secte des pharisiens. Elle est annoncée et inculquée de la manière la plus claire dans plusieurs prophètes, dans les psaumes, dans les livres de *Job*, de la *Sagesse*, de l'*Ecclésiaste* et des *Machabées*.

« La doctrine de l'immortalité de l'ame, dit » M. Gibbon, pag. 159, est omise dans la loi mo» saïque ».

Elle y est, mais couverte d'un voile transparent, il est vrai, pour le juif spirituel qui vivoit de la foi, mais au-delà duquel le juif courbé vers la terre et aveuglé par ses passions, ne vouloit rien voir. Le ministère du serviteur devoit être distingué du ministère du Fils de Dieu. Les ombres et les figures de la loi devoient préparer à la vérité et à la lumière de l'Evangile.

D'ailleurs, bien plus ancien que l'Evangile, ce dogme fondamental que Dieu lui-même avoit enseigné au père du genre humain, avoit été transmis fidèlement par lui à tous ses descendans, comme la portion la plus précieuse de son héritage, et étoit profondément gravé dans le cœur de tous les patriarches et de tous les justes qui ont précédé Jésus-Christ, ainsi que de tous les vrais Israélites.

C'est la foi et l'espérance de l'immortalité qui a mérité à ces grands personnages de l'ancien Testament l'éloge magnifique qu'en fait l'apôtre dans l'épître aux Hébreux. « Ces hommes, dont le monde » n'étoit pas digne, dénués de tous les biens ter-

» restres, en butte aux plus cruelles épreuves, se
» consoloient en envisageant et saluant de loin les
» promesses éternelles. Ils confessoient qu'ils n'étoient
» que des voyageurs et des étrangers sur la terre.
» Ils avançoient avec ardeur vers une région plus
» heureuse, la patrie céleste, cette cité sainte dont
» Dieu même est l'architecte et le fondateur. »

Et voilà les hommes dont M. Gibbon nous assure que *les espérances, aussi bien que les craintes, paroissent avoir été resserrées dans le cercle étroit de la vie présente!* Mais la foi d'une vie future ne pouvoit que troubler et effrayer les passions de la multitude. « Saint *Paul* parloit à *Félix*, gouverneur
» de Judée, de la justice, de la chasteté et du juge-
» ment à venir. *Félix* tremblant lui dit : Retirez-
» vous à présent, je vous manderai quand il en sera
» temps. » Peinture trop fidèle de l'impression que produisoit naturellement le dogme d'un avenir éternel sur l'esprit des idolâtres. Ce ne peut être, par conséquent, une cause naturelle des progrès de l'Evangile.

Aussi M. Gibbon ne compte, parmi les attraits de la doctrine de l'Evangile, que les erreurs qui la défigurent. « On croyoit, (dit-il, pag. 162, universelle-
» ment que la fin du monde étoit sur le point d'ar-
» river; les apôtres l'avoient prédit; et tant que les
» sages décrets de la Providence ont permis que cette
» erreur régnât dans l'Eglise, elle a produit les effets
» les plus salutaires. »

Il est faux que cette erreur ait jamais régné dans l'Eglise. Il ne l'est pas moins qu'elle soit venue des apôtres. Au contraire, le but principal de la seconde épître de saint *Paul* aux Thessaloniciens, est de prévenir les fidèles contre les faux bruits qu'on faisoit

courir à ce sujet. « Ne vous laissez pas troubler ni » effrayer, dit-il, ni par des révélations, ni par des » discours, ni par quelque épître qu'on m'attribue- » roit, comme si le jour du Seigneur étoit proche. » Il sera précédé d'une apostasie universelle, et de » l'homme du péché, le fils de perdition. »

M. Gibbon attribue les mêmes effets, et avec aussi peu de fondement, à la doctrine des millénaires, ou du règne de Jésus-Christ sur la terre pendant mille ans. « Depuis saint *Justin* et saint *Irénée*, dit-il, » pag. 165, jusqu'à *Lactance*, tous les PP. ont eu » soin d'annoncer ce millénaire. »

Papias, homme d'un esprit fort borné, donna lieu à cette erreur, en prenant trop à la lettre des expressions figurées de l'Ecriture. On la trouve dans les écrits de quelques anciens docteurs, entr'autres de saint *Justin* et de saint *Irénée*; mais bien loin que tous les PP. jusqu'à *Lactance* l'aient soutenue, saint *Denys* d'Alexandrie, long-temps avant *Lactance*, fit avec succès, pour la combattre, un traité exprès, qui désabusa les Egyptiens chez qui elle avoit eu cours.

« L'Apocalypse, qu'on croyoit favorable à l'opi- » nion présente, n'échappa qu'avec peine à la censure » de l'Eglise. »

Jamais il ne s'est agi de censurer l'Apocalypse; elle a toujours été en vénération, sur-tout dans l'Eglise latine, qui la mit dans les premiers canons des Ecritures qu'elle fit dans le troisième concile de Carthage, en 397, et depuis dans celui de Rome, sous *Gelase*, en 494. Saint *Denis* même, dans son Traité contre les millénaires, en parle comme de l'ouvrage d'un homme inspiré.

Troisième cause : *Don des miracles*. Voilà sans

» restres, en butte aux plus cruelles épreuves, se » consoloient en envisageant et saluant de loin les » promesses éternelles. Ils confessoient qu'ils n'étoient » que des voyageurs et des étrangers sur la terre. » Ils avançoient avec ardeur vers une région plus » heureuse, la patrie céleste, cette cité sainte dont » Dieu même est l'architecte et le fondateur. »

Et voilà les hommes dont M. Gibbon nous assure que *les espérances, aussi bien que les craintes, paroissent avoir été resserrées dans le cercle étroit de la vie présente!* Mais la foi d'une vie future ne pouvoit que troubler et effrayer les passions de la multitude. « Saint *Paul* parloit à *Félix*, gouverneur » de Judée, de la justice, de la chasteté et du juge-» ment à venir. *Félix* tremblant lui dit : Retirez-» vous à présent, je vous manderai quand il en sera » temps. » Peinture trop fidèle de l'impression que produisoit naturellement le dogme d'un avenir éternel sur l'esprit des idolâtres. Ce ne peut être, par conséquent, une cause naturelle des progrès de l'Evangile.

Aussi M. Gibbon ne compte, parmi les attraits de la doctrine de l'Evangile, que les erreurs qui la défigurent. « On croyoit, (dit-il, pag. 162, universelle-» ment que la fin du monde étoit sur le point d'ar-» river; les apôtres l'avoient prédit; et tant que les » sages décrets de la Providence ont permis que cette » erreur régnât dans l'Eglise, elle a produit les effets » les plus salutaires. »

Il est faux que cette erreur ait jamais régné dans l'Eglise. Il ne l'est pas moins qu'elle soit venue des apôtres. Au contraire, le but principal de la seconde épître de saint *Paul* aux Thessaloniciens, est de prévenir les fidèles contre les faux bruits qu'on faisoit

courir à ce sujet. « Ne vous laissez pas troubler ni » effrayer, dit-il, ni par des révélations, ni par des » discours, ni par quelque épître qu'on m'attribue» roit, comme si le jour du Seigneur étoit proche. » Il sera précédé d'une apostasie universelle, et de » l'homme du péché, le fils de perdition. »

M. Gibbon attribue les mêmes effets, et avec aussi peu de fondement, à la doctrine des millénaires, ou du règne de Jésus-Christ sur la terre pendant mille ans. « Depuis saint *Justin* et saint *Irénée*, dit-il, » pag. 165, jusqu'à *Lactance*, tous les PP. ont eu » soin d'annoncer ce millénaire. »

Papias, homme d'un esprit fort borné, donna lieu à cette erreur, en prenant trop à la lettre des expressions figurées de l'Ecriture. On la trouve dans les écrits de quelques anciens docteurs, entr'autres de saint *Justin* et de saint *Irénée*; mais bien loin que tous les PP. jusqu'à *Lactance* l'aient soutenue, saint *Denys* d'Alexandrie, long-temps avant *Lactance*, fit avec succès, pour la combattre, un traité exprès, qui désabusa les Egyptiens chez qui elle avoit eu cours.

« L'Apocalypse, qu'on croyoit favorable à l'opi» nion présente, n'échappa qu'avec peine à la censure » de l'Eglise. »

Jamais il ne s'est agi de censurer l'Apocalypse; elle a toujours été en vénération, sur-tout dans l'Eglise latine, qui la mit dans les premiers canons des Ecritures qu'elle fit dans le troisième concile de Carthage, en 397, et depuis dans celui de Rome, sous *Gelase*, en 494. Saint *Denis* même, dans son Traité contre les millénaires, en parle comme de l'ouvrage d'un homme inspiré.

Troisième cause : *Don des miracles*. Voilà sans

» restres, en butte aux plus cruelles épreuves, se
» consoloient en envisageant et saluant de loin les
» promesses éternelles. Ils confessoient qu'ils n'étoient
» que des voyageurs et des étrangers sur la terre.
» Ils avançoient avec ardeur vers une région plus
» heureuse, la patrie céleste, cette cité sainte dont
» Dieu même est l'architecte et le fondateur. »

Et voilà les hommes dont M. Gibbon nous assure que *les espérances, aussi bien que les craintes, paroissent avoir été resserrées dans le cercle étroit de la vie présente!* Mais la foi d'une vie future ne pouvoit que troubler et effrayer les passions de la multitude. « Saint *Paul* parloit à *Félix*, gouverneur
» de Judée, de la justice, de la chasteté et du juge-
» ment à venir. *Félix* tremblant lui dit : Retirez-
» vous à présent, je vous manderai quand il en sera
» temps. » Peinture trop fidèle de l'impression que produisoit naturellement le dogme d'un avenir éternel sur l'esprit des idolâtres. Ce ne peut être, par conséquent, une cause naturelle des progrès de l'Evangile.

Aussi M. Gibbon ne compte, parmi les attraits de la doctrine de l'Evangile, que les erreurs qui la défigurent. « On croyoit, (dit-il, pag. 162, universelle-
» ment que la fin du monde étoit sur le point d'ar-
» river; les apôtres l'avoient prédit; et tant que les
» sages décrets de la Providence ont permis que cette
» erreur régnât dans l'Eglise, elle a produit les effets
» les plus salutaires. »

Il est faux que cette erreur ait jamais régné dans l'Eglise. Il ne l'est pas moins qu'elle soit venue des apôtres. Au contraire, le but principal de la seconde épître de saint *Paul* aux Thessaloniciens, est de prévenir les fidèles contre les faux bruits qu'on faisoit

courir à ce sujet. « Ne vous laissez pas troubler ni » effrayer, dit-il, ni par des révélations, ni par des » discours, ni par quelque épître qu'on m'attribue- » roit, comme si le jour du Seigneur étoit proche. » Il sera précédé d'une apostasie universelle, et de » l'homme du péché, le fils de perdition. »

M. Gibbon attribue les mêmes effets, et avec aussi peu de fondement, à la doctrine des millénaires, ou du règne de Jésus-Christ sur la terre pendant mille ans. « Depuis saint *Justin* et saint *Irénée*, dit-il, » pag. 165, jusqu'à *Lactance*, tous les PP. ont eu » soin d'annoncer ce millénaire. »

Papias, homme d'un esprit fort borné, donna lieu à cette erreur, en prenant trop à la lettre des expressions figurées de l'Ecriture. On la trouve dans les écrits de quelques anciens docteurs, entr'autres de saint *Justin* et de saint *Irénée*; mais bien loin que tous les PP. jusqu'à *Lactance* l'aient soutenue, saint *Denys* d'Alexandrie, long-temps avant *Lactance*, fit avec succès, pour la combattre, un traité exprès, qui désabusa les Egyptiens chez qui elle avoit eu cours.

« L'Apocalypse, qu'on croyoit favorable à l'opi- » nion présente, n'échappa qu'avec peine à la censure » de l'Eglise. »

Jamais il ne s'est agi de censurer l'Apocalypse; elle a toujours été en vénération, sur-tout dans l'Eglise latine, qui la mit dans les premiers canons des Ecritures qu'elle fit dans le troisième concile de Carthage, en 397, et depuis dans celui de Rome, sous *Gelase*, en 494. Saint *Denis* même, dans son Traité contre les millénaires, en parle comme de l'ouvrage d'un homme inspiré.

Troisième cause : *Don des miracles*. Voilà sans

doute la principale cause des rapides et prodigieux progrès de l'Evangile. Pour que la foi de l'homme fût raisonnable, il falloit être assuré que Dieu avoit parlé. Or, les miracles sont le langage propre de la Divinité : langage que tous les peuples, sans distinction, entendent également, et que nul homme ne sauroit contrefaire. Ils étoient nécessaires pour qu'un petit nombre de prédicateurs pauvres et ignorans triomphât de l'opposition des philosophes et de toutes les puissances de la terre, pour faire croire des mystères qui confondent l'orgueil, pour faire pratiquer des maximes qui révoltent tous les penchans naturels, pour faire adorer la folie ou le scandale de la croix. Si vous ne voulez pas reconnoître, dit saint *Augustin*, les miracles qui ont converti l'univers, vous êtes forcés de reconnoître un miracle plus grand encore, l'univers converti sans miracles.

Mais ce don des miracles n'est pas celui que M. Gibbon attribue à l'Église. Il est aisé de voir qu'il n'entend que le fanatisme et la fourberie d'un côté, et une aveugle crédulité de l'autre ; mais l'illusion, s'il y en avoit eu, ne pouvoit être ni universelle, ni durable. Bientôt les imposteurs démasqués n'eussent recueilli que le mépris et l'indignation de l'univers.

Les miracles sont des faits qui doivent être prouvés, comme tous les faits. Or, quels faits peut-on citer qui réunissent des caractères de certitude plus nombreux et plus frappans que les faits qui servent de fondement à notre foi? Opérés dans le siècle le plus éclairé, en présence d'une foule de témoins intéressés à les contredire, et qu'ils ont convertis, et qui ont répandu leur sang pour en sceller la vérité, ils n'ont jamais été contestés ni combattus par les contemporains. Nous les trouvons écrits par les té-

témoins oculaires, dans des livres que nous présente et dont nous garantit l'authenticité, cette société immense formée de tous les peuples de la terre par la foi en ces miracles, et d'accord en ce point avec une multitude de sectes ennemies. Les plus zélés et les plus éclairés partisans de l'idolâtrie, tels que les *Celse* et les *Julien*, forcés de les avouer, ont été réduits à les mépriser et à les attribuer à la magie. Pour les nier, il faut se résoudre à nier tout, à donner dans le pyrrhonisme le plus insensé.

M. Gibbon insiste sur des visions et des révélations particulières, comme si jamais on les eût alléguées en preuves de la vérité de la religion. Quelques froides railleries de sa part, ressource ordinaire des incrédules, ne méritent point de réponse; elles ne prouvent que l'impuissance où ils sont de proposer de solides difficultés.

Remarquons seulement une assertion étrange de M. Gibbon, pag. 182, c'est que dans les premiers siècles *on recommandoit la foi comme le premier, et peut-être comme le seul mérite du chrétien.*

Les livres saints, les ouvrages des PP. et des docteurs de l'Eglise, les mœurs des premiers chrétiens, aussi pures que leur foi, les vengent assez de cette absurde calomnie; l'Église a même rejeté de son sein les novateurs qui ont osé nier la nécessité et le mérite des œuvres vertueuses et chrétiennes. « A quoi vous sert d'avoir la foi, dit l'apôtre saint » *Jacques*, si vous n'avez pas les œuvres? La foi » seule pourra-t-elle vous sauver? La foi sans les » œuvres est une foi morte. »

Quatrième cause : *Morale pure et austère.* On croiroit que l'auteur va s'étendre avec complaisance sur cette morale céleste dont n'approche point la

sagesse du Portique et de l'Académie, sur ces vertus divines qui rendirent les chrétiens l'admiration de leurs ennemis même, et donnèrent au monde un spectacle inconnu jusqu'alors. Point du tout, il ne cherche qu'à y trouver et à y faire remarquer des taches et des travers; il voudroit faire passer, p. 191, les premiers fidèles « pour des ames insensibles et » inactives qui sont unanimément rejetées de la so- » ciété, comme incapables de procurer aucun bon- » heur à l'individu, ou aucun avantage public au » monde »; comme des hommes qui fuyoient et condamnoient tous les plaisirs indistinctement et toutes les affaires; qui toléroient le mariage comme un défaut; à qui il n'étoit pas permis d'exercer les fonctions de soldats, de magistrats et de princes.

L'auteur ne peut donc, sans se contredire grossièrement, avancer que des principes si étranges, des mœurs si insociables aient favorisé l'établissement et la propagation du christianisme.

Ce n'est point à ces fausses couleurs qu'on peut reconnoître la foi ou les mœurs des premiers chrétiens: la morale évangélique, aussi sage que sublime, toujours proportionnée à la nature et conforme aux besoins de l'homme, donne des règles admirables de conduite à tous les états, n'en condamne aucun, n'interdit pas même les plaisirs innocens, mais en prévient l'excès et en sanctifie la fin.

« Nous ne sommes que d'hier, disoit *Tertullien*, » et nous remplissons tout, vos villes, vos châteaux, » vos îles, vos bourgades, vos conseils, vos camps, » vos tribus, le palais, le sénat; nous ne vous laissons » que vos temples; nous naviguons, nous portons les » armes avec vous: parmi les séditieux et les rebelles, » parmi les criminels dont regorgent vos prisons, on

» ne trouve pas un seul chrétien ; on ne peut nous
» reprocher d'autre crime que celui d'être chrétien. »

Le mariage, loin d'être *toléré comme un défaut*, a toujours été honoré singulièrement dans le christianisme. Au-dessus des idées grossières et charnelles, mais en garde contre le rigorisme apparent et les désordres trop réels des hérétiques qui le condamnoient, les PP. en ont, d'après l'Apôtre, relevé l'excellence et la sainteté, nous en ont tracé le tableau, les devoirs, le bonheur, avec autant de vérité que de noblesse et de décence.....

Cinquième cause : *Union et discipline de l'Eglise.* L'union et la discipline de l'Eglise chrétienne, dont il n'y avoit pas d'exemple parmi les hommes, qui faisoit l'étonnement des infidèles, que leur plus grand ennemi, *Julien*, proposoit aux païens, sembloit devoir mériter les éloges d'un auteur qui affecte du zèle pour la religion : elles ne font que fournir un nouvel aliment à son humeur satirique. « Bientôt,
» dit-il, pag. 203, les mœurs des chrétiens se cor-
» rompirent, le faux zèle, l'orgueil, remplirent
» l'Eglise de troubles. Ils retombèrent dans toutes
» les passions turbulentes auxquelles le mélange du
» zèle religieux imprimoit un nouveau degré d'opi-
» niâtreté et d'aigreur. »

Ses préjugés contre les chrétiens l'entraînent au point qu'il combat lui-même son système; puisqu'en prétendant donner les causes qui ont accéléré les progrès du christianisme, il ne fait qu'inventer ou exagérer les obstacles et les vices qui auroient dû les retarder ou les arrêter tout-à-fait.

Il soutient, pag. 209, etc., que le gouvernement de l'Eglise fut dans le premier siècle purement démocratique, que les évêques usurpèrent insensiblement

une autorité arbitraire et despotique, et que chaque société formoit en elle-même une république séparée et indépendante.

Mais peut-il ignorer que les livres sacrés, que la tradition constante, que tous les actes et les monumens de ce premier âge attestent le contraire; que les évêques, successeurs des apôtres, sont d'institution divine; que saint *Pierre*, saint *Jacques* et saint *Paul* parlent avec toute l'autorité de chefs et de pontifes établis par le fondateur même de la religion? Nous pourrions ajouter, sans craindre d'être démentis, que la primauté de saint *Pierre* et de l'Eglise de Rome, où il transporta son siége, est reconnue par tous les écrivains les plus anciens de l'Eglise.

Où a-t-il vu des traces et de la résistance et des combats, pag. 213, 218, qu'il suppose « avoir été » livrés en plusieurs endroits par le clergé inférieur, » pour soutenir son indépendance et le gouvernement » démocratique, des excommunications que les pon- » tifes romains et les évêques d'Afrique et d'Asie lan- » cèrent les uns contre les autres avec une fureur égale » et une égale dévotion? »

On est étonné de trouver des calomnies aussi hardies, aussi dénuées de fondement dans un ouvrage qui annonce l'impartialité et la modération. M. Gibbon doit se reprocher sur-tout son injustice et ses déclamations contre une des plus grandes lumières de l'Eglise d'Afrique, saint *Cyprien*. Son éloquence et son savoir ne le cèdent qu'à son humilité; son désintéressement, sa charité, sa fermeté, son courage, à toutes les vertus d'un pontife, d'un martyr et d'un héros chrétien.

« Saint *Cyprien*, selon M. Gibbon, étoit un despote, » un nouvel *Annibal*, qui cherchoit dans le cœur

» de l'Asie des alliés contre Rome. » Il avoit bien le courage d'*Annibal*, mais ce n'étoit que pour résister aux apostats et aux persécuteurs. « Qu'ils sachent, » disoit-il, que le camp invincible de Jésus-Christ » ne cède point aux menaces. Un évêque qui tient » l'Evangile, et qui garde les préceptes de Jésus-» Christ, peut être tué, mais il ne peut être vaincu. » Ses disputes sur le baptême des hérétiques n'altérèrent jamais sa charité et sa soumission à la mère et à la maîtresse des Eglises.

Par tous les monumens originaux de ces premiers temps, nous voyons que rien n'étoit plus opposé au gouvernement paternel des évêques, et en particulier de saint *Cyprien*, qui ne faisoit rien d'important sans le conseil de son *presbytère*, et souvent sans le consentement du peuple.

L'auteur est si peu instruit de la constitution de l'Eglise primitive, qu'il confond les objets les plus différens. « Les mêmes causes, dit-il, pag. 224, qui » avoient d'abord détruit l'égalité des prêtres, intro-» duisirent parmi les évêques une prééminence pour » le rang, et de là une supériorité de juridiction. »

L'histoire des premiers siècles du christianisme, qui nous montre par-tout les évêques supérieurs aux prêtres, puisqu'ils le sont par l'institution du fondateur même de l'Eglise, nous apprend en même temps que ces prééminences de rang et de juridiction entre les évêques, essentiellement égaux par leur caractère, sont toutes d'institution ecclésiastique, d'une date plus ou moins reculée.

L'auteur parle ensuite de la pénitence canonique, qui seule, comme cause humaine, devoit suffire pour éloigner à jamais de l'Eglise les gentils. C'est un joug insupportable pour nous, pour des chrétiens qui ...nt

sucé avec le lait les préceptes et les conseils d'une loi de pénitence, de mortification, d'abnégation. Comment donc a-t-elle pu ne pas rebuter les adorateurs des divinités les plus licencieuses, dont le culte et les exemples n'inspiroient que la volupté et consacroient toutes les passions?

M. Gibbon, après avoir fait la satire de l'Eglise, afin de la décrier, en fait l'éloge pour en conclure, pag. 233, qu'il n'y a rien que d'humain dans son établissement: « Un mélange heureux de libéralité et » de rigueur, une sage dispensation de punitions et » de récompenses, conformément aux maximes de la » politique, aussi bien que de la justice, constituoient » la force de l'Eglise sur la terre. »

Supposer les raffinemens de la politique à des hommes grossiers, ignorans, de la lie du peuple, tels qu'on nous représente ici les premiers chrétiens, et par conséquent les refuser aux hommes d'état et aux sages dont ils triomphèrent; il faut l'avouer, c'est le comble de l'absurdité.

Résumons les cinq causes qui, selon M. Gibbon, *ont assisté si efficacement la vérité de la religion*, un zèle intolérant et exclusif, l'attente d'un autre monde et des supplices éternels, le don prétendu des miracles qui n'étoit que fanatisme et superstition, une morale austère et impraticable, une constitution pleine de troubles et de désordres : sont-ce bien là les causes secondes qui ont pu assurer les succès du christianisme dans l'empire romain et dans le siècle le plus éclairé? C'étoient, au contraire, des obstacles invincibles à l'établissement, et encore plus aux progrès prodigieux de l'Evangile. Les vains et malheureux efforts de l'auteur pour prouver que la religion doit son établissement à des causes humaines, four-

nissent donc une nouvelle preuve, et qui n'est point suspecte, de sa divinité, de la nécessité de recourir à Dieu même. Ce n'est que dans le ciel, puisqu'on l'a cherchée vainement sur la terre, qu'on peut trouver la source de l'établissement, des progrès, des triomphes, de la perpétuité de l'Eglise catholique.

M. Gibbon prétend que la foiblesse, l'extravagance, le septicisme du monde païen devenoient favorables à la nouvelle religion. Nous lui répondrons avec *Bossuet* (1) : « L'idolâtrie nous paroît la foiblesse même, » et nous avons peine à comprendre qu'il ait fallu » tant de force pour la détruire ; mais, au contraire, » son extravagance fait voir la difficulté qu'il y avoit » à la vaincre ; et un si grand renversement du bon » sens montre assez combien ce principe étoit gâté. » Le monde avoit vieilli dans l'idolâtrie, et enchanté » par ses idoles, il étoit devenu sourd à la voix de la » nature, qui crioit contre elles. Quelle puissance » falloit-il pour rappeler dans la mémoire des hommes » le vrai Dieu, si profondément oublié ; et retirer le » genre humain d'un si prodigieux assoupissement !... » Tout combattoit pour l'idolâtrie ; elle étoit faite pour » le plaisir : les divertissemens, les spectacles, et enfin » la licence même y faisoient une partie du culte divin. » Les fêtes n'étoient que des jeux, et il n'y avoit nul » endroit de la vie humaine d'où la pudeur fût bannie » avec plus de soin qu'elle l'étoit des mystères de la » religion. Comment accoutumer des esprits si cor- » rompus à la régularité de la religion véritable, » chaste, sévère, ennemie des sens, et uniquement » attachée aux biens invisibles ?... Joignez à cela » l'intérêt, ce puissant ressort des choses humaines.

(1) Histoire universelle, pag. 401, etc.

» l'intérêt des particuliers...... Des prêtres, qui » alloient tomber avec leurs dieux, des villes que la » religion rendoit illustres et opulentes.... L'intérêt » de l'état qui fit agir le sénat, le peuple romain, » les empereurs. La politique romaine se croyoit » attaquée dans ses fondemens, quand on méprisoit » ses dieux. » Et des hommes pauvres, méprisés, sans armes, sans secours humain, sans lettres, sans éloquence, triomphent de tout. Peut-on méconnoître la main du Tout-Puissant, qui se plaît à se servir des plus foibles instrumens pour confondre la force et la sagesse humaine ?

Laissons M. Gibbon s'égarer dans ses calculs, pour fixer la proportion générale des chrétiens et des païens, c'est-à-dire, pour diminuer le nombre des premiers, récusant également les auteurs chrétiens et les païens, parce que *la crainte des uns et la dévotion des autres ont singulièrement exagéré le nombre des prodiges* : c'est un moyen admirable pour ajuster l'histoire à ses systèmes, et ne jamais être embarrassé par l'autorité.

Nous ne ferons plus que deux remarques sur le chapitre quinzième. *On ne voit qu'avec peine*, dit M. Gibbon, pag. 268, en parlant des apologistes des chrétiens, *qu'une pareille cause n'ait pas été soutenue par des avocats plus habiles.*

Il faut croire, pour l'honneur du censeur, qu'il ne les a jamais lus.....

« M. Gibbon ne peut expliquer, pag. 270, etc., l'in- » différence profonde des païens et des philosophes » à la vue des miracles de Jésus-Christ et de ses » disciples, le silence général des anciens concernant » les ténèbres de sa passion. »

Faut-il donc encore répéter que les apologistes des

chrétiens ont parlé aux Romains de ce dernier prodige, comme rapporté non-seulement par leurs auteurs, mais consigné dans leurs archives? Et tous ces miracles, outre qu'ils sont attestés par des historiens irréprochables, par des témoins oculaires, qui se sont laissés égorger pour sceller leur témoignage de leur sang; outre qu'ils sont avoués par nos plus grands ennemis, par les juifs et par des philosophes païens, n'est-ce donc pas assez de l'univers qu'ils ont converti, et qui n'a cru que sur la foi de ces miracles?

Dans le seizième chapitre, l'auteur examine la conduite du gouvernement romain envers les chrétiens, depuis *Néron* jusqu'à *Constantin.*

On voit qu'il ne s'est proposé d'autre but que de colorer ou même d'excuser, autant qu'il lui est possible, la fureur et l'atrocité des persécutions, de flétrir les lauriers des vrais chrétiens, d'en diminuer le nombre, de semer du moins des doutes et des soupçons sur la pureté de leurs motifs et la constance de leur courage.

Notre censeur est obligé de convenir qu'il a contre lui l'autorité des écrivains et des actes du temps, et par conséquent que ses imputations, destituées de fondement, ne peuvent servir qu'à dévoiler la prévention, la haine et la mauvaise foi.

Il seroit aussi long qu'ennuyeux de relever toutes les citations infidèles, tous les sophismes dont fourmillent les chapitres 15 et 16 et les notes; d'ailleurs, la plupart de ces chicanes et de ces impostures ont été cent fois confondues, et les adversaires de la religion ne se lassent pas de les répéter. M. Gibbon, qui vient à la suite de tant d'autres athlètes de l'incrédulité, livrer un nouveau combat à la religion, ne fait que lui fournir la matière d'un nouveau triomphe.

II.

Même sujet.

..... M. GIBBON voit sans étonnement douze hommes obscurs sortir de leur nation, pour aller changer les mœurs et la croyance de tous les peuples. Il ne se demande pas qui avoit mis dans le cœur de ces hommes une pensée si magnanime, un dessein qui n'est point dans notre nature, et dont l'histoire n'offre aucun exemple; la plus vaste conquête sans ambition, le combat le plus héroïque sans gloire et sans triomphe, une carrière immense de travaux, sans autre terme qu'une mort violente et infâme. Il n'examine pas quel motif présidoit à une entreprise si extraordinaire, quel intérêt la soutenoit, quel prix lui étoit proposé. Il détourne sa vue pour n'avoir pas à s'étonner; il évite sur-tout de considérer le point capital, le point décisif, celui d'où jaillit la lumière de l'évidence morale et de la certitude historique. C'est que la mission des héros du christianisme se bornoit à exposer un fait qu'ils avoient vu de leurs yeux et touché de leurs mains. Ni opinion, ni esprit, ni invention ne trouvoit place dans une telle simplicité. Ils disoient : Nous avons vu; et ils tendoient la gorge aux bourreaux.

Ce témoignage a convaincu l'univers; il a désarmé les persécuteurs, après trois siècles de résistance; il a fait tomber les nations au pied de la croix; il a élevé au-dessus du trône des Césars l'instrument du supplice des esclaves; il a appelé les cœurs sincères à une pureté ravissante et à une connoissance sublime

de la vérité. De siècle en siècle, il a persuadé les hommes les plus vertueux et les génies les plus clairvoyans. Et qui êtes-vous, homme d'un jour, qui vous élevez contre ce témoignage? Vous venez, après dix-huit cents ans, nier un fait que ses témoins ont scellé de leur sang! Quand vous seriez sans passion, sans intérêt, sans ignorance, quelle autorité votre négation pourroit-elle avoir? Vous voyez des difficultés! Croyez-vous que les siècles qui vous ont précédés ne les aient pas vues aussi bien que vous? Quand Pascal dit: *Je crois des témoins qui se laissent égorger*, ignoroit-il votre réponse? Vous dites qu'il y a des fanatiques qui se font tuer pour leurs opinions. Mais un fait est-il une opinion? Un témoin oculaire est-il un fanatique? Ce fait est bien extraordinaire, il est vrai; mais meurt-on pour attester un fait ordinaire? Quelqu'un a-t-il donné son sang pour attester les actions de Socrate? Si le témoignage est aussi extraordinaire que le fait qu'il confirme, le motif de la foi est égal à son objet. Ce fait est extraordinaire! Mais un fait ordinaire auroit-il renversé le paganisme? Auroit-il arraché le monde à des erreurs enracinées, que les passions chérissoient et défendoient de tout leur pouvoir? Auroit-il ouvert la voie à une doctrine plus sainte et à des mœurs plus pures? Tout est donc proportionné dans cette cause, le fait, le témoignage, et la foi qu'il a produite.

Qui le croiroit? M. Gibbon n'a considéré aucune de ces choses, qui ne touchent cependant qu'aux preuves extérieures et purement historiques du christianisme; toute son attention s'est tournée à imaginer je ne sais quelles causes morales, par lesquelles il lui paroît que cette religion si sévère a dû s'établir tout naturellement. Il semble, à l'entendre, qu'il n'y

avoit qu'à planter une croix dans l'univers pour la faire adorer. Si le monde voluptueux du paganisme eût été mis dans cette disposition, s'il étoit vrai que les yeux malades du genre humain se fussent ouverts si doucement à la lumière de l'Evangile, quel fait seroit plus extraordinaire et plus visiblement surnaturel? Mais s'il est certain, et par son histoire, et par le caractère de sa morale, que le christianisme est venu porter le fer dans la plaie, s'il a fait violence au cœur de l'homme dans ses passions les plus attachantes, et à son esprit dans l'antique possession de son orgueil, qui pourra penser qu'il ait été reçu sans combat, sans effort, par le penchant de la nature, enfin par les voies faciles d'une persuasion purement humaine? L'une et l'autre supposition résistent donc également aux tentatives de M. Gibbon. Mais voyons comment il s'y prend pour donner aux apôtres des moyens proportionnés à la fin qu'ils se proposoient.

« La première cause de leur succès, nous dit-il, » est *le zèle inflexible et intolérant des chrétiens*, » dérivé, il est vrai, de la religion juive, mais dé- » gagé de cet esprit étroit et insociable, qui avoit » détourné les gentils d'embrasser la loi de Moyse. »

Ainsi M. Gibbon nous apprend que les apôtres ont converti l'univers, parce qu'ils avoient du zèle. Cela est vraiment nouveau. Il nous avertit que ce zèle étoit intolérant, et je ne vois pas la nécessité de le contredire, s'il prend ce terme dans son acception juste. Ceux qui crient, depuis un siècle, contre l'intolérance, se seroient épargnés bien des peines, s'ils s'étoient avisés de s'entendre; car y en a-t-il un seul parmi eux qui voulût recevoir indifféremment toute sorte d'opinions? Et lorsqu'ils ont reconnu et admis quelque vérité, ne croient-ils pas, ne prononcent-ils

pas que le contraire de cette vérité est une erreur? Or, telle est précisément l'intolérance dogmatique de l'Eglise, lorsqu'elle déclare que, hors des vérités qui sont dans son sein, et qui forment sa croyance, il n'y a qu'erreur et que mensonge. *Intolérant*, en matière d'opinion, ne peut donc jamais signifier *persécuteur*; et ceux qui l'ont entendu de cette manière ne connoissent pas mieux la langue française que l'esprit de l'Evangile. M. Gibbon leur apprendra que l'intolérance apostolique consistoit à ne souffrir aucune ombre d'altération dans sa foi et dans ses mœurs. Ni crainte, ni complaisance ne pouvoit faire chanceler ce caractère; et les premiers chrétiens poussoient si loin ces délicatesses de l'intolérance, si je puis m'exprimer de la sorte, qu'ils étoient devenus étrangers au milieu du monde. Ils ne pouvoient prendre part ni aux cérémonies, ni aux jeux, ni aux spectacles, ni aux festins, ni aux sociétés du paganisme. Ils ne pouvoient cultiver leurs arts: ils ne pouvoient même entrer dans leurs affaires. Ainsi, ils étoient bannis du commerce du genre humain, et les liens les plus agréables de la vie étoient rompus pour eux.

Or, je demande si un zèle de ce caractère étoit un moyen bien naturel de propager le christianisme? Etoit-ce un moyen bien naturel de persuader les hommes, que de rejeter avec intolérance toutes leurs maximes, tous leurs usages, et de les obliger à y renoncer? Etoit-ce, humainement parlant, une cause probable de succès, que d'aller heurter, avec un *zèle inflexible*, toutes les puissances de ce monde, les opinions, les intérêts, les passions, les coutumes, et de ne vouloir entrer en accommodement sur aucune foiblesse? Est-ce ainsi qu'on gagne les hommes?

Y a-t-il rien dans cette conduite qui ressente la prudence et la politique humaine? On feroit sur cette matière un long discours, qui sans cesse ramèneroit l'esprit à la même réflexion : car, sous quelqu'aspect qu'on envisage ces hommes apostoliques, se partageant l'univers avec confiance, et entrant chez les nations comme dans des moissons blanchissantes qui attendoient la main de l'ouvrier, on demeure également confondu de leur foiblesse et de leur assurance, de leur témérité et de leur succès.

M. Gibbon étoit trop instruit dans l'histoire, pour se dissimuler la grandeur d'un tel spectacle, mais il ne vouloit y voir que la main de l'homme; et cette idée lui faussa l'esprit. Elle lui fit avancer une opinion qui devoit paroître insensée, même aux yeux de son parti : car, comment imagina-t-il d'aller dire à un siècle qui tomboit en convulsion au seul nom de l'intolérance, que *le zèle intolérant des apôtres avoit favorisé les progrès de leur doctrine?* Il me semble que cette proposition est plus absurde pour les philosophes que pour les chrétiens.

L'érudition de M. Gibbon n'est pas moins en défaut que son jugement, lorsqu'il avance que le zèle apostolique prenoit sa source dans la religion juive. Cette opinion est hautement démentie par trois raisons tirées de l'histoire et de la nature même des choses: 1°. La religion juive, dans le long cours de son existence, n'avoit jamais rien produit de semblable; 2°. son caractère et son esprit s'y opposoient : car le peuple juif se regardant, par sa loi, comme la race choisie et privilégiée, ne pouvoit pas avoir la pensée d'aller convertir les autres peuples. Le zèle ne venoit donc pas de ses principes; et lorsque M. Gibbon ajoute, qu'à la vérité *ce zèle étoit dégagé de l'esprit*

étroit du judaïsme, c'est comme s'il disoit en même temps, qu'il en dérivoit et qu'il n'en dérivoit pas : car est-ce venir d'une religion, que de n'en avoir pas l'esprit ? 3°. Les apôtres ne distinguoient pas, dans leur mission, les juifs des païens; ils pressoient également les uns et les autres de se convertir, et d'entrer dans la nouvelle alliance : or, encore une fois, dira-t-on qu'un zèle qui tendoit à abolir la religion juive, venoit de cette religion ?

Il paroît tant d'ignorance dans cette opinion, que j'appréhende que la candeur de M. Gibbon ne demeure pas sans reproche. Quel embarras, quels efforts, quelle torture donnée au bon sens, pour éviter de reconnoître la chose du monde la plus simple et la mieux prouvée ! C'est que le zèle des apôtres avoit son principe et sa force dans une conviction pleine, entière, invincible, et que cette conviction n'avoit ces caractères que parce qu'elle étoit opérée en eux par le fait le plus sensible, le plus palpable, le plus éloigné de toute illusion, mais en même temps le plus glorieux et le plus capable de faire braver la mort : la résurrection de Jésus-Christ !

La seconde cause naturelle de l'établissement du christianisme (quel autre l'eût imaginé ?) est le dogme de l'éternité des peines, du jugement dernier, et de la résurrection des corps; « circonstances, pour parler » comme l'historien anglais, très-propres à donner » du poids et de l'efficacité à la doctrine d'une vie » future. » Je partage assurément cette opinion; mais, en même temps, comme je ne vois rien qui soit plus éloigné des conceptions humaines, ni qui heurte plus rudement les préjugés et les passions de cette vie, que l'idée des peines éternelles et la foi de la résurrection, prétendre que le christianisme se soit établi

naturellement par le secours d'une doctrine si surnaturelle, c'est, à mon gré, former le nœud d'une difficulté terrible, bien loin de la résoudre. En effet, si l'on vouloit partager cette contestation en diverses instances et la traiter par ordre, le point le plus simple, et comme le premier degré de la question, seroit de rechercher par quel secret des hommes de la lie du peuple, et sans autorité dans le monde, ont pu faire recevoir leur enseignement de toutes les nations : c'est ce que l'histoire met d'abord devant les yeux. Mais combien la difficulté acquerroit de force, en considérant, dans une seconde instance, que la doctrine enseignée par ces hommes de néant, bien loin de flatter les passions, les attaquoit au centre de leur empire, au plus profond du cœur humain! Or, que fait M. Gibbon? Il veut que ce second point de la question, qui est le plus obscur et le plus inexplicable, serve d'éclaircissement et de solution au premier. Il choisit ce que la doctrine révélée offre de plus dur aux sens et de plus impénétrable à l'esprit, pour montrer que cette doctrine a dû se faire jour aisément dans les ténèbres du paganisme : et, par la même raison qu'il a soutenu que les apôtres devoient gagner les cœurs, parce qu'ils étoient *intolérans*, il vous dira qu'ils n'ont pas eu de peine à se faire croire, parce qu'ils proposoient une doctrine incroyable.

Le principe d'une illusion si étrange mérite d'être examiné avec quelque attention. M. Gibbon étoit frappé de plusieurs considérations graves qui devoient produire une forte impression sur son esprit. Il comprenoit qu'une doctrine religieuse est souverainement sociale, souverainement convenable à la nature humaine, lorsqu'elle exerce un puissant empire sur les passions, lorsque, par l'ascendant de ses motifs, elle

arrête les crimes dans leur source, dans le secret du cœur où ils se forment. Or, il voyoit que les passions avoient leur attrait dans les objets finis, mais présens; et il jugeoit que, pour former un contre-poids raisonnable, la religion ne devoit proposer que des objets infinis, dans la perspective éloignée d'un autre monde. Le dogme de l'éternité des peines lui paroissoit donc avoir un fondement nécessaire, aussi bien qu'une utile influence; et quoique sa hauteur étonnât l'esprit humain, la raison lui faisoit voir qu'il étoit merveilleusement approprié à la foiblesse et à la force de notre nature, à ses penchans qui demandent un frein, et à sa capacité, que l'infini seul peut remplir. De ce sentiment intérieur, M. Gibbon concluoit que, puisque ces vérités avoient naturellement le pouvoir de le convaincre, les meilleures têtes du paganisme avoient dû en être frappées comme la sienne; et que le christianisme qui s'annonçoit par cette lumière, devoit, comme une belle aurore, ouvrir les yeux de tout le genre humain.

Cette conséquence nous fait admirer la force de la vérité jusque dans le principe même de l'erreur de M. Gibbon. Cet écrivain ne se trompoit qu'en imaginant, comme font les autres philosophes, que ces belles clartés dont ils se trouvent emplis, sont les lumières naturelles de leur intelligence: singulier rêve de l'orgueil! Ils prennent pour des découvertes de leur raison ces principes admirables de l'Évangile qu'on a fait entrer dans leur ame, après tant de siècles d'instruction; et ils en font honneur, les uns à leur philosophie, les autres à leur bonté naturelle. Cependant, toute l'histoire de l'antiquité païenne leur fait voir que la connoissance du vrai Dieu et de l'immortalité de l'ame, qui est aujourd'hui la nour-

riture des enfans, étoit à peine entrevue, comme un rayon douteux, de quelques esprits plus perçans que les autres : le *Phédon* même est plein d'incertitudes ; et Socrate et Platon, ces vives lumières du paganisme, erroient dans le vague de leurs sublimes espérances. Mais, sans remonter si haut, ce qui se passoit du temps de M. Gibbon suffisoit pour lui ouvrir les yeux ; car il voyoit des philosophes nier ces mêmes dogmes auxquels il attribuoit la propagation rapide de l'Evangile, et les nier, après dix-huit cents ans de christianisme, après que tant de grands hommes les avoient crus et enseignés : comment donc les païens, qui n'avoient pas les mêmes leçons, les auroient-ils adoptés si aisément sur la foi des apôtres ?......

On voit donc combien il est déraisonnable de prétendre que l'univers se soit converti naturellement par la crainte de nos dogmes. Cela même est un cercle vicieux : car pour craindre ces dogmes, il eût fallu les croire ; et pour les croire, il falloit être converti.

Supposons néanmoins, pour plus ample démonstration, que tous les hommes aient eu les mêmes lumières que Socrate sur l'immortalité de l'ame. Il est certain, comme le dit très-bien M. Gibbon, que la doctrine de ce philosophe avoit besoin, pour être mise en vigueur, de recevoir de la révélation et de l'autorité de Jésus-Christ une sanction plus imposante. Platon va jusqu'à exprimer le besoin de cette révélation ; ce qui sert à prouver que la raison bien conduite met sur la voie du christianisme, parce que les vérités de la raison ne sont elles-mêmes qu'une première révélation, une première parole mise dans le monde pour l'éclairer, et que le monde n'a pas voulu comprendre. C'est pourquoi il avoit besoin, comme Platon l'insinua, d'entendre une parole nou-

velle et plus forte que la première. Voilà la raison du christianisme, raison assurément claire et péremptoire, puisqu'il n'y a pas une passion dans le cœur de l'homme, pas un fait dans l'histoire, qui ne lui serve de preuve. Mais, après tout, elle n'est claire que pour ceux qui la veulent regarder; et l'on ne verra rien dans ce monde, pas même la lumière du soleil, si l'on veut y fermer les yeux. C'est ainsi que le genre humain s'avançoit dans ses voies, les yeux couverts des ténèbres volontaires de l'idolâtrie, qui n'étoit que le culte de ses passions divinisées. Mais quand bien même, pour revenir à notre supposition, tous les hommes eussent reconnu cette raison et ce besoin que Platon éprouvoit, quand même ils eussent attendu, comme les juifs, une révélation particulière; cette disposition n'eût pas encore suffi. Pour que les dogmes de l'Evangile vinssent combler leur attente et donner un fondement à leurs espérances, il falloit commencer par croire en Jésus-Christ; et c'étoit là la difficulté. Il falloit croire qu'un homme qui avoit souffert la mort ignominieuse des esclaves, se fût levé glorieux du tombeau : car, disons-le nettement, c'est là ce qu'on proposoit à l'univers. Or, afin que l'univers crût un tel fait, et que sa croyance eût la force de changer la religion de l'état, les coutumes des peuples et les mœurs d'un grand nombre, cherchez ce qu'il falloit faire, et voyez si l'histoire n'y satisfait pas de point en point.

Le monde vouloit des témoins extraordinaires, et des prodiges de vertu se lèvent pour le convaincre. Il veut les éprouver en les exterminant, et ils se laissent exterminer. Ce n'est pas assez : il veut savoir si un fait annoncé de cette manière produit une conviction surnaturelle; il veut examiner si la nature

humaine ne laissera pas quelques côtés foibles dans ceux qui se glorifient d'avoir cette conviction. Il invente les tortures les plus recherchées pour mettre à bout la constance de ces nouveaux témoins, et les supplices et les bourreaux se trouvent impuissans. Ce n'est pas tout: il oppose l'opiniâtreté à la constance; il faut qu'il s'assure si le temps n'influera pas sur cette ardeur, et si le Dieu qu'elle invoque sera capable de la soutenir. Pendant trois cents ans, ces sanglantes épreuves sont renouvelées, et, pendant trois cents ans, la vérité trouve des hommes qui savent mourir pour elle. Que dis-je? Il paroît plus d'empressement dans ces témoins qui courent au supplice, que de fureur dans ceux qui les exécutent; et le christianisme est obligé de faire des lois pour empêcher des hommes de voler au martyre.

Que devoit-il arriver? Et qui devoit sortir victorieux de ce combat entre le christianisme et l'univers? Ouvrez les yeux, philosophes! C'est le monde qui a été vaincu; c'est le monde qui s'est rendu à la fin; le monde a cru des témoins qu'il avoit éprouvés durant trois siècles; et lui-même est devenu, en croyant, le témoin le plus fort de la vérité. Il ne faut plus au christianisme d'autre preuve que son établissement. C'est la preuve matérielle, la preuve authentique, la preuve toujours subsistante de la vérité du témoignage qui lui a été rendu. En un mot, la conversion de l'univers et le renversement de l'idolâtrie est la démonstration tournée en fait et la preuve mise en action.

Z.

N. B. Cet article et celui qui suit, sont d'un autre auteur que le précédent. On le reconnoît aisément au style qui est plus oratoire et plus énergique dans ceux-ci. Ces trois morceaux réunis forment une réfutation complète de l'historien anglais.

III.

Fin du même sujet.

Je ne connois guère de plus grande absurdité ni de contradiction plus manifeste que celle où M. Gibbon s'est jeté par complaisance dans la question sur les miracles. Il commence par les nier, comme philosophe, et ensuite il leur attribue, comme historien, la conversion de l'univers. Un philosophe est maître de nier ce qui l'embarrasse, mais un historien est obligé d'accorder les faits ; et comment concilier ces deux caractères, lorsque l'un est intéressé à démentir ce que l'autre est forcé de reconnoître ? Dans une position si fausse, M. Gibbon étoit inconséquent par principe et par nécessité. Le tour qu'il a donné à son opinion est ce qu'on a jamais vu de plus bizarre en fait de raisonnement. Les miracles ne sont rien dans son esprit ; ce sont des faits supposés, des chimères, des rêveries, des illusions ; et cependant il veut que ces rêveries aient eu dans le monde la même autorité, le même crédit, la même influence que si c'étoient des faits réels : en sorte qu'il lui paroît commode de nier les miracles, et néanmoins de s'en servir pour expliquer l'établissement du christianisme. Sa pensée est que les apôtres n'ont eu qu'à s'attribuer un pouvoir miraculeux, et que cette prétention, destituée de preuves, a suffi pour les rendre maîtres des esprits ; d'où vous conclurez que douze vagabons peuvent changer, quand il leur plaira, la

face du monde entier, pourvu qu'ils ne manquent pas de s'attribuer une autorité surnaturelle.

Ces foibles opinions tombent d'elles-mêmes, et il suffit de les mettre dans leur jour pour en faire sentir la folie. Mon dessein n'est pas de défendre la foi des miracles par des considérations *à priori*, qui m'écarteroient des raisonnemens sensibles, plus convenables à la nature de cet ouvrage. Ceux qui voudront consulter ce que le docteur Clarke a écrit sur cette matière, dans son traité *de la Vérité de la Religion chrétienne*, chap. XIX, verront que les attributs divins, bien loin de fournir quelque objection contre les miracles, en font évanouir les difficultés, parce que les considérant dans leur source et dans le pouvoir qui les produit, nous les voyons avec des yeux moins étonnés. On ne peut les attaquer *à posteriori* qu'en prouvant qu'ils ne sont pas suffisamment attestés; et, sous ce point de vue, c'est un principe qu'on ne doit, ni les croire, ni les rejeter légèrement. J'ai fait assez voir (et la chose se prouve d'elle-même) que ce n'est pas avec légèreté qu'on a reçu dans le monde des faits dont la croyance induisoit les hommes à changer les habitudes qui les charmoient, contre une discipline austère; il y a, au contraire, bien des raisons de penser que ceux qui vouloient rejeter ce joug de dessus leur tête, n'auront pas fort approfondi les motifs qu'il y avoit de s'y soumettre.

Les vertus extraordinaires des premiers chrétiens ont fourni à M. Gibbon la quatrième cause naturelle de l'établissement du christianisme : idée juste en apparence, mais que le mauvais esprit de l'historien a rendue fausse en quatre manières. 1°. Il fait une peinture si sombre et si peu engageante de ces vertus des premiers siècles, qu'il est incroyable que leur

exemple ait pu convertir un seul homme ; 2°. il paroît que c'est confondre la cause avec l'effet, que d'attribuer le succès de l'Evangile aux vertus des premiers chrétiens, puisque ces vertus sont nées de la prédication même de l'Evangile ; 3°. il est souverainement inconséquent de présenter les vertus les plus parfaites comme des fruits de l'imposture, et les apôtres comme des modèles de sagesse et de tromperie : or, c'est ce qu'il faut admettre, si l'on nie les faits qu'ils ont attestés ; 4°. il est contradictoire de regarder comme une cause ou comme un effet naturel, des vertus qui élevoient les hommes au-dessus de la nature. Si ces vertus, pour suivre la pensée de M. Gibbon, ont eu la force de déterminer le monde à embrasser l'Evangile, c'est que manifestement il y voyoit quelque chose de divin ; autrement il eût admiré comme un sage, et non pas adoré comme un dieu le fondateur du christianisme : on ne peut soutenir le contraire, sans reconnoître un effet plus grand que sa cause.

Mais, au lieu de chercher comment les vertus des premiers chrétiens ont fait triompher l'Evangile, on iroit à la vérité par un chemin plus droit et plus sûr, en cherchant comment l'Evangile a été la source de ces vertus : c'est là ce que M. Gibbon devoit expliquer, mais c'est ce que lui et ses pareils n'ont garde d'apercevoir. Dépouillez l'Evangile des faits divins qui le soutiennent, que ce ne soit plus qu'une belle exhortation à la vertu ; et osez nous rendre raison non pas seulement de son établissement politique, mais de son triomphe dans les cœurs ; dites-nous si, pour vaincre l'idolâtrie, il suffisoit de dire aux nations : Abandonnez vos dieux, vos préjugés, vos habitudes, vos passions. Suffisoit-il, pour peupler les

solitudes, d'exhorter les hommes les plus voluptueux de la terre à quitter le monde, à renoncer à ses délices, à se dépouiller de leurs richesses? Pour mettre une constance invincible dans le cœur des martyrs, et pour rendre des femmes même capables de défendre la vérité dans les supplices, n'y avoit-il qu'à leur dire : Bravez la douleur et la mort? Direz-vous, enfin, que, dans le siècle de Tibère et de Néron, il ne falloit que prêcher la vertu pour rendre les hommes vertueux? Mais ne voyez-vous pas que les philosophes anciens parloient sans cesse de la sagesse, sans que le monde en devînt plus sage? Quelques-uns connoissoient le vrai Dieu; ils en discouroient d'une manière sublime, et ils ne pouvoient le faire adorer de personne. Les stoïciens se glorifioient de leur vertu, dans laquelle ils mettoient le bonheur; et Brutus, leur disciple, avoue, sur le point de mourir, qu'il a toujours été malheureux, et que la vertu n'est qu'un fantôme. Les plus savans ne trouvoient que du vide dans leur science : Sénèque donnoit de magnifiques leçons sur le mépris des richesses, et il ne pouvoit se l'inspirer à lui-même.

Et vous voulez que de pauvres juifs n'aient eu qu'à parler pour changer l'univers! Vous voulez qu'il leur ait suffi de proposer les vérités les plus hautes pour les faire croire, et les vertus les plus difficiles pour les faire pratiquer! Pour ne pas reconnoître la puissance divine dont ils étoient les organes, voyez quel pouvoir surnaturel vous accordez à des hommes! Et que vous vous rendez misérablement crédules, pour ne pas croire ce qui est raisonnable! Quelle foule d'absurdités il faut dévorer, si l'on s'obstine à ne voir dans les apôtres que des propagateurs d'opinions humaines! M. Gibbon, qui veut expliquer leur

succès par leur vertu, ne pense pas que leur vertu est encore plus incompréhensible que leur succès, et que l'un et l'autre ne peuvent trouver d'explication recevable que dans la vérité la plus certaine des faits dont ils rendoient témoignage : car il est contre la nature, contre le bon sens et contre toute expérience, que des hommes, quels qu'ils soient, aillent soutenir des faits imaginaires pour le plaisir de se faire torturer, et mourir ignominieusement pour un mensonge. Mais la proposition est bien plus absurde, si l'on reconnoît que ces martyrs sont des prodiges de vertu, comme le fait M. Gibbon, et comme tout homme versé dans l'histoire est contraint de l'avouer. Enfin, l'absurdité paroît à son comble, quand on voit que les faits rapportés par ces témoins sont des faits publics, sur lesquels il étoit aisé de leur fermer la bouche : *Neque enim in angulo quidquam horum gestum est.* Il n'y a donc que la certitude inébranlable de ces faits qui puisse expliquer, tout à la fois, le témoignage, la vertu et le triomphe des défenseurs de l'Evangile.

Un seul homme entendit cette affaire dès le commencement ; ce fut Gamaliel, savant légiste et homme de tête, qui, voyant le conseil de sa nation s'émouvoir aux premières prédications des apôtres, leur dit fort sensément : « Laissez ces hommes parler en toute » liberté; si cè sont des imposteurs, ils sont trop » foibles pour se soutenir; ils tomberont comme tous » ceux que nous avons vus s'élever dans les mêmes » desseins ; mais si Dieu les soutient, comme ils le » prétendent, inutilement tenteriez-vous de les dé» truire. » *Discedite ab hominibus istis et sinite illos ; quoniam si est ex hominibus consilium hoc aut opus, dissolvetur ; si vero ex Deo est, non poteritis dissolvere illud.* (Act. Ap. c. v.)

Les vertus évangéliques, considérées comme un plan de perfection morale, sont un des caractères les plus divins du christianisme (1); mais son excellence ne se découvre qu'à proportion qu'on avance dans ces vertus. Les philosophes n'ont jamais pu y entrer, et ils n'en sauroient parler que témérairement, comme on parle d'une science dont on ne possède pas les principes. Celse a poussé l'ignorance jusqu'à faire un crime à l'Evangile de la patience qu'il recommande dans les injures; et quoiqu'Origène ait répondu victorieusement à cette objection, J. J. Rousseau n'a pas eu honte de la reproduire dans le VIII[e]. chapitre du Contrat-Social, avec un nouveau degré d'extravagance. M. Gibbon a encore enchéri sur ces erreurs: Il ose dire que le christianisme inspire une apathie criminelle pour l'intérêt public. Si une telle calomnie pouvoit avoir de la force, il suffiroit de lui opposer le passage de saint Paul, où, après avoir montré que tout l'ordre des sociétés humaines est établi par Dieu et fondé sur ses lois (*quæ sunt, à Deo ordinatæ sunt*), il règle par ce principe tous les devoirs de la vie : *Reddite ergo omnibus debita : cui tributum, tribu-*

(1) Cette remarque a été faite par les apologistes de la religion: « Les vertus des héros du christianisme, dit Bourdaloue, sont d'un » ordre si supérieur à tout ce que la philosophie païenne, je ne dis » pas a pratiqué, mais a enseigné, mais a imaginé, mais a voulu feindre, que dans l'opinion de saint Augustin, l'exemple de ces héros » chrétiens est une des preuves les plus invincibles qu'il y a un Dieu, » qu'il y a une religion, qu'il y a une grace surnaturelle qui agit en » nous. Pourquoi? parce qu'une sainteté aussi éminente que celle-là » ne peut être sortie du fonds d'une nature aussi corrompue que la » nôtre; parce que la philosophie et la raison ne vont point jusque-là; » parce qu'il n'y a donc que la grâce de Jésus-Christ qui puisse ainsi » élever les hommes au-dessus de toute l'humanité, et que c'est par » conséquent l'œuvre de Dieu. » (*Sermon pour la fête de tous les Saints. pag.* 297 *et* 298.)

tum; cui vectigal, vectigal; cui honorem, honorem; nemini quidquam debeatis.. (ad Rom. cap. XIII) (1).

Des devoirs si précis ne laissent assurément aucune place à l'indifférence. Mais admirons comment M. Gibbon se met encore ici en contradiction avec lui-même; car il avance que la cinquième et dernière cause du rapide accroissement de l'Evangile, est l'union et la bonne discipline de la république chrétienne. Il exalte à dessein les grandes qualités du gouvernement de l'Eglise; il le présente comme un modèle d'activité, de prudence et de patriotisme; il ne voit rien de plus admirable pour faire conclure que l'Evangile a dû la plus grande partie de ses succès à la politique, et il ne s'aperçoit pas qu'il détruit par là ce qu'il vient de dire de l'aversion et de l'inaptitude que donne le christianisme pour la conduite des affaires. Il ne pouvoit pas, il faut l'avouer, se précipiter plus maladroitement dans un piége tendu de ses propres mains : il n'a plus qu'à choisir entre deux faussetés; car s'il veut que les premiers chrétiens aient été d'excellens politiques, ce qu'il dit du caractère de leur religion est donc calomnieux; et s'il veut, au contraire, que le christianisme rende incapable de conduire les affaires publiques, ce qu'il dit de la politique et du gouvernement des premiers chrétiens est donc une autre sorte de calomnie. Je laisse au lecteur à démêler comment l'équité du phi-

(1) Ce passage pourroit être appuyé de l'exemple même de Jésus-Christ, qui, après avoir fait tant de bien à sa nation, voulut encore mourir pour elle, selon la prédiction de Caïphe. « Ainsi, dit Bossuet, » il versa son sang avec un regard particulier pour sa nation; et en » offrant ce grand sacrifice qui devoit faire l'expiation de tout l'uni- » vers, il voulut que l'amour de la patrie y trouvât sa place. » (*Politique tirée de l'Ecriture-Sainte*, *liv.* 1, *art.* 6.)

losophe ou la bonne foi de l'historien se sauvera de cette alternative.

Que l'Evangile ait formé tout à coup une société plus forte que toutes les puissances de la terre, une société qui, subsistant au milieu du monde sans s'y attacher, foulant aux pieds ses plaisirs et ses richesses, et s'avançant à travers tous les périls et toutes les douleurs, se soutenoit par un esprit inébranlable, c'est ce que M. Gibbon reconnoît, et c'est ce qu'il prétend expliquer par des desseins politiques et par des vues purement humaines : toutes choses essentiellement bornées aux intérêts de la vie présente. Or, sous quelque face qu'on envisage la conduite des fondateurs de cette société, est-il possible de supposer quelque intérêt et quelque vue de cette nature à des hommes qui ne se présentoient que pour attester un fait et pour mourir? Dès qu'ils paroissent dans les assemblées de leur nation, ils n'ont pas d'autre parole à la bouche; et, dans tout le cours de leur entreprise, ils n'ont pas eu d'autre perspective jusqu'à ce qu'ils aient consommé leur vie et leur mission dans les tourmens qu'ils attendoient. Quelle politique voyez vous dans ce dessein? Retournez ce fait et ce témoignage tant qu'il vous plaira, jamais vous n'en corromprez l'invincible simplicité. Cette simplicité tranche la difficulté d'un mot, et l'historien nous ramène sans cesse à la même conclusion, à la certitude des faits, qui seule a pu produire le témoignage surnaturel des martyrs, et qui s'est enfin rendue évidente par le renversement de l'idolâtrie et la conversion de l'univers.

Aprés avoir considéré le christianisme sous ce point de vue, on n'aura que du mépris pour les subtilités d'un homme qui, au lieu d'ouvrir les yeux

un grand jour dont les rayons le percent de tous côtés, s'enfonce dans les ténèbres d'une érudition minutieuse, pour tirer avantage de ce que les auteurs païens ont dit par prévention, ou de ce qu'ils ont tu par ignorance. Qu'un Plutarque, un Suétone, un Tacite, aient ignoré les grandes choses que faisoient et que pensoient les premiers chrétiens, ou qu'ils en aient parlé avec les préjugés de leurs pays et la haine de leur gouvernement, qu'y a-t-il d'étonnant dans leur erreur ou d'injurieux dans leur dédain (1)? Plus les païens auront exprimé d'aversion et de mépris pour le christianisme, plus sa victoire paroîtra l'ouvrage d'une main supérieure : c'est une croix qui devoit triompher de l'univers. Si le Messie avoit paru avec ces traits glorieux que sa nation attendoit pour le reconnoître, il auroit à nos yeux un caractère de vérité moins sublime. D'ailleurs, les historiens du paganisme ont annoncé magnifiquement, sans le savoir, le triomphe de l'Evangile, comme on le voit dans ces passages connus de tout le monde : *Percrebuerat Oriente toto*, etc. (2). Il est vrai qu'ils font l'application de cette

(1) Bossuet explique ce silence par l'indifférence des sages du monde sur la religion. Les uns craignent de l'approfondir, comme le proconsul Félix *; les autres la prennent pour une folie, comme Festus; plusieurs sont retenus par les égards humains, comme le roi Agrippa devant Festus : interrogé par saint Paul sur des faits qu'il connoissoit bien, ce roi se contente de lui répondre par manière de raillerie : Peu s'en faut que vous ne me persuadiez d'être chrétien.

« Voilà, continue Bossuet, ce que pensoient les grands de la terre, » les rois et les hommes du monde sur la grande affaire de ce temps-là, » qui étoit celle de Jésus-Christ. On ne vouloit ni la savoir, ni l'ap» profondir, ni dire ce que l'on en savoit. Qui peut, après cela, » s'étonner de ce qu'on en trouve si peu de chose dans les histoires » profanes. » (*Politique tirée de l'Ecriture-Sainte*, *liv.* 7, *art.* 3.)

(2) Voy. Suét., Vit. Vesp., et Tac., Hist., lib. V, n°. XIII.

* Voyez ci-devant pag. 14.

prophétie à Vespasien, parce que leur philosophie sensuelle et grossière ne connoissoit de domination que par les armes. Mais n'est-il pas singulier de voir ces Romains si orgueilleux, prendre chez les prophètes juifs de quoi enfler la vanité de leurs empereurs?

M. Gibbon fait tous ses efforts pour adoucir l'histoire des persécutions, et pour sauver la tolérance des anciens dont on fait tant de bruit; mais en disputant sur les détails, et en cherchant à atténuer les circonstances, il est obligé d'avouer le fonds; et en cela on peut l'opposer à M. de Voltaire qui a poussé la folie jusqu'à nier les faits les plus avérés. Il s'emporte avec une fureur vraiment ridicule contre les auteurs chrétiens, qui lui prouvent que Trajan et les Antonins on persécuté l'Eglise naissante, c'est-à-dire, sans comparaison, l'élite du genre humain. Il n'a rien à leur opposer que des déclamations qui excitent la pitié. *Il vous sied bien*, s'écrie-t-il; *Barbares que vous êtes, d'imputer au meilleur des empereurs des cruautés extravagantes* (1). Mais où aboutit cet emportement? Peut-on anéantir les monumens historiques? Peut-on faire disparoître les ouvrages d'Eusèbe? Détruira-t-on les lettres de Pline et de Trajan, dont Tertulien s'est servi pour confondre publiquement les persécuteurs?

On dispute sur le nombre des martyrs. Des philosophes humains ont peine à croire qu'on ait fait périr tant d'innocens. Mais ce qui s'est passé de nos jours, et sous nos yeux, lève entièrement cette difficulté. D'ailleurs, le nombre des martyrs n'est pas ce qui importe; il suffit de savoir pour quelle cause ils ont souffert, et de quelle manière ils étoient

(1) Dict. Philos. Mart.

condamnés : or, c'est ce que Pline le jeune nous explique d'autant plus pertinemment, qu'il parle de ce qu'il avoit pratiqué lui-même dans son gouvernement de Bithynie : *In iis qui ad me tanquàm christiani deferebantur hunc sum secutus modum.* Ce philosophe nous aprend qu'il avoit fait mettre à la torture deux servantes, pour leur arracher le secret des mœurs chrétiennes, et qu'il n'avoit rien découvert dans leurs aveux dont on pût faire la matière d'un jugement. Le nom chrétien étoit donc le seul crime qu'on punissoit : Tertullien ne craint pas de le dire aux juges; et la méthode de Pline en fournit la preuve convaincante. *J'interrogeois*, dit-il, *ceux qui m'étoient présentés.* Et que leur demandoit-il? *Je leur demandois par trois fois s'ils étoient chrétiens*, AN ESSENT CHRISTIANI ? *Chaque question étoit accompagée de menaces terribles ;* SUPPLICIUM MINATUS. C'est la scène de Félix et de Polyeucte. Ces Romains si vertueux ne vouloient que des gens qui mentissent à leur conscience : s'ils nioient leur foi, ils étoient sauvés; s'ils y persévéroient courageusement, ils étoient conduits au supplice : *Perseverantes duci jussi.*

Mais écoutez ce que Pline ajoute, et tremblez sur la légèreté des hommes. Il avoue, ce magistrat, ce philosophe, cet ami de Trajan, il avoue qu'il ne savoit pas quelle sorte de crime on avoit coutume de punir dans les chrétiens : *Nescio quid puniri soleat.* Il ne savoit pas même ce qu'ils avouoient en se déclarant chrétiens : *Qualecumque esset quod faterentur.* C'étoit pour lui un mot vide de sens, un son qui frappe l'air; et sur ce mot, sur ce son insignifiant, il condamnoit des hommes à la mort. Au défaut d'un crime connu et prouvé, « je jugeois, dit-il, que,

» quoi que ce fût qu'ils avouassent en se disant chré-
» tiens, on devoit punir en eux leur fermeté inflexible. »
Neque enim dubitabam, qualecumque esset quod fa-terentur, pertinaciam certè et inflexibilem obstinationem debere puniri. Ainsi, quand bien même ils n'auroient confessé que des vertus, en avouant leur croyance, le courage avec lequel ils la soutenoient devoit être puni !

Cependant la multitude des victimes vint arrêter un moment cette légèreté ; car ce fut là le principal motif qui détermina Pline à écrire à l'Empereur : *Maximè propter periclitantium numerum, multi enim omnis ætatis, omnis ordinis, utriusque sexûs et jam vocantur in periculum, et vocabuntur.* Trajan fut frappé du danger de tant de personnes ; il ordonna qu'on suspendît les recherches ; *Conquirendi non sunt.* Mais en même temps, comme il laissoit subsister les lois terribles des persécutions, il voulut, pour satisfaire à ces lois, que ceux qui seroient dénoncés et convaincus d'être chrétiens, fussent livrés aux supplices : *Si deferantur et arguantur, puniendi sunt.* Ces paroles sont précises ; et il est si vrai que c'étoit le nom chrétien qu'on attaquoit uniquement, que l'Empereur ajoute : « Que ceux qui le renieront soient » délivrés sans difficulté. » *Qui negaverit se christianum esse, veniam ex pœnitentiâ impetret.* Le christianisme étoit donc à leurs yeux un crime capital qu'ils punissoient du dernier supplice ; et au lieu d'en arracher l'aveu dans les tourmens, selon l'usage des tribunaux, par une perversité abominable, ils employoient les tortures à le faire nier : en sorte qu'une simple négation vous lavoit d'un crime qui étoit puni de mort s'il étoit confessé généreusement. Quelle législation ! quelle jurisprudence ! quelle logique !

Il n'y a là ni obscurité, ni équivoque. Ce sont les propres paroles de Pline et de Trajan qui les accusent et qui les condamnent. J'ose dire qu'il n'y a pas un philosophe qui ne sente en lui-même que cela est convainçant. M. Gibbon ne le conteste pas : et cependant, M. de Voltaire ose, à la face de l'Europe, accuser les chrétiens *d'avoir calomnié les empereurs!* Il ose les traiter de *barbares!* Il ose prendre le parti des bourreaux contre les martyrs! Homme injuste et insensé, tu ne vois pas que tu découvres le fond de ton ame. Ce ne sont pas les persécuteurs que tu hais, ce sont les chrétiens. Les empereurs ont fait couler des ruisseaux de sang; et parce que ce sang est celui des défenseurs de l'Evangile, tu les appelles *les meilleurs des hommes.* Tu ne vois de cruautés odieuses, de persécutions avérées, que celles dont tu peux souiller le nom chrétien. Au lieu d'attribuer les crimes des hommes à leurs passions, tu oses les imputer à l'Evangile qui les condamne! Tu oses dire que la religion chrétienne a fait *la Saint-Barthélemy!* Mais que tes disciples jugent ici entre elle et toi. L'Evangile n'a que des supplices éternels pour les homicides. Et toi, de quel prix les payes-tu? Que leur promet ta doctrine? Une impunité éternelle, un sommeil paisible dans le tombeau. Z.

IV.

Sur Frédéric II, d'après les Souvenirs *de M.* Thiébault.

M. Thiébault a été pendant vingt ans professeur de grammaire et de style à Berlin, dans une maison

d'éducation élevée sur un plan tracé de la main de Frédéric : plan mal conçu, et qui prouve que ce roi n'entendoit rien à l'éducation, quoiqu'il eût autant d'esprit que ceux qui ont fait des romans sur ce sujet. Mais, à cet égard, l'esprit ne remplace point l'expérience, et l'on ne peut compter à Frédéric, comme un noviciat suffisant, le temps qu'il consacra à l'instruction d'un de ses neveux, dont il vouloit être l'ami, le confident, auquel il prétendoit apprendre à faire des vers, et qu'il congédia au bout de huit jours un peu plus brusquement qu'il n'appartient à un ami et à un instituteur. . . . .

Sous le titre de *Souvenirs*, M. Thiébault a réuni toutes les anecdotes qu'il a entendu raconter, tous les faits dont il a été témoin pendant son séjour à Berlin; ce qui forme cinq volumes in-8°., qui ne sont pas amusans : c'est la faute de l'auteur dont les idées sont épaisses, le style extrêmement lourd; et qui n'ayant jamais pu savoir lui-même quel genre d'ouvrage il composoit, semble n'avoir pris que les défauts de tous les genres, qu'il a confondus.......

Au reste, on ne peut qu'applaudir à la modestie avec laquelle il avoue ne s'être décidé à publier son recueil d'anecdotes sur la cour de Frédéric, que par le regret de voir que personne ne s'occupoit de nous donner des mémoires sur la vie privée de ce souverain. Pour moi, je n'aime pas à scruter l'intimité des rois, même lorsqu'ils sont morts : s'ils ont été grands, et qu'on veuille qu'ils paroissent tels à la postérité, il ne faut les montrer que dans l'histoire, parcequ'ils y sont entourés de personnages éclatans sur lesquels ils dominent, ce qui ajoute à leur majesté; mais le plus grand des rois qu'on ne pourroit faire voir qu'au milieu de philosophes et

de beaux esprits, risqueroit de paroître un homme bien médiocre; et c'est l'effet que produit Frédéric II dans l'ouvrage de M. Thiébault. Le libelle sanglant de Voltaire contre le *Salomon du Nord*, n'a point nui à l'idée qu'on peut vouloir se former de ses qualités héroïques; les *Souvenirs* de M. Thiébault au contraire seront mortels pour la réputation de ce souverain, parceque M. Thiébault va toujours faisant l'apologie de son héros, et qu'il n'y a peut-être rien de plus fâcheux pour un homme qui a dominé en Europe que d'avoir toujours besoin d'être défendu par un professeur de grammaire. Qu'un simple particulier écrive l'histoire, il en a le droit s'il possède le talent nécessaire: comme elle ne repose que sur des actions publiques; comme les objets qui sont de son ressort emportent avec eux un grand intérêt, l'écrivain le plus solitaire, s'il a du génie, s'élève naturellement au niveau des faits sur lesquels il appelle le jugement de la postérité; mais des mémoires particuliers sur des souverains ne peuvent être écrits noblement que par des hommes qui ont vécu dans leur intimité, que par des hommes assez élevés par leur naissance ou par les places qu'ils ont occupées, pour ne point mettre d'importance à de petites choses, et d'emphase dans la manière de les raconter. M. Thiébault n'étoit point dans cette position: l'anecdote suivante expliquera notre pensée à cet égard.

Lorsque Frédéric composoit des discours pour son académie, il chargeoit M. Thiébault de les lire; et, avant la lecture, de lui indiquer les fautes qu'il auroit pu faire contre la langue. Un jour M. Thiébault lui en indiqua une qui étoit, dit-il, un bon solécisme, bien conditionné, très-frappant, et placé

positivement dans l'endroit destiné à produire de l'effet; le roi voulut soutenir sa manière : l'appuyer par des exemples; M. Thiébault eut réponse à tout. Frédéric prit de l'humeur, saisit une plume *avec avidité*, raya la phrase, en refit une autre, dans laquelle il y avoit encore un solécisme, d'un genre différent, il est vrai; mais enfin c'étoit un solécisme. « Je vis le *danger* qui me menaçoit, dit l'auteur, » et je résolus de le *braver*, par cette seule raison » que c'eût été me rendre trop *coupable* envers lui » que de l'exposer à la critique de *toute* l'Europe, » pour n'avoir pas eu le *courage* de faire mon de- » voir et de lui dire la vérité..... Cette nouvelle cri- » tique le mit aux champs : je le vis devenir subite- » ment rouge de colère, les yeux enflammés, l'air » dur et menaçant, et *toute* la physionomie annonçant » un homme disposé à prendre un parti violent...... » Je suis persuadé qu'il n'a jamais été plus hors de » lui, lorsqu'il lui est arrivé de s'oublier jusqu'à » donner des coups de bottes dans les jambes. Je » ne craignois pas qu'il m'en donnât : ma qualité » d'étranger me rassuroit, vu qu'il ne s'est jamais » abandonné à cette vivacité qu'envers quelques- » uns de ses sujets; mais je m'attendois à être brus- » quement renvoyé, pour ne jamais plus être rap- » pelé auprès de lui. » Que fit M. Thiébault, car il faut bien que j'abrège sa narration, et je n'en suis qu'à la cinquième page? Il prit un air attristé et non abbattu, sa voix fut celle d'un homme pénétré mais inflexible; et ce fut en parlant lentement, d'un ton bas et concentré, les yeux fixés sur le parquet *devant ses pieds*, et tout le corps dans une attitude simple, modeste et immobile, qu'il dit au roi...... Ce qu'il lui dit est bien long; mais, on doit en conve-

nir, il est impossible de montrer un plus entier dévouement pour la gloire d'un souverain qui fait des solécismes dans un discours pour son académie. Frédéric se calma, *sa main alla reprendre sa plume;* et sans aucune répugnance, il écrivit la phrase telle que M. le professeur de grammaire l'avoit proposée dans ses remarques. « J'ai toujours régardé la con-
» duite de Frédéric en ce moment, dit M. Thié-
» bault, comme l'un des traits qui lui font le plus
» d'honneur. En effet, roi tout-puissant, ayant pour
» principe de ne jamais donner aucune marque de
» foiblesse (1) ou de versatilité, ayant, outre la fer-
» meté de son caractère, *la maladie des rois*, je
» veux dire le malheur de ne pouvoir supporter la
» contradiction, dans laquelle leur amour-propre
» ne leur permet guère de voir autre chose qu'une
» *irrévérence* et un manque de respect, il sut néan-
» moins, dans l'accès même d'une très-forte colère,
» entendre le langage de la vérité et de la raison;
» il eut assez de *force dans l'ame* pour s'y soumettre
» à l'instant même. » M. le professeur ne peut s'of-
fenser si je m'arrête quoiqu'il n'ait pas fini, puisqu'il convient lui-même que tout autre qu'un roi auroit pu lui dire : *Taisez-vous.* Dix pages pour une anecdote aussi puérile! un discours dans le genre de Tite-Live pour un solécisme! la colère d'un souverain auteur et philosophe! l'admiration d'un grammairien qui voit dans le dénouement de cette scène ridicule un des traits qui font le plus d'honneur à son élève! tout cela me paroît si petit, si peu instructif, si mal raconté, que je me crois autorisé à répéter

(1) Quelle plus grande marque de foiblesse que de s'emporter quand on fait des fautes, et des fautes de grammaire encore!

que des mémoires historiques sur des hommes qui appartiennent à la postérité, ne peuvent être dignement écrits que par ceux que leur naissance ou les places qu'ils ont occupées garantissent de l'engouement et de l'emphase. Si Sully n'avoit pas été aussi grand, il n'auroit point parlé d'Henry IV avec tant de naturel et de simplicité. On sait d'ailleurs que ce prince trouvoit fort bon que Malherbe le reprît lorsqu'il se servoit d'une expression qui rappeloit plutôt le roi de Navarre que le roi de France; il rioit quelquefois de la gravité du poëte, et suivoit toujours ses conseils. De tous les souverains qui appartiennent à l'histoire, Frédéric II me paroît celui qui pouvoit le plus gagner à ne point être vu dans son intimité; on sentira facilement la vérité de cettte assertion par l'analyse rapide que je vais faire des anecdotes rassemblées dans cet ouvrage: je n'en admets, ni n'en conteste l'authenticité; et je crois devoir prévenir que je ne parle pas ici du roi de Prusse qui fut un grand homme de guerre, mais du roi de Prusse dont il est question dans les *Souvenirs* de M. Thiébault.

Frédéric ne fut jamais un jeune homme; il est même permis de douter s'il fut homme: les accusations portées contre sès mœurs sont absolument sans preuves, et l'on pourroit croire, au cynisme de ses discours, qu'il mettoit un certain amour-propre à se laisser accuser de goûts bizarres, pour qu'on ne pût le soupçonner d'être absolument sans passions. Le plaisir de faire de la musique le lia dans sa jeunesse avec la fille d'un simple bourgeois de Postdam, que le gros roi Guillaume fit fouetter publiquement par le bourreau, et qui, déshonorée, fut réduite à épouser un voiturier de Berlin. Frédéric fit à cette infortunée une pension très-économique. Ayant voulu voyager,

son père le fit mettre en prison avec le dessein très-prononcé de lui faire couper la tête ; il y seroit parvenu si le ministre de l'empereur n'eût pris sur lui d'intervenir au nom de son maître ; et comme alors la Prusse n'avoit pas encore secoué le joug de l'empire, Guillaume eut le regret de ne pouvoir faire périr son fils ; mais il le retint prisonnier, et avec une sévérité si outrée qu'il fut mal obéi. Le commandant de la forteresse de Custrin permit à Frédéric d'aller se dissiper au château voisin, où il trouva une famille, qui lui fut dévouée, qui mit tout en usage pour adoucir son sort, et lui prêta de l'argent pour ses besoins les plus urgens. Quand il monta sur le trône, il ne fit rien pour cette famille, ne rembourse point l'argent reçu, parcequ'il y a en Prusse une loi qui défend de prêter aux princes de la famille royale et aux comédiens. Il y avoit en France une loi qui défendoit aux tribunaux d'appuyer la poursuite des créances formées au jeu, et c'est depuis ce temps que les dettes du jeu sont devenues *des dettes d'honneur ;* dénomination qui a excité de bien mauvaises plaisanteries philosophiques, mais qui est juste cependant : car plus la loi renonce à nous contraindre, plus la probité doit nous engager à devenir rigoureux envers nous-mêmes. Au reste, M. Thiébault donne de grandes raisons pour justifier la conduite de Frédéric : ainsi que je l'ai déjà remarqué, le grammairien défend toujours le roi ; et c'est en quoi cet ouvrage ne ressemble à nul autre.

De deux amis qui devoient accompagner le prince royal dans ses voyages, l'un fut décapité sous ses yeux, l'autre s'enfuit, et l'on ignore à Berlin ce que Frédéric roi fit pour lui : la reconnoissance de ce souverain est toujours couverte de nuages. Pour con-

noître combien il lui étoit facile de s'en dégager, il faut lire le chapitre sur le baron de Pirch, ce jeune page qui ne l'avoit pas quitté un seul instant pendant la guerre de sept ans, et qui lui sauva la vie à la suite d'une bataille perdue : un peu de franchise de la part de ce souverain eût suffi pour conserver cet infortuné. On en peut dire autant du baron de Trenck; mais Frédéric qui croyoit toujours qu'on le trompoit ou qu'on vouloit le tromper, n'aimoit pas les explications franches; et ce n'est pas en lisant son histoire qu'on pensera que le langage d'un roi n'est souvent que celui d'un père.

Une de ses sœurs, soupçonnée d'avoir connu son projet de fuite, reçut du roi Guillaume des coups de canne sur les épaules, et des coups de pieds dans le ventre ; excepté les coups de bottes dans les jambes, dont M. Thiébault parle plusieurs fois, il n'y a rien de pareil à reprocher à Frédéric. Au bout d'une année il sortit de prison : à force de raison, de douceur et de prières, sa sœur la duchesse de Brunswick le fit consentir à épouser une princesse de dix-sept ans, belle et bonne, qu'il ne traita jamais comme sa femme; il n'alloit chez elle qu'une fois par an, pendant une demi-heure; et comme c'étoit en grande cérémonie, il avoit une paire de bas de soie noire qu'il réservoit pour ce jour mémorable.

Sans entrer dans de plus grands détails, on doit sentir maintenant pourquoi nous avons dit que Frédéric étoit, de tous les souverains qui appartiennent à l'histoire, celui qui pouvoit le plus gagner à ne pas être vu dans son intimité : il ne fut ni époux ni père; il n'aimoit pas la vie de famille, et se montra toujours roi avec ses plus proches parens; estimant

peu sa nation, il affectoit de n'être pas Allemand; s'occupoit sans cesse des Français, qu'il faisoit semblant de mépriser; avoit adopté leur langue, et ne put jamais saisir leur esprit. Quand il n'étoit pas guerrier, il n'offroit plus qu'un philosophe célibataire enseveli dans sa maison de Sans-Souci, où les invités se regardoient comme des malheureux prisonniers toujours contrariés, toujours surveillés : aussi soupiroient-ils sans cesse après le bonheur d'échapper à leur hôte royal. Toutes ses conversations étoient un piége tendu à la bonne foi, de sorte qu'il se mettoit en colère contre ceux qui n'étoient pas de son avis, et méprisoit souvent ceux qui abondoient dans son sens. Sa grande manie étoit de railler les personnes qu'il admettoit dans son intimité, défaut insupportable dans un souverain : quand on est au-dessus des autres, il doit en coûter si peu pour menager tous les amours-propres! et c'est trop de vouloir dominer par son esprit ceux auxquels on interdit toute réplique par son autorité. Il n'est pas un seul de ses amis, de ses courtisans, de ses savans, de ses philosophes que Frédéric n'ait cherché à humilier; ses plaisanteries sont d'une longueur assommante; elles ressemblent à des argumens : peut-être est-ce la faute de M. Thiébault qui les a écrites; mais cet auteur qui fait à la fin de son premier volume un parallèle très-faux entre Louis XIV et Frédéric II, auroit pu remarquer du moins que Louis XIV n'a jamais dit un mot offensant sur personne. Il craignoit tant de blesser, même dans les choses les plus légères, qu'il ne parloit pas de la figure d'une femme lorsqu'il ne pouvoit la louer; aussi s'écria-t-il un jour en apprenant la mort d'une demoiselle de sa cour : « A présent qu'elle n'existe » plus, je puis dire qu'elle étoit bien laide. » On

sait qu'un soir, faisant à ses courtisans un conte très-gai, et se rappelant que la fin pourroit fournir une application désagréable à l'un d'eux, il termina son récit de la manière la plus commune, aimant mieux laisser douter de son esprit que de sa bonté.

Les conversations familières de Frédéric au contraire avoient toujours pour but de montrer son esprit; elles rouloient ordinairement sur Dieu, sur la morale religieuse, sur les opinions philosophiques à la mode de son temps; comme, par exemple, la mort du chevalier d'Assas, qu'il attribuoit à *l'amour-propre;* il excitoit ses auditeurs à la combattre avec franchise; et lorsqu'il se sentoit pressé, *la foudre*, remarque M. Thiébault, *partoit aussi subite qu'imprévue.* « Cette façon de juger, dit le roi, est bonne » pour vous, ame de boue et de fange! » Je ne citerai que cet échantillon de l'aménité qui régnoit dans ses discussions; elles ne paroissent jamais intéressantes, parcequ'on voit toujours l'autorité du maître arriver au secours de la foiblesse du raisonneur. La seule chose qui soit vraiment divertissante, c'est lorsque le roi, entouré de son cortége d'académiciens, a le bonheur de s'endormir : les philosophes et les savans restent là, les bras croisés, la bouche béante, n'osant remuer; à quatre heures du matin, le roi s'éveille, leur dit : *Bon soir, messieurs;* et ils s'en retournent chacun chez eux, en répétant sans doute comme ces deux vieillards qui se visitoient chaque après-dinée pour dormir ensemble au coin du feu : Nous avons passé une bonne petite soirée! Mais les philosophes qui ont vécu à la cour de Berlin seront l'objet d'un article à part : en ce moment, il faut continuer de suivre Frédéric dans ses relations domestiques.

En apprenant la mort de son père, il arrive à Postdam, et charge un de ses favoris, le baron de Poëlnitz, de diriger les obsèques du roi Guillaume: après lui avoir donné des instructions détaillées, il court après lui sur l'escalier, *ses souliers en pantoufles*, et crie au baron: « Du reste, point de friponnerie, je vous prie; point de tours d'escrocs » ou de filoux; je ne les pardonnerois pas, je vous » en avertis. » Le lendemain, il aperçoit le jeune comte de Wartensleben, le prend par le bras, s'écarte de la foule pour causer amicalement avec lui, lui parle du trésor immense qu'il a à sa disposition, et termine la conversation par ces mots: « Vous qui » êtes riche et ladre, ne vous flattez pas d'y avoir » part..... Comptez que je choisirai plus sagement » ceux à qui j'adresserai mes faveurs. » M. Thiébault qui a toujours craint Frédéric, et qui veut se persuader qu'il l'aime et qu'il l'admire, fait à ce sujet les réflexions suivantes: « C'est ainsi que ce mo» narque *extraordinaire* débuta; il mortifioit *tout* à » la fois *tout* le monde, et éveilloit *toutes* les pas» sions déchirantes en même temps; il accabloit ce» lui à qui il parloit par la perspective la plus dé» sespérante, et excitoit contre ce malheureux dans » l'ame de *tous* les autres *tous* les serpens de l'envie. » On peut regarder ce fait comme le premier essai » de Frédéric dans l'art de jouer les hommes. » Je ne conçois pas le plaisir que peut avoir un monarque extraordinaire à éveiller autour de lui toutes les passions déchirantes, et à exciter tous les serpens de l'envie, ni quel motif il avoit pour faire son premier essai dans l'art de jouer les hommes; peut-être cela est-il d'usage en Allemagne, et je ne dois pas me permettre de juger des mœurs que je ne connois pas. Je me

contenterai de faire remarquer comment on peut être parfait grammairien, et avoir un style correctement lourd : j'abrégerai l'anecdote suivante :

Frédéric prenoit les eaux pendant les mois de juillet et d'août, et comme il avoit alors besoin d'exercice, il alloit volontiers de l'un de ses châteaux de Sans-Souci à l'autre; la distance étoit assez grande, et la marche lui faisant du bien, il revenoit naturellement à son ton railleur : aussi, dit M. Thiébault, n'aimoit-on pas à être choisi pour l'accompagner. Une année, il y appela presque tous les jours le général grand-écuyer comte de Schwenin, âgé de soixante-dix ans, petit et replet; il le faisoit suer à grosses gouttes et le plaisantoit. Une fois que le monarque le conduisit encore plus loin que de coutume, ils aperçurent une chaise à porteur; et Frédéric, tout en raillant son grand-écuyer, le força d'en profiter; mais aussitôt qu'ils furent en marche, le roi l'accabla de questions, passant continuellement de gauche à droite, de droite à gauche, et forçant ainsi ce malheureux vieillard à se jeter successivement d'une portière à l'autre, ce qui le fatigua plus que s'il eut continué de marcher. Comme il ne put cacher son chagrin, le roi le bouda pendant quelques jours.

A quoi donc sert la philosophie si elle n'apprend pas que de pareilles plaisanteries peuvent être mortelles pour un vieillard? Je ne sais s'il est bien nécessaire que de semblables traits soient conservés pour la postérité; mais il est possible que sous l'apparence d'une farce les Français découvrent une grande dureté de caractère, car cet anecdote leur rappellera Henri IV promenant le duc de Mayenne dans le parc de Monceaux. « Le roi, dit Sully, » marchoit à si grands pas que le duc de Mayenne,

» également incommodé de la sciatique, de sa
» graisse et de la grande chaleur qu'il faisoit, souf-
» froit cruellement sans oser rien dire. Le roi s'en
» aperçut : voyant le duc rouge et tout en sueur, il
» me dit en se penchant vers mon oreille : Si je pro-
» mène encore long-temps ce gros corps-ci, me voi-
» là vengé sans grande peine de tous les maux qu'il
» nous a faits. Dites-le vrai, mon cousin, poursuivit-
» il en se tournant vers le duc de Mayenne, je vais
» un peu vite pour vous. Le duc lui répondit qu'il
» étoit prêt à étouffer, et que pour peu que sa majes-
» té eût continué, elle l'auroit tué sans y penser.
» Touchez là, mon cousin, reprit le roi d'un air
» riant, en l'embrassant encore et lui frappant sur
» l'épaule ; car, par dieu, voilà toute la vengeance
» que vous recevrez de moi. . . . . . ! » Qu'elle
bonhomie ! et quelle manière de raconter !

Je ne voudrois pas terminer ce premier article sans citer quelques traits qui réhabilitent la mémoire de Frédéric auprès de ceux qui pensent qu'il n'y a point de vraie grandeur sans bonté ; mais les *Souvenirs* de M. Thiébault ne m'offrent rien dans ce genre, et l'on se rappellera que ne voulant point me permettre de juger les rois, je me suis imposé la loi de ne prendre des faits que dans son livre : faits dont je n'admets ni ne conteste la vérité. Il me paroît au reste que la mémoire de Frédéric a été attaquée par des historiens qui ne sont pas venus à ma connoissance, et que M. Thiébault a cru devoir se faire l'apologiste du grand homme dont il corrigeoit la prose, et dont Voltaire s'ennuyoit *de blanchir le linge sale*, c'est-à-dire, de corriger les vers. Frédéric n'aimoit pas La Fontaine ; ce qui n'est pas étonnant, puisqu'il faut être tout-à-fait Français pour

» déric, de sa famille et du pays, et vous pouvez
» être sûr qu'en vous quittant il se dira : Cet homme
» va répéter ce qu'il a entendu, de sorte que je n'ai
» qu'à augmenter son crédit pour qu'on le croie plus
» sûrement; ainsi il écrira à Berlin qu'il vous a vu,
» et dira beaucoup de bien de vous. Si, au contraire,
» vous arrivez dans un de ses momens de mauvaise
» humeur, il se déchaînera contre le roi; et après
» votre départ, dans l'inquiétude qu'il en aura, et
» pour détruire l'effet de ce que vous pourriez ra-
» conter, il vous déchirera ou vous couvrira de ri-
» dicules dans les lettres qui arriveront avant vous. »
M. Thiébault sentit l'importance de ce conseil, et ne passa pas par Ferney.

Le plus ancien des philosophes de Frédéric, est un M. Jordan, d'une famille française établie depuis long-temps à Berlin; c'est le seul qui ait toujours vécu d'accord avec le roi; mais aussi comment n'être pas toujours en bonne intelligence avec un homme livré à l'étude, éloigné de toute intrigue, et si modéré dans ses désirs, que lorsque Frédéric, montant sur le trône, lui demanda expressément de fixer la somme dont il avoit besoin pour ne plus former un seul desir qui eût rapport à la fortune, il répondit : si j'avois deux mille livres de rente de plus, je serois très-content. « Ah! mon dieu, reprit
» le roi, que vous avez peu d'ambition, mon cher
» Jordan, je ne vous aurois jamais cru l'ame si
» étroite! » Il est probable que Frédéric ne savoit pas bien le français lorsqu'il fit cette exclamation, autrement il n'auroit pas appelé ambition l'amour de l'argent, et n'auroit pas trouvé que le désintéressement annonçoit une ame étroite : que de grandes ames il y auroit dans le monde si on les mesuroit par

étoit moins ferme sur son athéisme : loin d'en convenir, M. Thiébault entre dans de longs détails pour prouver que les ennemis seuls de la gloire de ce roi ont pu vouloir lui attribuer une foiblesse aussi peu philosophique; pour moi, j'avoue qu'il m'est impossible d'attacher une grande importance à cette discussion : car Frédéric ne me paroît pas si grand, que Dieu puisse perdre beaucoup à n'avoir pas été reconnu par lui. S'il est à peu près positif que ce monarque étoit incapable de reconnoître l'existence de la divinité, il n'est pas aussi prouvé qu'il ne croyoit point aux cartes : pendant toute la guerre de sept ans, sa sœur Amélie les faisoit tirer pour lui, et lui envoyoit régulièrement le produit prophétique de trente-deux morceaux de carton barbouillés, battus, coupés, recoupés, et retournés dans tous les sens. M. Thiébault ose prononcer que Frédéric n'a jamais cessé d'être athée; mais il craindroit de dire s'il recevoit gaiement ou sérieusement les prédictions confiées à sa sœur Amélie : ainsi la postérité ignorera si Frédéric-le-Grand se fit tirer les cartes pendant sept ans de bonne foi ou par complaisance.

On peut vivre et mourir à Rome sans que le pape s'informe des principes religieux que vous professez; il n'en étoit pas de même à Berlin; le roi montroit à cet égard une curiosité toute inquisitoriale; et comme la manie de ne rien croire s'unit fort bien au désir de faire des prosélytes, il poussoit le zèle jusqu'à l'intolérance. La tactique de M. Thiébault, pour n'être ni converti, ni perverti par ce prince, est vraiment admirable; le plus habile diplomate ne déploieroit pas plus d'adresse pour cacher un secret dont dépendroit le sort de son pays, que cet écrivain n'en montroit pour renfermer dans son ame le mys-

tère de ses opinions religieuses : cette finesse est poussée si loin, que, même après avoir lu tout ce que M. Thiébault a écrit sur ce sujet, il est impossible de savoir à quoi s'en tenir.

N'être ni époux, ni père, n'avoir aucun penchant pour les femmes, aimer la vie solitaire, et ne point croire en Dieu, sont de terribles dispositions à faire peu de cas de l'humanité. A quel titre respecteroit-on des hommes qu'on ne regarde que comme des animaux? Et comment ne pas se préférer à tout quand on n'est conduit par aucun sentiment à chercher son bonheur, ou du moins ses plaisirs hors de soi? Frédéric étoit égoïste; et cela ne pouvoit guère être autrement. Dans une bataille où il vit son héritier renversé, il dit en continuant de galoper : « Ah! » voilà le prince de Prusse tué! qu'on prenne la selle » et la bride de son cheval ». M. Thiébault fait la leçon à ceux qui ont regardé ce trait comme une preuve de dureté, et prétend que c'est méconnoître l'ame forte d'un grand homme qui, dans la chaleur du combat, n'avoit qu'un objet et qu'une pensée; mais il me semble qu'il y a eu d'autres grands hommes qui se sont trouvés dans la même position que Frédéric, et qui ont eu d'autre objet et d'autre pensée qu'une selle et une bride de cheval : sans avoir l'ame forte, on peut du moins s'assurer de l'état d'un guerrier avant de le déclarer mort; et la précaution auroit été d'autant plus sage dans cette circonstance, que le prince de Prusse n'étoit pas même blessé; son cheval avoit seul reçu le boulet de canon. Lorsque Frédéric apprit la mort de sa sœur la margrave de Bareith, il étoit occupé à lire Bourdaloue, et deux jours après il remit à un de ses courtisans un sermon qu'il avoit composé au

milieu de sa douleur. Ce trait, dit M. Thiébault, n'est pas un des moins étonnans de la vie de cet homme extraordinaire. Apparemment que dans toutes les circonstances il n'avoit qu'un objet et qu'une pensée; car lorsqu'on lui annonça la fin d'un de ses vieux généraux qui venoit d'être frappé d'apoplexie, il s'écria : « C'est de sa faute; il n'a jamais » voulu mettre de la moutarde dans son café, malgré » ce que j'ai pu lui dire à ce sujet. » Nous livrons la recette à ceux qui désirent que leur éloge ne se borne pas au reproche d'être morts faute de moutarde; ils peuvent compter sur l'efficacité de ce remède : Frédéric en savoit plus que son premier médecin, puisqu'il l'appeloit un âne, et le chassoit parce qu'il ne vouloit pas soigner des levrettes qu'il aimoit beaucoup. Lorsqu'on leur marchoit sur les pattes en sa présence, il disoit (M. Thiébault l'a entendu) : Mais, monsieur, prenez donc garde. Frédéric avoit aussi des connoissances en bâtimens; il faisoit venir de Paris des architectes en réputation, élevoit une querelle sur quelques détails des plans qui lui étoient soumis, les gardoit, s'en servoit, et congédioit l'auteur : ce qui est très-économique. Il faudroit vingt pages pour dire seulement le nom des artistes français qui ont été dupes des promesses faites pour les attirer à la cour de ce souverain : l'anecdote suivante annonce plus que de l'économie.

M. Galser, l'un des plus anciens secrétaires du cabinet, et dans la confidence intime du roi, fit fabriquer pour quinze millions de ducats chargés d'un tiers d'alliage, et les répandit dans la Pologne : lorsque les Polonais s'aperçurent de la friponnerie, ils les rejetèrent en Russie. Catherine II, avertie par les plaintes du commerce, prit des informations,

remonta aisément à la source de cette falsification; et fit connoître à ses sujets que tous les ducats faux seroient reçus dans ses caisses et échangés contre des ducats de poids; elle écrivit ensuite à Frédéric pour exiger le remboursement des sommes qu'elle avoit avancées, menaçant de lui déclarer la guerre s'il se refusoit à une restitution aussi juste. Frédéric céda, et demanda à Galser la permission de le déshonorer pour mettre lui-même son honneur à couvert. Galser fit quelques difficultés; mais il reçut des coups de botte dans les jambes, et fut envoyé à la forteresse: au bout de dix-huit mois, il obtint sa liberté, et retrouva toute sa fortune que le roi avoit protégée avec un soin tout particulier. M. Thiébault paroît si persuadé de la vérité de cette anecdote, qu'il rapporte la conversation qui eut lieu entre le roi et M. Galser après la menace de Catherine II: c'est pousser bien loin le privilége d'imiter Tacite. Pour nous, nous désirons sincèrement que le fait soit faux; autrement, que penseroit-on d'une philosophie qui ne met pas un souverain au-dessus d'une tentation aussi honteuse?

Le chevalier Mitchel, ministre d'Angleterre à Berlin, disoit des philosophes avec lesquels Frédéric passoit sa vie: « Ces hommes lui sont nécessaires » comme autant de mouchoirs sales dans lesquels il » crache son esprit; c'est sous ce rapport qu'il en a » besoin et qu'ils lui conviennent. » Frédéric n'étoit pas tout-à-fait de l'avis du chevalier Mitchel; car il croyoit *pomper* l'esprit de ceux dont il s'entouroit, et les traiter comme une orange dont on jette l'écorce quand on en a pris le jus. C'est une singulière idée que celle d'imaginer qu'on puisse *pomper* l'esprit des autres, et connoître le moment où on peut leur tour-

ner le dos, parce qu'on n'a plus rien de nouveau à espérer d'eux. Sans doute, rien n'est aussi facile à épuiser que des hommes à systèmes; mais de bons esprits, des esprits justes, sont aussi inépuisables que les objets soumis à notre pénétration. Sans parler des Bossuet, des Fénélon, des La Rochefoucaud, des Montesquieu, je voudrois qu'on pût me dire combien il auroit fallu de temps à Frédéric pour connoître l'esprit de madame de Sévigné et des femmes de son temps, au point de ne plus trouver de charme dans leur conversation. Il est vrai que ce roi philosophe ne causoit pas, il discutoit; et la discussion éloigne bientôt les uns des autres ceux qui s'en font une habitude : aussi ne voit-on jamais de franchise, de cordialité dans l'intimité de Frédéric. Son plus fidèle ami étoit d'Alembert, et il faisoit contre lui des épigrammes qu'il ne pouvoit s'empêcher de lire, même à M. Thiébault : « Monsieur, lui disoit-il aussitôt » après, ceci entre nous, au moins! car si jamais » d'Alembert en savoit un mot, je vous ferois couper » les oreilles. » Soit que d'Alembert le sût ou ne le sût pas, il rendoit bien à Frédéric la monnoie de ces épigrammes, et l'on peut voir dans sa correspondance avec Voltaire combien peu il estimoit le Salomon du Nord. En général, ces philosophes se montrent toujours disposés à tout sacrifier à leurs petites passions; et au moment où ils s'accablent réciproquement d'éloges et de prévenances, ils ne pensent qu'à s'immoler les uns aux autres. C'est ce qu'un M. Sulzer fit très-bien comprendre à M. Thiébault pour lui ôter le désir de passer par Ferney, dans un voyage qu'il projetoit de faire en France. « Si vous voyez M. de » Voltaire dans un de ses momens de belle humeur, » lui dit-il, il ne vous parlera qu'avec éloge de Fré-

» déric, de sa famille et du pays, et vous pouvez » être sûr qu'en vous quittant il se dira : Cet homme » va répéter ce qu'il a entendu, de sorte que je n'ai » qu'à augmenter son crédit pour qu'on le croie plus » sûrement ; ainsi il écrira à Berlin qu'il vous a vu, » et dira beaucoup de bien de vous. Si, au contraire, » vous arrivez dans un de ses momens de mauvaise » humeur, il se déchaînera contre le roi ; et après » votre départ, dans l'inquiétude qu'il en aura, et » pour détruire l'effet de ce que vous pourriez ra- » conter, il vous déchirera ou vous couvrira de ri- » dicules dans les lettres qui arriveront avant vous. » M. Thiébault sentit l'importance de ce conseil, et ne passa pas par Ferney.

Le plus ancien des philosophes de Frédéric, est un M. Jordan, d'une famille française établie depuis long-temps à Berlin ; c'est le seul qui ait toujours vécu d'accord avec le roi ; mais aussi comment n'être pas toujours en bonne intelligence avec un homme livré à l'étude, éloigné de toute intrigue, et si modéré dans ses désirs, que lorsque Frédéric, montant sur le trône, lui demanda expressément de fixer la somme dont il avoit besoin pour ne plus former un seul desir qui eût rapport à la fortune, il répondit : si j'avois deux mille livres de rente de plus, je serois très-content. « Ah ! mon dieu, reprit » le roi, que vous avez peu d'ambition, mon cher » Jordan, je ne vous aurois jamais cru l'ame si » étroite ! » Il est probable que Frédéric ne savoit pas bien le français lorsqu'il fit cette exclamation, autrement il n'auroit pas appelé ambition l'amour de l'argent, et n'auroit pas trouvé que le désintéressement annonçoit une ame étroite : que de grandes ames il y auroit dans le monde si on les mesuroit par

leur cupidité ! Au reste, M. Jordan connoissoit bien celui avec lequel il traitoit, car ses vœux ne furent point outre-passés, et jamais il ne lui arriva de rien demander de plus. Il eut toujours une correspondance particulière avec le roi, et lui fit entendre la vérité dans les détails qui ne tenoient pas de trop près au gouvernement : en lui parlant au nom de l'Europe, il arrêtoit quelquefois la fougue philosophique de ce jeune souverain ; et c'étoit alors le sauver d'un grand ridicule. M. Jordan se moquoit aussi des impiétés qu'on débitoit à Sans-Souci, et prouvoit aux adeptes qu'on avoit cent fois réfuté les contes qu'ils donnoient pour nouveaux ; mais comme il ne paroissoit pas plus chrétien que ceux qu'il combattoit, le roi lui *pardonnoit* de défendre le christianisme : la tolérance philosophique ne sauroit aller plus loin. Lorsque M. Jordan se trouva attaqué d'une maladie mortelle, Frédéric lui demanda de nouveau ce qu'il pourroit faire pour lui ; et ce savant lui recommanda son domestique : la recommandation prospéra ; car ce laquais devint conseiller privé : place qui, en Prusse, suit imédiatement celle de ministre. Les filles de M. Jordan ne furent pas si heureuses que son serviteur ; le roi dota la première et oublia la seconde, ce qui n'empêche pas que ce chapitre ne soit le plus beau de ceux consacrés aux philosophes : il est vrai que c'est le premier.

Vient ensuite M. de Voltaire, qui n'aimoit pas Frédéric, et qui n'en étoit point aimé : trop irascibles tous les deux pour pouvoir vivre ensemble sans aigreur, la politique les réunissoit ; le roi vouloit que le poëte lui fît une grande réputation parmi les beaux esprits de France ; le poëte pensoit que

l'amitié d'un roi donneroit de la vogue au parti : s'accablant de cajoleries et se querellant sans cesse, ils étoient tourmentés du besoin de rompre, et des craint s de l'éclat qui accompagneroit cette rupture. M. de Voltaire traitoit fort lestement Frédéric, lorsqu'il croyoit pouvoir le faire sans danger ; mais Frédéric, qui avoit des espions partout, n'ignoroit aucune des boutades de M. de Voltaire ; et l'on peut croire que les philosophes subalternes fomentoient à plaisir une division qui pouvoit les débarrasser d'un homme qui les écrasoit tous par sa réputation. L'argent entroit pour beaucoup dans l'humeur cachée du souverain et du poëte : ce dernier s'étoit fait assurer vingt mille francs par an, la table, le logement, deux bougies par jour, et tant de livres de sucre, café, thé et chocolat par mois : le roi, très-économe, essayoit de rattraper quelque chose sur ce marché, le plus ruineux qu'il eût fait de sa vie ; le poëte ne vouloit rien diminuer, et tous deux eussent rougi d'entamer cette pitoyable discussion. Ici, je laisserai parler M. Thiébault : des détails de ce genre gagnent à être racontés avec bonhomie.

« Il arriva qu'on ne remettoit à M. de Voltaire que du sucre mal raffiné, du café mariné, du thé éventé et du chocolat mal fabriqué : il put bien soupçonner que Frédéric n'étoit pas si mal obéi sans le vouloir ; et, soit pour éclaircir ce doute, soit par tout autre motif, il se plaignit de ces vilenies honteuses. « Ce » que vous me dites, répondit le roi, me fait une » peine infinie ; un homme comme vous, traité de » cette manière, tandis que l'on connoît mon amitié » pour vous ! En vérité, cela est affreux ! Mais voilà » les hommes : ce sont des canailles ! Cependant vous » avez très-bien fait de m'en parler ; soyez persuadé

» que je donnerai des ordres si positifs qu'on se corrigera. » Quels que fussent les ordres de Frédéric, on ne se corrigea point; et Voltaire, plus indigné qu'auparavant, ne manqua pas de renouveler ses plaintes. « Il est affreux, répliqua le roi, que l'on » m'obéisse si mal; mais vous savez les ordres que » j'ai donnés : que puis-je faire de plus? Je ne ferai » pas pendre ces canailles-là pour un morceau de » sucre ou pour une pincée de mauvais thé : ils le » savent et se moquent de moi. Ce qui me fait le plus » de peine, c'est de voir M. de Voltaire distrait de » ses idées sublimes pour de semblables misères. » Ah, n'employons pas à de si petites bagatelles les » momens que nous pouvons donner aux muses et à » l'amitié! Allons, mon cher ami, vous pouvez vous » passer de ces petites fournitures : elles vous occasionnent des soucis peu dignes de vous. Eh bien! » n'en parlons plus; je donnerai ordre qu'on les supprime à l'avenir. »

» Cette conclusion étonna Voltaire, et par elle-même, et par la tournure que son royal ami sut y donner. Ah! se dit-il en lui-même, c'est donc ici sauve ou gagne qui peut? En ce cas, sauvons et gagnons ce que nous pourrons; le pire en ces rencontres est d'être dupe. Ce fut ainsi et dès cette époque qu'il fit revendre en paquets les douze livres de bougies qu'on lui donnoit par mois, et que pour s'éclairer chez lui il avoit soin, tous les soirs, de revenir plusieurs fois dans son appartement sous différens prétextes, et de s'armer à chaque fois de l'une des plus grandes bougies allumées dans les salles de l'appartement du roi, bougies qu'il ne rapportoit pas, et dont il auroit pu dire au besoin : *C'est mon sucre et mon café*. Il seroit difficile de décider, dans tout ce

tripotage, quel est le plus extraordinaire du souverain ou du philosophe ».

M. de Voltaire prit son parti, quitta Berlin où les profits étoient au-dessous des désagrémens, fut arrêté à Francfort, revint en France maudire tout bas le roi de Prusse, et continua de l'adorer dans ses écrits; le roi de Prusse, imitant M. de Voltaire, le flattoit ou l'égratignoit suivant les circonstances, et croyoit toujours le remplacer en accueillant tous les fous qu'on lui présentoit comme des hommes du premier mérite. Quand Voltaire mourut, le roi fit son éloge: si le roi étoit mort le premier, nous aurions de M. de Voltaire un éloge académique et un pamphlet infâme sur Frédéric. Ainsi vont les choses dans le royaume de la philosophie; on s'y sert indistinctement de la louange et de la satire, parce que l'une et l'autre servent à montrer qu'on a de l'esprit; et si l'on n'y rougit jamais de se dédire, c'est que le fonds de la doctrine n'est qu'un assemblage de contradictions.

Passer de M. de Voltaire à Maupertuis, c'est retomber dans une querelle nouvelle: la division est toujours parmi les maîtres, et l'union parmi les adeptes; ce qui indique abondance de crédulité dans les philosophes en sous ordre. Maupertuis mourut d'ennui: fin assez naturelle pour un homme dont la vanité d'abord exaltée ne pouvoit plus se nourrir que de regrets. Frédéric qui l'avoit défendu contre la jalousie du philosophe de Ferney, non par amitié, mais pour contenir le poëte par le savant, abandonna celui-ci quand il le vit livré au ridicule: Maupertuis promena sa tristesse dans plusieurs contrées, et vint mourir à Bâle, entre les bras d'un confesseur. A tout péché miséricorde: espérons qu'il se sera repenti

d'avoir fait enfermer à l'hôpital les victimes de ses débauches, lorsqu'il étoit las de leurs faveurs.

Le marquis d'Argens commence à tomber dans l'oubli; c'est dommage, car c'étoit un excellent homme, provençal, gai, bon convive, et qui avoit l'esprit d'autant plus vif qu'il ne se piquoit pas de sens commun. Frédéric le plaisantoit souvent; le marquis, qui le lui rendoit quelquefois, auroit toujours eu les rieurs de son côté, s'il étoit possible de rire à la table d'un souverain des reparties qui le blessent. Un soir Frédéric demanda à chaque membre de sa coterie comment il gouverneroit s'il étoit roi; on devine tous les beaux projets qui furent mis en avant : d'Argens sourioit et gardoit le silence; le roi le pressa vivement de lui dire ce qu'il feroit, s'il étoit à sa place : « Moi, sire, répondit le marquis, je vendrois bien » vîte mon royaume pour acheter une bonne terre » en France. » Vendre le royaume de Prusse pour acheter une bonne terre en France, est un projet digne d'un provençal qui soupiroit toujours après sa patrie, et qui n'avoit consenti à s'attacher au roi que sous la condition expresse qu'il seroit libre de se retirer lorsqu'il auroit atteint soixante et dix ans. A cet âge, il voulut et n'osa revenir : Frédéric qui ne l'aimoit plus, qui l'accabloit de mortifications, s'opposoit hautement à son départ. Jamais roi ne craignit plus d'être jugé par ceux qu'il avoit admis dans son intimité : aussi ses premières faveurs étoient-elles toujours une certitude du plus dur esclavage. Le marquis, mourant d'ennui et de chagrin, obtint un congé, mais pour six mois seulement, et le roi exigea de lui une parole d'honneur, qu'il accorda en soupirant. Comme il revenoit à l'époque fixée, il tomba malade, et son épouse, occupée à le soigner,

ne songea pas à écrire. Frédéric qui se crut joué, devint furieux et fit supprimer les pensions de d'Argens qui, en apprenant cette conduite violente et tyrannique, rendit grâces au ciel de voir sa parole dégagée : heureux et libre enfin, il retourna au sein de sa famille. Lorsqu'il mourut, Frédéric lui fit élever un monument en marbre. D'Argens craignoit la mort jusqu'à faire des extravagances lorsqu'il s'en croyoit menacé, et peu de chose lui donnoit cette crainte : il ne se seroit pas mis à table lui treizième; un couteau et une fourchette croisés lui donnoient de vives alarmes; le premier vendredi du mois lui paroissoit un jour malheureux, et il jetoit du sel au feu toutes les fois qu'une salière étoit renversée devant lui : du reste il ne croyoit pas à Dieu.

Le plus bizarre des philosophes de Frédéric fut La Méthrie, médecin, qui avoit pris au sérieux l'égalité que le roi lui avoit proposée; il entroit chez Frédéric sans façon, se couchoit sur les canapés, ôtant son col, sa perruque, se déboutonnant lorsqu'il faisoit chaud; et le roi n'osoit rien dire : mais cet excès d'aisance le rendit plus difficile par la suite. La Méthrie étoit un vrai matérialiste, esprit fort qui faisoit le signe de la croix lorsqu'il entendoit tonner : il étoit gourmand et replet, aussi mourut-il d'indigestion.

Un monsieur Toussaint, à l'article de la mort, demanda pardon à ses enfans de leur avoir dit sans cesse des horreurs d'une religion à laquelle il n'avoit jamais cessé de croire dans le fond de son ame; il ne s'étoit fait impie que pour ne pas mourir de faim. Pauvre malheureux! On ne doit pas être étonné de voir tant de foiblesses chez des écrivains qui se disoient au-dessus des préjugés : l'homme est naturellement superstitieux, parce qu'il est sans cesse

agité par la crainte ou par l'espérance. La religion qui remplit l'ame d'un grand espoir, arrête beaucoup de superstitions et n'en consacre aucune; la philosophie qui ne montre rien au-delà du tombeau, et présente tant d'incertitude sur notre origine, laisse l'ame dans un vague qui l'affoiblit, et dispose l'imagination à saisir toutes les erreurs : de l'aveu de M. Thiébault, la moitié de la cour de Prusse croit à la femme blanche qui paroît armée d'un grand balai dans une salle du château, lorsqu'il doit mourir quelqu'un de la famille royale; et l'on a vu à Berlin une société composée d'hommes et de femmes distingués par la naissance, la fortune et l'éducation, faire des dépenses considérables, et se donner des peines infinies dans l'espoir de contracter alliance avec le diable.

Les autres philosophes dont parle M. Thiébault sont tombés dans un oubli si profond, qu'on n'est plus curieux de savoir ce qu'ils ont dit et fait pour le progrès des lumières. Si l'on veut connoître l'opinion de Frédéric sur les grands hommes du dix-huitième siècle qui n'ont point paru à sa cour, la voici : Il aimoit ceux qui disoient toujours du bien de lui, feignoit de n'avoir pas lu les ouvrages de ceux qui gardoient le silence sur son mérite, et haïssoit ceux qui ne le louoient qu'avec restriction. Le désir d'une brillante réputation étoit l'idée première à laquelle il rapportoit tout : déclaré grand pendant sa vie, il attend encore un historien assez éloquent pour consacrer le héros, et assez habile pour faire oublier l'homme privé. M. Thiébault a fait absolument le contraire : il n'a pas senti que, lorsque la mémoire d'un souverain est attaquée, on ne la réhabilite pas avec des anecdotes bourgeoises, mais par

un ouvrage digne de fixer l'opinion de la postérité : toute autre défense est au-dessous d'un grand-homme.

F.

VI.

Supplément au Recueil des Lettres de M. de Voltaire.

Caractère de ce Philosophe.

Je ne regarde ce *Supplément* à un Recueil de vingt-quatre volumes de letres, que les éditeurs de Kell nous avoient déjà donné, que comme un tribut imposé à ceux qui, n'ayant encore que quatre-vingt-douze tomes des œuvres de Voltaire, seront obligés d'en avoir quatre-vingt-quatorze, en attendant mieux, et comme un appât trompeur à la curiosité publique, qui sera peu satisfaite. Je crois être tout aussi sensible qu'un autre au charme de cet esprit qui anime les ouvrages de Voltaire, et qui étincelle particulièrement dans sa correspondance; mais n'y a-t-il pas un terme auquel l'homme le plus avide de cet esprit veut pourtant s'arrêter, et au-delà duquel il ne trouve plus qu'ennui et que satiété? Ne se lasse-t-on donc jamais d'un esprit qui, dans cette multitude de lettres, ne s'exerce que sur des riens, sur des matières tout-à-fait oubliées ou indifférentes, ou sur des objets respectables et sacrés; esprit toujours frivole et superficiel, souvent dangereux et coupable? N'avons-nous donc pas assez de ces lettres à Thiriot, correspondant obscur, agent méprisé; de ces

lettres à M. d'Argental; et n'a-t-on pas assez répété pendant quarante ans qu'*on se mettoit à l'ombre de ses ailes*; qu'*on baisoit le bout de ses ailes*, etc.? Ne connoissons-nous pas encore assez les radotages du vieillard de Ferney, parlant sans cesse de ses Scythes, de ses Guèbres, de ses lois de Minos; fatiguant tous ses correspondans des détails qu'il leur donne sur ces misérables pièces, des changemens qu'il veut y faire, des corrections qu'il leur envoie, des avis qu'il transmet aux comédiens qui doivent y jouer, des sollicitations pour en hâter la représentation? Quel plaisir peut-on trouver dans les nouvelles preuves de cet engouement déjà si excessif, si ridicule; et que nous importe d'apprendre que madame Denis le partageoit entièrement? *Madame Denis*, écrit Voltaire, *pense que je n'ai rien fait de mieux que les Scythes, et je suis de son avis.*

Voilà cependant à peu près tout ce qu'on trouve, ou plutôt ce que l'on retrouve dans ce supplément aux lettres de Voltaire. Je défie qu'on en recueille un seul fait important, une seule anecdote piquante, et qui ne fût pas déjà connue, une seule dissertation intéressante, aucune vue littéraire; il n'en reste absolument rien dans l'esprit : il est impossible d'imaginer une lecture plus futile. Mais je me trompe : on y retrouve encore l'empreinte de ces passions injustes, violentes, haineuses, qui tourmentoient la vie de Voltaire, et qui obscurciront toujours sa gloire auprès de ceux qui pensent justement que l'esprit et le génie ne peuvent absoudre de tout. Mais trente volumes de ses œuvres n'attestoient-ils donc pas assez les excès auxquels ses passions le portèrent, sans qu'il fût nécessaire de le reproduire encore poursuivant avec acharnement ses ennemis, les acca-

blant d'injures souvent grossières, portant l'indécence des expressions jusqu'au cynisme le plus effronté, n'ayant aucun respect pour la vérité, désavouant à chaque instant ses œuvres, conseillant à ses amis de désavouer les leurs, écrivant des lettres pleines d'intérêt, de complimens et de tendres vœux à ceux que, dans d'autres lettres ou dans d'autres ouvrages, il outrageoit, ou contre lesquels il formoit des vœux bien différens : flatteur jusqu'au ridicule des plus petits esprits, injurieux détracteur de certains hommes d'un vrai mérite, enfin mettant presque toujours à la place de la vérité, de l'impartialité, et d'une juste appréciation des hommes et des choses, les préjugés, les passions, les préventions, les haines, les intérêts d'une philosophie tyrannique, et de l'amour-propre le plus irritable qui fût jamais ?

Tels sont les caractères de ces deux nouveaux volumes, comme de la correspondance entière de Voltaire : j'aurai occasion d'en développer quelques-uns des plus remarquables dans un second article ; et cependant ces fanatiques adorateurs de Voltaire, dont j'ai déjà parlé, voudroient nous faire admirer ces lettres non seulement comme un modèle de grâce, d'esprit, de légèreté, de plaisanterie fine et piquante (ce qu'on leur accorderoit volontiers, en leur faisant observer néanmoins que ces qualités ne se trouvent pas réunies au même degré dans le Supplément que dans les autres volumes de la correspondance) ; mais ils veulent encore que nous admirions pour le moins autant le caractère moral de Voltaire, que son esprit et son génie. Telle est la prétention de l'un d'eux, M. Ginguené, et il nous l'a dernièrement signifiée avec beaucoup de hauteur dans le *Mercure de France*. Il a d'abord commencé par supposer, avec beaucoup

de raison, que, plus justes et plus impartiaux que lui, nous n'adopterions point son fol enthousiasme; et il nous a dit beaucoup d'injures, sans doute pour imiter en quelque chose, et autant qu'il lui étoit possible, l'objet de son admiration sans réserve et de son culte philosophique; enfin, il a fini par nous transformer en *hiboux*, et il s'est métamorphosé lui-même en une jolie *alouette* vive et légère, récréant tous les yeux par sa gentillesse, et toutes les oreilles par la grâce et l'harmonie de ses chants; mais nous allons voir que l'alouette n'est ni juste ni polie, ou du moins qu'elle n'étoit ni l'un ni l'autre l'instant qui a précédé sa métamorphose.

Une comtesse de Benting avoit cru devoir brûler quelques lettres de Voltaire. Il semble qu'on pourroit pardonner à une femme d'avoir été révoltée des indécences grossières et des scandaleuses impiétés qui se trouvent trop souvent dans les lettres de cet écrivain; mais, semblable aux adorateurs du grand Lama, qui ne veulent rien perdre des émanations de leur divinité, M. Ginguené regarde comme une *sotte barbarie* le procédé de cette bonne dame allemande; il la *maudit de tout son cœur*, il la traite comme une sacrilége, et l'appelle une *bégueule de comtesse* (quelle grâce! quelle politesse! quelle urbanité!); et il continue ainsi : « Je voudrois bien qu'on publiât la correspon» dance d'une Benting, et d'autres *scrupuleux de* » *même farine*, pour voir si l'on y trouveroit..... » autant de bonté, d'amitié et de sentimens généreux » que dans celle de ce réprouvé de Voltaire ». Faut-il donc rappeler à M. Ginguené que les *scrupuleux de cette farine* seroient, par exemple, les Fénélon, les Bossuet, les Pascal, les Racine, les Boileau, les Lamoignon, les Montausier, les d'Aguesseau, et une foule

d'hommes illustres et de femmes célèbres qu'on n'est point dans l'usage d'appeler des *bégueules ;* nous avons même la correspondance de quelques-uns de ces personnages, et assurément si l'on y trouvoit ce mépris pour toute vérité, toute justice, pour toutes les convenances morales et sociales, et la moitié des calomnies, des fureurs, des injures atroces et des satires odieuses qui déshonorent la correspondance de Voltaire, M. Ginguené et ses amis triompheroient beaucoup et en tireroient de terribles inductions. Ainsi, ce qui lui paroîtroit si coupable dans les uns, ne lui paroîtroit que digne d'éloges dans Voltaire ; et en cela il est plus juste qu'il ne pense : car il apprécie très-bien la différence des principes qui ont inspiré les uns et les autres ; mais il devroit avouer que Voltaire a porté jusqu'à l'excès, la licence que lui permettoient les siens. Comparons, en effet, sa correspondance avec celle des philosophes de l'antiquité ; que M. Ginguené relise les lettres de Cicéron, de Pline, et qu'il nous dise de bonne foi si elles ne respirent pas plus de bonté, de douceur, de candeur, d'amour de la patrie et des hommes, une plus belle ame et un plus beau caractère moral que la correspondance de Voltaire. A.

VII.

Suite du même sujet.

Il est des gens qui pensent vous avoir parfaitement réfuté, lorsqu'ils ont dit : Vous êtes un détracteur de Voltaire. Je n'échapperai pas sans doute à cette

facile et commode réfutation; je la préviendrai du moins, et je la repousserai d'avance. Non, je ne suis point un détracteur de Voltaire : de tous les hommes, c'est peut-être celui qui possède, dans le degré le plus éminent, ces dons heureux qui constituent ce qu'on appelle proprement parmi nous *de l'esprit*; ces grâces légères et piquantes, cet art toujours séduisant de trouver des analogies entre les objets les plus opposés, des oppositions entre les objets qui semblent le plus parfaitement se confondre, des rapports singuliers, des contrastes plaisans : j'aime sa prose claire, correcte, originale; dans le genre léger et badin, je le regarde comme le premier peut-être de nos poëtes, sinon pour la perfection de ses poésies, du moins pour leur variété, leur nombre et leur agrément; dans le genre noble et sérieux, il est encore un de nos plus grands poëtes, quoiqu'à une distance considérable de nos premiers modèles. Après avoir rendu cette justice assurément bien entière à ses talens, à son esprit et à son génie, pourquoi ne la rendrois-je pas également à son cœur, à son ame et à son caractère moral, si je les croyois également recommandables et dignes d'éloges? Je déplore même, je l'avoue, qu'à des discussions littéraires sur des ouvrages d'esprit, on soit obligé de mêler des considérations personnelles sur le caractère de leur auteur; mais il est des circonstances où cela est absolument indispensable. Et comment s'en défendre, lorsque l'immoralité et les vices du caractère sont empreints presqu'à chaque page des ouvrages; lorsque les productions littéraires ne sont que trop souvent l'expression des travers de l'esprit et des passions de l'homme; lorsque ces passions tendent continuellement à diffamer la vertu, les hommes vertueux et les principes conserva-

teurs des sociétés ; lorsqu'enfin des sectateurs enthousiastes, continuant ce système de diffamation, opposent sans cesse la prétendue sagesse, les prétendues vertus et les faux principes de leur chef, aux véritables amis de la justice, de l'ordre et des mœurs?

Il n'est rien de plus odieux parmi les hommes que le mensonge ; il n'est rien de plus contraire au caractère de l'homme d'honneur, et il n'y a rien qu'on rencontre plus fréquemment dans les œuvres de Voltaire; on le voit sans cesse ne tenir nul compte de la vérité, la trahir à chaque instant, déguiser ses propres sentimens, renier ses propres ouvrages, flatter d'une main et déchirer de l'autre les mêmes individus, se permettre enfin ce qu'on ne peut exprimer que par le mot odieux *mentir*. Ce *Supplément* en offre une foule d'exemples, comme le reste de la correspondance, comme tous les autres ouvrages du même auteur : ici, on le voit assurer qu'il n'a *jamais lu une ligne de Fréron*; là, avouer que *Fréron l'a fait rire quelquefois*. Cela est assurément peu important ; mais il est toujours honteux, même dans les petites choses, de se contredire ainsi, et de se mettre en opposition avec soi-même. Les ouvrages de M. Bordes sont excellens, lorsqu'il écrit à M. Bordes lui-même, et il *voudroit bien les avoir faits*; mais lorsqu'il écrit à M. Chardon, ce sont des *inepties*, et il *seroit bien fâché de les avoir faites*; *il se flatte qu'on ne les lui attribuera pas*. Mais voici des mensonges plus graves : Voltaire avoit fait des vers abominables contre le marquis de Thibouville, avec lequel il étoit en relation d'amitié et de correspondance fort active (c'est même un de ceux à qui sont adressées le plus de lettres dans ce supplément); toutes ces lettres sont pleines d'expressions, d'im-

térêt, d'affection, de dévouement. Dans l'une d'elles, Voltaire aborde la question délicate de ces vers infâmes qui couroient déjà le monde; et admirez la franchise avec laquelle il s'exprime : « On m'a dit » que vous étiez fourré dans cette rapsodie avec » M. d'Argental; mais je n'avois point vu ce qui » pouvoit vous regarder : c'est une abomination qu'il » faut oublier; *elle me feroit mourir de douleur.* » Madame Denis est aussi affligée que moi : oublions » les horreurs de la société humaine. Vous devriez » venir prendre l'air ici pour punir *les scélérats qui* » *abusent de votre nom et du mien d'une manière* » *si misérable.* » Et au bas de cette lettre, les éditeurs, pour que nous n'en prétendions cause d'ignorance, nous assurent que ces vers, si formellement désavoués par Voltaire, étoient bien réellement de lui : ce n'est pas le seul service de ce genre qu'ils rendent à sa mémoire.

Dans les années 1759, 60, 61, Voltaire étoit en correspondance avec le roi Stanislas, qui l'avoit comblé de bontés, et à la cour duquel il avoit longtemps demeuré; il lui écrivoit, il en recevoit des lettres remplies de témoignages d'affection. « Le roi » Stanislas, écrivoit-il à Marmontel, m'a écrit une » lettre pleine de la plus grande bonté, etc. Le roi » Stanislas, mandoit-il à Thiriot, m'a envoyé son » livre..... Voici ma réponse, voyez si elle est hon- » nête. » Et, à peu près dans le même temps, écrivant au même Thiriot, il traite le roi Stanislas d'*imbécille, faisant de mauvais livres avec un secrétaire ex-jésuite.* Il vante beaucoup, dans la même lettre, le roi Auguste qui avoit détrôné Stanislas, et il n'y avoit, dans un pareil sentiment, ni justice, ni patriotisme, ni reconnoissance, ni honnêteté, ni fran-

chise. A la même époque, la France soutenoit la malheureuse guerre de Sept-Ans. Voltaire alors aigrissoit, autant qu'il le pouvoit, le duc de Choiseul contre le roi de Prusse : le roi avoit fait une satire amère contre le ministre, et l'avoit confiée à Voltaire; Voltaire l'avoit livrée au ministre, comme on peut le voir dans les autres volumes de la correspondance: et je crois qu'il avoit eu un double tort; le premier, de recevoir cette pièce; le second, de trahir la confiance de son correspondant, sur-tout lorsque, de cette trahison, il ne pouvoit résulter qu'une prolongation de la guerre et des malheurs qu'elle entraîne après elle; sur-tout, enfin, lorsqu'il protestoit au roi de Prusse qu'il n'avoit rien laissé *transpirer* de cet écrit; que madame Denis, qui avoit *tremblé* en le lisant, l'avoit *brûlé sur-le-champ*. (Correspondance avec le roi de Prusse, lettre du 19 mai 1759.) Dans le Supplément, Voltaire engage encore M. de Choiseul à ne point traiter avec le roi de Prusse : « Les Russes » et les Autrichiens, dit-il, doivent écraser Luc (le » roi de Prusse) cette année, à moins d'un miracle. » Si Luc est perdu, vous devenez l'arbitre de l'Eu- » rope. Le roi de Prusse, mande-t-il à M. d'Argen- » tal, a une descente; les flatteurs disent que c'est » une descente de Mars, mais elle n'est que de » boyaux. Je veux, écrit-il au même, que les An- » glais et Luc soient battus, et qu'on ne siffle ni » Zulime ni Cassandre. » Ces vœux ne furent point exaucés : Zulime et Cassandre furent sifflés ou méritèrent de l'être, et Luc ne fut point battu.

C'étoit du moins fort bien fait de le désirer, puisque Luc étoit l'ennemi de la France; et on sent bien que ce n'est pas ce vœu de Voltaire que je blâme; mais j'ai été curieux de voir sur quel ton, à la même

époque, il écrivoit au roi de Prusse, et j'ai vu qu'il le félicitoit de ses succès. Il lui disoit en vers (2 mai 1758):

> Héros du Nord, je savois bien
> Que vous avez vu les derrières
> Des soldats du roi très-chrétien
> A qui vous taillez des croupières, etc.

Le cynisme des vers suivans ne permet pas de les citer. Il lui disoit en prose (août 1759) : « Vos vers » sont charmans; et si V. M. a battu ses ennemis, » ils sont encore meilleurs. » Il est vrai qu'en 1760 il ne le félicite plus, il lui écrit plus rarement, et ses lettres ont presque toujours pour but d'obtenir du roi une réparation du traitement un peu leste que madame Denis avoit éprouvé à Francfort par ses ordres; le roi se moque du pointilleux philosophe, ou le remet avec hauteur à sa place : voilà sans doute pourquoi Voltaire désire tant que Luc soit battu; ce n'est point le patriotisme qui l'inspire, c'est le ressentiment, c'est une petite vengeance; et ce n'est point ici une simple conjecture, ou du moins elle est confirmée par cette lettre du Supplément, dans laquelle Voltaire dit avec amertume au marquis de Thibouville : « Ma nièce croyoit que cinquante mille » Français pourroient la venger des quatre bayon- » nettes de Francfort : elle s'est trompée. »

Et ce sont de pareilles lettres qu'on voudroit opposer comme un monument de sentimens généreux à tous les *scrupuleux de cette farine*, comme parle noblement M. Ginguené! Et que seroit-ce si, fouillant dans les vingt ou trente volumes qui composent la correspondance entière, je découvrois à travers ce vernis séduisant de grâce, d'esprit et de gaieté, toutes les preuves d'injustice, de mauvaise foi, d'hypocrisie,

de basse flatterie, de haine furieuse et implacable, d'espérances barbares, de joie cruelle qu'elle contient et qui la déshonorent?

Un des excès les plus choquans dans les lettres de Voltaire, et les plus indignes d'un caractère franc, noble et généreux, c'est cette prodigalité d'éloges que lui dictent la flatterie, l'intéret, la vanité, envers des personnages obscurs ou méprisables, et cette profusion d'injures atroces dont il accable ceux qui ont eu le malheur de lui déplaire, qui n'ont pas assez flatté son amour-propre, qui ne partagent pas ses sentimens, ses affections, ses haines. A qui croiroit-on qu'il donne, dans ce Supplément et ailleurs, le nom de *Pollion*, de ce consul romain, l'ami d'Auguste, de Virgile et d'Horace, l'auteur de belles histoires et de belles tragédies, le vainqueur des Dalmates? Au fermier-général Lapopelinière, qui n'avoit vaincu personne, et qui n'est connu que par ses immenses richesses et les ridicules que lui donna sa femme. Devineroit-on à qui Voltaire écrivoit : « Je » vous plains beaucoup, monsieur, car vous avez *un* » *grand talent*, du goût, de la facilité, de l'abon- » dance, de l'imagination. Vous serez probablement » *l'ornement du siècle* que je vais quitter. Il y a là » de quoi être très-malheureux ! Vous trouverez » l'envie, etc. » A M. Lesuire. J'espère que M. Lesuire n'aura pas été aussi malheureux que Voltaire le lui annonçoit.

Mais en revanche, il n'est sorte d'injures que dans ce Supplément il n'ajoute aux injures qu'il avoit déjà vomies en prose et en vers contre J. J. Rousseau. « Je ne pouvois deviner, dit-il, pourquoi il (J. J.) » conseilloit à Emile d'épouser la fille du bourreau; » mais je vois bien à présent que c'étoit pour se

» faire un ami dans l'occasion. » Des lettres outrageantes contre Rousseau avoient été enlevées du dépôt des affaires étrangères, et remises à Voltaire : il brûle de les faire imprimer; mais il craint de s'attirer la disgrâce de M. le duc de Choiseul et de M. le duc de Praslin, justement indignés de cette violation de leur ministère; et il fait solliciter auprès d'eux la permission de publier ces lettres : il charge *les divins anges* de cette diabolique négociation. C'est, au reste, le seul reproche que le nouveau panégyriste de Voltaire dans *le Mercure*, ait cru devoir lui faire; il a ressenti les injures qui tomboient sur Jean-Jacques; mais il applaudit sans doute à toutes les autres : le reste des hommes, *canaille, sotte espèce*, étoit fait pour cela, et devoit s'en tenir fort honoré.

Rien n'étoit plus implacable que la haine de Voltaire : il haïssoit avec fureur, il haïssoit pour toujours. Le roi de Prusse le lui reproche noblement dans plus d'un endroit de sa correspondance : il le conjure *de laisser mourir en paix un homme* (Maupertuis) *qu'il avoit cruellement persécuté*, et il est souvent obligé de répéter cette formule : *Laissez en paix*, lui écrit-il, *les mânes de Louis XV;* car il paroît que la mort même ne pouvoit désarmer Voltaire. « Il vous a exilé de son royaume, continue le » roi de Prusse, il m'a fait une guerre injuste; il est » permis d'être sensible aux torts qu'on ressent, mais » il faut savoir pardonner. La passion sombre et atra» bilaire de la vengeance n'est pas convenable à des » hommes qui n'ont qu'un moment d'existence. » Le roi de Prusse parle fort bien, mais il prêche en vain. Voltaire est toujours dévoré par cette *sombre et atrabilaire passion de la vengeance*. Aux mille preuves qu'en offrent tous ses ouvrages, le Supplément en

ajoute plusieurs : le président de Brosses étoit sur les rangs pour une place à l'Académie Française, et assurément il y avoit des droits ; mais une ancienne discussion l'avoit brouillé avec Voltaire. Celui-ci écrit au secrétaire de l'Académie, Duclos ; il écrit au maréchal de Richelieu, il écrit à un autre encore, et conjure tout le monde d'écarter du fauteuil académique le président de Brosses, qu'il peint sous les traits les plus odieux : cela le feroit *mourir de chagrin, il mourroit de mort subite* s'il apprenoit une pareille nouvelle. Et qui opposoit-il encore au président de Brosses ? Qui vouloit-il faire choisir à sa place ? Si je le nommois, on verroit que ni la justice, ni l'intérêt des lettres, n'étoient comptés pour rien auprès de sa vengeance.

Il est vrai que ce qui avoit brouillé Voltaire avec le président de Brosses, c'étoit une discussion d'intérêt, et il étoit fort sensible à ces discussions-là, quoiqu'on ait voulu dernièrement le faire passer pour très-généreux, et qu'on ait fort admiré un homme qui, riche de cent mille écus de rente, faisoit un présent de vingt-cinq louis à un de ses plus dévoués serviteurs, admirateurs et prôneurs. Madame Denis ne pensoit pas aussi bien de la générosité de son oncle ; et parmi les monumens que ce Suppplément consacre à la gloire de Voltaire, on peut distinguer cette lettre que lui écrit sa nièce : *L'avarice vous poignarde ;* ou, dans une variante plus polie, *l'amour de l'argent vous tourmente, vous n'avez qu'à parler..... Ne me forcez pas à vous haïr. Vous êtes le dernier des hommes par le cœur. Je cacherai autant que je pourrai les vices de votre cœur.* On voit bien que madame Denis a de l'humeur ; mais, dans l'humeur même, on exagère un défaut, on ne l'invente

pas; on ne l'invente pas sur-tout opposé au caractère de la personne qu'on veut mortifier, et certainement madame Denis n'auroit point écrit cela à un homme connu par *sa générosité surveillante et le noble emploi de ses richesses.*

Admirez cependant le fanatisme des aveugles et enthousiastes partisans de Voltaire! C'est cette correspondance, remplie de tant de traits de mauvaise foi, de calomnie, de cynisme grossier, de vengeance implacable, que vingt articles ne suffiroient pas à les détailler, qu'ils veulent nous donner comme une preuve, non-seulement de l'esprit de Voltaire, mais même de la noblesse et de la générosité de son caractère. *Ses ennemis*, disent-ils (et ils appellent ainsi les ennemis de ses principes, de ses excès et de ses fureurs), *ses ennemis ont raison; il faudroit la brûler tout entière pour qu'ils pussent accréditer leurs calomnies et leurs faux jugemens sur l'auteur.* Comme si ce n'étoit pas cette correspondance même qui dépose continuellement contre le caractère de son auteur! Elle dépose prodigieusement aussi en faveur de son esprit: voilà ce que nous n'avons jamais dissimulé. On voudroit cependant faire entendre que nous le nions, afin de donner le droit à la partialité la plus aveugle d'accuser la nôtre, et donner ainsi le change. Avouons cependant que les meilleures lettres de Voltaire avoient été imprimées, et que, comme il arrive presque toujours, le *Supplément* ne vaut pas le reste de l'ouvrage: disons encore que, quoique cet écrivain soit assurément un des meilleurs plaisans qui ait jamais existé, ses plaisanteries sont quelquefois bien mauvaises; et sans sortir de ce Supplément, et en ne citant que ce qui peut l'être décemment, trouve-t-on beaucoup de sel dans ce compliment qui

veut être gai, adressé au roi de Prusse : « Puissé-je » être aussi fripon qu'un jésuite, aussi gueux qu'un » chimiste, aussi sot qu'un capucin, si j'ai rien en » vue que votre gloire ! » Y a-t-il beaucoup de délicatesse dans ce sarcasme ? « Un nommé Nonote » ex-jésuite, m'a fait l'honneur d'imprimer deux » volumes contre moi pour avoir du pain ; je ne crois » pas que ce soit du pain blanc. » On sait qu'une des prétentions de Voltaire est de finir ses lettres, non par les complimens communs et banaux qu'un long usage ne rend pas meilleurs, mais par des traits fins, délicats et heureusement amenés : il y réussit le plus souvent ; mais ce n'est point lorsqu'il termine ainsi une lettre à Chabanon : « Lorsque vous serez de » l'Académie, vous vous en dégoûterez ; mais ne » vous dégoûtez jamais de l'amitié que vous m'avez » inspirée ». Cela est de fort mauvais goût. A.

VIII.

Sur un *Catéchisme des jeunes gens de toutes les Communions chrétiennes*, *par* Jacob Vernes, *pasteur*.

Le titre de ce Catéchisme est assez difficile à entendre, et l'on peut même dire qu'il emporte une véritable contradiction dans les termes. Comment concevoir un Catéchisme *à l'usage de toutes les communions chrétiennes?* Car, si ces communions sont opposées entr'elles, comment peuvent-elles avoir un Catéchisme commun? Ou, si elles ont un Catéchisme commun, comment ne forment-elles pas

une même communion ? Il paroît que M. Vernes lui-même a senti cette difficulté, et qu'il regarde comme une singulière *prétention* celle d'avoir fait un pareil ouvrage. Effectivement, c'est une prétention qui n'a aucun exemple dans les annales du christianisme ; c'est une véritable superfétation philosophique qui n'auroit dû paroître que dans le siècle des lumières. L'auteur s'efforce de la justifier, en nous disant qu'il n'a renfermé dans son Catéchisme que les *articles essentiels et pour la foi et pour les mœurs, dont conviennent les différentes communions, en laissant de côté les dangereuses dénominations qui les distinguent ;* et que, somme totale, il ne contient que *des questions, lesquelles proposées dans le tête-à-tête et séparément à un catholique romain, à un luthérien, à un réformé, en les priant d'y répondre par ouï ou par non, obtiendroient sans hésiter une réponse affirmative et uniforme.* En conséquence d'un expédient aussi ingénieux, le protestant ne trouvera dans ce nouveau Catéchisme ni la présence réelle, ni les sept sacremens, ni l'autorité de l'Église, qui l'offusqueroient ; et le catholique n'y verra pas non plus certains points de la doctrine protestante qui pourroient lui déplaire. Mais n'est-ce pas une vraie dérision qu'un pareil accommodement ? Car, que vous interrogiez les partisans des différentes communions chrétiennes, *tête à tête et séparément*, ou en public et collectivement, ils répondront tous au pasteur Vernes, qu'il croient quelque chose de plus que ce qu'il leur propose de croire, et que son Catéchisme ne porte que sur une pure pétition de principes, qui suppose qu'on est catholique ou protestant, sans croire tout ce que l'on doit croire, quand on est l'un ou l'autre ; qu'ainsi son prétendu Caté-

chisme ne leur suffit pas ; et que, loin d'être à l'usage de toutes les communions chrétiennes, il ne peut dans le fond leur être d'aucun usage, puisqu'aucune d'elles ne pouroit s'en servir sans se détruire et se renoncer elle-même.

C'est sans doute pour mettre tous *les jeunes gens* d'accord, et *toutes les communions* à l'aise, que l'auteur a retranché sans façon le mystère de la Trinité et le dogme du péché originel, base fondamentale du christianisme, et sans laquelle on ne conçoit pas le christianisme. S'il parle de Jésus-Christ, au lieu de s'expliquer clairement sur sa divinité, il se contente de nous dire que l'Ecriture l'appelle tantôt *Fils de Dieu*, tantôt *Fils de l'homme*; qu'au reste, « il nous importe beaucoup moins de nous occuper » de l'ineffable union des deux natures en Jésus-» Christ, que saint Paul appelle *le grand mystère de* » *piété*, que de nous bien convaincre qu'il est émi-» nemment *l'envoyé de Dieu* pour le salut de l'homme » pécheur; » ce qui signifie, en d'autres termes, qu'il est permis de laisser penser ce qu'on veut de la divinité de Jésus-Christ, parce que *tantôt* l'Écriture l'entend d'une façon, et *tantôt* de l'autre; et qu'ainsi la chose n'étant pas évidemment révélée, il faut sagement se tourner du côté qui offre le moins de difficultés. Ajoutez à cela que l'Incarnation n'est pas même nommée dans cet ouvrage; qu'il n'y a pas un seul chapitre sur *la foi*; que l'auteur veut qu'on use d'*une sage réserve*, en parlant des peines éternelles; et qu'enfin il n'y donne *pour base à la religion que la droite raison, et l'Ecriture sainte bien entendue*; et vous aurez, non des élémens de religion, mais toute la quintescence du socinianisme, *à l'usage des jeunes gens de toutes les communions chrétiennes.*

C'est un homme de bien bonne composition que ce M. Vernes; et on voit que si tout le monde ne s'arrange pas, ce n'est pas sa faute. « Pères et mères, » s'écrie-t-il, s'il en étoit parmi vous qui voulussent » donner à leurs enfans une religion plus fondée sur » l'autorité que sur le raisonnement; une religion em» brouillée, obscure, énigmatique; une religion qui » mettroit plus de prix à l'inutile étude de ce qui est » incompréhensible, ou à la pratique de vaines céré» monies, qu'aux œuvres de piété, de justice, de » charité et de tempérance, je les en préviens, » qu'ils écartent mon Catéchisme des mains de leurs » enfans. Je ne l'ai fait que pour ceux qui désirent » que leurs enfans aient une religion dont ils puis» sent se rendre raison eux-mêmes..... une religion » qui laisse à Dieu *les choses qu'il s'est réservées*, » et se tient à celles qu'il a bien voulu révéler...... » C'est cette religion que je me suis étudié à faire » trouver dans mon Catéchisme; et cette religion, » c'est le christianisme, présenté, autant que je l'ai » pu, dans sa simplicité primitive. »

Il est difficile de se méprendre sur cette *simplicité primitive;* et l'on voit clairement que M. Vernes a pour but de dégager le christianisme de tout appareil dogmatique. Mais c'est une bien fâcheuse position que celle où il s'est mis, et il n'en est pas de plus fausse et de plus embarrassante. Car enfin, quelque *simple* que soit son christianisme, il y aura toujours quelque chose que la *droite raison* ne trouvera pas assez simple; toujours il y aura quelques *brouillards* qui *obscurciront* à ses yeux l'horizon de la révélation; toujours il y aura quelque *énigme* dont elle demandera le sacrifice; toujours il y aura quelque chose qu'elle ne comprendra point, et quelque passage que

l'*Ecriture, bien entendue*, ne fera point assez entendre. Après nous avoir tenus quittes des dogmes et des mystères, on lui demandera ce qu'il veut faire des prophéties et des miracles auxquels il tient encore, quoique ce soient des espèces de mystères; et puisqu'il se croit permis de retrancher de la religion tout ce qui lui en déplaît, on lui demandera pourquoi il ne l'a pas simplifiée encore davantage, et pourquoi, au lieu de faire un Catéchisme à l'usage de toutes les communions, il n'en a pas fait un à l'usage de toutes les sectes, soit religieuses, soit philosophiques.

Et certes, une incrédulité franche et ouverte vaudroit mieux que ce christianisme embarrassé et équivoque! En vérité, c'est bien la peine de se faire socinien, pour n'admettre ni Trinité, ni péché originel, ni peines éternelles, ni nécessité de la révélation, que l'auteur se borne à regarder comme bonne et utile! Il y auroit bien plus de logique à être tout franchement philosophe : car l'incrédule déclaré est bien plus conséquent que les sociniens dont le christianisme timide, toujours flottant, toujours capitulant avec la raison, n'ose jamais pousser les principes jusqu'où ils peuvent s'étendre.

Ce Catéchisme de M. Vernes nous rappelle naturellement l'article *Genève* de l'Encyclopédie, par d'Alembert, dans lequel il accuse les ministres de cette ville d'être sociniens, et *de rejeter tout ce qu'on appelle mystère*. Tout le monde connoît le vacarme qu'ils firent à cette occasion en 1758, et comment, peu contens de jeter les hauts cris, ils rendirent publique une déclaration de leurs sentimens, *pour confondre*, disoient-ils, *ces imputations capables de leur faire tort dans toute la chrétienté.* Mais malheureusement pour le consistoire, cette déclaration fut

si entortillée, si insignifiante, et si subtilement conçue, qu'elle lui fit encore plus de tort que l'imputation même, et donna une nouvelle force au jugement qu'avoit porté d'Alembert sur la doctrine *réformée*. C'est aussi ce que ce philosophe, tout aussi subtil que les ministres genevois, leur montra. En vain il les somma de parler plus clairement, et d'articuler sans détour ce qu'ils pensoient de la Trinité, de l'Incarnation, de la Divinité de J. C., des peines éternelles, et autres mystères non moins importans sur lesquels ils donnoient des explications qui n'expliquoient rien; ils ne jugèrent pas à propos de lui répondre, et restèrent enveloppés dans leurs ambages et pénibles tortuosités : ce qui fit dire à d'Alembert, qu'ils n'avoient fait leur déclaration que *pour la forme*; qu'ils n'avoient donné leur profession de foi que pour ce qu'elle étoit, et qu'au fond ils n'étoient pas aussi fâchés *qu'ils vouloient le paroître*. Rousseau lui-même, qui d'abord avoit cru qu'il étoit de son honneur de défendre contre d'Alembert l'honneur de son Eglise, finit par penser comme lui, et l'on voit dans ses *Lettres de la Montagne*, qu'il se moque assez plaisamment de leur embarras et de leur tergiversation dans cette affaire. « Ils s'assemblent, dit » le citoyen de Genève, ils discutent, ils s'agitent, » ils ne savent à quel saint se vouer; et après » force considérations, délibérations, conférences, » le tout aboutit à un amphigouri où l'on ne dit ni » oui ni non, et auquel il est aussi peu possible de » rien comprendre qu'aux plaidoyers de Rabelais. » C'est trait pour trait la déclaration des ministres genevois, et c'est aussi trait pour trait le Catéchisme du pasteur de Vernes, parfaitement calqué sur cette déclaration. Mêmes réticences, mêmes échappatoires,

mêmes ménagemens pour ne pas trop se brouiller avec la philosophie, sans songer que plus on lui accorde, et plus elle exige; qu'elle devient même plus fière et plus superbe par les efforts qu'on fait pour ne pas la heurter, et que la meilleure manière d'en avoir raison, c'est de la combattre à force ouverte, et de l'accabler de tout le poids de nos mystères et de toute la majesté de l'autorité divine.

Si nous avons rendu compte de ce Catéchisme, c'est moins par l'importance qu'il a en lui-même, que par les conséquences que l'on peut en tirer. Il importe de bien faire sentir tout le danger que court la morale, en la séparant des dogmes et des *vérités spéculatives*, qui sont la vraie garantie et l'unique sanction des vérités pratiques. Ce mépris du dogme seroit le plus sûr moyen d'anéantir le christianisme, si le christianisme pouvoit être anéanti; mais heureusement l'Eglise catholique est là, comme son boulevard et sa citadelle inexpugnable; elle est là avec son autorité, avec sa succession, avec son tribunal suprême, avec la vigueur de sa constitution, avec sa *pierre ferme*, contre laquelle viendront éternellement échouer toutes les tentatives des esprits novateurs et profanes; elle est là pour repousser ces prétendues réunions d'opinions contradictoires, qui seroient pires que la division elle-même, puisqu'elles deviendroient une source d'irréligion; elle est là, enfin, pour garantir l'Europe de l'invasion de cette théologie socinienne qui se répand de jour en jour, et qui, n'étant au fond qu'un naturalisme déguisé, menaceroit sa civilisation, compromettroit les mœurs publiques, et pourroit encore devenir le germe des plus funestes révolutions.

Ce qui tient à l'instruction religieuse, la première

de toutes, et la seule qui soit une dette indispensable des gouvernemens, n'est nulle part abandonné aux idées d'un homme sans mission; et lorsqu'il a fallu rétablir en France l'autorité d'un Catéchisme, on n'a pas choisi un livre composé au hasard, qui ne convient à personne, positivement par la prétention de convenir à tous. Ne pourroit-on pas exiger que les particuliers, dans des matières aussi graves, imitassent la sagesse d'un gouvernement réparateur? X.

IX.

Sur la Vérité.

Tout le monde éprouve de l'attrait pour la vérité. Le jeune enfant dont la curiosité, toujours croissante, le porte à questionner sans cesse et à s'instruire; l'homme de l'âge mûr, qui cherche à étendre, dans toutes les conditions de la vie, le cercle de ses connoissances et de ses plaisirs, montrent un empressement égal à posséder la vérité. L'amour de la vérité est aussi naturel que le désir du bonheur. Le savant dans ses recherches, le voyageur dans ses courses lointaines, le guerrier dans la carrière de la gloire, le marchand dans celle de la fortune, ne croiroient point travailler à être jamais heureux, s'ils se persuadoient que la vérité ne dirige pas leurs projets et n'encourage pas leurs nobles efforts. On ne se laisse séduire que pour ce qui semble réel; on rougiroit d'avouer son penchant pour l'illusion, pour une ombre mensongère : la vérité est si attrayante pour tous les hommes, que le mensonge même, pour les séduire, a besoin de se parer de ses couleurs.

Mais, puisque le besoin de connoître la vérité est si naturel à l'homme, l'homme a donc reçu de l'auteur de son être les moyens de parvenir à la connoissance de la vérité? Que penser de ces malheureux sceptiques qui, ne voulant s'éclaircir sur rien, trouvent beaucoup plus commode de douter de tout, parcequ'ils n'ont ni le désir ni le courage de rien approfondir? N'est ce pas dégrader et affliger en même temps l'espèce humaine, que de la réduire à ne posséder rien de certain? Si tous les hommes étoient aveugles, auroit-on une idée de la lumière; si tous étoient muets, sauroit-on ce que c'est que la parole, et la parole auroit-elle jamais pu exister? Dire que nous ne sommes point capables de connoître jamais la vérité, c'est prétendre que nous n'avons ni facultés, ni organes, ni raison.

Mais il est important, avant tout, de bien définir la vérité. La vérité, c'est ce qui est; le mensonge, c'est ce qui n'est pas. Pour connoître ce qui est, nous avons la raison, les sens et le témoignage de nos semblables. Ces trois sources de la vérité sont également infaillibles, et on ne peut en rejeter aucune sans être également suspect de folie. C'est par le témoignage des hommes que nous savons que César, que Charlemagne, qu'Alexandre ont existé, qu'il y a sur le globe une ville qu'on appelle Rome, une autre qu'on appelle Constantinople, une contrée qu'on appelle l'Asie, un fleuve qu'on appelle le Nil: or, celui qui nieroit l'existence de César ou de Charlemagne, de Rome ou de Constantinople, du Nil ou de l'Asie, ne seroit pas moins fou que celui qui ne voudroit pas convenir qu'un cercle est rond, que le tout est plus grand que sa partie, ou qui, ayant les yeux ouverts devant la façade du Louvre, prétendroit que

ce beau monument n'existe pas. Croiroit-on cependant qu'un grand nombre de philosophes ont rejeté des faits non moins avérés que l'existence de ces grands hommes ou de ces lieux célèbres, uniquement parce qu'ils n'avoient, pour s'en assurer, que le témoignage humain, cette source féconde de nos biens et de nos connoîssances, sans laquelle l'histoire, la géographie, la chronologie, la navigation, le commerce n'auroient jamais existé pour nous?

On se demande pourquoi les hommes méconnoissent la vérité. La foiblesse de la raison, le défaut de jugement et de mémoire, la manie de juger des choses qui ne sont point à notre portée, ou de rejeter avec légèreté ce que notre esprit ne peut atteindre, tels sont les défauts de l'esprit qui s'opposent à la possession de la vérité; mais cette lumière bienfaisante, révélée par l'Eternel pour guider l'homme, trouve dans le cœur humain des obstacles plus puissans encore. La cupidité, l'amour des plaisirs, et l'amour plus impérieux de la renommée, s'unissant à l'imperfection de la raison humaine, ôtent à la vérité tout l'éclat qui doit la faire reconnoître, tous les charmes qui doivent la faire chérir.

Le peuple croit aux prestiges, aux songes, aux enchantemens; et c'est là une preuve de la foiblesse de la raison : les savans enfantent quelquefois des systèmes dont rougit la raison humaine, et ils prouvent combien la raison est facile à s'égarer lorsqu'elle suit une route qui n'est point la sienne. Condillac a jugé de Boileau d'une manière tout-à-fait absurde et extravagante : Condillac n'étoit pas né pour connoître et apprécier la belle poésie. Le père Hardouin, prodige de science, que le professeur Vernet appelle *orbis litterati portentum*, se per-

suada que les chefs-d'œuvre de la belle antiquité étoient du treizième siècle; et ce savant, qui réunit en sa personne « la crédulité de l'enfance, l'audace » de la jeunesse et le délire de la décrépitude », nous prouva, par son exemple, que, pour arriver à la connoissance de la vérité, il ne suffit pas d'être doué de cette vaste mémoire, de cette conception qui saisit et qui retient les objets, il faut encore ce jugement qui les apprécie et qui les compare.

Nous ne pouvons donc pas confondre l'ignorance avec l'erreur. L'ignorance ne rend point hommage à la vérité; mais elle n'en est point ennemie. L'erreur affirme ce qui est faux, ou nie ce qui est vrai; elle combat la vérité. Nos erreurs ne viennent donc pas de notre seule ignorance : car il seroit vrai de dire que plus on est dans l'ignorance, plus on est dans l'erreur; et, cependant, il y a souvent plus d'erreurs dans la tête d'un savant que dans celle d'un homme du peuple, doué d'un sens droit et d'un cœur honnête. Ce n'est pas non plus le seul désir de savoir qui produit nos erreurs; car ce désir nous a été donné par Dieu, pour nous conduire à la connoissance de la vérité. Nos erreurs viennent donc, et de notre ignorance et de notre curiosité tout ensemble; elles viennent de la passion de tout savoir, jointe à la nécessité d'ignorer tant de choses.

D'après ces principes, il est impossible de séparer les qualités du cœur, de celles de l'esprit, dans la recherche de la vérité. Quand le cœur est ambitieux, l'ignorance de l'esprit ressort davantage. On atteint le point où se trouve la vérité, lorsque le cœur n'a d'ambition qu'autant que l'esprit peut avoir de lumières. Socrate disoit, avec un peu d'exagération sans doute : *Je ne sais qu'une chose, c'est que je ne*

sais rien. On voit que Socrate avoit deviné la route qui doit conduire à la connoissance de la vérité : aussi étoit-il le plus sage des Grecs. Les antiques monumens de la religion disent que Dieu, c'est-à-dire, la Vérité, se révèle aux humbles.

La possession de la vérité suppose donc que les facultés de l'homme se trouvent dans l'état où elles doivent être, et qu'il a usé, selon l'ordre de la nature, des dons sublimes que la divine Providence lui a départis pour le conduire au bonheur; car la vérité et le bonheur sont une seule et même chose. La vérité a été célébrée par tous les savans; mais elle a été goûtée par tous les gens de bien. Les siècles les plus glorieux sont ceux où la vérité a été le mieux connue...... Pourquoi n'aimeroit-on pas la vérité?

C......

X.

Sur la RÉPUBLIQUE *de Cicéron, ouvrage rétabli d'après ses fragmens et ses autres écrits, et traduit en français, etc.; par M.* Bernardi.

Il m'est impossible de jeter les yeux sur un livre de politique, ancien ou moderne, sans reporter mes réflexions vers l'époque où la fureur de disserter, de disputer et de déraisonner sur la nature des gouvernemens, sur l'origine des sociétés, l'essence de lois, les principes des constitutions, les droits des hommes et les limites du pouvoir, avoit saisi, bouleversé, aliéné toutes les têtes françaises. Un pareil délire ne pouvoit être nulle part plus dange-

reux que chez nous, parce que nos opinions n'étant guère que des modes, nous y portons la même légèreté, la même vivacité, la même chaleur, que dans les choses qui n'ont de rapport qu'à la décoration extérieure, mobile et passagère de la société; nous avons été conduits aux résultats les plus graves et les plus funestes par notre frivolité même : et passant rapidement de la spéculation la moins approfondie à la pratique la plus insensée, nous avons changé de gouvernement, comme nous changions d'habits et de coiffures; et nous nous sommes déclarés libres dans le temps précisément où nous avions le plus besoin d'être gouvernés avec force, avec vigueur, avec empire. Heureusement, nous avons été si bien corrigés par les rudes leçons de l'expérience, et nous sommes si bien revenus de nos folles erreurs, que nous ne pouvons plus même souffrir aujourd'hui les dissertations abstraites, les raisonnemens métaphysiques, les théories creuses, les systèmes enfin, de quelque nature qu'ils soient, sur la politique. Je plains les beaux esprits nourris à l'école de nos grands réformateurs, et dont la jeunesse se forma aux méditations sublimes de l'art de gouverner les peuples; les trésors qu'ils ont amassés jadis sont exclus aujourd'hui de la circulation; les génies les plus riches et les plus fiers de leurs richesses, sont réduits à l'indigence; ils ne recueilleront pas dans leur vieillesse ce qu'ils ont semé dans le premier âge; les palmes qui devoient ombrager leurs cheveux blancs, se sont séchées tout-à-coup : ô vicissitude des choses humaines!

La politique fut une partie très-considérable des études de la philosophie ancienne; et les exemples

de tant de philosophes qui, dans l'antiquité, ont institué des peuples, donné des lois, établi des constitutions, gouverné des villes et des nations, et créé des théories de tout genre sur l'administration des sociétés humaines, n'ont pas été l'attrait le moins puissant qui ait engagé les philosophes modernes à vouloir se mêler des affaires d'état : quand on avoit lu Grotius, Puffendorf, Burlamaqui, pourquoi n'auroit-on pas été un Solon, un Lycurgue, un Carondas? Mais, à la différence des philosophes anciens, les nôtres ne faisoient entrer pour rien les considérations relatives aux mœurs dans leurs magnifiques institutions. Ils avoient horreur du positif; ils ne vouloient que de l'abstrait; ils n'auroient pas été gens à dire, comme Solon : *J'ai donné aux Athéniens, non pas les meilleures lois possibles, mais les meilleures qu'ils pussent supporter.* Quel singulier spectacle offroit alors la littérature française! On vit jusqu'à de misérables poëtes, qui n'avoient rien dans la tête que quelques hémistiches; des faiseurs de mauvaises tragédies, pleins d'orgueil et vides d'idées; de petits auteurs de vers galans, bouffis de suffisance, se croire des législateurs!

Autant on méprise ces êtres présomptueux, qui se mêlent de ce qui ne les regarde pas, et qui, sans instruction solide, sans véritables lumières, incapables de raisonner avec quelque suite et quelque sens sur la moindre question politique, prétendent balancer la destinée des états, se perdent dans des rêves absurdes sur l'administration, et prennent en main la cause des peuples qui ne les ont point du tout chargés de leurs intérêts, autant on aime à recueillir sur ces matières les pensées d'un Montesquieu, que la nécessité de ses études, la nature

de sa profession, l'impulsion de son génie avoient porté vers de telles méditations; d'un Cicéron, aussi excellent citoyen que grand orateur, qui gouverna sa république avec gloire, et qui fut un des esprits les plus éclairés et les plus sages, comme il développa un des plus beaux caractères de l'antiquité. Ce grand homme, forcé vers les derniers temps de sa vie, par les discordes civiles, de se retirer des affaires, se livra tout entier aux études philosophiques, dont il n'avoit pu goûter qu'imparfaitement, parmi les soins de l'administration et dans le tumulte de la ville, les pures et ravissantes délices. Si nous devons à sa vie publique ces harangues admirables, qui seront les modèles éternels de l'éloquence, et dans lesquelles il a déployé tous les genres d'esprit et de talent, c'est à sa retraite que les lettres sont redevables de ces précieux traités où toutes les grandes questions de la morale et de la politique se trouvent développées avec un art si séduisant. J'aime à me représenter ce consul de Rome, ce *père de la patrie*, plein de génie et d'expérience, arraché du timon des affaires par les tempêtes de la république, se jetant dans le port heureux que la philosophie lui présente; et tantôt à Cumes, tantôt à Tusculum, parmi les plus rians paysages, sous le plus beau ciel du monde, dans les plus doux asiles, méditant de transporter chez les Romains les fruits de la gloire, de la philosophie grecque, comme il avoit déjà naturalisé chez eux les palmes de l'éloquence. Mais le temps nous a envié quelques-unes de ces productions nombreuses qui signalèrent la vieillesse du philosophe romain. Et quels sont les monumens de l'antiquité qui n'excitent pas nos regrets en excitant notre admiration? Les ra-

vages du temps sont partout imprimés sur ces ouvrages immortels : nous avons perdu les traités que Cicéron avoit composés sur *la gloire*, sur *la république*, et sur *la consolation*. Un savant du seizième siècle, Sigonius, entreprit de refaire ce dernier traité, en liant, par des morceaux et des développemens de sa façon, les fragmens qui restoient de cet ouvrage. Ce Sigonius écrivoit si bien en latin, qu'il fit illusion à tous les savans du temps ; et quand la fraude fut découverte, les meilleurs éditeurs des œuvres de Cicéron ne balancèrent pas à insérer le traité de Sigonius dans le recueil des vrais ouvrages de l'auteur latin. Le traité de *la gloire* existoit encore dans le quatorzième siècle ; on prétend qu'un certain Alcyonius, médecin de Venise, vola, dans un couvent de religieuses, le seul manuscrit qu'il y eût de cet ouvrage, et le fit disparoître, après en avoir dispersé quelques lambeaux dans un traité qu'il avoit fait lui-même sur *l'exil*. Il paroît, par une lettre de Gerbert, que le traité de la république se trouvoit encore, à la bibliothèque de l'abbaye de Fleuri, dans le onzième siècle ; il n'en est plus fait mention nulle part depuis ce temps-là. C'est de cet ouvrage que M. Bernardi a essayé de réparer la perte, non pas en composant, à l'exemple de Sigonius, les morceaux nécessaires pour lier entr'eux les fragmens qui nous restent ; mais, ce qui est beaucoup plus sage, en recueillant dans les œuvres même de Cicéron, et en rassemblant avec art tous les passages qui ont rapport au sujet traité par l'auteur latin dans son livre de la République.

Le titre de ce traité pourroit faire croire que Cicéron regardoit le gouvernement républicain, dans le

sens que nous attachons à ce mot, comme le meilleur de tous; mais il ne faut pas s'y tromper : chez les anciens, ce nom de république avoit une latitude qu'il a perdu dans les langues modernes; il signifioit la *chose publique*, quelle que fût d'ailleurs la forme de l'administration. « La république, dit Cicéron, » est la chose de tous; elle n'existe réellement qu'autant qu'elle est justement et sagement administrée, » soit par un seul, soit par les principaux, soit par » le peuple en corps : dans le cas contraire, elle n'est » pas la chose de tous; elle n'est donc plus. » Ainsi, le philosophe romain n'entendoit par le mot de république, si mal interprété de nos jours, qu'un gouvernement ferme, sage, équitable, qui maintînt l'état dans un juste équilibre, qui sans cesse consultât les intérêts de tous, et rendît à tous une justice égale : il semble avoir rejeté ces distinctions, bien connues de son temps, et où toute la politique des publicistes postérieurs s'est arrêtée. « L'usage que » l'on fait de l'autorité, dit l'éditeur, et non le nom» bre de ceux qui l'exercent, caractérise les gou» vernemens, suivant Cicéron; d'où l'on peut con» clure que les révolutions qu'ils éprouvent, ne » sont, la plupart du temps, que des déplacemens » de pouvoir. » Cicéron n'examine donc pas si une administration est *démocratique, aristocratique* ou *monarchique;* peu lui importe, pourvu qu'elle soit fondée sur les bases de la raison et de l'équité, pourvu qu'elle soit réglée par les lois de l'immuable et éternelle justice : belle et sublime pensée, bien supérieure à toute la métaphysique de ceux qui ont voulu attacher des idées de perfection à telle forme de gouvernement plutôt qu'à telle autre, sans faire attention que la forme n'est, pour ainsi dire, que

l'extérieur et le corps de l'administration, tandis que la justice en est l'ame et la vie !

Si le plus brillant et le plus profond des écrivains politiques modernes n'avoit pas été trop séduit par le goût de son temps ; s'il n'avoit pas cherché de vaines distinctions ; si son génie, trop amoureux peut-être de la subtilité, s'étoit reposé sur ce principe également simple et fécond, il se seroit bien gardé de discuter sur l'essence du *despotisme* ; il n'auroit point placé à côté de *l'honneur* et de *la vertu* ce mobile de *la terreur*, qu'il considère comme un des ressorts des gouvernemens humains ; il se fût écrié avec Cicéron : « Quand la justice cesse d'exister dans un état, » l'état n'existe plus, parce que l'état n'est pas la » chose d'un seul, mais la chose de tous ! » Il eût rayé le *despotisme* du nombre des gouvernemens, parce que le despotisme n'en est pas un ; parce que, la justice étant l'ame de toute administration, il n'y a hors d'elle que la mort et la corruption. Comment Montesquieu n'a-t-il pas été averti par ce seul mot de *terreur*, qu'il n'analysoit, qu'il ne disséquoit en quelque sorte qu'un cadavre ?

Du principe établi par Cicéron découlent les plus nobles idées : on voit, dans son ouvrage, les sociétés politiques s'affermir sur le fondement de la religion, des mœurs, de l'amour de la patrie, de toutes les vertus publiques et privées. Comme son but est d'appliquer à la république romaine toutes les pensées que lui fournit son sujet, et de les présenter comme un modèle où brillent en réalité la plupart des perfections, que l'imagination et la théorie peuvent créer d'une manière abstraite, il commence par exposer les maximes et les lois fondamentales sur lesquelles elle a élevé l'édifice solide et magnifique de sa grandeur.

C'est là que l'on trouve cette belle définition de la société : « Une cité n'est point la réunion d'une multitude quelconque; on ne pourroit donner ce nom » à un rassemblement de bandits et de brigands. » Elle consiste dans l'association de plusieurs hommes liés entr'eux par des lois et par un intérêt » commun : toute cité qui présente une pareille association, est ce qu'on appelle une *république*. Ce » qui porte le nom de ville, n'est au contraire qu'un » assemblage de plusieurs maisons, entouré d'un » mur et d'autres fortifications, ouvrage de la nature » et de l'art, entremêlé de temples et de places publiques. » Lorsque Cicéron veut démontrer la nécessité des lois pour réprimer et contenir les passions, qui détruiroient la société si elles n'étoient retenues par aucun frein, il sonde la nature de l'ame et s'élève aux considérations les plus sublimes; et quand il examine l'essence même de la loi, il traite la grande question du juste et de l'injuste, remonte jusqu'à la loi naturelle, et réfute les fameux argumens de Carnéades contre la justice. Enfin, il rattache à la religion toutes les parties de sa doctrine, prouve la nécessité des peines et des récompenses dans une autre vie, et semble nous ouvrir, dans la plus brillante perspective, cette patrie céleste où s'accomplira la justice toujours imparfaite ici-bas, et dans laquelle le vice et la vertu, les bons et les méchans seront punis ou récompensés.

Je ne doute pas qu'un pareil traité de politique ne paroisse extrêmement puéril et très-peu philosophique, à certains esprits, qui voudroient que le dogme de l'immortalité de l'ame, celui de la vie future, des peines et des récompenses à venir, fussent comptés pour rien dans l'administration des états : ils seront

tentés de regarder Cicéron comme un orateur qui tourne très-bien des phrases, qui arrondit merveilleusement des périodes, mais comme un génie très-foible et très-médiocre en politique. Cependant, outre la grande expérience qu'il avoit des affaires et du gouvernement, il n'est, dans cet ouvrage, que l'interprète de tous les plus beaux génies de l'antiquité; il avoit de plus à braver, lorsqu'il établissoit de telles maximes, une philosophie déjà fort répandue de son temps, celle d'Epicure, dont les plus illustres personnages de Rome commençoient à s'entêter.

Cicéron oppose sans cesse dans ce traité les mœurs des anciens Romains à celles de ses contemporains, « Nos ancêtres, dit-il, désapprouvoient tous les gains » qui avoient quelque chose d'odieux, tels que ceux » des financiers et des prêteurs à intérêt; ils regar- » doient comme viles et basses les professions mer- » cenaires; ils rangeoient dans la même classe les » marchands en détail, qui ne feroient aucun profit » s'ils ne mentoient continuellement : *Nihil enim* » *proficiunt, nisi admodùm mentiantur.* On faisoit » quelque cas du commerce en gros; mais on louoit » le négociant qui, satisfait d'un profit raisonnable, » se retiroit à sa campagne comme dans un port, » pour se livrer à l'agriculture. Nos ancêtres ne vou- » loient pas que le même peuple fût à la fois le maî- » tre et le facteur de l'univers : » *Nolebant enim eundem populum imperatorem et potitorem esse terrarum.* C'est à l'introduction de la philosophie d'Epicure, que Cicéron attribue les premiers changemens qui s'opérèrent dans les mœurs romaines. « Ce » fut alors, dit-il, qu'on commença à révoquer en » doute la doctrine de la grande Grèce sur l'origine

» céleste de l'ame et sur son immortalité : on soutint » qu'elle périssoit avec le corps. Les philosophes » enseignèrent ouvertement qu'il falloit tout faire » pour la volupté..... Ainsi disparut l'ancienne sévé- » rité des mœurs : à peine en trouve-t-on quelques » vestiges dans les livres ; le papier même qui la » contenoit a vieilli. » On diroit que l'auteur latin fait ici notre histoire : on sait combien ont modifié nos mœurs ces éternelles et téméraires discussions sur les points les plus délicats de la religion, de la politique et de la morale, dont la France a retenti pendant près d'un siècle.

Je parle toujours de cet ouvrage comme s'il étoit de Cicéron, parce qu'il n'y a pas une pensée ni une expression qui ne soient de lui dans ce recueil : c'est un précis excellent de tout ce que l'orateur romain a écrit de plus juste et de plus profond sur une des matières les plus importantes. L'éditeur a mis à contribution tous ses traités et tous ses discours ; mais il n'a pu éviter la différence des tons et la bigarrure des styles, qui se fait sentir dans un ouvrage composé de morceaux de rapport. Une tirade oratoire se trouve souvent à côté d'un passage purement didactique, et les nuances qui devroient les unir ne sont pas quelquefois observées avec un art assez délicat. Il est très - rare qu'un goût sûr accompagne une grande érudition, parce que le goût est économe de sa nature, tandis que l'érudition est prodigue. Un savant ne veut rien perdre de ce que ses soins ont amassé ; et le jugement veut que l'on sache perdre à propos quelque chose. Il eût peut-être été à désirer que M. Bernardi se fût montré aussi sobre dans la composition de l'ouvrage que dans la rédaction de ses notes, qui sont instructives, sans être

trop chargées. Les deux dissertations, jointes à ce traité, ont le même mérite; cependant, je ne sais s'il étoit fort nécessaire d'en faire une pour réfuter les argumens de Carnéades contre la justice. Celle que l'auteur a composée *sur l'origine et les progrès des sciences, des arts, de la philosophie et du luxe chez les Romains*, est très-intéressante : la traduction, dont on peut juger par les extraits que je viens de mettre sous les yeux du lecteur, est exacte; le style en est un peu foible, mais il est toujours coulant et naturel. Y.

XI.

HISTOIRE DE FÉNÉLON, *composée sur les manuscrits originaux*, *par M. de* Bausset, *ancien évêque d'Alais, membre du Chapitre impérial de Saint-Denis. — Commencemens de Fénélon.*

..... TROIS époques principales, en liant l'histoire de Fénélon aux grands intérêts des peuples, de l'humanité, de la religion, lui impriment un caractère d'élévation et d'importance qu'on trouve bien rarement dans une histoire particulière. L'éducation du duc de Bourgogne, la longue et déplorable querelle qui divisa deux hommes tels que Bossuet et Fénélon; enfin, la disgrâce que commença cette querelle, et ce long exil honoré par tant de vertus et de grandeur d'ame. C'est dans ces trois époques que Fénélon fit admirer, tantôt cette inaltérable patience qui triompha de l'opiniâtreté du plus intraitable des enfans; cette fermeté qui lui imposa; cette douceur qui le séduisit; ces grâces

qui le charmèrent ; cet art de faire goûter la science ; les leçons ; la vertu qui l'instruisit, le corrigea, le forma ; enfin, toutes les qualités qui surent faire de cet enfant, naguères la terreur de ce qui l'entouroit, l'objet de l'amour, de l'espoir et des regrets de la France : tantôt les ressources inépuisables d'un esprit facile et fécond qui, luttant avec le génie prodigieux de Bossuet, ne laisse aucun des nombreux écrits de son adversaire sans réponse ; répond en même temps à des adversaires moins redoutables ; réunit dans toutes ses réponses l'éloquence à la dialectique ; tient long-temps la victoire incertaine, et devient encore plus grand par sa défaite : tantôt enfin cette noblesse et ce désintéressement sans bornes ; ce dévouement pour sa patrie ; ce zèle pour l'humanité, et toutes les vertus d'un sujet fidèle, d'un bon Français, d'un saint évêque, auxquelles rendirent hommage et les Français et leurs ennemis ; déployant ainsi tour à tour dans ces trois époques, et le plus beau caractère, et le plus beau génie, et la plus belle ame.

Si le nouvel historien insiste avec raison sur ces trois époques célèbres de la vie de Fénélon ; s'il nous révèle une foule de détails qui y ont rapport, et qui jusqu'ici étoient peu connus ou peu exactement racontés ; et s'il nous fait ainsi mieux connoître et mieux apprécier tous les charmes et toutes les grâces de l'esprit le plus aimable, et tous les prodiges de la vertu la plus douce et la plus sublime, il ne néglige pas néanmoins d'autres circonstances et d'autres faits qui, pour être éclipsés par ceux à qui un plus grand théâtre donna un plus grand éclat, n'en sont pas moins curieux pour le lecteur, très-honorables à la mémoire de Fénélon, et très-propres à compléter

le tableau d'une aussi belle vie. On aime à voir Fénélon annoncer, dès ses plus jeunes années, cette imagination vive et tendre, cette ame généreuse et sensible, et cette fleur, cette délicatesse d'esprit qui en ont fait un homme unique parmi les grands hommes. Guidé dès ses premiers pas dans le chemin de l'honneur et de la vertu par son oncle le marquis de Fénélon, dont le grand Condé disoit qu'il étoit *également propre pour la conversation, pour la guerre et pour le cabinet*, il acheva son éducation religieuse sous la direction d'un de ces hommes d'une vertu antique, inconnus au monde; mais, par la pureté de leurs intentions et même par la justesse de leur esprit et l'élévation de leur ame, bien supérieurs dans leur obscurité à la plupart de ceux qui dans le monde jettent le plus grand éclat : c'étoit M. Tronson, directeur de la communauté de Saint-Sulpice. Ici, M. de Bausset nous présente un tableau parfaitement fait de trois sociétés jadis célèbres en France, la société des Jésuites, la maison de Port-Royal et la communauté de Saint-Sulpice. Il est impossible de mieux peindre l'esprit mâle et austère et les talens distingués de l'une, les connoissances variées et les occupations utiles de l'autre, les vertus éminentes de la troisième et les services incontestables qu'elle ne cessa de rendre à l'Eglise de France. C'est un de ces morceaux qui ne sont pas rares dans cet ouvrage, et où brillent les vues saines de l'observateur et le talent distingué de l'écrivain. Cette digression est d'ailleurs intéressante, puisque, si ces trois corps furent tous célèbres dans l'Eglise, deux se rendirent célèbres même dans l'état : elle n'est point étrangère à l'Histoire de Fénélon, puisque Fénélon, élevé par une de ces sociétés, lui resta toujours tendrement attaché;

puisqu'il fut toujours l'ami des jésuites sans se laisser subjuguer par eux, et toujours l'adversaire des solitaires de Port-Royal, sans cesser d'être juste, bon et généreux à leur égard.

Les sentimens pieux que Fénélon avoit puisés à une si sainte école, et cette sublime exaltation du bien et de la vertu, qui forment les traits distinctifs de son caractère, lui inspirèrent le dessein d'abandonner tous les avantages que lui donnoient dans sa patrie sa naissance et ses qualités personnelles, de vaincre les obstacles que lui opposoit une santé foible et délicate, et de transporter le flambeau de l'Evangile au-delà des mers, dans les glaces du Canada, chez les peuples les plus barbares. Obligé de renoncer à ce dessein, il voulut du moins se consacrer aux missions du Levant; et lorsqu'il croit avoir surmonté les oppositions que rencontroit encore son zèle, il épanche sa joie, et chante, pour ainsi dire, son triomphe dans cette lettre où le sacré et le profane s'allient avec grâce, et où se mêlent et se confondent les trésors d'un cœur sensible et religieux, d'une imagination vive et brillante, et d'un esprit nourri de la lecture des poètes et de l'antiquité : « Je pars, » et peu s'en faut que je ne vole.... La Grèce entière » s'ouvre à moi; le sultan effrayé recule; déjà le » Péloponèse respire en liberté, et l'Eglise de Co- » rinthe va refleurir; la voix de l'apôtre s'y fera » encore entendre; je me sens transporté dans ces » beaux lieux et parmi ces ruines précieuses, pour » y recueillir, avec les plus curieux monumens, l'es- » prit même de l'antiquité; je cherche cet aréopage » où saint Paul annonça aux sages du monde le Dieu » inconnu. Mais le profane vient après le sacré, et je » ne dédaigne pas de descendre au Pirée, où So-

» crate fait le plan de sa république. Je monte au » double sommet du Parnasse, je cueille les lauriers » de Delphes, et je goûte les délices du Tempé. — » Quand est-ce que le sang des Turcs se mêlera avec » celui des Perses sur les plaines de Marathon, pour » laisser la Grèce entière à la religion, à la philo- » sophie, aux beaux-arts, qui la regardent comme » leur patrie ?

. . . . Arva beata
Petamus arva, divites et insulæ!

» Je ne t'oublierai pas, ô île consacrée par les célè- » bres visions du disciple bien aimé! ô heureuse » Pathmos! etc. etc. »

Ce goût vif de l'antiquité se fait remarquer dans tous les écrits de Fénélon, même pour les objets qui sont étrangers aux lettres et aux ouvrages de l'esprit. Dans *l'Education des Filles*, le premier ouvrage qu'il ait publié, ou plutôt qu'on ait publié sans sa participation (car il est à remarquer que ce génie si beau, si riche et si fécond, n'a jamais produit un livre que pour remplir un devoir ou obéir à un sentiment, et sans aucune vue de gloire et de célébrité littéraire), dans l'Education des Filles, son aimable condescendance va jusqu'à donner des leçons de goût et de grâce : il s'élève contre un goût immodéré de parures qui trompe la vanité des jeunes personnes, et remplit souvent mal leur but en leur faisant perdre leurs avantages. « Je voudrois, dit-il, qu'on leur fît » remarquer la noble simplicité qui paroît dans les » statues et les autres figures qui nous restent de » femmes grecques et romaines; elles y verroient » combien des cheveux noués négligemment par » derrière, et des draperies pleines et flottantes à

» longs plis sont agréables et majestueuses. » Cependant Fénélon semble prévoir l'abus qu'on peut faire un jour de ce goût pour l'antique; il en prescrit les bornes, et ne veut pas que nos dames soient trop grecques et trop romaines.

Le succès de ce premier ouvrage de Fénélon, d'un second qui fut publié à peu près dans le même temps, et les heureux fruits de ses missions douces et apostoliques dans la Saintonge et le Poitou, le firent connoître à la cour; et Louis XIV, à qui on ne contesta jamais le plus heureux discernement pour distinguer et employer le mérite, le plaça auprès de son petit-fils, le duc de Bourgogne. C'est dans M. de Bausset qu'il faut lire les détails de cette belle éducation, œuvre du génie et de la vertu, et dont le résultat fut une sorte de miracle. Un simple extrait ne peut faire connoître ni tous ces moyens ingénieux de corriger, d'intéresser, de former le cœur et l'esprit; ni ces leçons admirables qui, destinées à un enfant, sont le plus souvent devenues le charme de tous les âges.

Mais je dois dire un mot des amis de Fénélon, de ceux sur-tout qui le secondèrent dans cette importante éducation. Les nobles caractères, les personnages vertueux au milieu desquels nous nous trouvons sans cesse dans cette histoire, suffiroient pour lui donner un grand intérêt. M'accusera-t-on de vouloir être le détracteur de nos mœurs actuelles, lorsque je dirai que ces figures vénérables nous frappent d'autant plus qu'on n'en voit plus parmi nous qui leur ressemblent? Les sentimens religieux et la piété, qui sont de ce siècle fameux, ajoutent à l'honneur naturel, qui sans doute est de tous les siècles, je ne sais quoi de grand, de fier et d'austère qui étonne,

qui subjugue, qui commande l'admiration. C'étoit cette heureuse alliance de la religion et de l'honneur qui régloit la conduite entière des ducs de Beauvilliers, de Chevreuse, de Mortemar, de leurs illustres épouses, de quelques autres encore qui, dans une cour opulente et fastueuse, dans le séjour de la dissimulation et de la flatterie, où tout est trop souvent sacrifié à la faveur, donnèrent constamment l'exemple du plus noble désintéressement, restèrent toujours fidèles à l'amitié malheureuse, ne flattèrent jamais le vice triomphant, ne trahirent jamais ni leurs sentimens ni la vérité, et, toujours respectueux envers leur souverain, furent néanmoins toujours francs et sincères. Telles étoient aussi les qualités de Fénélon; et pour ne parler que de sa franchise, n'en trouvons-nous pas un monument singulier dans une réponse à madame de Maintenon, qui l'avoit prié de lui indiquer *ses défauts?* Et Fénélon lui indique *ses défauts;* il ose même parler de ceux du roi, non sans doute en philosophe frondeur, mais en sujet qui aime son roi et qui s'intéresse à sa gloire. Cette sincérité étoit dans les mœurs du temps. Lorsque Fénélon est nommé précepteur du duc de Bourgogne, M. Tronson ne s'amuse pas à lui en faire compliment; il lui parle sévèrement de ses devoirs, des difficultés et des dangers de sa place. Lorsque M. de Harlay est nommé archevêque de Paris, le marquis de Fénélon lui dit pour toute félicitation: « Il y a, Monseigneur, » bien de la différence du jour où une telle nomination » attire les complimens de toute la France, à celui » de la mort, où l'on rend compte à Dieu de son » administration. » On appellera cela sans doute une *capucinade;* mais il y a néanmoins dans de tels procédés une franchise qui répond du caractère et

des sentimens de ceux qui en sont capables; et, je le répète, nous avons sans doute en compensation d'autres vertus, mais nous n'avons pas celle-là.

L'éducation du duc de Bourgogne alloit être terminée à la gloire de Fénélon et aux applaudissemens de la France, lorsque la disgrâce et l'exil vinrent frapper le vertueux instituteur au milieu de ses plus grands succès. L'origine de cette disgrâce fut la querelle fameuse qui s'éleva entre Bossuet et Fénélon. Ces deux grands noms jetèrent un grand éclat sur un événement qui, sans cette circonstance, seroit depuis long-temps oublié. Nous en parlerons dans un second article. A.

XVI.

Suite du même sujet. — *Querelle du Quiétisme.*

Fontenelle parlant, dans son Eloge de Mallebranche, d'une discussion métaphysique qui s'éleva entre ce philosophe célèbre et le fameux Arnaud, représente tous les esprits attentifs à l'issue du combat; Mais, s'écrie-t-il, parmi tant de spectateurs, *où trouver des juges!* Cette exclamation, peut-être un peu amphatique lorsqu'il s'agit du P. Mallebranche et du docteur Arnaud, quels que soient leur célébrité et leur esprit philosophique, conviendroit beaucoup mieux à une discussion où des rivaux, tels que Bossuet et Fénélon, combattent avec toutes les armes du savoir, de l'érudition et du génie. Qui oseroit se décider entre deux grands évêques également recommandables par leur zèle pour la religion, la pureté de leurs

intentions et leurs mœurs épiscopales ; l'étendue de leurs lumières et d'un esprit à la vérité très-différent, mais de part et d'autre supérieur et admirable ? Sans doute le nom de Bossuet est d'un plus grand poids dans les matières religieuses ; il exerce un plus grand ascendant comme docteur de l'Eglise : jamais il n'étoit descendu dans l'arène que pour y vaincre et pour y faire triompher la cause de la religion ; mais aussi jamais il n'y avoit trouvé un pareil adversaire ; jamais sur-tout il n'en avoit trouvé qui y eussent apporté autant de bonne foi, autant de désir de connoître la vérité et de s'y soumettre, autant de simplicité et de candeur ; et ces qualités qui sembloient d'abord propres à abréger le combat, devoient le prolonger néanmoins, parce qu'elles prouvoient la vive persuasion et la conviction intime de celui qui osoit le soutenir. Les victoires précédentes n'étoient donc pas un sûr garant de celle que disputoit ce nouvel et redoutable adversaire. Comment embrasser une doctrine que foudroyoit la dialectique pressante et l'éloquence impétueuse de Bossuet ? Comment rejeter des *maximes* où sembloient respirer la plus ardente charité, l'amour le plus généreux, et dont une dialectique adroite et une éloquence insinuante coloroient si heureusement les vices et les dangers ? *Où donc trouver des juges*? Mais dans l'Eglise catholique il y a toujours des juges; c'est là une des plus visibles marques de la sagesse divine qui présida à son établissement. Ces juges ont prononcé ; ils ont condamné Fénélon : ainsi, au fond, Fénélon avoit tort, et Bossuet avoit raison.

C'est là, sans doute, l'essentiel : car dans les discussions importantes, la raison est de précepte, et la politesse et les procédés ne sont que de conseil. Heureux néanmoins celui qui peut satisfaire au pré

cepte et au conseil ! Bossuet, dit-on, n'y a pas également satisfait ; et cette accusation est devenue d'autant plus grave, que l'esprit irréligieux faisant plus de progrès, on s'est moins embarrassé du fond de la question ; on a été moins reconnoissant envers celui qui faisoit triompher la vérité, dont on ne se soucioit guère ; et loin d'applaudir à sa victoire, on en a fait, pour ainsi dire, un titre contre lui. On lui a reproché de l'avoir durement obtenue, d'en avoir abusé, et d'avoir été animé, dans tout le cours de cette déplorable querelle, par des motifs, des vues et des intérêts bien indignes de ce grand homme. Dans la disposition où ont été les esprits pendant tout le siècle dernier, la haine de la religion, la haine de toute autorité a dû nécessairement retomber sur le plus éloquent défenseur de la réligion, sur le prélat honoré de l'estime particulière et de la protection de Louis XIV, et des suffrages de l'Eglise universelle. Des raisons contraires ont, auprès d'une certaine classe de lecteurs, prodigieusement recommandé la mémoire de Fénélon, fait pour être aimé, pour être loué à tant d'autres titres et plus nobles et plus purs. Fénélon cependant n'a pas manqué de détracteurs aussi : une secte dure, turbulente, et peu faite pour apprécier les aimables et douces vertus de l'archevêque de Cambrai, n'a pu lui pardonner de s'être constamment prononcé contr'elle, et de l'avoir combattue jusqu'à la mort. Elle a cru qu'en prenant parti pour Bossuet, elle persuaderoit, contre toute vérité, qu'elle avoit eu ce grand homme pour partisan de sa doctrine : elle a donc affecté de ne voir que les erreurs reprochées à Fénélon, et sa défaite; et elle a fermé les yeux sur la belle excuse de ces erreurs et sur la gloire même de cette défaite. Comme

il se trouve des accusateurs pour tout le monde, M. de Bausset a eu les siens aussi : en vain, malgré ses visibles affections, il a mis beaucoup d'art pour satisfaire les partisans des deux illustres rivaux; il n'y a pas réussi, parceque cela est impossible. Voilà donc les deux plus grands évêques de France, et un prélat distingué, digne d'être nommé après eux, tour-à-tour accusés. Je suis un bien foible défenseur; j'entreprendrai néanmoins de les défendre tous les trois, en avouant toutefois que les trois peuvent bien avoir quelques petits torts : car c'est ainsi que les hommes ont raison.

Commençons par Bossuet : Des maximes mystiques, séduisantes pour les ames tendres et exaltées, mais dangereuses dans leurs conséquences, et par l'abus effroyable qu'on peut en faire, se répandent, agitent les esprits, trouvent des défenseurs et des partisans. Cette doctrine alarme une cour religieuse : elle est condamnée par les hommes les plus pieux et les plus savans dans la doctrine de l'Eglise; par l'évêque de Chartres, homme apostolique; par Bourdaloue; par les supérieurs de Saint-Sulpice, de Saint-Lazare, des Missions étrangères : tous amis et admirateurs de Fénélon. On veut ajouter à ces autorités imposantes l'autorité plus imposante encore de Bossuet : il est consulté. « Ce grand homme, dit M. de Bausset étoit devenu en France, si l'on peut s'exprimer ainsi, « le juge naturel de toutes les questions de doc- » trine. » Rien n'égale alors la noblesse et la franchise de ses procédés à l'égard de Fénélon; rien n'égale sur-tout sa bonté paternelle envers le premier auteur de cette déplorable querelle, madame Guyon. Ce grand évêque, chargé de travaux et de gloire, ne dédaigne point d'entrer dans de longues

conférences, d'écrire de longues lettres à une femme dont l'esprit follement exalté enfantoit la plus bizarre doctrine de spiritualité. Bossuet l'avertit, l'instruit, la console : « On ne sait si l'on doit s'étonner da-» vantage, dit toujours le même historien, des ex-» cès où une imagination déréglée peut quelquefois » conduire une ame réellement vertueuse, que de la » touchante bonté avec laquelle un évêque, tel que » Bossuet, daigne compatir à sa foiblesse; de la » modération avec laquelle il réprime ses écarts, » et de la raison saine et calme qu'il oppose à ses » illusions. On doit également observer la réserve » obligeante avec laquelle il parle de Fénélon et des » autres amis de madame Guyon. » Telle est constamment sa conduite généreuse envers les ames exaltées que séduisent ces pieuses extravagances. Une religieuse de Saint-Cyr, madame de la Maisonfort, que son attachement opiniâtre à la doctrine de madame Guyon a fait exiler de son couvent, se retire à Meaux : elle y devient l'objet de la sollicitude tendre et pastorale de Bossuet; et longtemps après la mort de ce grand homme, elle écrit à Fénélon lui-même des lettres où l'on voit, dit encore M. de Bausset, « les détails les plus tou-» chans de la bonté assidue avec laquelle Bossuet » s'arrachoit à ses études et à ses occupations de » tous les genres, pour répandre des consolations » dans le cœur d'une simple religieuse, malheu-» reuse et affligée. »

Mais c'étoit sur-tout un partisan tel que Fénélon qu'il falloit arracher à ce pieux enthousiasme d'amour pur et de mysticité. Bossuet *chercha de bonne foi à le désabuser*, dit M. l'évêque d'Alais; et « si une délicatesse excessive, dit-il encore ailleurs,

» (tome I.er, page 320), si une délicatesse excessive » en amitié, n'eût pas rendu Fénélon un peu trop » inflexible; s'il eût bien voulu déférer à la droi» ture et aux conseils de M. l'évêque de Chartres, » et aux vues de conciliation de M. Tronson, qui » ne pouvoit lui être suspect, il étoit encore temps » de prévenir l'orage qui le menaçoit. » Mais Fénélon avoit insensiblement perdu la confiance sans réserve et la déférence entière qu'il témoignoit à Bossuet, lorsqu'au commencement de la discussion il lui écrivoit : « Je suis dans vos mains comme » un petit enfant, je puis vous assurer que ma doc» trine n'est pas ma doctrine..... Quand même ce » que je crois...., me paroîtroit plus clair que deux » et deux font quatre, je le croirois encore moins » clair que l'obligation de me défier de mes lumiè» res, et de leur préférer celles d'un évêque tel » que vous. » M. de Bausset présente avec beaucoup d'art les raisons de cette variation de sentimens, qu'il voudroit justifier de la plus légère apparence de contradiction; il explique assez plausiblement aussi, pourquoi Fénélon refusa de joindre son approbation à celle que d'illustres prélats donnèrent à un ouvrage de Bossuet (les Etats d'Oraisons). Sur ces entrefaites, Fénélon publia lui-même son fameux ouvrage sur les Maximes des Saints qui envenima la querelle plus que jamais; et, il est impossible de se le dissimuler, Fénélon fut alors généralement désapprouvé; il n'y a qu'à lire la lettre d'un de ses amis les plus dévoués, M. Brisacier, supérieur des Missions-Etrangères : « Les prélats les moins suspects de préoc» cupation contre vous, lui écrit-il, des ecclé» siastiques très-sensés, des curés zélés, des doc-

» teurs habiles, des laïques très-recommandables,
» etc., ne peuvent s'empêcher de dire que vous
» avez peu de partisans dans cette affaire.... Vos
» meilleurs amis, sans vous le témoigner, sont
» désolés de vous voir engagé dans une carrière
» dont vous ne sauriez sortir avec un entier agré-
» ment et où vous n'aviez nulle obligation d'entrer
» pour la gloire de Dieu qui en souffrira. »

Avouons-le, jusqu'ici le rôle de Bossuet est très-beau; il s'est conduit en homme aussi zélé qu'éclairé sur les intérêts de la religion, en docteur de l'Eglise qui s'oppose aux nouveautés propres à corrompre la saine doctrine et à agiter les esprits, en pasteur des ames tendre et compatissant, en grand évêque et même en véritable ami, du moins aux yeux de ceux qui ne pensent pas que l'on doive sacrifier les droits de la religion et de la morale à ceux de l'amitié. Il est vrai que dans la suite de cette déplorable querelle, trompé dans les dispositions qu'il avoit dû supposer à Fénélon, aigri par la conduite de madame Guyon qui trahit sa confiance, emporté par son zèle contre des erreurs que sembloit consacrer un partisan tel que l'archevêque de Cambrai, il ne se contint pas toujours dans les bornes que prescrit la délicatesse excessive du monde, ni même dans celle que commande la charité de l'Evangile, et il le reconnoît noblement lui-même, lorsque parlant des jugemens critiques qu'on portoit de son zèle et de sa conduite, il s'écrie avec saint Augustin : *Cessons de nous étonner qu'ils imputent à des hommes des défauts humains*; mais il repousse avec calme, et même avec douceur, l'accusation de ceux *qui ne peuvent penser que le zèle de défendre la vérité soit pur, et qu'elle soit*

assez belle pour l'exciter toute seule. Nous verrons dans la suite que Fénélon lui-même n'a pas été à l'abri d'une aussi injuste accusation. Le malheur de Bossuet fut d'avoir pour agent à Rome son neveu, homme passionné, violent, emporté : les torts du neveu ont réjailli sur l'oncle, et cela est injuste. Sans doute il a souffert avec trop d'indulgence les écarts indécens de l'abbé Bossuet ; mais on ne fait pas assez d'attention combien il est difficile de réprimer entièrement des excès qui se couvrent de l'apparence spécieuse de zèle pour vos intérêts, et pour ceux de la vérité et de la justice. Heureux Bossuet, si son agent eût été aussi sage dans ses démarches, aussi loyal dans ses sentimens, aussi délicat dans ses moyens que l'agent de Fénélon, le vertueux abbé de Chanterac, d'une illustre famille du Périgord, dès-lors amie et alliée à celle de Fénélon, et qui depuis a resserré ce double lien!

C'est ici le beau moment de Fénélon : accablé par l'autorité du roi, il est noble dans sa disgrâce ; condamné par l'autorité de l'Eglise, il s'honore par la bonne foi et la simplicité d'une soumission sans faste et sans ostentation ; combattu par le génie, il se montre son égal : on ne sait ce qui frappe davantage, ou des ressources de son esprit, ou de l'élévation de ses sentimens. Peu sensible à la gloire de lutter à armes égales avec un homme tel que Bossuet, il s'écrie, avec l'accent d'une douleur sublime, à la fin d'une de ses lettres à son adversaire : « Trop heureux, Monseigneur, si au lieu de cette » guerre d'écrits, nous avions toujours fait le ca» téchisme dans nos diocèses, pour apprendre aux » pauvres villageois à craindre et à aimer Dieu ! » Soupçonne-t-il que ses défenses et ses justifications

les plus légitimes pourront nuire à ses amis, MM. de Beauvilliers et de Chevreuse, et attirer sur eux la disgrâce de Louis XIV? il les suspend, tandis que ceux-ci sacrifieroient tous les biens et toutes les faveurs, pour que leur ami ne restât pas un moment sans défense, et prennent ce moment-là même pour déclarer au roi, avec tout le respect qu'ils lui doivent, qu'ils resteront toujours attachés à la mémoire et à la personne de Fénélon. Combat généreux! Noble procédé qui prouve que ces sortes de dévouemens ne sont pas tout-à-fait fabuleux, et qu'on ne peut lire sans attendrissement; car l'admiration a aussi ses larmes! Enfin, le livre des *Maximes* est condamné; et tout le monde connoît et la généreuse résignation de l'archevêque de Cambrai, et son entière soumission, et son beau mandement, et sa belle réponse au janséniste Gerberon qui lui offroit de défendre ce livre condamné. Avec quelle gloire une aussi noble conduite efface les torts légers de Fénélon au commencement d'une querelle qu'il pouvoit et qu'il devoit éviter; comme la longue condescendance de Bossuet, et son zèle pour la vérité et la saine doctrine, expient quelques emportemens et la vivacité de quelques expressions qui lui échappèrent dans le cours de la dispute. Il me semble qu'en considérant l'ensemble de leurs démarches, de leurs actions, de leurs écrits et surtout de leurs intentions, tout homme impartial doit dire : Il est impossible d'être plus aimable et plus vertueux que Fénélon, et bien difficile d'avoir plus d'esprit et de génie; il est impossible d'avoir un génie plus élevé que Bossuet, et bien difficile d'être plus vertueux!

« Je m'arrêterai moins sur la défense de M. de Bausset,

qui sans doute n'en a pas besoin : on l'a cependant accusé d'avoir produit des pièces injurieuses à la mémoire de Bossuet ; mais toutes ces pièces se trouvoient déjà dans un monument élevé à la gloire même de Bossuet, dans l'édition in-4°. de ses Œuvres. M. l'évêque d'Alais a bien pu se servir, dans l'histoire de Fénélon, des matériaux que lui offroient les éditeurs de Bossuet, c'est-à-dire, les hommes qui devoient être les plus jaloux de sa réputation et de son honneur. Mais, ajoute-t-on encore, l'historien de Fénélon ne lui a-t-il pas entièrement et injustement sacrifié son adversaire? C'est cependant dans son ouvrage que j'ai pris les diverses circonstances et les divers témoignages honorables à la mémoire de Bossuet, que j'ai rapportés pour venger sa mémoire ; et j'en aurois pris bien d'autres, si j'avois eu plus d'espace. Je ne disconviendrai pas néanmoins que M. de Bausset, à l'exemple de tous les historiens, marque une prédilection visible pour son héros. C'est une prévention bien naturelle, quand on écrit l'histoire de Fénélon : si c'est un tort, il est bien léger, bien excusable; mais M. de Bausset n'en est pas exempt.

A

XIII.

Fin du même sujet. — *Dernières années de Fénélon.*

.... L'INFORTUNE fit sur Fénélon ce qu'elle a coutume de faire sur les ames généreuses : elle le

rendit plus grand encore; et pour me servir de la belle expression de son rival, il parut, dans la disgrâce et l'exil, *avec ce je ne sais quoi d'achevé que le malheur ajoute à la vertu.* Les circonstances fatales où la France fut elle-même bientôt plongée, donnèrent à l'archevêque de Cambrai l'occasion de développer toute la noblesse de son caractère, toute la bonté de son ame, toutes les vertus d'un sujet fidèle, d'un excellent citoyen, d'un grand évêque. Ce fut, en effet, à peu près dans le même temps que Fénélon tomba dans la disgrâce du roi, et que le roi tomba dans la disgrâce de la fortune. Ses armes avoient encore, à la vérité, quelques succès; mais ces succès étoient incertains, peu importans, chèrement achetés, mêlés de revers: bientôt elles n'éprouvèrent que des revers cruels, et n'eurent plus aucun succès; bientôt ces armées qui avoient fait trembler l'Europe coalisée, qui avoient choisi leurs champs de bataille au loin, hors de la France, repoussées dans leur patrie, y étoient vaincues, et trouvoient à peine un asile dans les places fortes, qui tomboient sous les coups de l'ennemi. La France étoit attaquée et envahie au nord, à l'est, au midi, dans la Provence; insultée sur ses côtes, bravée par les plus foibles puissances; mais c'étoit dans les environs de Cambrai que se portoient les plus rudes coups, que se trouvoient les plus redoutables ennemis, que combattoient Eugène et Marlborough. Ces deux grands capitaines, illustrés par tant de succès, s'honorèrent encore en honorant la vertu, et en lui rendant hommage dans la personne de Fénélon; et tout le monde connoît le noble usage que sut faire Fénélon de la protection que lui accordèrent les généraux ennemis. Son passage laissé libre dans toutes les parties de son diocèse, et à travers les

armées ennemies, fut constamment marqué par les bienfaits et les consolations qu'il versoit sur les peuples malheureux et consternés. Ses revenus et ses magasins respectés furent destinés à nourrir l'armée française dépourvue de subsistances. Son palais épiscopal devint l'asile de l'indigence, l'hôpital des blessés, le refuge des malheureux, quelle que fût leur patrie, leur religion. Ses meubles, sa vaisselle, tout est vendu, tout est sacrifié à la bienfaisance; et l'aimable simplicité, la grâce touchante qui accompagnent tant de bienfaits, leur donnent un nouveau prix aux yeux de ceux qui en sont l'objet.

C'étoit le duc de Bourgogne qui commandoit ces armées battues, découragées; et Fénélon, déjà si sensible aux malheurs de sa patrie, trouvoit un nouveau surcroît à ses peines dans la pensée que tant de désastres pouvoient être et étoient en effet, quoique très-injustement, imputés à cet élève chéri, le plus tendre objet de ses sollicitudes et de ses affections. La correspondance qui s'établit dans ces malheureuses circonstances entre l'instituteur et l'élève, et que M. de Bausset transmet à ses lecteurs, est pleine de charme et d'intérêt. Dans les premières années de la guerre, lorsque la France, non encore entamée, étoit défendue par de bonnes armées, la liberté d'esprit que laissoit à Fénélon cet état de choses assez rassurant, permet à sa tendresse d'entrer dans d'aimables détails, dont la simplicité même a quelque chose de doux, de familier, de paternel, qui révèle si bien tous les sentimens qui l'attachent à son ancien élève.

Mais bientôt ce n'est plus le temps de ces tendres conseils; les conjonctures difficiles en prescrivent d'autres, et le cœur de Fénélon s'élève avec les dan-

gers de la patrie. On l'avoit vu, dans une autre occasion, désirer que le marquis de Fénélon, ce second objet de ses affections, se trouvât dans les lieux où la guerre étoit la plus vive et la plus dangereuse, et faire germer en lui ces dispositions naturelles de courage qui le rendirent un des officiers français les plus intrépides, et dont il fut enfin la victime en mourant au champ d'honneur, à la bataille de Raucoux. Ici, il veut aussi que le duc de Bourgogne tente des coups hardis, s'expose, s'il le faut : il lui écrit à lui-même, qu'il doit *tenir bon jusqu'à la dernière extrémité;* qu'il doit payer de *fermeté et de courage;* que si l'on peut *tenter un coup de vigueur*, ce n'est pas à d'autres *à s'en réserver l'honneur*, etc. Enfin, Fénélon n'épargne pas au jeune prince des avis d'une autre nature, plus sévères encore et bien plus difficiles à donner; il ne lui dissimule pas les reproches qu'on lui fait, les bruits désavantageux que le malheur, souvent injuste, que la malveillance même répand sur son compte; il lui parle de ses défauts avec cette noble franchise dont nous lui avons vu donner tant de preuves : « Pardon, » Monseigneur, ajoute-t-il, j'écris en fou; mais ma » folie vient d'un excès de zèle dans le besoin le plus » pressant; je ne puis que prier, et c'est ce que je fais » sans cesse. »

Les réponses du prince ont leur intérêt aussi : il discute les reproches qu'on lui fait, les défauts dont on l'accuse; il convient de quelques-uns, s'excuse modestement sur les autres, et se montre toujours pénétré de la plus vive reconnoissance envers ce Mentor inflexible dans sa tendresse et sa bonté; et ce mélange de candeur, de bonne foi, de douceur et de noblesse dans l'un, de franchise, de sagesse,

de désintéressement pour lui-même, et de tendre intérêt pour le duc de Bourgogne dans l'autre, forme un des monumens les plus curieux et les plus singuliers que nous offre la correspondance d'un prince et d'un sujet. Tous ceux qui l'auront lue, conviendront de la justesse de cette réflexion de M. de Bausset : « On a souvent exalté, avec un enthousiasme factice, » le courage des anciens philosophes, la sagesse de » leurs leçons, la sublimité de leur morale, et la » noble fermeté avec laquelle ils annoncèrent la » vérité aux rois et aux grands de la terre. Nous » osons demander si dans tous les écrits qui nous » restent d'Aristote, de Platon, de Sénèque, et de » tous les autres personnages de l'antiquité qui ont » parlé à des rois, on trouve quelque chose de com- » parable à la sévère franchise de Fénélon avec le » duc de Bourgogne. » M. de Bausset compare ensuite cette correspondance avec celle que des philosophes modernes ont entretenue avec des princes; et Fénélon garde sur eux toute la supériorité que la sincérité a sur l'adulation, et l'expression de sentimens vrais sur l'affectation et l'hypocrisie.

Aux malheurs de la France, auxquels Fénélon fut si sensible, succédèrent des malheurs particuliers qui accablèrent cette ame tendre et faite pour l'amitié, et qui hâtèrent probablement la fin d'une vie remplie par tant de travaux et de vertus, et dont tant de traverses avoient empoisonné le cours. Le duc de Bourgogne, cet élève chéri, ce prince qui, selon l'expression de son vertueux instituteur, étoit pour lui *le monde entier*, est enlevé à l'espoir de la France; en lui périt le plus bel ouvrage de Fénélon, celui qui devoit attacher sa gloire au bonheur d'un grand peuple. Bientôt après moururent les deux hommes qui

lui avoient été les plus constamment, les plus fidèlement dévoués, les ducs de Beauvilliers et de Chevreuse, véritables héros de l'amitié, puisqu'ils ne craignirent jamais d'en être les victimes, et qu'ils furent toujours prêts à lui faire tous les sacrifices. Fénélon exhale sa douleur dans les lettres les plus touchantes ; il sent qu'il ne peut survivre à des amis si chers. *Ce sera l'amitié*, dit-il, *qui me fera mourir... Encore un peu*, écrit-il à la duchesse de Beauvilliers, *encore un peu, et il n'y aura plus de quoi pleurer!* Et trois jours après, il est frappé de la maladie qui le conduit au tombeau.

La destinée de cet homme si doux fut d'avoir sans cesse les armes à la main et des ennemis à combattre. La fin même de sa vie ne fut pas tranquille, et les déplorables querelles du jansénisme troublèrent la paix qu'il devoit espérer dans ses derniers jours. Je n'ai ni l'espace ni la volonté de parler d'une secte à laquelle on ne peut penser sans se rappeler tous les maux que l'opiniâtre entêtement de quelques hommes a attirés sur l'Eglise et sur la France ; je n'en dirai qu'un mot, pour réfuter une fausse imputation de Voltaire. Cet historien passionné, qui ne peut croire aux motifs purs et désintéressés d'un archevêque, et d'un archevêque tel que Fénélon, assure que ce fut par vengeance contre le cardinal de Noailles que Fénélon se déclara contre le jansénisme. « La foiblesse humaine, dit-il, entre dans tous les cœurs ; » Fénélon *n'étoit pas encore assez philosophe* pour » oublier que le cardinal de Noailles l'avoit fait condamner, et Quesnel payoit alors pour Mad. Guyon. » Je crois que Fénélon paie ici pour la religion qu'il fait tant aimer, et que Voltaire haïssoit avec tant de fureur. Mais quittons ce misérable style de pointes

et de jeux de mots si indignes de l'histoire, et qui défigure si souvent celles de cet écrivain, d'ailleurs si spirituel et si supérieur lorsqu'il veut être juste et raisonnable. Ecoutons Fénélon réfuter d'avance l'historien qui le méconnoît assez pour lui supposer des sentimens de vengeance :

« Je voudrois procurer à M. le cardinal de Noailles » un repos parfait..... Je le porte tous les jours à » l'autel au fond de mon cœur. Dieu sait les vœux » que je fais pour celui qui me croit si opposé à ses » intérêts. Je serai maintenant encore plus zélé pour » son service que je ne l'aurois été autrefois.... Je » serois, dit-il dans une autre lettre, sensiblement » affligé d'être l'exécuteur d'un homme qui m'a exé- » cuté autant qu'il l'a pu : ce personnage auroit un » air de vengeance, et seroit un prétexte de m'im- » puter une conduite très-odieuse..... Je me croirois » un démon si je goûtois une joie si empoisonnée.... » Je suis véritablement affligé pour la personne de » M. le cardinal de Noailles ; je me représente ses » peines, je les ressens pour lui ; je ne me souviens » du passé que pour me rappeler toutes les bontés » dont il m'a honoré ; tout le reste est effacé de mon » cœur : Dieu lui-même est témoin des sentimens de » respect et de zèle qu'il met en moi pour ce car- » dinal, etc. etc. ». L'opinion du lecteur peut-elle rester suspendue entre Fénélon et Voltaire, sur-tout lorsque l'un exprime des sentimens si conformes à son caractère connu, et l'autre forme une accusation sans preuves, et démentie par la vie entière de celui qu'il accuse ? Aussi le philosophe d'Alembert lui-même ne balance-t-il pas : *L'ame noble et franche de Fénélon*, dit-il, *étoit indigne d'un tel motif* (celui de la vengeance). Cependant Voltaire, qui

aimoit à répéter ses accusations calomnieuses contre les personnages vertueux, répète encore celle-là, et ne se donne même guère la peine d'en varier la forme. Il va plus loin encore : ce Fénélon, qui alors *n'étoit pas assez philosophe*, le devient enfin assez, et fait une petite chanson tout-à-fait philosophique ; et c'est le marquis de Fénélon, homme le plus religieux et le plus attaché à la mémoire de son oncle, qui a fait cette confidence à Voltaire ; et Ramsay, homme très-religieux aussi, lui a écrit : « Si Fénélon étoit né » en Angleterre, il auroit donné l'essor à ses prin- » cipes, qu'on n'a jamais bien connus. » Cependant un critique somme Voltaire de produire la lettre de Ramsay : Voltaire répond par des injures, prétend qu'il n'a rien à dire, *sinon qu'il a la lettre ;* et, pour le prouver, cite en anglais la phrase qu'il avoit citée en français (1). Preuve en effet admirable ! Cependant cette absurde calomnie est propagée par mille échos. Fénélon a été travesti en déclamateur philosophe dans les discours, dans les livres, sur les théâtres, dans les journaux ; et dernièrement encore, m'étant élevé contre un ouvrage dont l'auteur prétendoit que si Dieu existoit, ce dont il n'étoit pas bien sûr, il étoit matériel, parce qu'il n'y avoit que de la matière, et qui traitoit avec mépris tous les fondemens de la religion ; le journaliste de Paris assura que cet auteur n'avoit été l'objet de ma critique, que parce qu'il *professoit la philosophie de Fénélon*. L'aimable

(1) Un Anglais, M. Henri Croff, a récemment prouvé sans réplique, dans une lettre adressée à l'auteur de cet article, et insérée dans le Journal de l'Empire du 21 mai 1808, que la phrase prétendue anglaise dont il est question, a été traduite d'une phrase française par un Français qui savoit assez mal l'anglais. Ainsi la preuve par laquelle Voltaire vouloit appuyer une imposture atroce, n'est qu'un mensonge de plus ; et la calomnie retombe tout entière sur le calomniateur.

bonne foi! et comme un journaliste doit être content quand il a trouvé cela!

Le défaut d'espace m'empêche d'exprimer tout le bien que je pense de cette nouvelle Vie de Fénélon; aucune autre ne le fait aussi bien connoître, aussi bien apprécier, autant aimer. M. de Bausset s'est montré le digne historien d'un des hommes les plus aimables et les plus vertueux, et d'un des plus beaux génies dont la France puisse se glorifier; d'un homme enfin qui, pour me servir de l'expression de Velleïus-Paterculus, parlant d'un des plus célèbres Romains, étoit doué des plus belles qualités qui puissent honorer la condition humaine, aidées du plus heureux naturel, et perfectionnée par la meilleure éducation: *Vir vitâ innocentissimus, ingenio florentissimus, proposito sanctissimus, tantisque adornatus virtutibus quantas perfectâ et naturâ et industriâ, mortalis conditio recepit.* A.

XLV.

Mélanie. — *Du célibat religieux.*

Les titres des tragédies et des comédies ne sont souvent pour moi que des textes, tirés à la vérité d'écritures très-profanes, mais qui peuvent fournir des commentaires de la plus pure morale. *Mélanie* me rappelle le mépris et la haine dont les sophistes, charlatans et novateurs, honoroient les couvens de l'ancien régime. Ils mettoient cependant quelque différence entre les moines et les religieuses: les moines leur sembloient trop heureux. En effet, ces

tranquilles cénobites, jouissant en paix dans leur précieuse obscurité des biens les plus réels de la vie, étoient beaucoup plus heureux, que des écrivains rongés de jalousie, dévorés d'ambition, forcés chaque jour d'accoucher laborieusement de quelque épigramme, ou de quelque petit conte pour payer leur écot à la table des grands; condamnés à flatter ce qu'ils méprisoient, à fronder ce qu'ils estimoient; voués à toutes les tracasseries de l'intrigue, asservis aux intérêts d'une secte, et réduits à mettre leur esprit aux gages de ceux dont ils attendoient leur fortune. C'est dans cet état d'esclavage qu'ils vantoient la liberté, tandis que les moines, dans la prison apparente du cloître, étoient libres des passions et des besoins qui constituent la plus honteuse des servitudes.

Essentiellement galans, les philosophes plaignoient les religieuses ; elles étoient à leurs yeux d'innocentes victimes d'un fanatisme meurtrier ; leur clôture étoit une atteinte portée aux lois de la nature, aux droits du cœur, un vol fait aux plaisirs du monde, au domaine de l'amour. La libre circulation des femmes étant à peu près établie par l'Evangile de la nouvelle religion, cette portion d'un sexe aimable mise en séquestre dans les couvens étoit un attentat contre le commerce, un crime de lèse-philosophie au premier chef. Sous la monarchie, le théâtre étoit interdit à leurs réclamations ; mais aussitôt que la révolution eut ouvert à leur zèle une libre carrière, on ne vit plus sur la scène que des couvens et des grilles; on n'entendit parler que de souterrains, de cachots, d'exécrables cruautés exercées par la superstition et le fanatisme dans l'ombre des monastères. Ces histoires, qui

ressemblent à celles de la Barbe-Bleue, devinrent le tragique du jour.

M. de La Harpe, malgré la solidité de son esprit, se laissa tenter par les succès faciles que promettoient ces déclamations à la mode : il fit représenter sur le théâtre sa *Mélanie*, qui se lisoit depuis long-temps dans les sociétés. Cette pièce estimable par la pureté du style, est extrêmement médiocre du côté des caractères et de l'action théâtrale. Je ne sais pourquoi les comédiens troublent la cendre de l'auteur par la représentation d'un ouvrage dont il a sans doute reconnu et déploré l'indécence dans les dernières années de sa vie : il est assez insipide et assez ennuyeux pour ne pas leur faire espérer d'abondantes recettes.

Les moines et les religieuses n'existent plus : il faut respecter leurs tombeaux. Depuis que l'intérêt qu'on avoit à les détruire n'aveugle plus les esprits, on découvre la foiblesse et l'injustice des reproches que leur faisoient de prétendus penseurs. Les moines ont défriché une partie de la France ; nos plaines les plus fertiles, nos coteaux les plus rians ont été arrosés de leurs sueurs ; ils ont conservé dans les ténèbres de la barbarie le dépôt sacré des livres et des sciences. Dans la fureur des guerres féodales, leurs maisons, respectées de tous, offroient un asile inviolable aux opprimés que l'injustice et la haine avoient proscrits. Devenus riches, les moines ont cessé de travailler. On leur a fait un crime de jouir paisiblement du fruit des travaux de leurs prédécesseurs ; on crioit qu'ils étoient inutiles à la société, et ceux qui crioient le plus fort étoient bien pis qu'inutiles, ils étoient nuisibles : il vaut mieux ne rien faire que d'écrire des mensonges et des sottises.

Les moines étoient inutiles ! A quoi servoient alors une foule de riches, qui, par l'emploi funeste de de leur fortune, alimentoient la corruption et les vices ? Je me trompe, ils servoient à donner à dîner aux philosophes. Aux yeux de l'homme d'état, les moines étoient de grands propriétaires qui administroient fort bien ; de grands consommateurs, dont le genre de consommation étoit utile, puisqu'il tournoit au profit de la classe indigente.

Quant aux religieuses, la plupart élevoient la jeunesse, plusieurs soulageoient les malades ; et celles-ci du moins ont reçu, de la part d'un gouvernement aussi éclairé que le nôtre, un témoignage flatteur qui doit les consoler des diatribes de quelques énergumènes ; les autres, sans faire de mal à personne, donnoient à la société un exemple de courage admirable dans un sexe foible. Les vertus qu'elles pratiquoient dans leur sainte retraite, faisoient honneur à la nature humaine que tant de femmes déshonoroient dans le monde par leurs excès scandaleux. Quand la superstition ne nous apprend qu'à vaincre nos passions, qu'à supporter avec patience les privations les plus dures, quand elle nous élève au-dessus de nous-mêmes, c'est une belle chose que la superstition, et qui vaut infiniment mieux que la philosophie grossière et sensuelle qui nous rapproche des bêtes.

N'étoit-il pas ridicule de voir des philosophes s'amuser à mettre en vers et en dialogue des aventures de Peau-d'Ane, des fables populaires sur des religieuses enfermées dans de profonds souterrains ? Il auroit autant valu présenter sur la scène des histoires d'ogres, des spectres et de mauvais génies. L'abus que M. de La Harpe attaque dans sa *Mélanie*

étoit un peu plus réel, quoiqu'infiniment rare; cependant il étoit impossible de forcer une fille à prononcer les vœux monastiques : elle avoit toujours la ressource d'une protestation publique contre la violence; et si l'on objecte la foiblesse et la timidité d'une jeune personne incapable de résister aux suggestions, aux persécutions, et à tout le poids de l'autorité paternelle, je réponds par la catastrophe même de Mélanie : il faut plus de force et de courage pour s'ôter la vie, que pour résister aux ordres d'un père. Une fille capable de se tuer, doit être capable de désobéir, lorsqu'elle a pour elle sa conscience et la loi; je dis plus, quand elle a pour elle l'enthousiasme romanesque de l'amour, qui doit l'endurcir contre tous les assauts qu'on lui livre : ainsi, quoiqu'il y ait eu sans doute de la part des parens quelques abus d'autorité, le dénouement de *Mélanie* me paroît aussi absurde qu'atroce (1).

Mélanie a l'honneur d'avoir préludé aux mesures révolutionnaires, et préparé la destruction des maisons religieuses. Il convenoit peut-être à la philosophie de peser les avantages et les inconvéniens de ces maisons, ou plutôt cette discussion ne devoit pas sortir du cabinet des ministres; elle ne pouvoit être que scandaleuse dans les livres des philosophes; à plus forte raison, devoit-elle être écartée de la scène. Le gouvernement eut tort d'en souffrir même les lectures particulières, dans un temps où la religion catholique faisoit encore partie du système de l'état. Ce n'est ni au théâtre, ni dans des cercles, qu'on doit délibérer sur les articles de la constitution. Pour être conséquent, le gouvernement devoit, ou déclarer que la religion catholique n'étoit plus une loi fon-

(1) Ce qui suit est tiré d'un autre article de M. G.

damentale de la monarchie, ou poursuivre, suivant toute la rigueur des ordonnances, les atteintes portées à cette loi. Faire observer les lois de l'état avec sévérité, ce n'est point intolérance, c'est prudence, c'est justice, c'est humanité. Que de sang on épargne en arrêtant les nouveautés dans leur source! c'est la foiblesse du gouvernement à l'égard des huguenots qui a produit les guerres civiles.

La première intention de l'auteur de *Mélanie* fut évidemment de présenter les maisons religieuses comme des tombeaux, et celles qui les habitoient comme des victimes enterrées dès leur vivant; d'où il résultoit que la perfection de l'Evangile étoit un supplice, la vie chrétienne une véritable mort. Rien n'est moins philosophique qu'une pareille doctrine : le bonheur n'est point dans les jouissances des sens; il est dans la paix du cœur, dans le témoignage d'une bonne conscience, dans la douce espérance d'un repos et d'une joie durable.

Ce qu'il y a de très-précieux, ce sont les changemens faits par l'auteur depuis sa conversion; c'est là que M. de La Harpe nous a révélé le secret de la perfidie philosophique. En rectifiant les sophismes que l'esprit de la secte lui avoit suggérés, il nous dévoile l'artifice dont usoient les philosophes, pour altérer et corrompre le bonheur et la vérité. M. de La Harpe, dégagé des vapeurs philosophiques qui avoient offusqué sa raison, a vu combien il étoit ridicule de métamorphoser un pieux curé en sophiste incrédule. C'est ce travestissement qui rend absurdes, même poétiquement parlant, tous ces personnages d'ecclésiastique, sifflés par nos philosophes. Quel homme de bon sens peut supporter Fénélon devenu l'écho de Chénier? Mais lorsqu'on veut ren-

dre à ces prêtres de théâtre leurs idées et leur langage, ils deviennent fort ennuyeux; car la morale chrétienne n'est point celle du théâtre : les sermons qu'on aime sur la scène, sont ceux qui flattent les passions; voilà pourquoi les comédiens ont laissé au curé de *Mélanie* sa couleur païenne. G.

XV.

Sur Figaro *et sur* Beaumarchais.

Beaumarchais n'est plus; on sait à quoi s'en tenir sur sa personne et sur ses ouvrages : il est à peu près oublié; et si l'on se souvient encore du rôle brillant qu'il a joué dans ses beaux jours, ce souvenir ne lui est pas fort honorable; mais ce qui est encore aujourd'hui curieux et instructif, c'est la conduite du gouvernement de ce temps-là à l'égard de Figaro et de son auteur. On y voit la tyrannie d'une fausse opinion qui subjugue l'autorité, une méchante bouffonnerie soutenue par le préjugé à la mode, devenue plus forte que la raison d'état et que l'intérêt du trône.

Beaumarchais, enfant perdu d'une faction ennemie de la cour, s'étoit signalé par des mémoires sanglans contre le parlement Maupeou; il étoit sorti de son procès avec le blâme des magistrats et les applaudissemens de la bonne compagnie : l'honneur et l'infamie dépendent des jugemens du public, et l'opinion étoit alors tellement dirigée contre le gouvernement, qu'elle réhabilita l'homme diffamé par la loi. Vainqueur de l'autorité et des tribunaux, Beaumarchais

se crut assez redoutable pour jouer impunément en plein théâtre ce qu'il y a de plus respectable dans la société; il composa son *Figaro*, qui n'est qu'un satire burlesque de la cour, des grands, des magistrats et des juges : son moindre défaut est d'être extravagante, immorale et grossière.

Ce n'étoit rien d'avoir composé une pareille comédie; l'important, le plus difficile étoit de la faire représenter, et de forcer le gouvernement à se laisser berner lui-même. En homme qui avoit de la tactique, l'auteur commença par s'emparer des suffrages les plus marquans, par le moyen des lectures de société: il alloit de maison en maison colportant son libelle sous le manteau, accueilli partout comme un philosophe courageux, comme le fléau du despotisme. Telle étoit alors la bonhomie des gens comme il faut, qu'ils croyoient rendre un hommage généreux à la liberté et à l'égalité, en admirant une rapsodie audacieuse où ils étoient cruellement bafoués. C'est par le même principe qu'ils supportoient à leur table l'impertinence et la fatuité des académiciens parasites, qui venoient très-assidûment les endoctriner et les ennuyer de leur sublime bavardage : c'étoit alors le bon ton; c'étoit la mode de recevoir, comme des oracles, les rêveries de ces illuminés; c'est cette niaiserie qui constituoit alors la philosophie et les idées libérales.

Voilà donc Beaumarchais et Figaro prônés par la ville comme les restaurateurs de la raison humaine. Quelques censeurs de la police se laissèrent même séduire au point de capituler; avec quelques retranchemens, on extorqua leur approbation. L'adroit auteur battoit ainsi la cour avec toute l'artillerie de la capitale; il eut l'art de se ménager des intelligences

jusque dans le sein de la place qu'il assiégeoit. Le plus jeune des frères du roi, celui qui avoit le moins d'expérience, s'imagina que c'étoit protéger les lettres que d'accueillir ce misérable imbroglio; et dans cette idée, il disposa tout pour le faire jouer dans son château de Maisons. M. de Vaudreuil, qui avoit les grâces d'un courtisan plus que les lumières d'un homme d'état, crut se mettre à la mode et se donner du relief en demandant la permission d'honorer sa maison de Gennevilliers par la représentation de cette merveilleuse farce. Jamais affaire d'état, jamais négociation importante ne fut traitée avec tant de sérieux et de gravité : toute la cour de France s'agitoit pour l'œuvre d'un bateleur, pour une parade de tréteaux; et cette honteuse foiblesse étoit le plus sûr présage de la prochaine décadence d'une cour qui se respectoit si peu.

Cependant le roi, investi de toutes parts, faisoit encore quelque résistance : l'opinion en imposoit à ses lumières; son désir de popularité luttoit contre sa conscience. Il se laissa un jour arracher la permission de faire un essai de cet ouvrage fameux sur le Théâtre des Menus. Voilà les comédiens françois qui se préparent au grand œuvre; tout Paris est en rumeur; la nouvelle de la victoire de Denain y avoit jadis causé moins d'ivresse : on se dispute, on s'arrache les billets d'entrée; dès le matin, les voitures défilent avec fracas. Mais, ô douleur, à onze heures, un ordre du ministre défend la représentation! Un deuil général succède à l'allégresse; les équipages s'en retournent tristement au petit pas, et les chevaux, l'œil morne et la tête baissée, semblent partager le chagrin de leurs maîtres.

Les irrésolutions du foible monarque, flottant entre

le bon sens et la philosophie, se prolongèrent pendant un temps considérable : c'étoit un cercle continuel de permissions révoquées presqu'aussitôt qu'accordées. Beaumarchais, sans se rebuter, pressoit le siége avec une ardeur infatigable. Enfin la philosophie triompha ; il étoit dans l'ordre des destins que l'ancienne monarchie fût détruite, et que les rênes de l'empire français fussent remises en des mains plus fermes et plus sûres.

Beaumarchais fit jouer la vanité, comme la dernière mine qui devoit faire sauter la cour. Il se servit avec adresse, auprès des dépositaires de l'autorité, de cette phrase philosophique qui se trouve dans la pièce : *Il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits* : petite maxime qui ne pouvoit tromper que de petits hommes. Les grands hommes, les hommes d'état connoissent toute l'étendue du mal que peuvent faire de petits écrits ; et tout en méprisant d'aussi viles productions, ils savent en faire justice et en réprimer les auteurs ; ils ne sacrifient point la tranquillité publique, le bon ordre, les bonnes mœurs et les lois à la vaine gloriole d'une philosophie aussi dangereuse que ridicule : les petits hommes sont toujours ceux qui appréhendent le plus de passer pour petits. Un axiome de comédie déconcerta la haute sagesse des ministres de ce temps-là ; le monarque lui-même céda à la crainte de paroître petit, et se persuada peut-être qu'il étoit un grand homme en favorisant l'insolence d'un baladin.

Enfin, Figaro fut accordé à la curiosité et à l'impatience publique. Jamais représentation ne fut plus tumultueuse et plus bruyante. Beaucoup d'amateurs couchèrent la veille à la comédie, dans les loges des acteurs, afin d'être plus sûrs de trouver place le len-

demain. Les fastes du théâtre n'offrent point d'exemple d'un succès aussi prodigieux, aussi constant. La pièce eut cent représentations extraordinairement suivies; le public sembloit ne pouvoir se rassasier de cette farce, véritable thermomètre du goût qui régnoit alors (1). Toutes les allusions étoient saisies avec fureur; les plus méchantes pointes devenoient des traits de génie dès qu'elles flattoient l'esprit de parti. Ce délire de la nation étoit un présage certain des calamités qui la menaçoient, et dont elle ne croyoit pas être si voisine. Les lauriers de l'auteur ne le mirent pas à l'abri de la foudre : à la soixante-quatorzième représentation, on s'avisa de l'envoyer à Saint-Lazare. Beaumarchais, âgé de cinquante-cinq ans, fut traité comme un jeune homme qui avoit besoin d'être corrigé. Le premier jour, on se moqua du prisonnier, et sur-tout de cette espèce de prison; le second, on chercha les causes de sa détention; le troisième, on commençoit à le plaindre; le quatrième, il fut élargi. Le gouvernement prenoit alors à tâche d'attirer le mépris et le ridicule sur ses opérations versatiles et inconséquentes : la révolution étoit inévitable et nécessaire.

Aujourd'hui qu'il n'y a plus ni princes, ni grands seigneurs, ni parlement Maupeou; aujourd'hui qu'on juge *Figaro* avec l'expérience de dix siècles, ce n'est plus qu'une méchante rapsodie, qu'un salmis de quolibets, de coq-à-l'âne, de calembourgs, de turlupinades, de jeux de mots, cette débauche d'esprit, ce style dévergondé excite encore de temps en temps le rire de la farce; mais on le méprise après en avoir ri. Les deux premiers actes offrent des lueurs d'intérêt et quelques situations; les deux derniers ne sont que

(1) Elle valut 500,000 fr. aux comédiens, et 80,000 à l'auteur.

des parades espagnoles et italiennes. Ce qui m'étonne sur-tout, c'est que Beaumarchais, vivant dans le grand monde et dans la bonne compagnie, ait souvent un si mauvais ton, un goût si détestable, le bavardage et l'emphase d'un pédant : sa pièce est un mélange monstrueux de traits d'esprit et de facéties grossières, grotesquement exprimées. Un pareil ouvrage ne fait honneur ni à l'auteur, ni au siècle : du côté du goût, il est barbare ; du côté de la morale, il est méprisable ; mais comme monument historique, comme témoin qui constate l'état des choses sur la fin de la monarchie, il est très-précieux. G.

XVI.

Clarisse. — *De l'enthousiasme qu'excita ce Roman. On le compare avec la* Nouvelle Héloïse.

DIDEROT, dans son éloge de Richardson, a loué ce roman avec un enthousiasme qu'il appelle lui-même du *fanatisme*, et qu'on pardonneroit bien aisément, quoique le fanatisme soit toujours une mauvaise chose, si les élans du panégyriste n'étoient souvent burlesques, et si les termes dont il se sert pour exprimer son admiration n'avoient une forte teinte de ridicule. Jean-Jacques Rousseau a rendu à l'auteur anglais un hommage qui vaut mieux que tous les éloges, en cherchant à l'imiter, et sur-tout en restant dans ses copies, malgré les efforts d'un génie vigoureux et fécond, à une si grande distance du peintre inimitable qu'il avoit pris pour modèle, et dont il étoit digne de reproduire les beautés. Voltaire ne paroît pas avoir senti tout le mérite de Richardson, soit que

l'envie, qui étoit une de ses passions dominantes, lui ait fermé les yeux sur les rares qualités de cet écrivain, soit que ses tableaux si énergiques des vices et de la vertu, opposés l'un à l'autre par le contraste le plus saillant, mais peints de couleurs aussi sérieuses que vives, ne fissent qu'une impression modérée sur un esprit porté naturellement à ne saisir en tout que le côté plaisant, et qui sembloit croire que la tragédie seule avoit le droit d'émouvoir les passions, et de faire couler des larmes. M. de La Harpe, qui dans l'art de la critique fut si redevable à ses propres lumières, mais qui mêla plus d'une fois à ses jugemens les préjugés de son école, fait au chef-d'œuvre de Richardson les plus graves reproches; prétend qu'il est surchargé d'inutilités et de longueurs insupportables; qu'un des deux caractères principaux est essentiellement faux, et que, malgré l'extrême intérêt des dernières parties, *Clarisse* est, en totalité, un livre mal fait, auquel il ne balance pas de préférer *Tom Jones*. On croiroit que ce dernier article de la sentence a été dicté par Voltaire lui-même.

J'ai entendu dire que, dans le monde, les esprits étoient partagés, ainsi que parmi les gens de lettres, sur un livre fait pour réunir tous les suffrages, mais très-digne, au défaut de cette gloire, d'exciter au moins des contestations qui, ce semble, ont quelquefois tiré à conséquence, et qui n'auroient jamais dû passer les bornes des disputes littéraires. Quelques lecteurs, justement épris du mérite de ce bel ouvrage, mais trop impérieusement dominés par le sentiment de leur admiration, ont été jusqu'à vouloir se servir de ce roman comme d'une pierre de touche, pour éprouver les caractères, juger du naturel

et des dispositions, des vertus et des vices de ceux qu'ils soumettoient à ce nouveau genre d'expérience. Suivant le degré d'enthousiasme qu'on ressentoit en lisant *Clarisse*, on étoit, à leur avis, plus ou moins bon, plus ou moins honnête, plus ou moins vertueux : si l'on avoit le malheur de ne pas approuver de tout point cette production, si l'on osoit hasarder quelque critique, si l'on paroissoit avoir éprouvé quelque peu d'ennui dans une lecture si longue, on étoit marqué du sceau de la réprobation, jugé dur, insensible, méchant même, indigne du commerce des hommes ; et puisqu'il faut ici étaler ce ridicule dans toute sa latitude, on étoit quelquefois appelé *scélérat*. Heureux, sans doute, le livre capable de produire de si vives impressions ! Heureuse la plume magique dont les traits sont si puissans ! Mais, quelle que soit la cause du fanatisme, il est toujours aveugle et injuste de sa nature. Est-il permis de prononcer sur les penchans, les vertus et les mœurs de qui que ce soit, d'après la nature du plaisir qu'il aura à lire un ouvrage d'imagination ! On peut assurément apprécier le degré d'esprit, de goût, de sagacité, d'instruction et de lumières que chacun possède, d'après la manière dont il pénètre dans les mystères du génie et dans les beautés secrètes de ses immortelles productions ; mais la moralité, mais les qualités du cœur, mais le sentiment des devoirs, reconnoîtront-ils la même règle ? Tel reste froid à la représentation d'un drame ou d'une tragédie, qui vaut mieux que celui qui s'échauffe et qui pleure ; tel s'attendrit sur des fictions, que les réalités trouvent insensible et dur : la sensibilité, qui ouvre la source des larmes, n'est souvent qu'une foiblesse des organes; mais la vertu est la force de l'ame ; et l'on

a cité souvent l'exemple de ce tyran abominable qui, subjugué par le génie d'Euripide, pleuroit sur les infortunes de Priam et d'Andromaque, et dont le cœur d'airain repoussoit les cris et les gémissemens de ses sujets indignement opprimés.

Jamais les hommes ne s'étudient plus à lire dans le cœur les uns des autres, que lorsque la corruption est parvenue au dernier degré; et il n'est pas surprenant qu'au milieu du dix-huitième siècle, on ait cherché un nouvel art de se pénétrer réciproquement. Ecoutez Rousseau parlant de *la Nouvelle Héloïse*; son ton est curieux : « Si après avoir lu tout mon » livre, s'écrie-t-il, quelqu'un m'osoit blâmer de l'a- » voir publié, qu'il le dise, s'il veut, à toute la terre; » mais qu'il ne vienne pas me le dire : je sens que » je ne pourrois de ma vie estimer cet homme-là. » Voilà donc aussi *la Nouvelle Héloïse* donnée par l'auteur même, comme une espèce de *criterium*, comme une règle et une mesure sur laquelle on doit étendre ou resserrer son estime, suivant les jugemens que les différens esprits pourront porter sur cet ouvrage. « Mais, auroit-on pu lui dire, éloquent et » perfide sophiste, pourquoi voulez-vous nous en » imposer? Quoi, si je trouve votre livre très-défec- » tueux sous le rapport du plan, des caractères et » des situations, vous êtes décidé à me refuser votre » estime; et si j'ose avancer qu'il est excessivement » dangereux pour les mœurs, vous me regarderez » d'un œil de mépris! Cependant, l'un et l'autre sont » également vrais : à vos yeux, votre livre doit être » mon juge; mais aux yeux de la postérité, votre » préface sera éternellement le vôtre. » Rien n'est plaisant comme de voir Diderot, avec son emphase, son délire et ses convulsions ordinaires, s'efforcer

d'établir cette doctrine insensée de la littérature expérimentale. « Depuis que les romans de Richard-
» son me sont connus, dit-il, ils ont été ma pierre
» de touche : ceux à qui ils déplaisent, sont jugés
» par moi. Je n'en ai jamais parlé à un homme que
» j'estimasse, sans *trembler* que son jugement ne se
» rapportât pas au mien : je n'ai jamais rencontré
» personne qui partageât mon enthousiasme, que je
» n'aie été tenté *de le serrer entre mes bras et de*
» *l'embrasser.* » Diderot devoit être tenté d'embrasser bien des gens ; car il y en a beaucoup qui partagent, et avec raison, non pas son fanatique et grotesque enthousiasme, son espèce d'*illuminisme*, mais son admiration pour les ouvrages de Richardson. Du reste, comme il a toujours l'air de se piquer de bonne foi dans les plus grands excès, même de son charlatanisme, il convient tout simplement qu'il est *fanatique*, et c'est peut-être le premier à qui il soit arrivé d'en convenir ; mais cet aveu est une mauvaise précaution oratoire dans un éloge. Il ne pouvoit guère manquer de passer pour tel, et même pour un fou à lier, s'il est vrai, comme il le dit, qu'il n'ait jamais rencontré un Anglais, ou un Français qui eût voyagé en Angleterre, sans lui demander : *Avez-vous vu le poëte Richardson ? Avez-vous vu le philosophe Hume?* Ses amis devoient être véritablement effrayés lorsqu'ils le rencontroient ; car, si on l'en croit, la lecture des ouvrages de Richardson lui avoit laissé une mélancolie durable ; et quand on s'en apercevoit, et qu'on lui demandoit, ce sont ses termes : *Qu'avez-vous? Vous n'êtes pas dans votre état naturel.* Quand on l'interrogeoit sur sa santé, sur sa fortune, sur ses amis, il répondoit...... *O mes amis, Paméla, Clarisse et Grandisson sont trois grands*

drames! Ce panégyrique de Richardson passa pour un des morceaux les plus éloquens ; mais il faut avouer que c'étoit une singulière éloquence que celle de Diderot. Quelle tête ! Combien un tel crâne eût été digne de fixer les regards pénétrans et la main savante de M. le docteur Gall ! Et ce sont des déclamations de ce genre qui ont excité les applaudissemens, et modifié les opinions, le caractère et les mœurs d'une génération toute entière, dont l'esprit, le goût, et même la morale, étoient le jouet de quelques hâbleurs au ton impérieux, et à la voix retentissante !

Richardson méritoit de trouver un panégyriste plus sage et plus sensé, et je ne pourrois pas dire s'il en a été bien dédommagé, en trouvant un disciple, et un imitateur tel que Rousseau, qui non-seulement s'est trop écarté de son modèle sous le rapport de l'art, mais qui, sous le point de vue moral, ne sauroit lui être comparé : en effet, quel parallèle oseroit-on établir, à cet égard, entre *la Nouvelle Héloïse* et *Clarisse*, entre une composition qui inspire l'horreur du vice, de quelques brillantes couleurs qu'il puisse se revêtir, l'amour de la vertu, dans quelqu'extrémité d'opprobre et de misère qu'elle soit tombée, et un ouvrage où la vertu n'est qu'en paroles et le vice en action, où l'auteur est réduit à déguiser, à force de sophismes et de phrases, la mauvaise conduite de ses personnages ; à les ramener dans la voie du bien par des suppositions forcées, par des miracles ; à les y maintenir par une hypothèse purement imaginaire, et ne nous apprend, en somme, qu'à argumenter subtilement avec notre conscience, et à compter, dans nos écrits, pour notre retour à la vertu, sur des grâces spéciales, et sur des coups du ciel ?

Car, tel est le fond du roman de Rousseau, et l'on voit combien il est dangereux. Il est vrai qu'on y trouve beaucoup de morale dans le détail, que Julie est souvent une admirable *prêcheuse*, que par fois Saint-Preux est un prédicateur très-éloquent, et que milord Bomston lui-même, tout Anglais qu'il est, argumente merveilleusement contre le suicide; mais ce ne sont là que des phrases, et les phrases sont toujours foibles contre les faits et les exemples. Au contraire, dans Richardson, quoique Clarisse s'accuse aussi d'être un peu *prêcheuse*, la morale résulte sur-tout de l'action et des faits. Quelles vives images ne laisse-t-il pas dans l'esprit! De quels sentimens profonds ne pénètre-t-il pas le cœur! Il est impossible, après la lecture de son ouvrage, de ne pas abhorrer le désordre et le libertinage, et ne pas adorer la vertu, au milieu même des rudes épreuves où la Divinité la livre quelquefois ici bas (1). C'est déjà un grand avantage pour Richardson du côté du plan même, et de la composition; mais quelle énorme supériorité n'a-t-il pas par la variété infinie des caractères, par le nombre et la richesse des tableaux, par l'abondance des ressources qui lui servent à développer et à diversifier une seule et même situation? Rousseau n'est en comparaison qu'un génie sec et stérile, un foible copiste. Sa Claire, c'est miss Howe;

(1) On sent qu'un tel éloge n'a rien d'incompatible avec l'anathème général que les moralistes ont lancé depuis long-temps contre les romans. « Les meilleurs, dit un de nos critiques qu'on n'accuse pas » d'être trop scrupuleux, gâtent l'esprit et corrompent le cœur; leur » moindre mal est de faire perdre le temps, et on ne sauroit les écarter » des enfans avec trop de soin: mais il en est aujourd'hui des romans » comme des spectacles; on les trouve toujours fort honnêtes: les » parens ne voient pas pourquoi ils défendroient à leurs enfans ce » qu'ils se permettent à eux-mêmes; et en cela ils raisonnent d'après » le grand principe de l'égalité. » G.

mais quelle différence, quoique cette figure fût la plus facile à calquer! Sa Julie, c'est Clarisse. Seroit-il permis de comparer les deux personnages? Lovelace, le fier et odieux Lovelace, est bien un autre homme que ce petit précepteur spadassin, que ce jeune pédant, tout boursoufflé de métaphysique et de réthorique, qui sans cesse tranche du capable, et qui vient se faire berner dans un mauvais lieu de Paris. Mais à quoi serviroit-il de pousser plus loin ce rapprochement? La grâce et l'harmonie d'un style enchanteur ont pu seules couvrir la pauvreté des inventions de Rousseau; et Richardson nous ravit, et nous transporte même dans des traductions.

Il est vrai qu'on peut, avec M. de La Harpe, lui reprocher des longueurs. Il y a quelques lettres dans les premières parties que l'on voudroit élaguer, parce qu'elles ne servent ni au développement des caractères, ni à celui des situations. Je me garderais pourtant de pousser le dégoût et la sévérité aussi loin que l'illustre critique, dont je viens d'alléguer l'autorité : « Quoi, s'écrie-t-il, on arrive à la moitié de l'ouvrage, et l'action n'a pas encore fait un pas!.... » Jamais, non jamais je n'ai pu, malgré mes efforts » et mes résolutions, lire la dixième partie des trois » premiers volumes : à quelqu'endroit que j'ouvrisse » le livre, je me retrouvois au même point, et je revoyois les mêmes acteurs faisant et disant les mêmes » choses. » Il y a de l'excès dans cette censure : le vice de la prolixité n'est pas aussi sensible dans ces premières parties du livre, que le dit M. de La Harpe, parce que l'imagination riche et féconde de l'auteur a su y répandre et y prodiguer les tableaux, les scènes les plus capables d'attacher : tout s'anime et respire, tout vit sous son pinceau; on voit tout ce qu'il

raconte; on assiste, comme à autant de spectacles, à toutes les situations qu'il décrit; jamais l'art même de la poésie ne porta plus loin la magie des illusions. D'ailleurs, ne faut-il pas que Clarisse soit, en quelque sorte, fatiguée par la plus longue et la plus pénible lutte, pour se décider à cette fuite, qui devient le nœud de l'ouvrage? Et, n'étoit-il pas nécessaire que la peinture de ce combat fût très-développée, très-étendue, pour motiver solidement une démarche de cette nature, de la part d'une personne si vertueuse? C'est cette simplicité même dont M. de La Harpe semble faire un reproche à Richardson, qui, suivant moi, constitue le principal mérite de l'ouvrage, parce qu'elle est ornée et vivifiée par l'énergie des détails pittoresques.

Si l'on veut juger à quel point Richardson étoit un grand peintre, que l'on se donne la peine de comparer la description de la mort de Clarisse avec celle de la mort de Julie : la plume animée de Rousseau n'a rien produit, dans ce genre, de plus fort et de plus vif; mais de combien, à mon gré, l'écrivain anglais l'emporte sur lui! Voltaire lui-même, qui jeta quelquefois des traits de pathétique dans ses contes badins, n'a pas dédaigné, malgré le mépris qu'il affecte pour les ouvrages de Richardson, de lui emprunter quelques-unes de ses couleurs, pour peindre dans son roman de l'*Ingénu*, la mort de mademoiselle de Saint-Yves. Le tableau est d'un beau style et d'un grand effet; mais à côté de la mort de Clarisse, c'est l'essai d'un écolier, auprès d'un chef-d'œuvre de Raphaël ou de Michel-Ange. Rien ne fait mieux sentir que la lecture des ouvrages de Richardson, la vérité de cette maxime : *ut pictura poesis*. Y.

XVII.

Suite du même sujet. — *De l'Anglomanie.*

Les romans de Richardson, lorsqu'ils furent connus en France, vers le milieu du dix-huitième siècle, accrurent cette disposition qui commençoit à se développer alors dans la nation française, et qui lui faisoit accueillir, avec une admiration voisine de l'enthousiasme et du fanatisme, tout ce qui venoit des îles britanniques. Cet engouement pour la politique, les mœurs et la littérature anglaise, est un des traits les plus remarquables de l'histoire morale du siècle passé, comme une des sources les plus certaines des extravagances auxquelles nous nous sommes livrés en tout, et particulièrement en littérature. Le siècle de Louis XIV avoit puisé dans l'étude des anciens ce goût par qui le distingue; c'étoit en copiant les monumens de l'antiquité, qu'il en avoit égalé la régularité, la correction et la magnificence: quoique les littératures espagnoles et italienne fussent sorties de la barbarie avant la nôtre, après un coup d'œil jeté rapidement sur ces nouveaux modèles, et quelques imitations passagères de ce que l'Espagne et l'Italie avoient produit de meilleur, les écrivains français fixèrent leurs regards sur les chefs-d'œuvre de la Grèce et de Rome, pour ne plus les en détourner; mais leur postérité moins sage, séduite par le goût de la nouveauté, ferma l'oreille aux leçons des grands maîtres de l'antiquité, et dédaignant mêmes les beau-

tés et les grâces dont leurs illustres disciples avoient appris d'eux le secret, elle se tourna vers une littérature naissante, qui commençoit à jeter quelqu'éclat, lorsque la nôtre voyoit déjà pâlir sa splendeur. Cette *anglomanie* fit des progrès si effrayans, que Voltaire lui-même, qui en avoit donné le premier exemple, se crut obligé d'envoyer de Ferney à l'Académie une vigoureuse mercuriale composée contre les *anglomanes*, à l'occasion d'une traduction de Shakespeare. Nous avons vu le moment où une autre folie du même genre, et peut-être encore plus ridicule, alloit remplacer, dans la littérature, cette démence affoiblie, comme tout ce qui est violent, par son excès même; si une crise terrible n'avoit ramené les esprits dans la voie de la raison et du sens commun, nous tombions infailliblement dans la *germanomanie*.

Quand l'abbé Prévot, excellent écrivain, homme de beaucoup de goût, et très-bon romancier lui-même, traduisit les ouvrages de Richardson, il craignit que l'esprit français ne se revoltât contre les détails et les développemens de l'original: il adoucit quelques-uns des traits du pinceau anglais, et même il supprima quelques tableaux dont l'énergie lui parut trop vive et trop peu mesurée. On ne peut l'accuser d'avoir méconnu ce qui pouvoit plaire ou déplaire à notre nation, puisque, dans ses propres ouvrages, il a toujours si bien rencontré le point qui décide du succès; on ne peut pas le soupçonner non plus d'une foiblesse d'imagination qui lui auroit fait regarder comme excessives et outrées des peintures qui n'auroient eu que le degré convenable de coloris et de force: car il étoit lui-même un très-grand peintre. Ses romans sont remplis d'images et de traits dont la vigueur et

l'effet ne seroient pas indignes de Richardson; son genre se rapproche même quelquefois de celui de l'auteur anglais : le pathétique est son caractère, et les teintes les plus sombres se mêlent souvent, dans ses compositions, aux touches les plus brillantes. Il est donc probable qu'en abrégeant et en réformant les ouvrages de Richardson, et sur-tout *Clarisse*, il a moins suivi son propre goût que celui de la nation, qu'il avoit bien étudié. A l'époque où sa traduction parut, quelques-unes des préfaces de Voltaire avoient répandu dans les têtes françaises les premiers germes de ce goût anglais qui devoit dans la suite, prendre des accroissemens si extraordinaires; mais on n'étoit pas encore accoutumé à croire que les muses britanniques étoient faites pour donner le ton à la littérature française; et même, malgré la réputation d'Adisson et des autres écrivains qui fleurirent sous le gouvernement de la reine Anne, tout ce qui sortoit de la plume des auteurs anglais étoit, parmi nous, toujours un peu suspect de barbarie. Voltaire exaltoit les mœurs, le caractère, l'administration, le commerce de la nation anglaise avec un enthousiasme souvent ridicule; mais il faut lui rendre cette justice, que s'il parla quelquefois avec éloge de son goût, il accompagna toujours sa louange de certaines restrictions qui la rapprochoient de la vérité :

Sur votre théâtre infecté
D'horreurs, de gibets, de carnages,
Mettez donc plus de vérité
Avec de plus nobles images.
Addisson l'a déjà tenté :
C'étoit le poëte des sages;
Mais il étoit trop concentré.
. . . .
Polissez la rude action

De vos Melpomènes sauvages :
Travaillez pour les connoisseurs
De tous les temps, de tous les âges,
Et répandez dans vos ouvrages
La simplicité de vos mœurs.

C'est ainsi qu'il s'exprimoit dans sa fameuse épître dédicatoire à M. Falkener, marchand anglais. L'abbé Prévôt ne louoit Richardson, dans ses préfaces, qu'avec une sorte de retenue ; et même dans celle de *Grandisson*, rappelant une fiction du *Boccalini*, qui disoit qu'un bloc de marbre renferme toujours une belle statue, et qu'il ne s'agit que de savoir l'y trouver, il fait l'application de cette espèce de parabole aux ouvrages du romancier anglais : il faut avouer que la comparaison étoit dure et injuste. Les romans de Richardson ne sont rien moins que des masses informes et brutes ; c'est tout ce qu'on pourroit dire des tragédies de Shakespeare ; mais le traducteur vouloit à la fois flatter le goût de ses contemporains, justifier les retranchemens considérables qu'il s'étoit permis, et peut-être faire valoir son travail. Au reste son élégante et agréable traduction nous apprit à distinguer dans la littérature anglaise un auteur dont toutes les littératures pourroient s'honorer, et nous inspirer le désir de connoître Richardson tout entier.

Ce désir devint même un fanatisme, qui tourna au profit de l'enthousiasme que nous commencions à éprouver pour toutes les productions anglaises : la gloire de Richardson acheva de nous éblouir, et couvrit à nos yeux les défauts de la littérature britannique. Ce fut vers 1750 que l'abbé Prévôt publia sa traduction : époque fameuse, et par les nouveaux titres dont s'enrichissoient alors les lettres françaises et par l'essor que prirent, vers le même temps, ces

opinions nouvelles qui devoient avoir une influence si puissante sur le caractère, le goût, les mœurs de notre nation, et préparer les bouleversemens dont nous avons été témoins. Que n'avons-nous du moins borné notre enthousiasme à des romans !

M. Letourneur qui se chargea d'être auprès de nous un interprète plus exact et plus fidèle de Richardson, n'avoit pas, à beaucoup près, le talent de l'abbé Prévôt ; son style manque de variété et de flexibilité ; le ton de chacun des personnages paroît mieux saisi dans la traduction de son prédécesseur ; les nuances y sont marquées avec plus de finesse, de précision, de grâce et de goût. Le nouveau traducteur avoit, du reste, toutes les qualités requises pour s'approcher du sanctuaire de la littérature anglaise, et pour nous en révéler les mystères ; c'étoit un véritable initié, un adepte, un anglomane fougueux ; c'est à lui que nous devons et l'*Ossian*, et l'*Young*, et les *Méditations d'Hervey*, et les *Poésies galliques*, et le *Shakespeare ;* traductions utiles sans doute, mais qui étoient moins propres à former notre goût qu'à rembrunir notre caractère, et qu'on peut regarder comme les principales sources de ce genre *rêveur* et *mélancolique* dont on a voulu faire dans ces derniers temps, le supplément du goût et du génie. Ses préfaces et ses dissertations sont de vraies poétiques à l'usage des écrivains qui veulent être barbares. On n'a jamais poussé plus loin la franchise du mauvais goût : M. Letourneur est, avec M. Mercier, un des prédicateurs les plus hardis des mauvaises doctrines littéraires qu'ait enfantées le dix-huitième siècle. Ses paradoxes donnoient la fièvre à Voltaire, qui écrivoit à M. de La Harpe : « Il appelle Shakespeare le dieu du théâtre ! Il sa-

» crifie tous les Français, sans exception, à son idole,
» comme on sacrifioit des cochons à Cérès! Le sang
» pétille dans mes vieilles veines en vous parlant de
» lui. S'il ne vous a pas mis en colère, je vous tiens
» pour un homme impassible, ce qu'il y a d'affreux,
» c'est que le monstre a un parti en France. » La lettre entière est un tissu d'injures violentes et cyniques: mais si la colère de Voltaire n'est pas polie, il faut convenir que jamais elle ne fut plus juste.

Quand même le roman de Clarisse n'eût pas mérité d'être traduit en totalité, M. Letourneur, entraîné par l'esprit du moment, et par son propre enthousiasme, n'auroit pas manqué d'associer le chef-d'œuvre de Richardson à tous les autres ouvrages anglais qu'il faisoit passer dans notre langue; mais dans cette circonstance, son admiration aveugle pour la littérature anglaise ne l'a point égaré: le zèle le moins réfléchi s'est conduit comme auroit pu le faire le goût le plus éclairé; les nouveaux morceaux de Richardson qu'il découvroit à nos yeux étoient de nouvelles beautés qu'il dévoiloit; et sa traduction de *Clarisse* servit à montrer combien avoient été vains les scrupules de l'abbé Prévôt. Richardson est un si grand peintre que, sous sa plume éloquente et énergique, les moindres détails, comme nous l'avons dit, deviennent intéressans. En lisant la traduction de M. Letourneur, qui a eu soin d'indiquer les endroits omis par l'abbé Prévôt, on reconnoît souvent que ce dernier écrivain a été dirigé, dans ses nombreuses suppressions plutôt par l'envie d'abréger, que par le dessein de retrancher des choses véritablement inutiles; et plus souvent encore on regrette qu'il n'ait pas employé l'élégance et la vivacité de son style à reproduire des tableaux pleins

d'ame et de vérité, qu'il a trouvé sans raison trop peu conformes à notre goût et à nos mœurs. Dans la description, par exemple, de la mort de Clarisse, quand le lecteur profondément ému s'attache aux plus petites circonstances, quand le cœur attendri par le plus puissant de tous les intérêts, ouvert aux impressions les plus pénétrantes, est en quelque sorte avide des moindres particularités, pourquoi l'abbé Prévôt s'amuse-t-il à lui dérober des plaisirs, en effaçant tantôt un trait, tantôt un autre, comme si chacun de ces traits, distribués par l'habile pinceau de l'auteur original, ne concouroit pas à l'effet général d'une si touchante peinture ? C'est par ces détails même que l'auteur prépare le dernier coup qu'il porte à votre sensibilité, en vous disant, par la bouche d'un de ces personnages : « ...... Elle » est partie pour une meilleure vie, à quarante minu- » tes précises après six heures du soir, à sa montre, » qui étoit posée sur la table ! ..... Ainsi a fini miss » Clarisse Harlowe, dans la fleur de la jeunesse et » de la beauté. Si l'on considère un âge si tendre, » elle n'a laissé personne après elle qui la surpasse » en étendue de connoissances et en jugement; per- » sonne qui l'égale peut-être en vertu, en piété, en » douceur, en politesse, en générosité, en discré- » tion, en charité vraiment chrétienne, jointe à une » modestie qui relevoit en elle tant de qualités, une » humilité extraordinaire, sans l'empêcher de faire » éclater dans l'occasion une rare présence d'esprit » et une vraie grandeur d'ame; on peut dire qu'elle » étoit non-seulement l'honneur de son sexe, mais » l'ornement de la nature humaine. »

Je pourrois m'étendre beaucoup sur les suppressions que l'abbé Prévot a cru devoir faire, et par

lesquelles il a moins réformé que gâté le chef-d'œuvre de Richardson : je dirai seulement que quiconque cherchera la traduction la plus abrégée et la plus courte d'un tel ouvrage, n'est pas capable d'en sentir et d'en apprécier tout le mérite : la vie humaine, c'est-à-dire tout le cœur humain, est là ; c'est la production de l'imagination la plus riche, réunie à la plus profonde philosophie, et réglée par un art fort supérieur à toute la sagesse de la littérature vulgaire. Richardson, comme Homère, accable de son génie ceux dont l'esprit vétilleux cherche des défauts et des foiblesses parmi tant de beautés : combien son ouvrage renferme de peintures admirables, diversifiées à l'infini, et merveilleusement contrastées ! Quels tableaux que ceux de la mort de l'infâme Saint-Clair, de Clarisse, de Belton, de Lovelace ! Quelle punition ce dernier reçoit de la main d'un honnête homme, du colonel Morden, le cousin de Clarisse ! « Ayant » reçu un premier coup d'épée très-dangereux, il » jura que ce n'étoit qu'une piqûre d'épingle ; sur » quoi, faisant une autre passe, le colonel la reçut » sous le bras avec une dextérité merveilleuse, et » lui enfonça son épée au milieu du corps. Il tomba » aussitôt en disant : « La fortune est à vous, Mon» sieur. Son épée glissa de ses mains ; M. Morden jeta » la sienne, et courut à lui, en lui disant : *Monsieur* » *vous êtes un homme mort ; implorez la miséricorde* » *du ciel !* » Comme ces mots, si simples, retentissent long-temps dans l'âme du lecteur ! Y.

XVIII.

Gabrielle de Vergy. — *De la bienfaisance théâtrale.*

On remarque dans cet ouvrage les principaux vices de la nouvelle école tragique, fondée par Voltaire : ces vices sont des déclamations hypocrites, un pathétique faux et outré, une morale corrompue. Gabrielle de Vergy est une femme qui n'aime point son mari, qui conserve au fond du cœur une passion coupable ; elle reçoit même chez elle son amant, et s'entretient long-temps avec lui des douceurs de l'amour platonique. Un auteur du siècle précédent, où n'auroit pas osé produire sur la scène un personnage d'un si mauvais exemple, ou du moins lui eût donné les plus vifs remords ; mais du temps de Dubelloy, les passions étoient regardées comme les élans d'une ame noble, les devoirs comme des entraves honteuses, et les égaremens du cœur passoient pour les mouvemens légitimes de la nature. Eclairé par cette nouvelle doctrine, le poëte n'a pas eu de peine à faire de cette épouse très-équivoque un modèle de vertu, une auguste princesse qui se croit très-supérieure à son mari, et semble en avoir pitié.

Cette métamorphose se fait par une qualité magique, qu'on appelle *la bienfaisance.* C'est en prodiguant à l'humanité souffrante des dons qui ne coûtent rien à l'auteur, que la femme la plus galante, disons mieux, qu'une fille de joie devient la plus vertueuse des héroïnes : on réduit tout le code des devoirs du sexe à la seule obligation de faire des heureux ; l'hu-

manité est pour les femmes toute la loi. Il semble cependant que Gabrielle, animée du désir de répandre le bonheur sur tout ce qui l'environne, auroit dû commencer par son mari. Pourquoi ces femmes, si ardentes à faire du bien, ne donneroient-elles pas la préférence à leur famille sur des étrangers ?

Je sais qu'il est dit dans le code des chrétiens, que l'aumône couvre la multitude des iniquités ; mais ce seroit pervertir le sens de cette maxime, que de s'imaginer qu'on puisse avec de l'or s'exempter de ses devoirs : les bienfaits versés sur le pauvre peuvent solliciter l'indulgence pour les fautes commises, mais ne donnent point le droit d'en commettre. Cet empressement de Gabrielle à consoler les malheureux, n'empêche pas qu'elle ne soit très-condamnable lorsqu'elle fait le malheur de son mari, et verse le fiel et l'amertume dans le cœur qui devoit attendre d'elle les plus douces consolations.

Voilà ce que disent la raison et la vertu ; mais le nouvel alcoran poétique et philosophique a d'autres principes : on n'a rien à reprocher à l'épouse la plus criminelle ; elle devient une femme acccomplie quand elle peut dire à son époux, avec une emphase doctorale :

Fayel, la bienfaisance est un besoin de l'ame !
Heureux, elle nous rend notre bonheur plus doux,
L'étend, le multiplie, en prévient les dégoûts ;
Malheureux, elle charme et suspend nos misères :
On ressent moins ses maux en consolant ses frères !

Une femme peut avoir vingt amans, pourvu qu'elle console ses frères ; elle ne peut que s'applaudir de sa vertu. Qu'a-t-elle à se reprocher, sinon le plaisir qu'elle a fait ? Cette morale, toute ridicule qu'elle est, non-seulement est supportée au théâtre, mais accueillie

avec transport comme le sublime de la plus aimable philosophie.

Je sais que Lachapelle, Lagrange-Chancel, Campistron, sont de fades galans et de foibles imitateurs de Racine ; mais s'ils n'excitent pas des sensations bien vives, du moins ils n'égarent pas nos idées, ils ne corrompent point ni l'esprit, ni le cœur ; s'ils ne sont pas fort tragiques, du moins ils sont décens et honnêtes ; ils ne connoissent point cette hypocrisie dangereuse qui couvre le vice des apparences les plus aimables. Nos modernes offrent des situations plus vives, des passions plus violentes ; mais ils nous donnent pour des vertus ce que nous devons regarder comme des foiblesses ; ils nous persuadent qu'on ne peut résister aux tyrans impérieux de l'ame ; ils détruisent la liberté, et par conséquent la morale. Gabrielle déclare, pendant tout le cours de la pièce, qu'il lui est impossible de vaincre son amour : elle peut donc s'y abandonner impunément. Quelle leçon pour les femmes et les filles ! Elle meurt au dénouement ; mais sa mort est un malheur, et non pas une punition. L'Être-Suprême met donc dans notre cœur des sentimens que nous ne pouvons maîtriser ? Quelle apologie pour tous les crimes ! C'est un jansénisme poétique, dont les conséquences sont très-funestes.

On distingue dans cette tragédie une sentence qui a fait fortune, et qui n'en est pas moins fausse :

> Hélas ! qu'aux cœurs heureux les vertus sont faciles !

Le vers qui précède détermine ce que l'auteur entend par cœurs heureux :

> Si vous m'aimiez, mes jours seroient purs et tranquilles.

Les cœurs heureux sont donc les amans aimés ; et la pensée est que les vertus sont faciles pour ceux

qui sont aimés de leur femme ou de leur maîtresse : ainsi, les époux et les amans malheureux se trouvent presque condamnés au vice par l'extrême difficulté qu'ils éprouvent à pratiquer la vertu. C'étoit déjà une assez grande infortune pour les amoureux de n'être pas aimés : voilà Dubelloy qui achève de les désespérer, en leur rendant la vertu presque impossible.

J'avoue que je ne vois pas comment il est plus facile à un homme d'être vertueux, parce qu'il est heureux en amour ; une expérience constante atteste que les plus honnêtes gens ne sont pas toujours les plus séduisans et les plus habiles dans l'art de se faire aimer des femmes :

> Et toujours les plus aimables
> Sont, hélas ! les plus coupables.
> C'est dommage, en vérité,

dit la soubrette dans les *Evénemens imprévus*. Ce qui rend à un homme les vertus faciles, c'est une bonne éducation, c'est un heureux caractère, c'est une belle ame, et non pas le bonheur de plaire à une femme : bonheur qui, comme la fortune, est souvent le partage des plus indignes ; l'amour n'est pas moins aveugle que Plutus.

Il est vrai que le désespoir amoureux conduit souvent au crime ; mais il est faux en général que les succès en amour inspirent le goût de la vertu : seulement il arrive quelquefois qu'un amant, épris des charmes d'une femme vertueuse, affecte, pour gagner son cœur, les vertus qu'elle estime le plus. Fayel, par exemple, est tenté de devenir bienfaisant pour plaire à la bienfaisante Gabrielle ; il lui dit, dans l'enthousiasme d'une noble émulation :

> Tu m'as fait imiter ta noble bienfaisance ;
> Je veux la surpasser : ah ! vois pour l'indigence,

Pour mon peuple épuisé, tous mes trésors s'ouvrir:
Je ferai des heureux, ce sera m'enrichir !

Ce qui prouve combien il importe à un homme de choisir, pour l'objet de son amour, une femme vertueuse; mais il est ridicule de dire, en général, que la vertu est facile pour les amans heureux : c'est une morale de théâtre qui n'en est pas moins impertinente. Dans toutes nos pièces, l'amant favorisé est toujours le plus honnête homme du monde. *Si quelque malheureux*, dit J. J. Rousseau, *brûle d'un feu non partagé, on en fait le rebut du parterre : on croit faire merveille de rendre un amant estimable ou haïssable, suivant qu'il est bien ou mal accueilli dans ses amours.* Les Grecs, dont nous nous moquons tant, auroient bien ri à leur tour de notre doctrine galante et de nos folies amoureuses; ils auroient jugé que de pareilles tragédies étoient faites pour être jouées devant les femmes et les eunuques du roi de Perse.

G....

XIX.

Vues générales des Maisons de Commerce de Paris les mieux décorées.

Révolution dans les mœurs des Commerçans de Paris.

Le commerce de Paris est-il devenu plus florissant depuis trente ans? Ceux qui l'exercent de nos jours sont-ils plus consciencieux quand ils vendent, moins sujets à manquer à leurs engagemens quand ils ont acheté? Amassent-ils des fortunes plus solides, pré-

parent-ils à leurs enfans de meilleurs établissemens, vivent-ils plus contens, meurent-ils plus tranquilles que n'ont fait leurs devanciers? Je ne sais et me garde de rien préjuger; je remarque seulement que le nombre des boutiques s'est prodigieusement accru, que la dépense de ces maisons et le luxe personnel des marchands ne cessent d'augmenter depuis trente ans.

Dans ce temps encore, le marchand assez riche pour occuper plus que le rez-de-chaussée, une arrière-salle et l'entresol au-dessus, dans le quartier affecté au genre particulier de son commerce, avoit, outre sa boutique un magasin au premier étage. Des tablettes de sapin pour ranger les marchandises, deux longues tables de chêne, quelques chaises de cuir ou de paille, une petite table à écrire, composoient tout l'ameublement de cette seconde pièce : c'est là que des femmes et quelquefois des jeunes gens, qu'on appeloit garçons-marchands, pesoient la laine et le brocard aunoient la toile ou le drap sous les yeux du maître. La maîtresse de la maison se tenoit d'ordinaire dans la boutique, pour répondre aux demandes du passant, et avoir les yeux ouverts sur ceux qui sortoient : c'étoit là sa seule occupation; mais elle duroit tout le jour. Cette boutique de plain-pied à la rue, sans aucune fermeture, étoit aussi peu meublée, aussi enfumée que le magasin. Le marchand citadin affectoit cette simplicité comme l'indice de la longue continuité dans sa famille d'un même commerce, qu'aucun accident n'avoit interrompu : il dédaignoit et laissoit au forain le luxe du luminaire et d'une propreté plus recherchée. Pour lui, sa boutique ouverte depuis le matin au

vent et à la froidure, se fermoit à la chute du jour. Cet esprit d'économie, ces habitudes laborieuses se sont conservés long-temps parmi les marchands de Paris, et distinguoient encore les plus considérables à une époque où les rangs commençoient à se confondre, où le caractère propre à chacune des autres professions, étoit déjà presqu'entièrement effacé. Durant l'hiver rigoureux de 1784, on voyoit encore, rue Saint-Honoré et dans les rues adjacentes, quelques-unes de ces boutiques ouvertes, où une mère et ses filles passoient les jours entiers, sans autre moyen de se chauffer qu'un peu de charbon dans une poêle de cuivre; et dans le même temps un marchand du voisinage étoit honni de ses confrères, parce qu'il portoit avec un habit de soie, les cheveux longs, costume réservé à l'homme de robe. Sans doute le mouvement général de la révolution eût suffi pour déraciner ces derniers restes des vieilles habitudes; il me semble cependant qu'on peut aussi attribuer à quelques circonstances particulières la métamorphose si prompte et si grande d'une classe de citoyens qui avoit résisté jusque-là avec une courageuse persévérance au torrent des innovations.

Indépendamment des marchands formés en corporations, Paris avoit eu long-temps ses foires, qui se tenoient à des époques fixes, et assez fréquentes pour que ceux qui passoient de l'une à l'autre y trouvassent une occupation suffisante pour les faire vivre toute l'année. Mais les franchises accordées à ces sortes de marchés perdent peu à peu leur prix, à mesure que les règlemens sur le commerce en général se supprimoient ou tomboient comme tout le reste, en désuétude, on s'en étoit insensible-

ment dégoûté; enfin, le temps étant venu qu'un prince du sang royal pût convertir en une halle le jardin qu'il tenoit à titre d'apanage, la plupart de ces marchands ambulans se fixèrent au Palais-Royal, et sans rien changer à leurs habitudes, ils portèrent à cette foire perpétuelle, avec leur oripeau, les mœurs ordinaires aux forains. Le public d'abord en défiance, finit par s'accoutumer si bien à ces nouveaux venus, que le marchand ancien domicilié fut forcé de les imiter sous peine de se voir délaissé. Il fallut renoncer aux vieilles mœurs, abandonner la demeure héréditaire, aller s'établir au Palais-Royal ou dans les quartiers environnans, et rivaliser d'éclat et de luxe à l'envi l'un de l'autre.

Les glaces de grand volume, le bronze ciselé, le cristal taillé en lustres, le marbre et les bois précieux enrichis de sculptures, les peintures d'Herculanum et de Pompeïa, devinrent les ornemens ordinaires de la boutique du parfumeur, du marchand d'indienne, du fripier et du marchand de modes; car il fut reconnu que le génie des femmes n'a point la vigueur et l'élévation nécessaires pour chiffonner la gaze et le ruban : ce sont des hommes qui exercent à présent cette forte industrie; et quand un seul ne peut suffire il y emploie des commis. Il y a telle de ces boutiques dont la décoration et l'ameublement valent beaucoup plus que tout ce qui s'y vendra dans le cours d'une année, où la dépense et le gaspillage en étalage, en luminaire, en parure pour la marchande, en toilette pour le marchand et les commis, absorbent bien au-delà du bénéfice qu'il y auroit à faire légitimement sur la vente des marchandises. Ceux qui se

ruinent à cette conduite *libérale* trouvent des successeurs qui les imitent : une boutique tenue sagement par des gens simples et modestes est aujourd'hui une chose rare et qui devroit appeler l'attention du public.

Mais, en comparant le luxe et les mœurs de nos jours à la simplicité et à la modestie des temps passés, il est juste de prendre en considération les progrès de l'industrie et la révolution qui s'est opérée dans les arts depuis un demi-siècle.

Si l'architecture et la sculpture, considérées dans leurs grands monumens, ne diffèrent point sensiblement de ce qu'elles étoient parmi nous au temps de Pigal et de Soufflot, on peut remarquer du moins que ces deux arts se sont singulièrement perfectionnés dans leur application aux choses d'agrément et d'un usage commun. Nous avons un plus grand nombre de bons ouvriers constructeurs dans tous les genres; l'architecte trouve plus facilement des menuisiers et des serruriers pour exécuter ses plans les plus délicats, qu'il n'a besoin que de leur faire voir : il n'est même pas rare de rencontrer de ces artisans qui se passent des plans de l'artiste; presque tous savent dessiner ou se faire entendre d'un dessinateur subalterne; et plusieurs ont un goût, une intelligence qui contrastent singulièrement avec la rudesse de leur profession.

Le fondeur, le ciseleur, l'ébéniste, ne savoient faire et ne connoissoient que les enroulemens semi-gothiques, les groupes d'objets inanimés, ou tout au plus de quelques animaux; ils exécutent aujourd'hui la figure en pied, et sont familiers avec ce que l'antiquité et les plus grands artistes modernes ont laissé d'ornemens élégans. L'usage du tour de

l'estampe, de l'emporte-pièce, leur est devenu facile; ils les emploient dans une foule d'occasions à la place de procédés plus dispendieux, plus longs, et d'un succès moins certain. La plastique (1) perfectionnée, fournit et multiplie, presque pour rien, les bas-reliefs, les frises, les chapitaux, qu'il falloit sculpter à grands frais dans la pierre ou dans le bois. Ainsi nous donnons à nos maisons un aspect pittoresque, nous les distribuons commodément, nous les meublons élégamment avec aussi peu de frais que nos pères en faisoient pour être logés moins à l'aise et moins agréablement. Si donc les progrés du luxe ne se faisoient remarquer que dans ces choses, il y auroit plutôt raison d'y applaudir que de s'en plaindre.

Mais ce qui est plus surprenant que tout le reste, c'est l'essor qu'a pris la peinture. Les camées à figures antiques, le relief des peintures monocromes (2), les prestiges de perspective que j'ai vu faire la gloire des expositious solennelles, sont un jeu pour cette foule de jeune gens qu'un enthousiasme inconsidéré, des encouragemens peu réfléchis, jettent incessamment dans cette décevante carrière des arts, et que le besoin ramène à la condition d'artisans, lorsque les perfides conseils de la misère ne les entraînent pas du vice au crime. Je ne dirai point que plusieurs enseignes des maisons de Paris sont des tableaux de plus de prix que ceux de quelques maîtres admirés au milieu du siècle dernier; mais je pense que quelques-unes sont des ouvrages d'un meilleur style, de plus d'effet, et qui doivent donner à l'étranger qui les voit

(1) L'art de mouler en plâtre, en carton, en colle, etc.

(2) Peinture d'une seule couleur, comme celles qui imitent les bas-reliefs en plâtre ou en bronze.

pour la première fois, une plus haute idée de notre école, que ne pouvoit faire il y a cinquante ans, une exposition au salon. M. B.

XX.

Histoire merveilleuse et véritable d'un Actionnaire de la Banque Lafarge, *écrite par lui-même.*

J'AI toujours singuliérement aimé à lire les prospectus, parce qu'ils sont presque toujours écrits dans un style pur, élégant et fleuri, qui gagne l'esprit et qui va au cœur. Cette lecture m'a coûté beaucoup d'argent, à la vérité; car je n'ai jamais manqué de me laisser aller à la séduction et d'aller porter mes fonds à tous les établissemens qui se sont présentés, sans que jamais il me soit resté autre chose que le souvenir que laisse une lecture délicieuse. Mais cela ne m'a point dégoûté, Dieu merci! La tontine Lafarge s'est offerte à moi avec des périodes extrêmement arrondies, harmonieuses et embellies de tous les prestiges de l'éloqnence. D'ailleurs elle promettoit des avantages pécuniaires au-dessus de ceux des autres tontines, et qui sembloient avoir une base d'autant plus solide qu'elle étoit fondée sur la fragilité de la vie humaine. On me flattoit, d'après les calculs perfectionnés de MM. de Buffon et de Parcieux, que, sur cent accionnaires il en mouroit régulièrement six pour cent, et qu'il y auroit par conséquent une réversibilitéconstante et uniforme des actions des morts sur les actions des vivans. Fort de ce calcul, je me précipitai sur la banque Lafarge, et je priai ces mes-

sieurs de vouloir bien convertir sur-le-champ le reste de mon bien en tontine; à quoi ils voulurent bien consentir en me gratifiant, par-dessus le marché, de plusieurs exemplaires de leur prospectus, dont l'élégance me frappa de nouveau.

Je me retirai tranquille chez moi, attendant qu'il plût à mes camarades de *s'éteindre* dans la proportion stipulée dans mon bref. Au bout de l'année, me trouvant avoir besoin de fonds, je me présentai à la banque. Je demandai honnêtement si la mortalité humaine alloit son petit train, s'il y avoit de quoi vivre avec les morts, et je m'informai avec empressement de l'état de la santé de cent dix-neuf mille quatre cent soixante-huit personnes composant la masse des actionnaires, sans me compter. Un commis à qui je m'adressai me dit qu'il m'étoit bien obligé, de leur part, de ma politesse, que tous se portoient à merveille, et il m'exhiba des registres mortuaires en blanc. A la bonne heure, lui dis-je : l'année suivante me dédommagera, car il faudra nécessairement qu'on y meure à douze pour cent, autrement il y auroit erreur et lésion; je repasserai. Je repassai en effet six mois après, ayant senti augmenter mes besoins. J'obtins la même réponse, et les actionnaires sembloient s'être donné le mot pour jouir de la meilleure santé. Pour le coup je me retirai un peu piqué. J'en voulois surtout à MM. de Buffon et de Parcieux, que je regardai comme les seuls coupables et comme ayant induit en erreur M. Lafarge sur la *moyenne proportionnelle de la longévité* des hommes, et sur la délicatesse de leur santé. Cependant j'étois talonné par mille besoins, et j'avois, pour mon compte, la mort sur les lèvres. C'étoit bien une espèce de

consolation pour moi, qui suis né bon et sensible; car, disois-je, si personne ne veut mourir pour m'obliger, je mourrai moi-même, et cela obligera quelque malheureuse famille sur qui retombera mon action. J'ai dit que j'avois là mort sur les lèvres, mais elle ne voulut pas aller plus loin : je restai debout et assez vivace. Cela me parut d'autant plus étonnant, que je ne mangeois presque point, n'ayant pas l'occasion de dîner *gratis*, et n'étant affilié à aucune société épicurienne. Il ne restoit presque plus rien dans mon domicile qu'une couchette et des prospectus; je jugeai qu'il y avoit là-dessous quelque chose de surnaturel; mais ne pouvant deviner ce que c'étoit, le désespoir me prit un matin; je formai le projet de me jeter par ma fenêtre, qui étoit située avantageusement à cinquante degrés au-dessus de l'entresol. Après avoir fait quelques dispositions testamentaires, je me mis en train et pris mon élan, je ne languis pas beaucoup en l'air; cependant j'eus encore le temps d'y faire quelques réflexions sur les tontines en général, et sur la tontine Lafarge en particulier; je sentis parfaitement que ma vitesse étoit multipliée par ma masse, et je m'attendois bien à arriver sur le pavé en capilotade; mais voyez un peu la singularité de ma destinée : au moment de ma chute, une charrette à foin passa sous mes fenêtres, je tombai dessus; et au lieu de me faire le moindre mal, je me donnai au contraire une secousse agréable qui me remit les humeurs en équilibre et qui me fit un bien infini. Cela me raccommoda un peu avec la vie, et je résolus de la conserver, quoiqu'elle fût à charge à plus de cinquante familles honnêtes, intéressées comme moi à la mortalité humaine. Je me mis à

voyager: pour m'étourdir un peu sur ma situation; espérant trouver du moins à mon retour, les registres de la banque en meilleur état, d'autant mieux que je laissois alors mon pays (c'étoit en 1793) dans des dispositions assez meurtrières. Je partis après avoir emprunté quelqu'argent, et avoir donné pour caution mes espérances bien légitimes. Je n'avois d'autre passe-port que mes coupons d'actionnaire. Je fus arrêté à toutes les municipalités de ma route; mais sur le simple vu de mes coupons, on jugea que je n'étois pas né dans la classe suspecte des riches; on crut voir que je n'avois rien, et on me relâcha partout

J'arrivai à Bordeaux, où, après m'être reposé un instant, j'allai m'informer s'il ne partoit point quelque vaisseau pour les Antilles. On me dit que la frégate l'*Impérissable* étoit sur le point de faire voile pour Saint-Domingue, et que j'avois une heure pour faire mes malles. Je n'en pris pas tant, et je fus prêt à être embarqué sur-le-champ. Après trois jours de navigation heureuse, nous fumes accueillis par une tempête horrible, qui nous mit bientôt dans le plus grand danger. L'*Impérissable* avoit déjà beaucoup souffert dans ses autres voyages et ne put lutter long-temps contre la tourmente. Elle finit par couler à fond et par périr tout entière. L'équipage périt aussi. Seul, je m'accrochai, comme par miracle, au mât de misaine, qui flottoit au gré des ondes déjà apaisées; ensuite, m'étant saisi d'un longue perche qui me servit de balancier, je me mis à me promener; tout droit, de long en long, sur ce mât, à l'imitation de *Forioso*. On juge des réflexions que je dus faire dans cette position extraordinaire, au milieu de l'im-

mense Océan, et ne devant pas espérer de faire une promenade bien longue faute de nourriture, et pouvant perdre l'équilibre à tout moment, malgré le secours de mon balancier. Mais, quelle fut ma surprise, de voir arriver de loin un petit vaisseau. Je me hâtai de faire des signaux de détresse, et d'arborer, pour ainsi dire, pavillon d'actionnaire en faisant brandir en l'air mes coupons de banque et mon mouchoir de poche. Je fus donc encore miraculeusement sauvé, recueilli et amené sain et sauf à ma destination, ne sachant que penser et que dire d'une aussi incroyable aventure.

Saint-Domingue étoit, au moment où j'y arrivai, dans l'état le plus déplorable. Je me fis conduire au quartier Jérémie, où je devois avoir quelques colons de ma connoissance. Je n'y fus pas plutôt arrivé, que des nègres furieux et révoltés se mirent à égorger tous les blancs, sans distinction de sexe ni d'âge. J'étois assurément plus blanc que personne, d'après mon extrême pâleur et l'air exténué que j'avois. J'attendois mon tour avec résignation, et je tendois déjà la gorge de la meilleure grâce du monde. Je la tendis inutilement. Je dis à un nègre marron qui s'avançoit vers moi, enivré de carnage, qu'il étoit bien malheureux pour un actionnaire de la banque Lafarge de mourir à la fleur de son âge, uniquement parce qu'il avoit eu le malheur de naître avec une peau un peu plus belle que celle d'un Africain. Je n'eus pas plutôt dit ces paroles, que le nègre prit une figure riante et me sauta au cou, pour m'embrasser de la manière la plus aimable, au lieu de me dévorer et de me mettre en pièces. Il me prit dès lors sous sa protection,

et je restai seul de ma couleur dans le quartier Jérémie, avec la plus parfaite sécurité.

Ennuyé de ce séjour, aussi triste que son nom sembloit l'annoncer, je profitai du premier vaisseau qui partoit pour la France, songeant que j'avois assez voyagé, et étant bien aise de venir m'occuper de mes petites affaires. Je fus bientôt de retour à Bordeaux, sans avoir éprouvé le moindre accident. Me trouvant au spectacle, dans cette ville, le jour de mon arrivée, j'eus le malheur de marcher, par mégarde, sur le pied d'un gascon qui étoit à côté de moi. Il trouva en cela son honneur tellement compromis, qu'il me dit à l'oreille que j'étois un lourdeau, que j'aurois la bonté de le suivre, et qu'il alloit m'apprendre à marcher. Je le suivis, et il fut convenu, en chemin, que nous nous enfoncerions l'un ou l'autre une épée dans le ventre, jusqu'à ce que mort s'en suivît. Arrivés sur le champ de bataille, je dis à mon homme : Mon cher, je me bats à regret contre vous; je vous tuerai, j'en suis sûr; les actionnaires de la banque Lafarge sont heureux, et j'ai l'honneur d'être un des actionnaires de cette banque. Eh ! qu'a de commun, me répondit-il, cette banque avec notre affaire : il n'y a point d'actionnaire qui tienne; allons, en garde! Il n'y avoit rien à répliquer, je me mis en garde. Je n'avois jamais manié d'épée, ayant passé ma vie la plume à la main, dans les calculs et les spéculations. Je n'eus pas plutôt allongé le bras, que mon gascon se trouva enfilé jusqu'à la garde, comme si on l'avoit embroché exprès. Je retirai mon épée de son corps avec beaucoup de peine, et il tomba mort et noyé dans son sang. Cela m'af-

fecta vivement, d'autant mieux qu'il n'étoit point actionnaire, et que je ne gagnois absolument rien à sa mort. Je n'eus rien de plus pressé après cette affaire que d'arriver à Paris. Mon premier soin, comme on peut croire, fut de me présenter à la banque où j'avois affaire. J'avois, en entrant, le pressentiment singulier que je trouverois les choses dans l'état où je les avois laissées. On me dit, en effet, qu'il n'y avoit rien de nouveau, qu'on étoit désolé, mais que les actionnaires de la banque avoient tous l'ame chevillée dans le corps. Cela ne m'étonne point, répondis-je, je l'aurois parié. Vous pouvez vous flatter d'avoir une banque unique dans son espèce, et je ne voudrois pas, pour un empire, n'être pas couché tout de mon long sur votre grand-livre. Enfin, après des réflexions plus profondes, rentré chez moi, il ne me fut pas difficile de reconnoître, comme on dit, le doigt de Dieu dans la banque Lafarge, et de voir que, décidément, l'immortalité nous étoit accordée en faveur de nos *bonnes actions*...... Ce qui fait bien voir qu'il ne faut jamais, encore une fois, négliger de lire les prospectus, et de porter son argent aux différens particuliers qui font des spéculations de finance. B...x.

XXI.

Fragmens d'une dissertation sur l'Argent et le Prêt à intérêt. (1)

C'EST avec beaucoup de raison que l'auteur d'un ouvrage récent sur le prêt à intérêt, a comparé la tolérance de l'usure à la tolérance du divorce.

(1) La nature même du sujet a entraîné l'auteur dans des détails

La religion, qui connoît ses enfans et le fonds inépuisable d'inconstance et de cupidité que renferme le cœur de l'homme, avoit placé le bonheur de l'homme dans la force répressive de la société, et posé au-devant de ses passions, comme une barrière insurmontable, la défense du divorce, et la défense du prêt à intérêt sans motifs légitimes. Une philosophie superficielle qui regarde la société comme un frivole théâtre où les hommes se rassemblent pour leur plaisir, ou comme une maison de commerce où ils s'associent pour des spéculations de fortune, permit le divorce à la volupté, et l'usure à la passion des richesses. Elle crut que la raison *naturelle* de l'homme le retiendroit sur la pente rapide des tolérances, et que les peuples conserveroient des mœurs fortes malgré de foibles lois. Vain espoir! La tolérance du divorce devint une véritable polygamie; et la tolérance de l'intérêt conventionnel, l'agiotage le plus effréné. Déjà il a été nécessaire de restreindre dans d'étroites bornes la faculté du divorce, et bientôt il deviendra indispensable d'opposer des digues à la fureur de l'usure. Ainsi s'évanouissent de vains systèmes sur la bonté naturelle de l'homme, et sur la nécessité de céder à ses penchans pour prévenir les écarts de ses passions. Ainsi s'est justifiée, dans toutes ses voies, la sagesse de la religion chrétienne et la sévérité de ses maximes sur la corruption prodigieuse du cœur humain, et sur la nécessité d'étouffer ses penchans pour arrêter ses passions; de lui commander de s'abstenir, pour le forcer à se contenir.....

La religion voudroit nous faire tous bons, et la

arides que nous avons cru devoir épargner à la délicatesse des lecteurs, en leur offrant seulement les plus beaux morceaux de cette dissertation.

politique nous rendre tous riches. La religion, par un heureux échange, rend le pauvre même assez riche par la modération qu'elle prescrit à ses désirs; et les riches, elle cherche à les rendre pauvres par *l'esprit* dans lequel elle veut qu'ils possèdent leurs richesses, et par l'usage qu'ils doivent en faire; et elle s'attache ainsi à prévenir, sans déplacement et sans violence, entre ces deux classes toujours en présence et secrètement ennemies, une rupture qui a été le grand scandale des sociétés païennes, qu'elle n'avoit pu même empêcher chez un peuple grossier appelé à de meilleures lois, qu'en ordonnant, après un certain temps, l'abolition des dettes contractées et le retour des héritages aliénés..... Mais en prescrivant le travail à l'homme domestique, et de plus nobles soins à l'homme public, la religion, dans l'ancienne loi, et même dans la nouvelle, semble préférer pour tous la culture et la possession de la terre donnée à l'homme comme le lieu de son exil et le sujet de ses labeurs, qui conserve la famille en la tenant à égale distance de l'opulence et du besoin; lie l'homme à son semblable par une réciprocité de secours et de services, et même à son Créateur, dont elle lui montre de plus près, dans l'ordre admirable de la nature, la sagesse, la puissance et la bonté. En effet, si les doctrines qui défigurent l'idée de la Divinité, ont commencé chez des peuples agricoles: les doctrines qui nient la Divinité même n'ont pris naissance que chez des peuples commerçans. Sans doute la religion ne défend pas les bénéfices d'un commerce légitime, mais elle craint pour ses enfans, plus qu'elle ne la conseille, cette profession hasardeuse qui jette continuellement l'esprit de l'homme et sa fortune dans les extrêmes opposés de la crainte

et de l'espérance, de l'opulence et de la ruine, peut profiter sur la détresse privée et même sur les malheurs publics, et dans laquelle l'homme, fort de sa seule industrie, n'a besoin ni de la rosée du ciel, ni de la graisse de la terre, et semble ne rien attendre des hommes, et n'avoir rien à demander à Dieu. La religion n'avoit pas dédaigné de partager elle-même dans la propriété territoriale des nations : elle avoit consacré à son culte les prémices de leurs récoltes; et ces institutions qu'elle avoit fondées, ces institutions défendent du besoin par la richesse commune, et de la cupidité par la pauvreté individuelle, modèles de toute société, dont la devise devroit être aussi : *Privatus illis census erat brevis, commune, magnum ;* ces institutions ont enseigné l'agriculture aux Barbares, jusqu'alors pêcheurs et chasseurs, et défriché les forêts et les marais qui couvroient la meilleure partie de l'Europe : car par-tout la culture des terres a commencé avec le culte de Dieu. La religion chrétienne portoit ses vues plus haut. Dans sa profonde politique, que l'histoire justifie à chaque page, elle savoit que les vertus publiques sont la véritable richesse des états, et que la modération dans le pouvoir, le dévouement dans le ministre, l'obéissance dans le sujet, dans tous l'attachement aux lois religieuses et politiques, l'affection pour son pays, la disposition à tout sacrifier à sa défense, même l'union entre les citoyens, se trouvent rarement chez des peuples commerçans, toujours agités par leurs passions jusqu'à ce qu'ils soient subjugués par leurs voisins ; et elle avoit voulu faire des sociétés stables, et non des sociétés opulentes.

Les gouvernemens ont, depuis long-temps, marché dans d'autres voies. Ils n'ont pas considéré la richesse

comme le résultat inévitable et presque malheureux du travail, mais comme la fin de tous les soins, de toute l'industrie des hommes, et le but unique auquel ils doivent tendre et par les chemins les plus prompts. Ils ont forcé tous les moyens de commerce pour accroître les richesses; et bientôt, effrayés de leur inégalité toujours croissante, résultat nécessaire des succès du négoce, et même de ses revers, ils ont inventé le luxe, comme un moyen d'égaliser les fortunes, et ils n'ont su enrichir les uns qu'en corrompant les autres. Les riches n'ont plus été des *dispensateurs*, mais des *consommateurs;* les pauvres n'ont plus été des frères qu'il faut admettre au partage, mais des affamés qu'il faut apaiser, ou des ennemis avec qui l'on doit capituler; et ces idées abjectes, mises à la place d'idées morales, ont ôté toute dignité à la richesse et toute retenue à la pauvreté. L'emploi des richesses le plus extravagant a allumé la cupidité la plus effrénée, et fait naître les spéculations de fortune les plus criminelles. Tous les désirs étoient sous les armes, et n'attendoient que le signal: il a été donné, et jamais les peuples n'avoient paru plus foibles contre leurs propres passions et contre les passions de leurs voisins; et partout des hommes indifférens à tout, hors à l'argent, n'ont vu, dans la révolution de leur pays, que des confiscations à acheter; dans la guerre, que des fournitures à faire; ne verroient, dans la famine, que du blé à vendre; et dans la peste, que des héritages à recueillir.

C'est dans ces considérations générales qu'il faut chercher la raison générale de la sévérité des lois religieuses sur le prêt, et du relâchement des lois civiles; et cependant il s'établit, à la faveur de cette

différence entre l'intérêt de chacun et sa conscience, une lutte dont la fortune souffre, et où, plus souvent, la probité succombe. Les hommes timorés se ruinent par délicatesse; les hommes plus tranchans sur la morale, abusent contre les autres même de leur honnêteté. L'union entre citoyens, qui ne peut être fondée que sur des principes communs et une estime réciproque, en est altérée; et il en résulte dans la société un désordre plus grave qu'on ne pourroit le dire, le scandale d'opinions différentes en morale pratique, et des voies de fortune familières aux uns, et que les autres s'interdisent......

C'est ici le lieu de s'élever à des considérations générales, et d'observer en politique le changement qui s'est opéré dans les transactions sur le fait du prêt à intérêt.

Autrefois, les diverses classes de citoyens possédoient des genres différens de propriétés, tous relatifs à la diversité des devoirs et des fonctions de chacune dans la société. Les familles et les corps, dévoués au service public, possédoient des rentes foncières ou des propriétés territoriales assez considérables pour être exploitées par des fermiers ou des régisseurs, et presque toujours inaliénables ou substituées. Les bourgeois des villes, hommes de loi ou d'affaires, étoient possesseurs de rentes constituées en argent; l'habitant des campagnes, censitaire ou fermier, cultivoit son héritage de ses mains. Cette distribution de propriétés étoit favorable à l'ordre public : elle laissoit les premières classes de la société tout entières au service public, dans l'Eglise, dans les tribunaux, dans les armes; elle attachoit à la glèbe ce peuple qu'on ne sauroit trop défendre de

l'oisiveté et du vagabondage : elle permettoit au bourgeois de vaquer sans distraction à l'étude des lois ou à la pratique des affaires.

Cette distribution étoit favorable à l'économie domestique et à la perpétuité des corps et des familles : elle conservoit la fortune des hommes publics contre leur éloignement de leur propriété et le peu de soins qu'ils pouvoient donner à leurs affaires ; elle tendoit à accroître, par le travail, l'aisance du laboureur, et rendoit la condition du capitaliste presqu'aussi fixe que celle du propriétaire. Le père de famille, qui laissoit en mourant des capitaux placés à constitution de rente, ne craignoit pas qu'ils devinssent pour ses enfans une occasion de prodigalité, de spéculations hasardées et de ruine. Ces capitaux non exigibles, et dont il falloit surveiller le revenu annuel et le renouvellement trentennaire, fixoient, beaucoup plus que des capitaux *à jour*, les familles dans les lieux où elles étoient établies, et empêchoient ces émigrations insensibles qui dépeuplent un pays de ses anciens habitans, rompent entre les citoyens d'une même contrée les liens héréditaires de parenté et d'amitié, et tôt ou tard amènent la ruine et même la fin des familles transplantées. Je ne crains pas de le dire : si quelques fortunes se sont élevées à la faveur de la disponibilité des capitaux par le prêt à jour, un très-grand nombre de familles ont péri corps et biens, par cette mobilité même qui a mis aux mains de dissipateurs et d'étourdis, et à la merci d'entreprises périlleuses, le fruit de l'économie et du travail de plusieurs générations. C'étoit cependant à la faveur de ces constitutions de rentes si décriées aujourd'hui, que s'étoient élevées honnêtement, que s'étoient accrues lentement, et conservées contre les

crises domestiques et publiques, tant de fortunes modestes dont la médiocrité, plus favorable aux bonnes mœurs, étoit également éloignée de l'opulence scandaleuse et de la misère turbulente, fruits malheureux de l'agiotage qui a succédé.

Le système de *Law*, d'autres systèmes philosophiques et *économistes* sur la nature de l'argent et sur sa circulation, de fausses opérations sur les rentes foncières, les emprunts viagers, les tontines, les loteries, les jeux de hasard, tous ces éveils donnés à la cupidité, tous ces appels à l'égoïsme qui ne voit qu'un individu dans la société et qu'un point dans la durée, ont *mobilisé*, pour parler le langage du temps, tous les désirs, toutes les espérances, tous les principes, toutes les fortunes. Le propriétaire a vendu ses terres pour placer en viager; le capitaliste a converti ses contrats de constitution en *traites* à court terme; l'artisan a mis à la loterie le pain de ses enfans; et tous avides de jouir, et de jouir vite et seuls, ont consumé, dans l'isolement d'un célibat criminel, une vie inutile, ou rejeté sans remords, sur la génération qui devoit les suivre, le fardeau des besoins et le soin d'une fortune à recommencer. Le luxe, jadis inconnu aux provinces, et plus modéré dans la capitale; les variations de modes ridicules, à force d'être répétées, et même coupables à force d'être ruineuses, ont remplacé l'antique frugalité et la noble simplicité de nos pères. Les extrêmes les plus choquans sont nés de l'exagération de tous les moyens d'amasser des richesses et de les dépenser.

Il y a eu plus de faste et plus de misère; plus de superfluités et plus de besoins réels; plus de jouissances et moins de charité; plus de commerce et moins de bonne foi; plus de mouvement et plus de

désordres; plus d'intérêts privés et moins d'affections publiques.

Les constitutions de rente, favorables à l'ordre public et à l'économie domestique, secondoient encore, beaucoup mieux que le prêt à jour, les entreprises agricoles ou commerciales; et l'emprunteur pouvoit fonder sur un capital gardé plus long-temps, et à un intérêt modique, un espoir plus assuré de faire ou de réparer sa fortune. Aujourd'hui l'agriculteur ne peut et n'ose plus emprunter; et le commerçant qui court encore cette chance ruineuse, n'obtenant de l'argent qu'à gros frais et pour un terme très-court, hâte, presse, *étrangle*, pour me servir du mot consacré, ses spéculations pour se débarrasser plutôt du lourd fardeau des intérêts. Il tente les voies les plus périlleuses et quelquefois les moins honnêtes, parce qu'elles sont les plus expéditives. Sans cesse occupé à trouver de l'argent aujourd'hui pour payer demain, incertain le matin s'il ne sera pas déshonoré le soir, il consume son temps à des reviremens, et son industrie à ouvrir ou fermer des emprunts : état déplorable qui avilit, qui tue le commerce, et qui, joint au luxe qui s'est introduit de nos jours dans cette classe modeste et modérée tant qu'elle ne s'est pas regardée comme la première et la plus utile, amène, plus tôt ou plus tard, ces chutes scandaleuses où l'opinion publique ne distingue pas l'honnête homme malheureux du fripon impudent, et dont les prêteurs à gros intérêts et à jour sont les complices beaucoup plus que les victimes.

Aussi les tribunaux et conseils de commerce, consultés sur l'article 71 du projet du Code civil : « Le » taux de l'intérêt se règle dans le commerce comme

» le cours des marchandises », se sont attachés à démontrer les conséquences fatales au commerce d'un intérêt excessif et arbitraire, et ont unanimement demandé le rejet d'une loi qui déclare l'*argent marchandise*. Le tribunal de Reims, placé dans un pays à la fois agricole et commerçant, est allé plus loin, et il s'exprime ainsi : « Lorsque la confiance dans le
» commerce étoit établie, et que la moralité des
» principes présidoit aux transactions entre citoyens,
» le négociant honnête, le fabricant industrieux,
» trouvoient des ressources assurées et proportionnées
» à leurs besoins, dans des contrats de constitution
» dont l'intérêt annuel, modéré et fixé par la loi,
» étoit toujours en mesure des produits de l'indus-
» trie. Le remboursement, laissé à la volonté de
» l'emprunteur, lui donnoit le temps nécessaire de
» faire profiter ses fonds, d'accroître et de consolider
» sa fortune, jusqu'au temps où, devenu maître de
» ses affaires, il croyoit pouvoir dégager son bien de
» toute hypothèque en remboursant; mais il en est
» bien autrement aujourd'hui : le commerçant se voit
» à la merci des agioteurs, et il succombe forcé d'en
» subir les lois. »

Je finirai ce que j'avois à dire sur les constitutions de rente, par deux réflexions importantes :

L'une, que les constitutions de rente étoient entièrement dans l'esprit d'une constitution monarchique de société, où tout, et même la fortune, tend à la fixité, à la perpétuité, à la modération; et que le prêt *à jour* et sans motif, introduit en Europe depuis la réforme, est tout-à-fait dans l'esprit du gouvernement populaire, où tout tend à la mobilité, au changement, à un usage exagéré de toutes choses, où tout, pour mieux dire, est *à jour*, l'ordre, le

repos, la fortune, la vie, les mœurs, les lois, la société.

Aussi, c'est depuis que la société en Europe penchoit sur l'abîme de la démocratie, que le prêt *à jour* plus universellement usité, et une circulation forcée de numéraire, ont fait tomber én désuétude les constitutions de rentes en argent, et même à la fin rendu odieuses les constitutions de rentes foncières, le plus libre, le plus utile, le plus moral, et sur-tout le plus politiquede tous les contrats.

L'autre réflexion est que le capital, placé à constitution de rente, étant comme le capital placé en fonds de terre, aliéné pour un temps indéfini, et dont le terme étoit à la seule volonté de l'emprunteur, il étoit raisonnable de supposer que l'emprunteur, tant qu'il gardoit la somme, en retiroit un avantage; et que le prêteur, tant qu'il en étoit privé, en souffroit un dommage, parce qu'il étoit plus que probable que s'il l'avoit eu à sa disposition, il en auroit fait, dans un temps ou dans un autre, un emploi utile; et il y avoit ainsi, pour motif légitime d'exiger l'intérêt, l'avantage qu'y trouvoit l'emprunteur, joint au dommage qu'en souffroit le prêteur.....

On a fait de longs traités *sur la richesse des nations*, des traités où l'on a voulu doctement enseigner ce que tout le monde sait, et quelquefois ce que personne ne peut connoître. Je doute qu'il y ait des livres plus abstraits, et, qui pis est, plus inutiles. Mais, au fond, ces mots *richesse des nations*, présentent-ils une idée assez juste pour en faire le sujet d'un traité, et même le titre d'un ouvrage? Les particuliers sont riches, et les nations sont fortes; et comme l'opulence fait la force politique d'un particulier, on peut dire que la force est la seule richesse d'une nation.

Il faudroit donc traiter de la richesse des particuliers et de la force des nations : mais est-il nécessaire de se livrer à de pénibles *recherches sur la nature et les causes des richesses*; et les *enfans du siècle*, nous dit l'Evangile, n'en savent-ils pas, sur les moyens de faire fortune, bien plus que *les enfans de lumière?* Et l'art de s'enrichir n'est-il pas beaucoup mieux connu des ignorans que des savans et des gens d'esprit? A considérer même la richesse dans les nations, l'extrême misère ne touche-t-elle pas à l'extrême opulence; et la nation qui compte le plus de millionnaires, n'est-elle pas toujours celle qui renferme le plus d'indigens? Qu'on lise les Recherches sur la Mendicité en Angleterre, par *Morton Eden*, et l'on y verra des villes, même considérables, où la moitié des habitans est à la charge du bureau de charité. Tout peuple qui est content de son sort, est toujours assez riche; et, sous ce rapport, la stérile Suède étoit aussi riche que la pécunieuse Hollande, et eût été beaucoup plus forte. La richesse d'une nation n'est pas les impôts qu'elle paie : car les impôts sont des besoins, et non un produit; et l'excès des besoins est plutôt un signe de détresse que la mesure de la richesse. Je le répète, la richesse d'une nation est sa force; et sa force est dans sa constitution, dans ses mœurs, dans ses lois, et non dans son argent. On peut même assurer qu'à égalité de territoire et de population, la nation la plus opulente, c'est-à-dire, la plus commerçante, sera la plus foible, parce qu'elle sera la plus corrompue, et de la pire de toutes les corruptions, la corruption de la cupidité.

On peut le dire aujourd'hui que tout est consommé; on peut le dire, non comme un reproche pour le passé, mais comme une leçon pour l'avenir : c'est

moins le fanatisme politique qui n'égaroit qu'un petit nombre d'esprits, que la cupidité universelle produite par les nouveaux systèmes sur l'argent, et par le relâchement de tous les principes de morale, qui a fait descendre la société chrétienne chez le peuple le plus généreux et le plus éclairé, au-dessous même de ces ignobles et délirantes démagogies païennes, qui ne jugeoient que sur des délations, ne gouvernoient que par des supplices, ne vivoient que de confiscations; et où l'exil, la mort, étoient le prix inévitable de la vertu, et la proscription, la condition nécessaire de la propriété.

Nous nous croyons riches, et nous le sommes effectivement de biens artificiels. Mais les vrais biens s'épuisent, et la nature semble s'appauvrir. Il y a peu de villes en France où il ne soit bientôt plus aisé de se procurer un meuble de bois d'acajou qu'une poutre de bois de chêne pour soutenir le toit de sa maison. Le bois à brûler coûte presqu'aussi cher que les alimens qu'il sert à préparer; et les toiles des Indes sont à meilleur compte que les draps faits de la laine de nos troupeaux. Comment se fait-il que les inventions modernes des arts se dirigent à la fois vers les jouissances du luxe les plus raffinées, et vers l'économie la plus austère sur les premiers besoins? La soupe du pauvre, dans les grandes villes, coûte moins que la pâtée d'un serin : le malheureux auroit une idée bien basse de ce qu'il vaut, s'il ne s'estimoit que par ce qu'il coûte.

On peut laver le linge avec de la fumée, éclairer ses appartemens avec de la fumée, se chauffer avec de la vapeur, etc. Les machines remplacent l'homme; et même les élémens, s'il faut en croire M. de Condorcet, se convertiront un jour en substances pro-

près à notre nourriture. Partout on prodigue l'art pour économiser la nature. J'applaudis à ces découvertes, et j'en admire les auteurs; mais peut-être faut-il s'affliger de la cause qui rend ces découvertes nécessaires et les hommes si inventifs. A mesure que le luxe gagne la société, les premières nécessités manqueroient-elles à l'homme? Ces premiers dons de la nature que la Providence avoit départis d'une main libérale à tous ses enfans, et dont les peuples naissans sont si abondamment pourvus, commenceroient-ils à s'épuiser dans la société avancée, et comme des dissipateurs, après avoir consommé notre patrimoine, serions-nous réduits à chercher notre vie dans les moyens précaires de l'industrie? Nous faudra-t-il désormais apprendre, dans les savantes décompositions de la chimie ou dans les inventions ingénieuses de la mécanique, l'art si facile de vivre, hélas! et la vie physique deviendra-t-elle aussi pénible que la vie politique? Je ne sais; mais nos grandes sociétés d'Europe ne ressemblent pas mal à une place assiégée depuis plusieurs années, où, après avoir épuisé les magasins, on a recours aux moyens les moins naturels. On se chauffe avec les meubles, on fait de l'argent avec du papier, des alimens de tout; et l'on prolonge, à force de privations, la douloureuse existence d'une garnison exténuée (1).

B.... D.

(1) En 1777, l'Académie de Marseille proposa au concours cette question : « Quelle a été dans tous les temps l'influence du commerce » sur l'esprit et sur les mœurs des peuples? » Le sujet fut traité, et le prix remporté par un compatriote de l'auteur, M. Liquier, négociant de Marseille, où il étoit universellement considéré par ses vertus et ses talens, mort en 1790, à l'assemblée constituante, où il avoit été nommé député. Il osa se décider contre le commerce, et prouva que le commerce extérieur ne tend qu'à accroître sans mesure les deux maux

XXII.

Le Théâtre d'Agriculture d'Olivier de Serres, seigneur du Pradel. — *Des Agromanes modernes.*

Cet ouvrage publié par la Société d'agriculture de Paris, et confié aux soins des admirateurs les plus zélés d'Olivier de Serres, ne laissera rien sans doute à désirer, soit pour l'exactitude et la pureté du texte, soit pour l'abondance des notes qui l'accompagnent, soit enfin pour les éloges en tout genre, prodigués à l'auteur et à son Théâtre.

extrêmes de la société, l'opulence et la misère, et à consommer les richesses naturelles pour les remplacer par des richesses artificielles. C'est principalement au commerce et à ses innombrables besoins, qu'il attribue le dépérissement des bois, premier besoin des hommes civilisés. En effet, le défaut de combustible est une cause bien plus prochaine de dépopulation, que la rareté même de comestible, parce que l'un se transporte de loin, et non pas l'autre. La révolution a fait dans ce genre des maux incalculables, et peut-être sans remède. Deux systèmes d'économie politique ont régné en France : le système de *Sully*, système agricole, et par conséquent producteur et conservateur des richesses naturelles ; le système de *Colbert*, système commercial et manufacturier, consommateur des richesses naturelles, et producteur des richesses artificielles. Le premier est plus favorable aux mœurs, à la force politique d'un état continental, et ajoute à l'aisance générale, parce qu'il alimente les petites manufactures de produits indigènes, et le trafic intérieur qui sert à les faire circuler. Le second est plus favorable aux arts, à la force maritime d'un état insulaire, et il élève de grandes fortunes par les fabriques d'objets de luxe et de productions étrangères, que le commerce extérieur importe brutes et exporte manufacturées. La France ne peut pas balancer entre ces deux systèmes ; car les mener de front paroît impossible, comme il le seroit à un particulier d'exploiter une grande métairie, et de suivre en même temps de grandes opérations de commerce. (*Note de l'Auteur.*)

On remarquera peut-être du superflu dans ces deux dernières parties ; c'est le caractère d'une admiration qui n'est point avare : et tant de mains se sont réunies pour couronner ce patriarche de l'agriculture française, qu'on ne sera point surpris de le voir comme accablé sous le poids des fleurs de rhétorique que ces messieurs ont jetées à l'envi sur sa tombe. Il faut avouer qu'il se rencontre quelques pavots parmi ces fleurs ; c'est encore un malheur inévitable dans ce mélange d'écrivains et de louanges mal assorties. Un livre si solide pouvoit se passer également de celles qui l'embellissent et de celles qui le déparent. Mais si leur profusion importune, blesse quelquefois le bon goût, elle irrite toujours la curiosité, et ne fait que rendre le lecteur plus avide et plus impatient d'arriver au sujet.

Ce sujet se recommande assez de lui-même à l'attention de cette foule d'agronomes qui, réunis en sociétés dans la plupart de nos villes, travaillent à faire fleurir l'agriculture du fond de leur cabinet. L'ouvrage d'Olivier de Serres sera pour eux un livre classique, et le plus propre à suppléer, s'il est possible, aux leçons de l'expérience. Mais son utilité ne se bornera point à cette classe d'amateurs qui discourent plus ou moins pertinemment de la théorie. Destiné à faire l'ornement des bibliothèques, il peut aussi devenir le manuel des propriétaires qui font valoir leurs domaines, ou qui en surveillent la culture. Il peut mettre un frein aux espérances ambitieuses de ces spéculateurs économistes qui tourmentent le sol pour en tirer des produits usuraires, ou qui s'épuisent à chercher de nouvelles sources d'industrie. Quant aux agriculteurs de profession, ceux qui sont doués d'un esprit observateur, ils étu-

dient leur art sur un théâtre plus vaste et plus instructif que celui de notre Olivier ; les autres ne lisent jamais : tous les traités du monde ne leur donneroient pas une étincelle de cet esprit qui découvre et qui recule les bornes de la science ; le livre même de la nature est inutilement ouvert devant leurs yeux.

Mais il ne faut pas non plus s'imaginer que cet ouvrage, composé vers la fin du seizième siècle, ne soit qu'un tissu de découvertes, comme si Olivier de Serres eût créé l'agriculture : c'est une fiction poétique qu'il faut savoir apprécier dans les éloges pompeux des éditeurs.

Ils nous peignent le seigneur du Pradel comme un nouveau Triptolème, et peu s'en faut qu'ils ne nous persuadent qu'avant lui on étoit réduit en France à l'usage du gland. Ils l'appellent *le père de l'agriculture*, qui, heureusement pour le genre humain, étoit née bien des siècles avant son livre. Il est facile, en effet, de comprendre qu'un ouvrage qui embrasse toutes les parties de l'économie rurale, et qui en expose les premiers principes, a dû être composé d'informations bien plus que de génie ; et ce qui peut étonner, c'est l'étendue des observations et la variété des expériences que l'auteur avoit pu recueillir de son temps. On est forcé d'en conclure que l'art de cultiver étoit plus florissant à cette époque qu'on ne le croit vulgairement ; d'où il suit que les moyens d'encouragement et de communication n'étoient pas aussi rares qu'on se le figure, et que le commerce, qui lie toutes les branches de l'industrie sociale, n'avoit pas perdu son activité sous le règne même des plus mauvais rois et dans la désolation des guerres civiles.

En suivant cette chaîne de conséquences avec un esprit juste et impartial, on arriveroit à des résultats qui dissiperoient bien des préjugés. Si la critique est l'art d'appliquer les règles du bon sens aux diverses études de l'esprit humain, pourquoi s'en interdiroit-on l'usage dans cette matière? Si M. Grégoire, qui a composé, en forme d'introduction, un Essai historique sur la naissance et les progrès de l'agriculture en Europe, eût daigné faire quelqu'attention à ces conséquences favorables que la lecture d'Olivier de Serres présente naturellement à l'esprit, j'ose dire qu'il eût donné une meilleure forme et un meilleur ton à un ouvrage susceptible du plus grand intérêt. Au lieu de renouveler ces déclamations chagrines et usées contre les rois, et ces plaintes éternelles de la philosophie sur la prétendue oppression des campagnes, où l'on entrevoit plus de haine contre l'autorité que d'amour pour le genre humain, éclairé par l'ouvrage même qu'il avoit sous les yeux, il eût pu rectifier une foule d'idées qui ont usurpé la place de la vérité dans des esprits facilement prévenus ou médiocrement instruits. Avec le secours de cette même critique, M. François de Neufchâteau eût évité les erreurs et le style de l'enthousiasme dans le sujet du monde le plus simple et le plus naturel; il n'eût pas voulu à toute force faire un des plus grands hommes et un des plus grands génies de la France d'un agriculteur qui fut simplement un très-bonhomme et un très-bon esprit; il n'eût pas sur-tout accusé injustement le siècle le plus éclairé de la monarchie d'avoir méprisé l'agriculture dans la personne d'Olivier. Il est sûr que ni Sully, ni Colbert, n'eussent imaginé de

faire un *éloge solennel d'un laboureur*, en observant avec emphase qu'on ne l'eût pas *célébré, s'il n'eût été que gentilhomme* : comme si l'on ne pouvoit pas être gentilhomme, et mériter des louanges, même sans être laboureur ! Dans le siècle de Sully et de Colbert, on n'offroit pas de l'*encens* aux laboureurs, mais on les rendoit heureux; et l'on s'occupoit plus de donner à l'agriculture un fonds réel de prospérité, que d'exalter par une vaine importance des dissertations sur l'agronomie.

Mais il faut se mettre un moment à la place des panégyristes ; il faut se figurer l'embarras de ces écrivains cherchant dans l'histoire les moyens d'illustrer un homme qui s'est borné à cultiver son petit héritage dans le fond de sa province, et à écrire sur les travaux champêtres. Au lieu de concevoir que l'obscurité est comme l'apanage naturel de cette heureuse médiocrité où il a eu la sagesse de vivre, ils s'en prennent à nos annales de l'oubli où sa mémoire est plongée ; ils font un crime aux historiens de n'avoir point parlé de ce qu'ils n'ont pu connoître. Tantôt ils s'affligent de leur silence comme d'une calamité publique ; tantôt ils s'en indignent comme d'une lâcheté. M. Grégoire, qui porte ce sentiment plus loin que les autres, va même jusqu'à nous demander pourquoi l'histoire des nations ne parle que de *leurs bourreaux* ; c'est-à-dire, *d'un Alexandre, d'un César, d'un Auguste*, et pourquoi elle ne dit rien de *ceux qui ont inventé le crible, le van et le levain*. C'est ainsi qu'on mêle du fanatisme aux choses qui en paroissent le moins susceptibles, en exagérant une pensée d'ailleurs juste et raisonnable. Est-il donc si difficile de comprendre que l'histoire ne peut

recueillir dans ses fastes que les actions publiques qui influent sur le bonheur ou le malheur général de la société? Le cultivateur paisible, renfermé dans le sein de sa famille, y laisse une mémoire innocente et révérée. Ses vertus héréditaires revivent dans ses enfans, et perpétuent dans leurs cœurs le souvenir et l'image de celui qui fut leur modèle. Voilà ses annales, voilà ses titres et sa gloire. Il n'y a pas là de quoi fournir la matière d'un éloge historique, mais il y a de quoi être heureux; et c'est mal connoître l'esprit et les intérêts de l'agriculture que de proposer pour prix à ses vertus modestes une vaine et dangereuse renommée.

Ces idées fausses, cet enthousiasme mal réglé, prennent leur source (qu'il me soit permis de le dire) dans cette philosophie matérielle qui se plaît à exagérer l'importance de toutes les choses relatives à la vie animale. L'agriculture, qui fournit aux besoins physiques de la société, est le plus utile de tous les arts; mais elle n'est pas la *première de toutes les sciences*, quoique le pain soit le premier des alimens. C'est qu'il faut appliquer à la société ce qui a été dit de l'homme, qu'*il ne vit pas seulement de pain*; parce qu'il n'a pas seulement un corps qui se nourrit de matière, mais un esprit qui vit d'intelligence. C'est donc l'ordre de ses facultés qui détermine l'ordre des sciences. Une société éclairée règle son estime sur ce principe; et quoique le besoin de se vêtir soit peut-être le premier qui se fasse sentir à l'homme dans l'état social, il n'en conclura jamais qu'un tailleur doive être placé dans l'opinion publique, au-dessus de Bossuet et de Pascal. C'est ce principe qui peut rendre raison à M. François de Neufchâteau de l'esprit et de la

conduite du siècle de Louis XIV, lorsqu'il plaçoit les sciences morales avant les sciences physiques ; et c'est lui seul, en effet, qui décide la question si agitée de leur prééminence.

Mais bien loin que cette manière de voir fît négliger ou mépriser l'agriculture, elle tournoit au contraire à son avantage. On ne voyoit point alors de riches propriétaires, ou des gentilshommes avares, envier au cultivateur les profits légitimes de son industrie, et lui ravir son état pour cultiver et exploiter par eux-mêmes la terre qui le faisoit vivre (1).

Ce grand amour de l'agriculture qu'on allègue aujourd'hui pour excuse, n'est, au fond, qu'un grand amour pour l'argent. On est moins épris de l'art que des richesses qu'il produit : c'est là le vrai motif de toutes ces expériences d'agronomie, de toutes ces

(1) Cette phrase a rencontré des censeurs qui l'ont critiquée avec amertume. Le lecteur jugera si elle n'est pas assez expliquée et justifiée par ce qui la précède, et sur-tout par ce qui la suit ; nous nous contenterons d'observer que l'abus déploré par M. Z. est moins particulier à ce siècle qu'au siècle dernier, où il produisit les plus funestes effets. M. Z. en a fait la remarque dans un autre de ses articles, à l'occasion de l'élégie de Gray sur un cimetière de campagne. « La » grande célébrité de cette pièce, dit-il, remonte à l'époque où nos » littérateurs ont abandonné le caractère naturel de leur nation, et se » sont mis à exalter les rêveries mélancoliques, les promenades senti- » mentales, et je ne sais quelle oisiveté champêtre qui sembloit me- » nacer les emplois utiles de la société d'une désertion universelle. Ce » n'est pas dire assez ; la désertion fut réelle dans les hautes classes de » l'état. Au moment où l'ordre public se voyoit attaqué par des dé- » clamateurs furieux ou par des sophistes perfides, au lieu de le » défendre dans une vie appliquée et laborieuse, ces riches mélanco- » liques alloient rêver dans un parc, et croyoient prouver leur sen- » sibilité en travaillant d'avance aux inscriptions funèbres dont ils » vouloient orner le tombeau d'une épouse encore vivante ou d'un fils » au berceau. On ne vit plus de vertus qu'à la campagne, et la per- » fection de la vie humaine fut d'aller passer son temps à contempler » la verdure. »

spéculations intéressées sur les troupeaux ou sur les plantes, qui occupent des hommes que l'indépendance de leur fortune et la culture de leur esprit appeloient à de plus nobles études. Ainsi l'intérêt même de la classe laborieuse se joint à l'honneur de la nation pour redemander cet antique esprit de désintéressement et de noblesse qui soutenoit les hautes fonctions de la société. Un Lamoignon à Bâville, un d'Aguesseau à Fresne, n'alloient point tourmenter leurs fermiers par des plans d'agriculture qui n'auroient eu d'autre objet que de grossir leurs propres revenus. Fidèles à la dignité de leurs mœurs et de leur état; ils se faisoient de la campagne un spectacle de félicité et d'innocence, et non pas un objet de spéculation et d'avarice. En un mot, ils étoient les pères du laboureur, et non pas ses rivaux.

Nous n'avons pas eu dessein, par ces réflexions, de diminuer le mérite réel d'Olivier de Serres, ni celui de son ouvrage. Cet excellent agronome a vécu dans des temps de discorde, qui ne le justifient que trop bien d'avoir évité les emplois publics, et de s'être réfugié au sein de l'agriculture. Elle a été pour lui, comme pour nous, dans la proscription (qu'on pardonne ce souvenir à l'amitié), un asile également doux et honorable. Si nous nous sommes portés vers ces considérations, c'étoit donc pour remettre dans son vrai jour un livre dont l'utilité nous a paru présentée sous de fausses couleurs, et qui, par la nature de son sujet, se refusoit à l'analyse. Z.

XXIII.

Cours complet d'Agriculture moderne, par demandes et par réponses.

D. QU'EST-CE que l'agriculture moderne?

R. C'est l'art de cultiver la terre avec une plume, de l'encre et du papier.

D. Est-il besoin d'avoir un domaine pour être bon agriculteur, et pour faire les expériences nécessaires au progrès de l'art?

R. Point du tout : il suffit d'avoir une petite chambre garnie à un quatrième étage, ou à l'entresol, dans une rue ou un carrefour de Paris.

D. Ne faut-il pas avoir habité quelquefois la campagne, pour avoir une idée des travaux champêtres et des moyens de favoriser la fécondité de la terre?

R. La campagne est bonne pour les laboureurs, pour les pionniers attachés aux vieilles routines; mais les gens de lettres qui exercent l'agriculture transcendante, n'ont pas besoin de sortir des barrières des grandes villes, d'où ils fécondent les champs le mieux du monde, et font tout pousser et végéter à merveille, sans quitter le coin de leur cheminée, et moyennant de simples discours champêtres et poétiques qu'ils écrivent le matin, en pantoufles et en robe de chambre.

D. Que faut-il faire, d'abord, pour s'initier dans cette science?

R. Il faut apprendre par cœur les Géorgiques, les Bucoliques, le poëme des Saisons, des Mois, de

l'Homme des Champs, et généralement tous les vers qui existent sur la campagne; il faut se nourrir l'esprit du *Parfait Bouvier*, et de tout ce qu'il y a de bon dans ce genre, tels que les Cours d'Agriculture d'Olivier de Serre, de l'abbé Rosier, etc.

D. Que faut-il faire ensuite?

R. Il faut être honnête, et se faire recevoir membre de beaucoup de sociétés d'agriculture.

D. Combien y a-t-il de sociétés d'agriculture en France?

R. Il y en a environ six cents.

D. Où sont-elles généralement établies?

R. Elles sont toutes dans les grandes villes.

D. A quoi sont-elles particulièrement occupées?

R. A faire de l'esprit sur la végétation, à épier la nature, et à la prendre sur le fait autour d'un tapis de drap vert, et à la redresser avec art quand elle s'avise de faire germer quelques graines sans leur permission, et contre les véritables principes de l'agriculture.

D. Les laboureurs peuvent-ils être membres des sociétés d'agriculture?

R. Ils en sont exclus de droit, à cause de leurs anciens préjugés.

D. N'y a-t-il que les gens de lettres qui doivent y être admis?

R. On y admet aussi, avec beaucoup de succès, les avocats, les procureurs, les médecins, les apothicaires, les géomètres, les astronomes, les musiciens et les architectes.

D. Quel doit être le but essentiel de l'agriculture?

R. Il doit être de nourrir les esprits bien plus que les corps, de proscrire les productions communes

qui nourrissent les hommes d'une manière si triviale depuis tant de siècles; de propager les végétaux qui ont une racine grecque, ou une dénomination étrangère, d'inventer de nouvelles charrues, de nouveaux instrumens aratoires qu'on puisse montrer par curiosité, et qui soient tellement beaux, qu'ils ne puissent servir à rien qu'à la théorie; c'est de fumer la terre par des procédés tirés uniquement de la chimie; d'inventer du fumier qui ait des sels plus délicats, et un principe plus noble que celui dont on se sert ordinairement sur la terre.

D. Quelles sont les productions les plus importantes et les plus utiles au peuple?

R. Ce sont celles qui viennent sous verre, sous châssis, sur couche, dans les serres chaudes, sur les rochers, sur les montagnes les plus escarpées.

D. Quelle seroit la plus importante révolution à opérer en ce moment-ci, dans l'agriculture?

R. Ce seroit de convertir toutes les terres en prairies artificielles, en pâturages; de substituer partout le triolet, le sainfoin, la luzerne, le gazon anglais et l'avoine, aux autres productions propres à la nourriture de l'homme, et cela pour favoriser celle des bêtes aux dépens de la nôtre; il doit nous suffire de bien raisonner économie et agriculture, et les hommes pourroient même se mettre à manger des végétaux, sans inconvénient, comme les bêtes, sans que cela pût les empêcher de devenir membres des sociétés d'agriculture et autres.

D. Quelle seroit encore l'innovation avantageuse à favoriser?

R. Ce seroit de multiplier à l'infini les jardins anglais.

D. En quoi consiste l'art des jardins anglais?

R. Il consiste à avoir l'horreur des lignes droites et des surfaces planes ; à soumettre les arbres, les arbustes, les fleurs de tous genres, à un désordre bien ordonné ; à tout planter et semer en zigzag ; à viser à la confusion, au chaos ; à faire enfin une Macédoine de ses propriétés.

D. Que doit faire un propriétaire raisonnable qui a envie de manger son bien le plus promptement possible, et de la manière la plus savante ?

R. Il doit se hâter d'appliquer à ses domaines les principes de l'agriculture moderne.

D. Quels sont les deux plus savans membres des sociétés d'agriculture, connus dans ce siècle ?

R. C'est un gentilhomme anglais et un apothicaire de Paris, qui ont inventé des soupes composées de racines et de vieux os, au moyen desquelles on peut se passer de blé, de froment et de pain.

D. Quelle est le plus bel arbre du monde ?

R. C'est l'acacia.

D. Quel est le plus utile ?

R. C'est l'acacia.

D. Quel est le plus bel arbuste ?

R. C'est sans contredit le rododindrum.

D. Quelle est la plus belle fleur ?

R. C'est l'hortensia.

D. Comment doit-être définitivement un homme qui sait bien toutes ces choses-là, et qui est parvenu à être membre d'une société d'agriculture ?

R. Il doit être un peu fier ; il doit garder une certaine dignité dans ses manières et ses discours ; il doit se regarder enfin comme la colonne, ou plutôt comme le père nourricier de l'état. B......x.

XXIV.

Sur un *Discours sur les progrès des Connoissances humaines en Europe, et de l'Enseignement public en France, prononcé par* Marie-Joseph Chénier, *de l'Institut national, à la distribution des prix des Ecoles centrales du département de la Seine.*

Tous les libraires semblent se disputer ce discours. Il se vend à Vienne, à Berlin, à Londres, à Hambourg, à Amsterdam, etc. etc. Si l'on jugeoit de son mérite par le zèle ou plutôt par l'espèce de fureur que l'on met à le propager, on seroit tenté de croire que c'est un nouvel Evangile : ce n'est cependant qu'une déclamation usée et triviale, qu'un réchauffé de fatras philosophiques dont nous sommes rebattus depuis si long-temps.

Voici d'abord l'exorde; il est parfaitement digne du reste de l'ouvrage :

« Chargé de porter la parole en cette occasion » solennelle, je sens tout le poids du devoir qui » m'est imposé ; je me félicite cependant d'un choix » trop honorable. Il me donne le droit de rendre, » au nom du jury des écoles centrales, un témoi- » gnage public de reconnoissance et d'estime à tant » d'habiles professeurs dont le zèle infatigable égale » les talens éprouvés. La jeunesse confiée à leurs » soins ne restera pas étrangère à nos éloges. Le » concours actuel prouve, avec éclat, les efforts » heureux des élèves pour se rendre dignes de » leurs maîtres. Mais en proclamant les succès d'un

» établissement récent encore, et déjà victorieux » de nombreux obstacles, il ne sera peut-être pas » inutile de jeter un coup d'œil sur les siècles qui » nous ont précédés; d'esquisser en traits rapides, » de diviser en tableaux historiques, de comparer » entr'eux, à des époques successives, et les pro- » grès des connoissances en Europe, et les pro- » grès de l'enseignement public en France. Quand » nous serons une fois parvenus au point où le nou- » veau système a remplacé l'ancien mode, il devien- » dra facile de juger si l'institution abandonnée n'é- » toit pas vicieuse à la fois, dans ses détails et » dans son ensemble; si la nouvelle, au contraire, » n'est pas le résultat de l'accroissement des lumières » universelles; si, dans l'état même où elle se trouve, » il ne seroit pas injuste de dissimuler le haut degré » de perfectionnement où elle a porté l'instruction, » premier besoin des hommes en société, première » dette de la société envers ses membres, premier ob- » jet des soins d'un gouvernement ami des hommes. »

Ce n'est pas un devoir bien pesant que celui de louer les écoles centrales, et de calomnier la ci-devant Université. La destruction de cet ancien corps auroit dû le mettre à l'abri de la satire; les traits du magnanime orateur ne sont-ils destinés qu'à blesser les morts? En proclamant les succès du nouveau mode d'instruction publique, il étoit *inutile*, parfaitement *inutile*, de se jeter tête baissée dans le vague des siècles qui nous ont précédés: le panégyriste maladroit laisse entrevoir, dès les premières lignes, qu'il trouve son sujet nu et sa matière pauvre; qu'il a besoin, comme Simonide, d'amener sur la scène Castor et Pollux, pour enfler le maigre éloge d'un athlète inconnu.

Mais si cette digression étoit inutile, elle étoit encore plus difficile : *Non licet omnibus adire Corinthum.* Bossuet ressemble à Pindare; celui qui essaye de l'atteindre, s'élève sur des ailes de cire : nouvel Icare, le citoyen Chénier n'a signalé son audace que par sa chute; le magnifique tableau des empires et des siècles, tracé par le peintre vigoureux de l'Histoire universelle, n'a rien de commun avec le foible croquis ébauché par l'avocat des écoles centrales. Cet exorde est pompeusement terminé par quelques axiomes généraux, dont la fausseté est évidente : *l'instruction*, dans le sens qu'on y attache ici, n'est point *le premier besoin des hommes en société* : le premier besoin des membres d'une société, n'est pas de savoir le latin et le grec, la géométrie et l'algèbre, mais de connoître ce qu'ils doivent à leur Dieu, à leur patrie, à eux-mêmes. Un petit nombre de principes d'humanité, de justice et de vertu, gravés dans les cœurs par la nature, développés par les avis et sur-tout par l'exemple de parens honnêtes, voilà l'instruction qui est le premier besoin des hommes vivans en société; ces principes sont souvent obscurcis plutôt qu'expliqués dans les écoles : les sciences dessèchent le cœur beaucoup plus qu'elles ne le nourrissent; elles nous apprennent à raisonner sur nos devoirs, pour les éluder; elles épuisent sur des combinaisons arides et abstraites, toute l'action de l'esprit; souvent même, en étendant les lumières, elles multiplient les erreurs et affoiblissent le sens commun. Je sens que cette philosophie n'est pas à la portée d'un déclamateur; elle n'en est pas moins solide : c'est le résultat de l'expérience de tous les âges. Les Romains, dans les beaux siècles de la

république, n'avoient ni écoles centrales, ni sciences, ni arts; mais les enfans apprenoient de leurs pères à craindre les dieux, à aimer la patrie, à fuir la mollesse, à travailler, à être courageux et justes. Les Perses avoient des écoles publiques; mais qu'y apprenoit-on? la législation, le dessin, les mathématiques, l'analyse de l'entendement humain? Non, on y apprenoit la justice: les élèves fortifioient leur corps par divers exercices, leur ame par la pratique des vertus, et leur esprit par les principes de la morale. *La première dette de la société envers ses membres* n'est donc pas d'en faire des savans, mais des hommes bons et justes? *le premier objet d'un gouvernement ami des hommes*, n'est donc pas d'en faire des mathématiciens, des législateurs, des chimistes, mais d'en faire des citoyens vertueux.

Je vais ici au-devant du sophisme ordinaire: l'ignorance, dit-on, est la source des vices; les crimes ne sont que des erreurs de calcul; et le plus sûr moyen de rendre les ames honnêtes, est d'éclairer les esprits. Ce raisonnement des philosophes, ressemble à celui du maître à danser et du maître d'escrime dans le *Bourgeois Gentilhomme*: l'expérience nous prouve que les hommes se conduisent par leurs passions et non par leurs lumières; que les siècles les plus savans sont les plus corrompus, que le véritable moyen d'écarter les vices, n'est pas d'enfler l'orgueil de l'esprit par de vaines sciences, mais de mette un frein aux passions, et d'éloigner des citoyens les objets propres à corrompre le cœur.

En portant ses regards sur le siècle de Charlemagne et de ses successeurs, le scientifique orateur

est saisi de douleur et de pitié de n'y trouver ni institut, ni écoles, ni académies, ni conservatoires, ni théâtres, ni imprimeurs, ni libraires, ni lycées, ni musées, etc. : son génie, quelqu'étendu qu'il soit, peut à peine concevoir que les hommes aient pu exister sans tout cet attirail. Cependant ce peuple, *le plus fameux qui jamais ait passé sur la terre*, au jugement du citoyen Chénier lui-même, ce peuple qui a fait de si grandes choses, et qui occupe encore aujourd'hui nos savans de sa législation, de ses vertus et de sa gloire, le peuple romain a passé quatre cents ans dans une ignorance et une barbarie encore plus profonde que celle du siècle de Charlemagne; et, de l'aveu de tous les philosophes, c'est son plus beau temps. Je laisse le citoyen Chénier débattre cette question avec ses confrères. Il me semble qu'il étoit digne d'un esprit supérieur aux préjugés de son siècle, d'examiner si dans ces temps qu'on nous présente comme si malheureux et si méprisables, il n'y avoit pas plus de bons pères, de bons époux, de bons amis; s'il n'y avoit pas plus de loyauté dans le commerce, plus de bonne foi, plus de droiture, moins d'avidité, plus de vertus, en un mot, et moins de vices qu'aujourd'hui; s'il y avoit alors dans la société une plus grande masse, non pas de plaisirs, mais de bonheur? C'est toujours par là qu'il faut juger les siècles et les hommes. Un philosophe ne doit pas ressembler à ces gens dont parle Montagne dans son beau livre des Essais, qui, voyant passer un inconnu dans la rue, crient aussitôt : Est-il riche, est-il savant, sait-il du grec et du latin ? — *Il y faudroit tiers crieur*, ajoute le philosophe, *ô les lourdes têtes!* Je ne prétends faire ni l'éloge, ni la satire du

gouvernement féodal; je n'aime point les déclamations, elles sont toujours hors de la vérité, et ne conviennent point à des philosophes : Boulainvilliers, écrivain très-savant, dont l'autorité est d'autant plus grave qu'on ne peut l'accuser d'avoir été esclave des préjugés religieux, Boulainvilliers, respectable aux yeux des philosophes par son incrédulité, a prétendu venger le gouvernement féodal du mépris qu'affectent pour lui la plupart des publicistes; il est plus aisé de déclamer contre la féodalité, que de répondre à un homme aussi instruit que Boulainvilliers : le gouvernement féodal, comme toutes les autres espèces de gouvernement, a ses avantages et ses abus : les efforts continuels des rois pour étendre leurs prérogatives, ne lui ont presque jamais permis de subsister dans sa pureté : fondé sur la foi, comme son nom l'indique, il exige des mœurs très-simples; il est tel qu'ont dû l'établir des conquérans sauvages. La question est de savoir si les hommes peuvent être aussi heureux, ou ce qui est la même chose, aussi vertueux sous ce gouvernement que sous un autre. On allègue les guerres continuelles des peuples à cette époque; on oublie que ces guerres étoient courtes et peu meurtrières; qu'il n'y avoit point alors d'armées permanentes, que les peuples ne payoient point d'impôts; que les grecs savans et polis s'égorgeoient avec bien plus de fureur que les Francs; que la vie des romains étoit une guerre continuelle : on déclame contre les jugemens de Dieu et autres lois absurdes; on ne dit pas que dans les siècles éclairés où il y a des lois plus sensées, il y a infiniment plus de procès, plus d'injustices causées par la corruption des juges, plus de vexations réelles dans l'embarras des formes judiciaires et dans les ruses de la chicane : on se

moque de quelques superstitions, de quelques croyances ridicules; on garde le silence sur les maux produits par l'incrédulité et l'immoralité dans les siècles de lumières : on s'élève contre le défaut de commerce et de communication; on se tait sur les ravages du luxe et des mauvaises mœurs qui marchent à la suite de la cupidité et du commerce, et sur l'horrible déperdition de l'espèce humaine, causée par la navigation et les guerres maritimes : enfin on se déchaîne avec raison contre la servitude de la Glèbe; mais on dissimule la misère, et les crimes qui accompagnent trop souvent la liberté de ceux qui n'ont pas d'autre bien, et les avantages qui, dans le gouvernement féodal, compensoient cette espèce d'outrage fait à la dignité de la nature humaine : l'enthousiasme scientifique ne permet pas à nos écrivains modernes de mettre de la bonne foi et de l'impartialité dans ces discussions; ils ne sont ni assez instruits, ni assez philosophes, pour savoir que les hommes ayant tous les mêmes passions, sont à peu près les mêmes dans tous les siècles; que le mépris de l'antiquité est presque toujours le fruit de l'ignorance, et décèle un esprit borné; que c'est une bien petite vanité, que celle qui nous persuade que les hommes qui nous ont précédés n'avoient pas le sens commun : on dit communément que ce sont les gens d'esprit qui font les plus grandes sottises; on pourroit dire avec autant de vérité, que ce sont les siècles qui se prétendent les plus raisonnables, qui font les plus grandes folies. Il ne faut pas croire qu'un luxe raffiné, que la licence et les plaisirs rendent les hommes plus heureux que l'austérité et la simplicité des mœurs : on ne désire point ce qu'on ne connoît pas; les

amusemens du théâtre sont moins touchans que ceux qu'on goûte au sein de sa famille; c'est un grand plaisir d'être maître chez soi, d'avoir une femme économe et fidèle, des enfans soumis et respectueux, une vieillesse honorée, des amis sincères, des domestiques qui ne sont pas des ennemis, et ne prétendent pas être, dans la hiérarchie sociale, les égaux de leurs maîtres. C'est un grand bien de n'avoir pas sans cesse à redouter la friponnerie et la mauvaise foi dans les relations commerciales; de pouvoir jouïr des productions de la nature, sans qu'elles soient altérées par la fraude, accaparées par l'avarice; de ne pas être volé et pillé en détail par l'avidité des marchands; de pourvoir à peu de frais à tous ses besoins réels; d'être riche au lieu de le paroître, et de ne pas être forcé par l'opinion, de se ruiner en frivoles dépenses, dont celui qui les fait est le seul qui ne jouisse pas: enfin c'est un grand avantage de n'être pas environné de tentations; tourmenté par le désir et par la crainte, accablé de spéculations et d'entreprises; il est doux de trouver dans l'ordre et l'économie, des trésors tout prêts, dans les mœurs publiques un frein salutaire à toutes les passions, et l'heureuse nécessité d'être sage : tous ces biens dont abondent les siècles qu'on appelle d'ignorance et de barbarie, ne peuvent-ils pas compenser, aux yeux d'un observavateur impartial, le désagrément d'ignorer la physique et les mathématiques, et de n'être pas instruit bien précisément de ce qui se passe dans le soleil et dans la lune?

Le citoyen Chénier en veut beaucoup à la théologie; la science de la religion n'est rien pour celui qui ne reconnoît aucune révélation; mais

combien de grands hommes, combien de génies illustres, de philosophes distingués, à commencer par Newton et Descartes, ont reconnu une révélation? Ce n'est pas seulement dans les siècles de barbarie que la religion catholique a joui du plus grand crédit, c'est dans le siècle à jamais mémorable du génie et des arts, dans le beau siècle de Louis XIV : qu'elle a reçu les hommages des Pascal, des Nicole, des Arnaud, des Bossuet, des Fénélon, des la Bruyère, des Boileau, des Racine, etc. etc. : ce ne sont pas là des sauvages sortis des forêts de la Germanie; or, du moment qu'on reconnoît une révélation, si l'on a l'esprit juste et conséquent, la science de la religion doit être la première et la plus intéressante de toutes les sciences : les autres ne sont que des amusemens et des distractions plus ou moins frivoles ; celle-là seule est la véritable science, la science qui apprend à l'homme, non pas ce qu'il peut ignorer sans danger, mais ce qu'il lui importe sur-tout de savoir, d'où il vient et où il va, son état présent et ses destinées futures. Cela est bien aussi intéressant que de savoir la mesure du carré de l'hypothénuse ou des trois angles d'un triangle. Si le citoyen Chénier n'a pas de religion, il ne doit pas pour cela trouver mauvais que ceux qui en ont l'étudient et s'en occupent : il n'y a point à cela de barbarie, je n'y vois au contraire qu'un grand fond de raison et de sagesse. La théologie dont s'occupoient les plus fortes têtes du siècle de Louis XIV, n'est un objet indifférent et futile que pour ceux qui font consister la philosophie dans l'espoir du néant et dans l'indépendance de tout pouvoir divin.

L'érudition qu'on remarque dans cette esquisse

des siècles, est facile et bannale : c'est une nomenclature puisée dans les dictionnaires : j'attendois quelques traits de génie pour rajeunir ces vieux portraits ; je n'ai trouvé que des antithèses mesquines et de petits ornemens d'écolier ; partout le ton d'un sophiste et d'un enthousiaste, jamais la gravité, le calme et le discernement d'un philosophe : l'Université enseignoit ce qu'on connoissoit de son temps ; on ne peut pas lui en faire un crime : elle est devenue, sous Louis XIV, la dépositaire des langues savantes et du véritable goût de l'antiquité : aucune école, dans l'Europe, ne peut se flatter d'avoir mieux conservé la pureté de l'idiome des Grecs et des Romains ; il est vrai qu'elle a toujours adopté fort tard les nouveaux systèmes dans les sciences exactes : elle vouloit attendre qu'ils fussent confirmés par le temps et l'expérience ; il faut louer sa prudence, bien supérieure, à tous égards, à l'effervescence et à l'audace effrénée des novateurs : l'Université savoit ce que les philosophes du dix-huitième siècle ont toujours ignoré que les nouveautés dans les sciences et les arts entraînent presque toujours des révolutions terribles dans l'état. Ce n'étoit pas en vain que la sage république de Lacédémone chassa Timothée pour avoir ajouté quelques cordes à la lyre : il est très-permis au citoyen Chénier de traiter les Ephores de barbares : si j'en juge par le ton de son discours, la raison qui les faisoit agir lui est absolument inconnue : déclamer contre des abus imaginaires, calomnier ce qu'il ne comprend pas, voilà toute sa philosophie : dans tout ce qu'il dit de l'Université et des écoles centrales, on reconnoît un enthousiaste aveuglé par ses préjugés, qui bat la campagne, et n'aborde pas même la question ; il semble regarder comme le dernier effort de l'esprit humain,

d'avoir renouvelé de nos jours ce qui fut inventé sous François Ier, et d'avoir multiplié l'ancien collége royal par le nombre des départemens de la France : les écoles centrales ne sont rien en effet autre chose que le collége de France de la place Cambrai ; et tout ce que le progrès des lumières a pu opérer, c'est d'établir, dans les différentes divisions de la république, ce qui existoit à Paris depuis près de trois siècles :

Rare et sublime effort d'une imaginative
Qui ne cède en vigueur à personne qui vive.

Cet établissement avoit pour but d'offrir aux jeunes gens qui sortoient des colléges, des moyens de perfectionner leur instruction, et d'apprendre gratuitement les sciences nécessaires à l'état qu'ils vouloient embrasser : ce qui n'étoit et ne pouvoit être qu'une suite, et un supplément aux premières études des colléges, est devenu l'objet essentiel et unique ; c'est le vice radical des écoles centrales ; elles ne conviennent point à des enfans ; il est impossible, par exemple, d'apprendre les langues savantes dans les écoles centrales, parce que les élèves s'y trouvent de force très-inégale : ceux qui sont avancés se trouvant confondus avec ceux qui ne savent absolument rien, le professeur est obligé de mettre son enseignement à la portée du plus grand nombre, qui est toujours celui des ignorans. Il semble d'ailleurs que dans cet établissement on n'ait songé qu'à l'instruction, et nullement à l'éducation, qui cependant est d'une importance beaucoup plus grande : les enfans n'y trouvent point une surveillance assez sévère ; la paresse et la négligence n'y sont point stimulées par la nécessité du travail, et l'on sait combien peu d'enfans sont assez heureusement nés pour s'y porter d'eux-mêmes.

Aucune science n'est à la portée des enfans : toutes ces Encyclopédies, dont on enfle les programmes, ne sont qu'un pur charlatanisme qui ne sert qu'à tromper les parens qui veulent toujours l'être; il faut d'abord cultiver, dans les jeunes gens, l'instrument qui s'applique à toutes les sciences; il faut former leur entendement, cultiver leur raison; il faut leur apprendre à penser et à exprimer leur pensée; c'est là seule chose qu'ils aient besoin de savoir jusqu'à l'âge d'environ seize ans; c'est alors qu'ils sont susceptibles des raisons et des abstractions sur lesquelles toutes les sciences sont fondées : les prodiges à part, tout le temps qu'un enfant emploie aux sciences avant cet âge, est absolument perdu, il a donc fallu établir un enseignement propre à ce premier âge, qui consiste à leur interpréter, à leur faire traduire les ouvrages des hommes qui, dans tous les siècles, ont pensé de la manière la plus juste, la plus agréable et la plus naturelle; c'est assurément le meilleur moyen de leur apprendre à penser et à écrire; c'est après avoir meublé leur tête des idées d'autrui, après s'être essayé long-temps à les rendre dans différens dialectes, c'est après avoir comparé l'idiome français avec les deux plus belles langues que les hommes aient jamais parlées, que les jeunes gens peuvent penser, réfléchir, raisonner, écrire; c'est alors qu'ils sont propres à tout : que diroit-on d'une nourrice imprudente qui donneroit des alimens forts et solides aux enfans du premier âge avant de les nourrir de lait? C'est ce qu'on fait aujourd'hui; c'est ce qui excite les transports d'admiration du citoyen Chénier, qui n'en sait pas davantage, et se croit philosophe lorsqu'il a déclamé contre la philosophie d'Aristote, et contre l'enseignement du temps du roi Dagobert. Le plan de

l'Université qui, avant d'appliquer les enfans aux sciences abstraites, les munit d'un fonds de littérature agréable, propre à développer toutes leurs facultés, est sans doute le meilleur, le plus conforme à la nature et à la raison : c'est d'après ce plan que furent élevées les générations qui ont illustré le siècle de Louis XIV. Les philosophes qui avoient un intérêt à établir, à propager l'ignorance, pour maîtriser les esprits, ont été très-conséquens lorsqu'ils ont décrié ce genre d'éducation : les vices qu'on lui a reprochés ne peuvent être imputés qu'aux maîtres et aux disciples; toutes les fois qu'il sera bien mis en œuvre, il réussira : ses plus grands ennemis aujourd'hui sont, d'un côté, la mollesse, l'orgueil, l'impatience des parens; de l'autre, les préjugés des savans, l'impéritie et la vénalité des instituteurs, et peut-être, plus que le reste, le peu de considération réelle attachée à cette fonction aussi pénible qu'honorable, qui demande de grands talens et de grandes vertus : mais il n'y a pas de milieu, si le véritable instituteur est au premier rang des citoyens, le vil esclave de la routine, le flatteur des vices du siècle, le marchand de mensonges et d'erreurs est le dernier des hommes.

Le morceau que je vais transcrire donnera une juste idée de l'esprit dans lequel ce discours a été composé; j'y joindrai de courtes réflexions pour faire sentir l'extravagance et le danger des opinions qu'il renferme.

« Bientôt s'éleva l'Encyclopédie, prodigieux monu-
» ment, dont Bacon avoit jadis posé la première
» pierre. Deux Français partagèrent l'honneur d'avoir
» cru possible la construction d'un tel édifice; Di-
» derot, imagination vaste et ardente; d'Alembert,

» esprit aussi étendu, moins exalté, plus méthodi-
» que, et le second géomètre de l'Europe, puis-
» qu'Euler illustroit encore l'Allemagne. Tout fut
» merveilleux dans cette entreprise, la hardiesse du
» plan, la beauté du discours préliminaire, l'un des
» chefs-d'œuvre du siècle, le nombre, les talens,
» la renommée, le zèle des coopérateurs, la rapidité
» de l'exécution, l'exécution elle-même, imposante
» en son ensemble, supérieure en quelques parties,
» défectueuse, il est vrai, dans plusieurs autres, soit
» par l'état d'imperfection de quelques-unes des
» sciences, soit par la surveillance inquisitoriale d'un
» gouvernement ombrageux. Mais le plus grand bien
» qu'ait fait l'Encyclopédie, c'est d'avoir tracé pour
» jamais, en France, une ligne de démarcation en-
» tre les hommes du mensonge et les hommes de la
» vérité, c'est d'avoir rendu publique cette associa-
» tion long-temps secrète d'esprits éclairés, conduits
» au même but par des routes diverses. Long-temps
» épars, et tout à coup rapprochés, ils se révélè-
» rent l'un à l'autre, ils s'avertirent mutuellement de
» leur puissance; alors, les véritables gens de lettres
» se respectèrent et furent respectés; alors, les par-
» tisans surannés des superstitions virent se fermer
» devant eux les portes des académies. La raison
» trouva des amis jusqu'à Versailles; elle obtint
» même quelquefois le silence de la Sorbonne: le
» parlement eut ses Malesherbe, et le ministère ses
» Turgot. Cependant, au fond d'une imprimerie de
» Philadelphie, s'élevoit un homme qui s'exerçoit à
» braver la foudre, en attendant qu'il affrontât le
» despotisme. De hardies expériences sur l'électri-
» cité, plaçoient Benjamin Franklin parmi les phy-
» siciens célèbres; la liberté de l'Amérique septen-

» trionale le fit monter au rang des bienfaiteurs du
» genre humain. Autrefois, le vertueux Penn avoit
» apporté sur cette rive, à des peuplades sauvages,
» non plus les présens ordinaires de l'Europe, la
» guerre et la dévastation, mais les avantages de la
» société civile, l'agriculture, le commerce et l'in-
» dustrie laborieuse. Sa postérité peuploit ces ré-
» gions paisibles; c'étoient les enfans des Anglais:
» une métropole ambitieuse osa l'oublier. Exigeant
» des contributions accablantes, elle répondit aux
» prières par des menaces, aux réclamations acca-
» blantes par des baïonnettes. La supériorité de l'o-
» pinion sur la force, fut encore une fois démontrée;
» Franklin fit déclarer sa patrie indépendante; un
» imprimeur punit l'Angleterre, et l'Amérique ins-
» truisit l'Europe. On proclama dans la république
» nouvelle, la nouvelle théorie des droits de l'homme,
» et sur cette base sacrée fut établi le gouverne-
» ment le plus parfait qui eût jusqu'alors honoré la
» terre. Il appartenoit à la France d'imiter la pre-
» mière un si bel exemple, de garantir, comme les
» États-Unis d'Amérique, la liberté civile, la li-
» berté de la presse, la liberté religieuse, l'élection
» vraiment populaire; de perfectionner encore le
» système représentatif, en liant d'avantage les diffé-
» rentes parties du corps politique, en rendant plus
» centrale et plus rapide l'action du pouvoir exé-
» cutif, sans le confier aux mains d'un seul, et sans
» chatouiller l'ambition par une trop longue jouis-
» sance de l'autorité: voilà ce que fit, dans un calme
» tardif, une assemblée qui avoit fondé la républi-
» que française au sein des tempêtes. L'histoire dira,
» quelle puissance déchaîna ces tempêtes sanglantes.
» Elle examinera s'il faut imputer à la philosophie

» la proscription des philosophes, à la liberté le
» massacre de ses plus intrépides soutiens. Forcée
» d'interroger tous les vestiges d'une horrible époque,
» elle verra peut-être les mêmes mains distribuer
» secrètement les poignards d'un tribunal homicide,
» et les torches fanatiques de la Vendée. L'ignomi-
» nie pèsera sur les crimes; mais dans cette révolu-
» tion calomniée par eux, tout ce qui appartient à la
» philosophie subsistera. Ces principes éternels de
» la souveraineté des nations et de l'égalité des hom-
» mes, seront étudiés et chéris, même sous les gou-
» vernemens arbitraires; ils resteront déposés dans
» toutes les ames qui sentent la dignité de l'espèce
» humaine. Tu nais, dix-neuvième siècle, pour con-
» sommer l'ouvrage des siècles qui t'ont précédé.
» Quels hommes ambitieux de tyrannie ou de ser-
» vitude t'arrêteroient dans ta carrière? Jeune en-
» core, tu les verras veillir et mourir. Ta force est
» celle de la nature. Non, la raison publique ne per-
» mettra point, qu'avili dès ta naissance, tu sois mu-
» tilé par le fer, comme les eunuques de l'Orient. »

L'éloge de l'Encyclopédie est souverainement ridicule par l'enflure et l'exagération : tout le monde sait que cette compilation monstrueuse, que l'esprit mercantile des libraires a tournée et retournée de toutes les façons, sans pouvoir en faire un bon ouvrage, fut dépêchée par les ouvriers, au milieu des transes que leur causoit la police, avec la précipitation qu'on met à faire un mauvais coup. Il est hardi sans doute de nous présenter l'anarchie comme la perfection de l'esprit humain; mais le citoyen Chénier a fait ses preuves de hardiesses : lorsqu'après le 9 thermidor on a proposé, en pleine assemblée, l'apothéose du plus vil des scélérats, sans que la peur

puisse excuser cette bassesse, on est fort au-dessus des petites foiblesses de la pudeur; nous n'avons pas besoin que l'histoire nous apprenne ce que nous avons vu; les excès de la révolution sont le résultat nécessaire des principes des philosophes, et des fausses idées dont ils ont rempli leurs déclamations : les factieux ont dû tirer de ces principes les plus funestes conséquences......

Ce qui manque sur-tout à cette diatribe, c'est la justesse et la philosophie : aucune profondeur de vues, aucunes notions politiques; une parfaite ignorance des hommes et des choses, tout le fatras d'un jeune rhéteur à peine échappé de la poussière des classes, à peine digne d'être l'écolier du citoyen Landry, que je ne connois pas, mais dont les injures grossières du citoyen Chénier m'ont fait concevoir une très-bonne idée. G....

XXV.

DISCOURS SUR LE TRAVAIL, prononcé à la distribution générale des prix des lycées. — *Est-ce en français ou en latin que doivent être composés ces sortes de discours?*

IL étoit très-rare autrefois que le discours prononcé à la distribution générale des prix de l'Université ne parût pas excellent, et ne fût pas regardé comme un chef-d'œuvre d'éloquence; les assistans sortoient de cette solennité, pénétrés des images nobles et touchantes qu'elle avoit offertes à leurs yeux, et sur-tout frappés du talent de l'orateur. Cet orateur avoit tou-

jours un mérite qui ne pouvoit lui manquer : il parloit latin; quel que fût le fond de son discours, de quelque manière qu'il en eût conçu les pensées, arrangé les parties, distribué les ornemens, la langue dans laquelle il s'étoit exprimé donnoit du relief aux qualités, et servoit d'excuse aux défauts. Le latin que l'Université avoit adopté pour les discours d'apparat, différoit un peu, il est vrai, de celui que l'on enseignoit dans les classes : c'étoit, en quelque sorte, un latin de convention, et, si l'on peut s'exprimer ainsi, un idiome artificiel. Les écrivains de l'ancienne Rome nous ont laissé très-peu de modèles du style qui convient au genre que les rhéteurs appellent proprement *démonstratif;* genre qui admet tous les ornemens, toutes les fleurs, tous les colifichets même, et, si l'on veut, toutes les prétintailles de la rhétorique. Or, les discours prononcés par les professeurs de l'Université, dans les grandes occasions, étoient des compositions de ce genre, des lieux communs de morale ou de littérature, des remercîmens, des panégyriques; les orateurs étoient donc obligés d'en créer les formes, dont ils ne trouvoient point le type dans les anciens. De plus, j'ai remarqué jadis, que la latinité de Cicéron lui-même n'auroit produit qu'un effet médiocre dans de telles circonstances : on l'eût trouvée trop foible, point assez figurée, point assez ronflante, peut-être même pas assez périodique. Qu'arrivoit-il de-là? que les actions publiques de la plupart des orateurs universitaires étoient excessivement brillantes, d'un éclat, à la vérité, qu'un goût sévère auroit pu souvent condamner, mais qui éblouissoit, et qui, déconcertant les principes même de la critique, ne permettoit que les élans de l'admiration.

Aujourd'hui, les choses sont bien changées : presque tous les discours qui ont été prononcés, soit à la distribution générale des prix, soit dans les distributions particulières, sont regardés comme d'insignifiantes et insipides déclamations. Pourquoi ? parce que les orateurs parlent en français. Tel discours qui auroit passé pour une merveille, s'il eût été écrit en latin, n'est plus, composé en français, qu'une mauvaise amplification. Si l'on a considéré comme un progrès de l'esprit humain, comme une victoire remportée sur le pédantisme, la mode nouvelle, qui fait un devoir aux professeurs de se servir de notre langue dans les solennités scholastiques, assurément cette victoire et ce progrès ne tournent point à leur gloire, et, au fond, cela est impossible : les sujets dont ils ont à entretenir la jeunesse rassemblée, ne peuvent jamais avoir par eux-mêmes rien de fort piquant, rien qui attache beaucoup, rien qui présente un intérêt très-vif. Il y a plus, il ne faut regarder ces sortes d'actions oratoires que comme une espèce de décoration, qui fait partie des autres accessoires, amenés de gré ou de force, pour répandre de l'éclat sur la cérémonie, comme un remplissage destiné plutôt à étendre l'espace de temps consacré à la fête, qu'à en constituer l'essentiel. La convenance et l'à-propos de la langue latine, qui est la véritable langue des collèges, peuvent seuls sauver tant d'inconvéniens. Si l'on n'est pas très-frappé de l'invention et des pensées de l'orateur, du moins on admire son style; on rend hommage à sa science; il fait lui-même, et, en quelque sorte, au nom de ses collègues, une espèce de preuve : il se montre digne d'enseigner une langue qui est la base de l'instruction, et qu'il parle si bien. Au contraire, s'il s'ex-

prime en français, et sur-tout dans un temps où vingt mille tribunes ont eu chacune vingt mille orateurs, on ne lui sait pas gré de ses efforts; et, à moins d'un grand talent, ce qui est assez rare, on le confond parmi tant de parleurs vulgaires. Veut-il faire l'agréable, le galant, l'homme du monde, l'inconvenance est sensible : son ton leste et badin paroît déplacé; l'orateur académique devient ridicule. Se renferme-t-il exactement dans les bienséances de sa position et de son sujet, on le trouve pesant, ennuyeux, soporifique. L'orateur latin n'a qu'un certain nombre de juges; l'orateur français est jugé par tout le monde. Les professeurs ont repris la robe et le bonnet carré; cela est fort bien fait. Désirent-ils rentrer entièrement dans les convenances de leur état, il faut qu'ils substituent les périodes latines aux périodes françaises, quand ils ont à parler solennellement en public : l'accusation de pédantisme n'est que l'épouvantail des esprits pusillanimes.

Il est vrai que ce changement en exigeroit quelqu'autre. L'Université de Paris n'admettoit point de femmes à la distribution générale de ses prix; elle vouloit imprimer à cette importante cérémonie un certain caractère de gravité et d'austérité très-convenable; cela dispensoit ses orateurs de la tentation d'être galans; d'ailleurs, à quel mortel ennui les dames n'auroient-elles pas été exposées, s'il leur avoit fallu entendre un discours latin! L'Université croyoit qu'il valoit mieux inviter le parlement à cette solemnité. Les élèves n'étoient point couronnés sous les yeux de leurs mères, de leurs tantes, de leurs sœurs et de leurs bonnes, mais sous les yeux des *pères de la patrie;* et je me souviens que cette ardente jeunesse en éprouvoit plus vivement les émotions de la gloire,

et se montroit respectueuse en présence des premiers magistrats du royaume, qui descendoient de leur tribunal pour venir encourager ses efforts, consacrer ses succès, et lui distribuer des couronnes. Du moment qu'on rendra à ces fêtes de l'émulation, qui ne doivent pas du tout être fondées sur la galanterie, leur ancienne sévérité, les discours d'usage pourront être composés en latin : les orateurs y gagneront beaucoup; et une cérémonie si intéressante en elle-même, si importante par ses résultats, ne sera plus troublée par des scandales qui en détruisent l'effet, et qui semblent rapprocher de la légèreté des jeux du théâtre un des actes les plus graves de l'enseignement public : au moins on aura ôté une des causes les plus sensibles du désordre.

Je suis persuadé, par exemple, que le discours de M. Pottier n'auroit pas essuyé un accueil si fâcheux et si injuste, s'il avoit été écrit en latin. Les défauts même qui ont pu choquer, se seroient probablement changés en beautés ; certaines phrases, qui paroissent trop chargées de figures parasites et communes, auroient eu du brillant et de l'effet ; certaines périodes, qui semblent vides et languissantes en français, n'auroient été en latin que riches et harmonieuses ; ce qu'on peut trouver de trop peu neuf et de trop peu saillant dans les idées, auroit disparu sous le voile des inversions et des expressions latines ; ce qui manque aux tournures de vivacité, de rapidité et d'énergie, auroit été déguisé par l'obscurité favorable d'un idiome qui nous est moins familier ; en un mot, je crois qu'il n'a manqué à la production de ce professeur qu'un autre vêtement, si l'on peut s'exprimer ainsi, pour se montrer avec avantage : un changement de costume eût fait d'un discours médiocre, sinon

un chef-d'œuvre, du moins un assez bon discours, sur lequel la critique du cabinet n'auroit pas trouvé beaucoup à mordre, et qu'auroit certainement respecté davantage cette autre espèce de critique, beaucoup plus désagréable, qui attaque un orateur en face, et blesse ses oreilles autant que son amour-propre.

On ne risque jamais rien à traiter un *lieu-commun* en latin; on risque beaucoup à le faire en français. Une harangue, *de laboris utilitate et jucunditate*, auroit paru une chose toute simple; un discours sur *la nécessité et les agrémens du travail*, semble être un appel fait à l'ennui. La langue latine, considérée comme la langue des écoles, a des priviléges que la nôtre ne doit pas vouloir usurper; un latiniste qui parle à des latinistes, va au but, quelque sujet qu'il traite, pourvu qu'il prouve qu'il possède les secrets de la langue de Cicéron. Un orateur qui parle français à des Français, doit les intéresser par le fond même des choses. Il falloit donc que M. Pottier s'exprimât en latin, ou bien, puisqu'il devoit parler en français, il falloit qu'il choisît un autre sujet; et je conviens que le cercle des sujets qu'on peut traiter, dans une pareille circonstance, est fort borné; mais c'est, comme je l'ai dit, une raison pour préférer le latin. Que de professeurs ont éprouvé, depuis quelques années, combien il est quelquefois dangereux de parler en français!

Y.

XXVI.

Sur *les Précepteurs* (comédie de *Fabre-d'Eglantine*).

Pour donner un premier aperçu des *Précepteurs*, il suffit de dire que c'est la débauche grossière d'un auteur ivre de licence et de paradoxes. Tout est aussi mal pensé que mal écrit ; c'est l'opprobre de notre théâtre et de notre littérature ; et ce qui rend cette rapsodie encore plus méprisable et plus ridicule, c'est qu'elle a la prétention d'être morale ; on essaie d'y réformer nos idées sur un des objets les plus importans à la société. Dans le moment même où l'on voit un gouvernement sage régénérer l'éducation publique, encourager les bonnes études, établir la dicipline dans les lycées, rappeler à ses vrais principes le grand art de former la jeunesse, et de préparer des hommes à la patrie, n'est-il pas étrange qu'on vienne nous présenter sur la scène un amas d'inepties et de sottises anarchiques, dont le résultat est qu'il faut abandonner les jeunes gens, sans guide et sans frein, aux mouvemens aveugles de la nature ? Heureusement ce n'est qu'une platitude plus insipide que dangereuse ; c'est une misérable caricature de l'Emile : l'auteur n'est qu'un singe de Jean-Jacques Rousseau ; mais s'il a pu imiter ses erreurs et ses folies, il n'a pu imiter son génie et son style : c'est là ce que les singes ne peuvent jamais contrefaire.

L'Emile de Jean-Jacques Rousseau a fait beaucoup de mal, parce que c'est un roman très-éloquent ; et écrit avec autant d'élégance que d'énergie : c'est

à cet ouvrage qu'il faut sur-tout attribuer la mollesse funeste et l'indulgence aveugle qui corrompent l'éducation particulière. Fabre-d'Eglantine, auteur des *Précepteurs*, n'eut jamais d'autre talent qu'une certaine fougue déréglée, assez semblable à la verve : fanatique ardent des nouveaux systèmes, ou plutôt affectant le fanatisme pour tromper les sots, c'est un des plus chauds prédicans de vertu et d'humanité qui jamais ait moralisé sur la scène : son *Philinte* est un tissu d'homélies, auxquelles cependant il a su coudre une situation intéressante ; du reste, écrivain gothique et barbare, sans goût, sans études, sans aucune connoissance des modèles, et n'ayant apporté à la composition de ces pièces de théâtre, que la littérature d'un comédien de province. Il est apparu très-à-propos dans le temps où tout commençoit à se bouleverser ; ce désordre étoit son élément : dans des jours plus paisibles, il n'eût fait remarquer en lui que le défaut d'une bonne éducation ; et cependant c'est cet homme qui, mettant à nu les chimères et les rêveries de Jean-Jacques Rousseau, et les dépouillant de tous les charmes de l'éloquence, s'est mis dans la tête de nous prêcher au théâtre, en très-mauvais vers, les plus impertinentes maximes sur l'éducation. Il eût mieux valu qu'il commençât par faire la sienne. Il n'est pas inutile de rappeler ici ce que Voltaire pensoit de l'Emile de Jean-Jacques. Le citoyen de Genève introduisit une espèce de schisme dans l'église dont Voltaire étoit le souverain pontife. Il fut anathématisé, excommunié par le pape de Ferney, qui lança contre lui tous les foudres dont il avoit coutume d'écraser les réfractaires et les dissidens. J. J. brava les excommunications et les anathèmes ; il lui resta des sectateurs zélés ; plusieurs

même des disciples de Voltaire, encensèrent l'idole en vain foudroyée par leur maître. Le Genevois a eu de son vivant des dévots et des dévotes : son tombeau est devenu aussi célèbre que celui du prophète Mahomet, et l'on fait des pélerinages à Ermenonville, comme les Musulmans en font à la Mecque. Ecoutons le mandement de Voltaire contre l'Emile :

« Rousseau, dit-il, feint, dans un roman intitulé » *Emile*, d'élever un jeune gentilhomme, auquel » il se donne bien de garde de donner une éducation » telle qu'on la reçoit dans l'Ecole-Militaire, comme » d'apprendre les langues, la géométrie, la tactique, » les fortifications, l'histoire de son pays : il est » bien éloigné de lui inspirer l'amour de son roi et » de sa patrie ; il se borne a en faire un garçon menui- » sier : il veut que ce gentilhomme menuisier, quand » il a reçu un démenti ou un soufflet, *assas-* » *sine prudemment son homme* ..... Le même es- » prit de sagesse et de décence qui lui fait prononcer » qu'un précepteur doit souvent accompagner son » disciple dans un lieu de prostitution, le fait déci- » der que ce disciple doit être un assassin : ainsi » l'éducation que donne Jean-Jacques à un gentilhom- » me, consiste à manier le rabot, et a mériter le » grand remède de la corde. »

Et voilà l'éducation que Fabre-d'Eglantine a jugé à propos de prêcher en plein théâtre ! Il ne s'explique pas, il est vrai, sur l'assassinat et sur les mauvais lieux ; mais le système y conduit naturellement ; et quand on se fait un principe de suivre les premiers mouvemens de la nature brute, il n'y a point de crimes qui ne résultent d'une pareille doctrine.

» Nous doutons, continue Voltaire, que les pères

» de famille s'empressent à donner de tels précep-
» teurs à leurs enfans. Il nous semble que le roman
» d'*Emile* s'écarte un peu trop des maximes de Men-
» tor; mais aussi il faut avouer que notre siècle s'est
» écarté en tout du grand siècle de Louis XIV. »

Il nous semble que le jugement de Voltaire, sur l'*Emile*, est de *la critique bien amère;* et l'académie de Montauban doit gémir bien amèrement de l'excès auquel s'est porté le héros du dix-huitième siècle, le dieu de la littérature moderne. N'étoit-ce pas décourager, avilir le talent de Jean-Jacques Rousseau, que de dénigrer, avec cette indécence, un chef-d'œuvre philosophique tel qu'*Emile !* Cependant l'auteur critique ne s'est point découragé : il a laissé dire le critique : et sans daigner lui répondre, il est allé son train. Quand un écrivain s'est livré à la fougue d'une imagination désordonnée, quand il n'a rien respecté, quand il dit son avis à tort et à travers sur tout, est-il juste qu'on le respecte, et qu'on se gêne pour dire son avis sur lui et sur ses extravagances ? N'est-ce pas en cela que consiste essentiellement la liberté de la république des lettres ? La critique amère n'est jamais nuisible ; il n'y a point d'exemple qu'elle ait découragé de vrais talens ; et souvent elle est très-utile pour tuer les insectes venimeux de la littérature, et purger la société des mauvais livres qui l'infectent.

J'avoue que je suis très-scandalisé de la liberté avec laquelle Voltaire parle du dix-huitième siècle, qu'il semble immoler au siècle de Louis XIV. Et remarquez qu'il ne s'est pas exprimé ainsi dans sa jeunesse, où il pouvoit être encore séduit par son admiration pour nos grands maîtres : c'est dans sa vieillesse, c'est lorsqu'il étoit lui-même à la tête du

dix-huitième siècle, que cette vérité lui est échappée. Comment concevoir un pareil dénigrement? Les disciples de Voltaire combattent aujourd'hui directement la doctrine de leur maître; et nous, profanes, nous, infidèles, qu'on accuse d'impiété envers Voltaire, nous soutenons ses maximes. Les Voltairiens font tous leurs efforts, pour rabaisser le siècle des Corneille, des Racine et des Molière; ils affectent de lui préférer le siècle de d'Alembert et de Diderot. Pour nous, nous pensons avec Voltaire que le dix-huitième siècle est fort inférieur, pour le bon sens, le génie et les talens, au siècle qui l'a précédé, et que, sous le rapport littéraire, le seul que nous envisagions ici, il y a autant de différence entre les deux siècles, qu'il y en a entre *le Télémaque* et *l'Emile*, sous le rapport de la sagesse, de la décence et de la vérité. G.

XXVII.

Pensées extraites d'une Dissertation de M. de Bonald, *sur les Sciences, les Lettres et les Arts.*

Au siècle de Louis XIV, il y avoit eu des orateurs, des philosophes, des poëtes même, qui en même temps qu'ils étoient littérateurs, possédoient la science des objets qu'ils traitoient. Dans le nôtre, il y a eu des hommes de lettres qui n'ont été ni orateurs, ni poëtes, ni moralistes, ni historiens, pas même écrivains, à qui l'on a tenu compte, non de ce qu'ils ont fait, mais de ce qu'on a supposé qu'ils pouvoient faire; et le titre d'hommes de lettres a été,

comme celui d'*avocat en parlement*, un titre sans fonctions, une qualification honorable qui s'acquiert sans frais, n'impose aucun devoir, et classe un homme sans le placer.

Il y a donc eu des hommes de lettres sans exercice et à *la suite* de la littérature, comme il y avoit des abbés sans bénéfice, et à la suite de l'Eglise; des officiers sans *activité* et à *la suite* de l'armée; et peut-être ces surnuméraires ont-ils produit partout les mêmes désordres.

Voilà une première cause du divorce qui s'est fait de nos jours entre les sciences et les lettres : celle-là tient aux hommes; mais il y en a une seconde qui vient des choses.

La philosophie qui étoit en vogue dans le dernier siècle, haïssoit la religion, et n'entendoit rien à la politique et à la morale; mais comme il faut un aliment à l'inépuisable activité de l'esprit humain, nos philosophes s'attachèrent exclusivement aux connoissances physiques, dans lesquelles de grandes et fécondes découvertes faites par des savans du siècle précédent, leur en promettoient beaucoup de petites, et dont plusieurs branches avoient été, jusqu'à eux, négligées ou dédaignées. Ils refusèrent donc le nom de sciences à ce qu'ils n'entendoient pas, ou ne vouloient pas entendre, pour en décorer les connoissances qui étoient l'objet de leur prédilection et de leurs études. Les sciences physiques furent donc les seules sciences, et les hommes qui les cultivoient, les savans par excellence. Le *naturalisme*, ou plutôt le matérialisme, qui faisoit le fond de toutes les nouvelles doctrines, gagnoit quelque chose à ces dénominations; et les gens de lettres satisfaits de leur par-

tage, ne cherchoient point à troubler les savans dans la possession exclusive de la science. Les mathématiques et tout ce qui en dépend, prirent les rênes de la science, sous le nom de *hautes sciences*, de *sciences exactes*, quoiqu'elles ne soient pas, dans leur genre, plus *exactes* que d'autres sciences dans le leur, et qu'elles soient sur-tout bien moins *hautes* dans leur objet. L'histoire naturelle se glissa aussi dans les études même de l'enfance. Cette science assurément n'est ni *haute*, ni *exacte*; mais elle s'occupe de la nature physique; et c'étoit là son titre de recommandation.

D'Alembert disoit que celui à qui l'on donneroit à opter entre la gloire d'un grand poëte et celle d'un grand géomètre, et qui se décideroit sur-le-champ, se montreroit par cela même peu digne d'avoir à faire un pareil choix. J'oserois dire, au contraire, que celui qui pourroit balancer entre le mérite d'un grand orateur ou d'un grand poëte (dans le genre moral) et celui d'un grand géomètre, montreroit peu d'élévation et de rectitude de jugement, parce que la géométrie, même dans ses découvertes les plus heureuses, uniquement occupée de matières et de rapports physiques, étend l'esprit sans influer en rien sur les mœurs; au lieu que l'éloquence et la poésie dirigent les affections de l'homme vers un but utile, en même temps qu'elles éclairent sa raison sur ses devoirs. Il est vrai que d'Alembert considère uniquement la gloire que les hommes dispensent assez souvent au gré de leurs caprices, tandis que je considère l'utilité, seul objet que des hommes raisonnables doivent se proposer dans leurs travaux.

Je ne dirai pas que cette supériorité des sciences

morales sur les connoissances physiques, étoit la base et la règle de la distinction reçue autrefois dans nos universités entre les différens grades, et qui plaçoit la médecine, par exemple, après la jurisprudence, parce qu'on est accoutumé à regarder comme des préjugés toutes ces idées de nos anciennes écoles..... Mais je ferai observer que le peuple, plein de sens et de raison dans les choses morales, pourvu toutefois qu'on ne l'enivre pas de l'idée absurde de sa supériorité politique; le peuple, dans ses notions simples, et non altérées par de faux raisonnemens ou par les illusions de la vanité, attache un grand prix aux études purement intellectuelles; et tout homme à qui il suppose quelques connoissances de ce genre, est, à ses yeux, un être recommandable. Il accorderoit difficilement le titre d'homme savant à celui qu'il verroit occupé à courir après des papillons, à coller des herbes, à ramasser des pierres; et tandis que, dans les professions savantes et lettrées, chacun est naturellement porté à regarder l'objet qu'il cultive comme le premier et le plus important de tous, le peuple regarde les sciences physiques, les travaux champêtres, les arts manuels, qui ont fait éclore tant de livres, de systèmes et de *sociétés*, comme les plus vils ou du moins les derniers, par comparaison avec les études de l'homme de lettres; et il ne connoît pas plus le mérite de ses propres occupations, qu'il n'en connoissoit la douceur au temps que Virgile s'écrioit :

O fortunatos nimiùm, sua si bona nôrint
Agricolas !

On peut observer que les savans eux-mêmes, les savans en science physique, rendent hommage à la

supériorité des rapports moraux qui distinguent l'ordre où les hommes se trouvent placés, puisqu'ils aiment à présenter, sous les dénominations qui expriment des relations humaines, les rapports même des êtres dépourvus d'intelligence. M. de Buffon croyoit les bêtes des machines ; et cependant les descriptions animées, et peut-être un peu trop éloquentes qu'il a faites de leurs habitudes et de leurs instincts, ou, pour parler avec les naturalistes modernes, de leurs *mœurs* et de leurs *passions*, tirent tout leur merite des *intentions* qu'il semble leur supposer, et dont il fait partager à ses lecteurs l'illusion ou la vérité. On fait des poëmes sur les *sexes* des plantes et sur les *affections* des végétaux ; les plantes et les coquillages sont classés par *familles*, et c'est peut-être ce qui fait que nos savans traitent l'homme comme une *espèce*. Je lisois, dans l'extrait de l'éloge de M. *Adanson* qui a établi dans le monde savant cinquante huit *familles* nouvelles de végétaux, que les botanistes, dans leurs classifications, cherchent à découvrir la *subordination des caractères*, et je n'ai pu m'empêcher de désirer qu'ils fissent part de leurs découvertes dans ce genre aux moralistes qui cherchent depuis long-temps quelque chose de semblable entre les hommes; et même sans pouvoir le trouver.

Il semble qu'on *humanise* (si l'on me permet cette expression dans ce sens) les êtres matériels à proportion comme on matérialise l'homme. Il n'est question que des sensations de l'homme et de l'intelligence des animaux. Le peuple de la création conspire pour en détrôner le roi ; et à la tête de cette faction de sujets rebelles, on compte des hommes dont l'esprit et les talens promettoient à la cause de l'intelligence de puissans défenseurs. La conjuration

gagne ; et bientôt l'univers, sans chef, ne sera plus qu'une vaste république fondée aussi sur *la liberté* des appétits et *l'égalité* des instincts.

Il semble aujourd'hui que les grandes créations du génie de la physique soient épuisées. Le petit esprit succède, et l'on cherche moins à découvrir qu'à perfectionner, ou plutôt à raffiner sur la perfection. C'est ce dont on peut se convaincre, en lisant dans les journaux les comptes rendus à la *Société d'encouragement*, et dans le *Journal de Physique*, des progrès annuels des arts, des sciences. Assurément, ceux qui jouissent des productions des arts, sans être initiés dans leurs petits secrets, doivent être étonnés d'apprendre qu'on propose encore des prix pour la construction d'un métier à faire des étoffes façonnées et brochées ; pour la fabrication des peignes des tisserands ; pour la fabrication du fer-blanc, etc. Après avoir admiré depuis si long-temps ces belles étoffes à grands ou à petits dessins, sorties de nos fabriques, et qui servoient aux ornemens d'église, aux tentures des appartemens, aux ajustemens même des femmes; ces belles toiles de Flandre ou de Hollande, qui réunissent la solidité des tissus de fil à la finesse des mousselines des Indes; ces ouvrages de fer-blanc battu, qui ont le poli et les formes élégantes des pièces d'orfévrerie. Nous avons le bien, nous voulons le mieux; nous voulons le mieux du mieux ; nous cherchons *le fin du fin*, comme disent les bonnes gens; et nous ressemblons à cet homme *aux petites commodités*, dont parle La Bruyère : « Hermippe faisoit » dix pas pour aller de son lit dans sa garde-robe, » il n'en fait plus que neuf par la manière dont il a » su tourner sa chambre : combien de pas épargnés » dans le cours d'une vie ! Ailleurs l'on tourne la clé,

» l'on pousse contre ou l'on tire à soi, et une porte » s'ouvre : quelle fatigue! Voilà un mouvement de » trop qu'il sait s'épargner; et comment? C'est un » mystère qu'il ne révèle point. Il est à la vérité un » grand maître pour le ressort et la mécanique, pour » celle du moins dont tout le monde se passe. Hermippe tire le jour de son appartement d'ailleurs que » de la fenêtre; il a trouvé le secret de monter et de » descendre autrement que par l'escalier; et il cher- » che celui d'entrer ou de sortir plus commodément » que par la porte. »

Je ne dirai pas que cette recherche hâtée, forcée, d'une perfection quelquefois chimérique dans les arts, a des inconvéniens domestiques et politiques; qu'elle favorise beaucoup trop les progrès du luxe et l'instabilité de la mode; et qu'au lieu que le progrès lent, mais infaillible, des arts laissés à eux-mêmes, donne le temps aux anciens ouvrages et aux anciens ouvriers, de s'user et de finir sans déplacement et sans révolution, ces progrès trop pressés tendent à élever sans cesse de nouveaux ouvriers sur la ruine et la misère des anciens. Je ne dirai pas cela, parce que peut-être je ne serois pas entendu; mais je ferai remarquer que, tandis que nous ne sommes jamais contens de la perfection des arts, nous le sommes toujours assez de la perfection de la morale. Les artistes disent : « ce qui est bon, ce qui est parfait, » il faut le perfectionner encore. » Et les législateurs disent, écrivent : « Lorsque les mœurs sont corrom- » pues, il faut affoiblir les lois. » C'est-à-dire, ce qui est mauvais, il faut le détériorer, et en même temps que, pour la facilité du luxe et des besoins factices, nous ajoutons sans cesse à la théorie des arts, nous entourons la vertu de difficultés et de dangers,

en corrompant par d'imprudentes tolérances les lois qui sont la théorie des mœurs.

La physique a fait, de son côté, ses petites découvertes. On a aperçu enfin de l'irritabilité dans la *laitue*, et les conduits par où respire le *sureau*, l'*hyéble* et l'*hortensia*. La minéralogie, plus riche de trois nouveaux métaux, le *rhodium*, l'*irridium* et l'*osmium*, possède en tout ving-neuf métaux. Hélas, la société n'en possède que deux, et la cupidité qu'ils allument y produit d'étranges désordres ! La chimie a fait aussi ses petites décompositions, et soumis à de nouvelles analyses les substances une fois analysées.....

C'est cependant avec toutes ces petites choses que se font de grandes réputations, et l'on peut dire : *In tenui labor, at tenuis non gloria*. Ces recherches minutieuses étendent la science plutôt qu'elles n'agrandissent les esprits. Il faudroit peut-être considérer la nature plutôt en poëte qu'en chimiste, et la peindre au lieu de la décomposer. Néanmoins, cette extrême petitesse de détails seroit d'un grand prix, même aux yeux d'un homme instruit et d'un esprit élevé, si l'on n'y cherchoit que des motifs d'admiration pour la puissance et la sagesse du Créateur, plus merveilveilleuse peut-être dans les organes du ciron que dans ceux de l'éléphant. Mais bien loin de s'élever à ces considérations qui ennoblissent tout, et donnent aux plus petites choses une importance réelle, trop souvent les hommes les plus occupés de l'étude et de la contemplation de la nature, font servir leur science à nier l'existence de la divinité ou à calomnier sa sagesse; et nous ressemblons à des enfans mal élevés, qui, introduits dans un cabinet de curiosités, après avoir tout regardé, touché à tout, quelquefois tout dérangé, au lieu de remercier le maître de sa com-

plaisance, sortiroient sans l'avoir salué, et finiroient même par lui dire des injures.

Il peut néanmoins être utile pour le progrès des sciences physiques et des arts mécaniques, que ceux qui les cultivent et qui y ont consacré tous leurs talens et leurs veilles, attachent à leurs travaux une grande importance; dussent-ils même mettre leurs connoissances au-dessus de toutes les autres, et se croire eux-mêmes les personnages les plus utiles à l'état. Cette opinion n'a rien de dangereux tant qu'elle ne sort pas du cabinet du savant, ou de l'atelier de l'artiste; et, s'il faut des comédies, cette vanité des diverses professions peut fournir aux poëtes une mine inépuisable de ridicules : Molière y a puisé des sujets de scènes aussi plaisantes qu'elles sont philosophiques. Mais ce ridicule devient un véritable désordre, si les gouvernemens, qui doivent tout voir de très-haut pour tout mettre à sa place, épousant les prétentions particulières des savans ou des artistes, perdent la juste mesure des choses, et donnent aux études physiques, l'importance qui n'est due qu'aux sciences morales, à ces sciences qui sont proprement les sciences de la société, et où se trouve la règle du pouvoir et des devoirs. Les études physiques peuvent faire la réputation d'un savant, mais elles ne sauroient faire la gloire d'une nation..... C'est à ses orateurs, à ses poëtes, à ses moralistes, à ses politiques, que la France doit la prééminence morale qu'elle avoit obtenue en Europe, et non à ses physiciens ou à ses géomètres. Dans ce genre de connoissances, les autres peuples nous ont égalés, ou même surpassés; et je crois même que la haute estime accordée de nos jours aux mathématiques, a été cause que nos philosophes, plus jaloux de la gloire

de la géométrie que celle de leur pays, ont professé une admiration exagérée pour tout ce qui nous venoit de la patrie de Newton. B.... D.

XXVIII.

Pensées et Fragmens divers sur les moeurs du jour.

La Métromanie.—*Carrière du Théâtre.*

Ce qui peut nuire aujourd'hui au succès de *la Métromanie*, c'est qu'elle est directement opposée aux idées et à la manière de penser d'à présent : toute cette comédie est établie sur le vieux préjugé, et sur la fausse supposition que la poésie étoit le grand chemin de l'hôpital ; qu'un poëte médiocre étoit le rebut de la société, et qu'un homme uniquement occupé du soin de mesurer des syllabes et d'assembler des rimes, étoit aussi inutile que ridicule dans le monde. Il faut en convenir, nos bons aïeux avoient une grande aversion et un dédain très-prononcé pour la profession de poëte et de comédien : ils regardoient comme perdu un jeune homme qui s'adonnoit aux vers et au théâtre. Racine fut excommunié à Port-Royal, et condamné dans sa famille. Voltaire fut chassé de la maison paternelle. Une philosophie plus libérale a totalement changé nos mœurs sur cet article : aujourd'hui le jeune homme en qui l'on voit briller la moindre étincelle poétique, est encouragé, fêté, caressé, admiré, et l'on en fait tant que l'étincelle s'évanouit. C'est aujourd'hui un fort bon état

que celui de poëte : des vers sont une spéculation de finance; et M. Baliveau, qui veut faire enfermer son neveu, parce qu'il préfère Apollon à Cujas et Barthole, nous paroît un barbare en démence, qu'il faudroit faire enfermer lui-même.

On est toujours tenté de demander pourquoi, dans le siècle où les comédiens et les poëtes étoient si cruellement dénigrés par l'opinion, nous avons eu beaucoup de grands comédiens et de grands poëtes; tandis que, dans le temps même où ils sont honorés, chéris, comblés de faveurs, ils deviennent si rares. Pour répondre à cette question, il faudroit s'engager dans des discussions qui ne seroient pas ici à leur place : il suffit de dire qu'il en fut de ce déchaînement presque général contre des talens agréables, comme de toutes les persécutions, qui ne servent qu'à fortifier le parti qu'on veut accabler. L'impulsion irrésistible du génie luttoit alors victorieusement contre les excommunications, contre le mépris, contre la misère. L'acteur et le poëte disoient, en entrant dans la carrière : Il faut vaincre ou périr; il faut, ou qu'ils m'écrasent, ou que je les force à m'admirer. Le talent tiroit une nouvelle force de la tyrannie, même des préjugés :

Ab ipso
Ducit opes animumque ferro.

Aujourd'hui que l'art des vers est reconnu comme une des professions de la vie civile, on se jette dans la poésie, avec l'approbation générale, comme autrefois dans la robe, dans l'épée et dans l'Eglise : ce n'est plus un attrait insurmontable, un penchant invincible qui entraîne, à travers mille périls, vers des conditions avilies et prohibées; c'est l'intérêt, c'est

le calcul, c'est la raison qui fait les acteurs et les poëtes, comme les avocats, les procureurs, les médecins et les négocians : s'ils manquent de talent, ils ont assez d'esprit pour trouver les moyens de s'en passer. Il est avec le Parnasse des accommodemens comme avec le ciel, et l'on peut se faire des succès sans avoir la peine de les mériter; le goût du public sert merveilleusement bien la médiocrité : aujourd'hui un auteur gagne plus à faire des mélodrames et de petites farces, que jamais Corneille et Racine ne gagnèrent à composer des chefs-d'œuvre.

Couronnes du Théâtre.

Ces couronnes ont beaucoup perdu de leur prix depuis que la cabale les a prodiguées à des histrions sans talens. Combien n'a-t-on pas vu de débutantes recevoir du fanatisme de leurs partisans, cet honneur dont elles étoient très-indignes! Combien d'actrices en tournée se sont fait couronner, en dépit de leur médiocrité, sur des tréteaux de province! L'estime des connoisseurs, les suffrages du public, la gloire d'avoir perfectionné le genre de la comédie lyrique, corrompu et dégradé en Italie, voilà pour Grétry (1) la plus belle couronne : cela vaut infiniment mieux qu'une branche d'arbre qu'une main amie lui a placée sur la tête, dans l'obscurité d'une loge étroite où il étoit emprisonné. Rien de plus mesquin qu'une pareille cérémonie; ce n'étoit pas ainsi que les athlètes étoient couronnés jadis dans la célébrité des jeux olympiques, au milieu d'une plaine immense couverte d'un peuple innombrable. Et cependant Horace

(1) Il y a quatre ans que ce compositeur fut couronné à l'Opéra-Comique.

ne paroît pas faire beaucoup de cas de cet honneur; il place ce désir de la palme olympique au rang des travers et des bizarreries de l'esprit humain, et semble se moquer un peu de ces fameux vainqueurs, qui se croyoient des dieux pour s'être couverts de poussière, et avoir heureusement fait tourner un char autour d'une borne. Le triomphe d'un auteur dramatique est uniquement dans le mérite de son ouvrage; sa personne ne doit jamais faire partie du spectacle.

Nous ne voyons pas que les grands hommes du siècle de Louis XIV aient jamais offert leur individu à la curiosité et aux applaudissemens de la multitude. Jamais le public ne les a fait comparoître sur la scène: on avoit alors un sentiment plus juste de la dignité d'un homme de lettres; on savoit qu'il ne devoit point payer de sa personne, et qu'on ne devoit pas le confondre avec le comédien. L'écrivain existe dans ses écrits; c'est la meilleure et la plus noble partie de lui-même.

Depuis que le talent des poëtes de théâtre a diminué, leurs honneurs se sont accrus; ils ont reçu des couronnes quand ils ont cessé d'en être dignes : l'art de se faire des réputations a succédé à l'art de les mériter ; la médiocrité s'est étayée de l'intrigue. Voltaire est le premier que le parterre ait demandé: il se montra dans la loge de madame de Villars, et, par l'ordre du parterre, il l'embrassa. C'étoit une grande indécence que cette réunion de jeunes gens qu'on appelle le parterre, et qui n'est point le public, disposât ainsi de la personne et des faveurs d'une dame de qualité, jeune et jolie. Beaucoup d'auteurs très-inférieurs à Voltaire ont souvent obtenu depuis le prétendu honneur d'être demandés, mais jamais l'avantage d'embrasser une jolie femme. Aujourd'hui,

être demandé est un usage, et paroître sur la scène est presque un affront.

Ce même Voltaire, qu'on avoit demandé après *Mérope*, moins à cause de la beauté de cette tragédie, qu'à raison de l'influence que l'auteur exerçoit déjà sur les opinions; ce Voltaire, dans son extrême vieillesse, vint se faire adorer et canoniser à la Comédie-Française, après avoir fait pendant un grand nombre d'années tout ce qu'il falloit faire pour justifier une pareille apothéose. Tous les commis, les clercs, les compagnons artisans, les garçons de boutique, les auteurs, les rimeurs, les barbouilleurs, les petits philosophes, tous les libertins pervertis par les principes de cet apôtre de l'impiété et des mauvaises mœurs, formèrent au nouveau dieu un cortége digne de lui. Conduit au théâtre par cette brigade, il y reçut des honneurs presque divins; on l'enivra si fort d'encens, et cet encens étoit si grossier, que la vapeur suffit pour l'étouffer quelques jours après. Cette farce, affligeante pour tous les gens sensés et honnêtes, fut suivie, quelques années après, d'une autre procession plus ridicule et plus désastreuse encore. On fit en grande pompe la translation des reliques de Voltaire au Panthéon: c'étoit l'annonce d'un bouleversement général et de la destruction totale de la religion; c'étoit le signal des maux qui alloient fondre sur la France.

Education du Théâtre.

Si nous sommes mal élevés ce n'est pas faute d'écoles; car indépendamment des écoles centrales, spéciales, primaires et secondaires, sans compter les lycées, les prytannées, les pensionnats, les cours

publics et particuliers, on peut regarder les musées, les athénées, et sur-tout les théâtres, comme des espèces de colléges pour tous les gens du monde : c'est là que plusieurs commencent leur éducation littéraire et morale ; et ces écoles dramatiques sont d'autant plus commodes, que pour en profiter il n'est pas même nécessaire de savoir lire (1).

C'est ici qu'on peut observer la révolution des mœurs, beaucoup plus complète et plus étonnante que celle du gouvernement, qui n'en est que l'effet et la suite naturelle. Un amusement regardé jadis comme frivole, profane et dangereux, un amusement sévèrement défendu dans les écoles, et qui paroissoit alors très-propre à ruiner tous les fruits d'une sage institution, est maintenant la base de l'éducation à la mode. On se réunit au spectacle, comme on se rassembloit au sermon; les enfans, les jeunes gens des deux sexes vont aujourd'hui s'instruire où l'on croyoit autrefois qu'ils ne pouvoient que se corrompre ; et ces mêmes comédiens, qu'un préjugé, peut-être injuste, éloignoit de la société, en sont devenus les précepteurs et les prédicateurs.

Des usages si différens tiennent à des systèmes diamétralement opposés : on regardoit alors comme nuisible à l'ordre social, tout ce qui tend à enflammer l'imagination, à exalter les passions ; on croyoit que la volupté, le luxe et les plaisirs ne pouvoient

(1) Ces réflexions ont été faites à l'occasion de *la petite Ecole des Pères*, pièce de MM. Etienne et Nanteuil, à laquelle M. Geoffroy donna des éloges qui ne laissent pas douter du talent de leurs auteurs, si l'on en juge par la sévérité accoutumée de ce critique. «Le dénouement, » dit-il, est heureux ; le dialogue est gai, plein d'esprit et de mots heu- » reux. Le fonds est bon ; il étoit même susceptible d'être plus étendu. » La morale est en action, et non en sentences : on y trouve de l'ins- » truction, et point de sermons. » (*Feuilleton du* 10 *niv. an* 11.)

qu'affoiblir les esprits, énerver les ames; nous avons réformé tout cela; à la place de ses anciennes maximes, nous avons mis la morale de l'opéra. Si par un chemin de fleurs nous pouvons atteindre au but où nos prédécesseurs n'arrivoient qu'à travers les ronces et les épines; si nous parvenons à résoudre le problème d'une nation florissante et tranquille, sans mœurs et sans principes, tant mieux pour nous; nous aurons en outre le plaisir de donner un démenti à la docte antiquité; nous pourrons traiter de radoteurs tous ces graves barbons qui prêchoient l'austérité, la frugalité, mais il n'est pas encore prouvé que notre philosophie riante soit la meilleure; c'est un essai que nous faisons, et il ne faut pas triompher avant la victoire.

Morale du Théâtre.

Il ne faut pas se faire illusion sur l'utilité chimérique du théâtre. Je sais bien que tous les poëtes dramatiques, anciens et modernes ont eu la prétention de corriger les mœurs. Chénier, dans sa préface de Fénélon, pouvoit s'épargner un vain étalage d'érudition scolastique pour prouver ce que personne ne conteste; la question est de savoir si réellement les spectacles sont un bon moyen de réformer les mœurs. Sur cet article, je renvoie le philosophe Chénier au philosophe J. J. Rousseau, ils peuvent se battre ensemble; je soutiens que le plus grand effort de la comédie est de corriger quelques ridicules, mais qu'elle est plus propre à flatter qu'à corriger les vices. Le principal et l'unique avantage des spectacles dans les grandes républiques, est de pallier la corruption, de la couvrir d'un vernis de décence, d'of-

frir une grande diversion à l'industrie malfaisante. C'est ainsi que dans *Crispin, rival de son maître*, un fripon, nommé *Labranche*, dit à son camarade Crispin, que pour se convertir il s'est mis à boire et à fréquenter les cabarets ; c'est, dit-il, un plaisir innocent qui me distrait, *cela me détourne de mal faire*. C'est à peu près à cela que se réduit cette utilité morale du théâtre, tant préconisée par Chénier. Les spectacles sont pour les hommes vicieux et corrompus, ce qu'étoient les cabarets pour ce coquin de Labranche.

Esprit du Théâtre.

Dans la plupart des comédies, l'intérêt est pour les extravagances des amans, le ridicule pour la sagesse et l'autorité des pères : les emportemens de l'amour y sont peints comme les élans d'une ame sensible et généreuse, et on n'y présente les convenances sociales que comme de froides entraves faites pour les mauvais cœurs. Je sais que la plus légère connoissance du monde suffit pour faire sentir le faux de ces exagérations : les honnêtes gens n'estiment que le coloris poétique qui pare ces chimères, mais les jeunes gens ne s'arrêtent point au style ; ils se pénètrent de ces idées romanesques et de ces sentimens passionnés, lors même qu'ils sont exprimés en mauvais vers et en mauvaise prose : il est vrai que leur libertinage très-prématuré les prémunit contre les folies, où cette illusion théâtrale pourroit les entraîner : c'est aux dépens de leurs mœurs qu'ils sont raisonnables ; mais les jeunes demoiselles n'ont pas encore, au même degré, les mêmes ressources : tout le danger du théâtre est pour

elles, et les spectacles sont tout ce qu'il y a de mieux pour les disposer à donner dans les pièges du premier séducteur.

Fanatisme de Voltaire pour le Théâtre.

C'est avec raison que Voltaire se récrie sur l'extrême beauté des discours de Cinna et de Maxime, dans la scène de la délibération ; mais rien n'est moins juste, ni moins raisonnable que la sortie qu'il fait à ce sujet, contre ceux qui, du temps de Corneille, n'alloient pas à la comédie : on reconnoît trop dans cette boutade l'homme qui a passé la moitié de sa vie à faire l'histrion. Voltaire, poëte dramatique, ne connoissoit dans le monde rien de plus beau, ni de meilleur que d'aller à la comédie, et de jouer la comédie ; il eût voulu voir la France couverte de baladins. Cet enthousiasme n'est pas d'un philosophe.

« Tous les ordres de l'état, dit-il, auroient dû assister à cette pièce (*Cinna*), pour apprendre à » penser et à parler ; ils ne faisoient que des harangues ridicules, qui sont la honte de la nation. Corneille étoit un maître dont ils avoient besoin ; mais » un préjugé, plus barbare encore que ne l'étoit l'éloquence du bareau et de la chaire, a souvent empêché plusieurs magistrats très-éclairés d'imiter Cicéron et Hortensius, qui alloient entendre des tragédies fort inférieures à celles de *Cinna*. »

A qui Voltaire persuadera-t-il que du temps de Corneille les ordres de l'état ne sussent ni penser, ni parler ? La langue, à la vérité, n'étoit pas encore fixée; le goût n'étoit pas formé, et Corneille lui-même en est la preuve ; mais si les discours publics étoient alors dépourvus d'élégance, ils ne manquoient

ni de sens, ni de solidité, ni de force; nous en avons entendus, sur la fin du siècle, qui étoient tout à la fois des chefs-d'œuvre de barbarie et d'extravagance, quoique les auteurs eussent fait leur rhétorique au théâtre, dans les tragédies de Voltaire. Fléchier, Fénélon, le grand Bossuet, n'ont pas eu besoin d'aller à la comédie pour apprendre à penser et à parler; et nous, qui passons notre vie au spectacle, pouvons-nous nous flatter d'être plus sensés et plus sages que nos pères? Savons-nous mieux penser et parler? Qui jamais eut une logique plus vigoureuse, une éloquence plus saine que les solitaires de Port-Royal? Un *préjugé barbare* ne leur permettoit pas d'aller à la comédie! Les Molé, les Harlai, les Talon, les Lamoignon, étoient-ils donc obligés d'aller chercher à la comédie la raison, le bon sens, l'érudition, la connoissance des lois? L'histoire atteste que la fureur des spectacles est chez un peuple un signe de frivolité et de décadence : les spectacles ne sont donc pas une école de bon sens et de raison, ou bien il faut en conclure, que nous sommes les plus raisonnables de tous les hommes.

« Les femmes, ajoute Voltaire, ne vouloient que » de l'amour: bientôt on ne traita plus que l'amour; » et par là on fournit à ceux que leurs petits talens » rendent jaloux de la gloire des spectacles, un mal» heureux prétexte de s'élever contre le premier des » beaux-arts. » Il me semble que Bossuet, Bourdaloue, Fénélon, Nicole, Pascal, etc., qui n'estimoient pas les spectacles autant que Voltaire, n'étoient pas des hommes à petits talens : ils avoient sur-tout plus de jugement, plus de profondeur et de philosophie qu'on n'en trouve dans ces romans dramatiques, dont l'auteur ne cherche qu'à émouvoir, en dépit du sens

commun, les passions de la multitude, et où il déraisonne d'un bout à l'autre, quelquefois en très-beaux vers. Voltaire pouvoit se reprocher à lui-même, plus qu'aucun autre poëte, d'avoir fourni aux petits esprits *un malheureux prétexte* de se moquer *du premier des beaux-arts*; car dans *Zaïre*, dans *Alzire*, dans *Adélaïde du Guesclin*, dans *Tancrède*, qu'y a-t-il, que de l'amour, et de l'amour bien fort?

Fanatisme des Arts.

L'enthousiasme des arts est une des maladies de notre siècle; bien différent du véritable enthousiasme, qui n'est qu'un sentiment vif et sûr des beautés de l'art, celui-ci a pour base l'orgueil et l'ignorance. Il consiste d'abord à donner aux arts en général une importance qu'ils ne peuvent ni ne doivent avoir; ensuite à exalter les productions de certains artistes fort au delà de leur juste valeur, parce qu'on les compare à ce qui les environne, et non pas à ce qui les a précédés. Tel peintre, à côté de ses contemporains, est un dieu; auprès de Raphaël, c'est un homme. C'est toujours dans les siècles de décadence qu'on voit régner cette épidémie. Sous le pontificat de Léon X, lorsque l'Italie regorgeoit de grands hommes, lorsqu'on y marchoit sur les chefs-d'œuvre, on n'y connoissoit point cette espèce de fanatisme pour les arts. Sous le règne de Louis XIV, lorsque Corneille, Racine, Molière, Bossuet, Fénélon, la Bruyère, enrichissoient la France de leurs ouvrages immortels, l'enthousiasme littéraire n'existoit pas; on jugeoit avant d'admirer: aujourd'hui, l'on admire avant de juger; cela est plus facile. Le fanatisme est un besoin pour les esprits foibles et bornés; cette aveugle su-

perstition ne peut servir qu'à gâter les artistes, qu'à corrompre le goût. C'est aux gens de l'art que l'enthousiasme convient, et non pas à leurs juges : il peut élever le génie dans la composition, mais il égare le spectateur dans l'examen. Maintenant, c'est tout le contraire : les artistes sont froids, le public seul est passionné.

Fanatisme des Provinces pour les Comédiens.

On dit que Chassé, fameux basse-taille de l'Opéra, ayant obtenu des lettres de noblesse, sa voix parut s'affoiblir, et l'on fit sur lui ce couplet :

> Avez-vous entendu Chassé
> Dans la pastorale d'*Issé*?
> Ce n'est plus cette voix tonnante,
> Ce ne sont plus ces grands éclats;
> C'est un gentilhomme qui chante,
> Et qui ne se fatigue pas.

Nos acteurs tragiques, ennoblis par la haute idée qu'on attache à leur talent, n'en crient pas moins fort; mais ils deviennent plus lourds, plus empesés, plus traînans; leur noblesse semble leur interdire la franchise et le naturel, comme des qualités bourgeoises.

Comment veut-on que des comédiens travaillent, qu'ils se donnent de la peine pour plaire au public et varier leur spectacle, quand ils sont gâtés par l'adulation, quand le fanatisme théâtral élève entre eux et la vérité un nuage du plus grossier encens? Molière, dans les *Femmes savantes*, nous dit de certains auteurs,

> Que pour être imprimés et reliés en veau,

ils perdent la tête, et qu'il leur semble, dans leur petit cerveau, qu'ils sont dans l'état d'importantes

personnes. Comment veut-on que le petit cerveau d'un comédien tienne aux adorations dont il est l'objet? Il faut lui savoir gré de conserver encore quelque chose d'humain, quand il revient d'une tournée, quand l'idolâtrie des provinciaux en a fait un dieu.

C'est en province que les acteurs de Paris trouvent des autels tout dressés; c'est là qu'une foule de jeunes gens oisifs, enthousiastes d'un art qu'ils ne connoissent guère, car le fanatisme est fils de l'ignorance, prodiguent aux comédiens qui passent par leur ville les honneurs les plus excessifs que jamais ait inventés la plus aveugle superstition : les couronnes pleuvent sur la tête de la pagode du jour; pour elle s'enflamme la verve de tous les rimeurs du pays; on l'accable de mauvais vers, et le journaliste de l'endroit se bat les flancs pour accoucher chaque jour d'un pathos ridicule, que malheureusement l'acteur prend au pied de la lettre, et qu'il envoie même à Paris comme une preuve de son succès. Enfin le dieu, que la vapeur des louanges dont il est enfumé n'empêche pas de songer à ses affaires, fixe le jour de son départ d'après l'état des recettes, qui sont sa boussole : c'est alors une désolation, une calamité; on s'efforce de le retenir, on se précipite sur la voiture, on arrête les chevaux. Je ne désespère pas que bientôt des adorateurs bien fervens ne se jettent sous les roues du char de l'idole et ne s'y fassent écraser, à l'exemple des dévots Indiens, comme ne voulant pas survivre à la perte d'un si grand comédien.

Ces extravagances déplorables sont le signe le plus sensible de la décadence de l'art; ni le public, ni l'acteur ne sont plus à leur place, et ce sont les juges qui font la cour aux plaideurs. C'est donc une chose

très-nuisible que la multitude des congés; chacun calcule alors le profit de sa tournée, et s'embarrasse peu du succès de son théâtre; chacun revient de la province plus riche en espèces, plus pauvre en talens, moins zélé pour la société dont il est membre, encore plus chargé d'orgueil et de ridicules que d'argent.

Mademoiselle Colbran.

Une Espagnole aussi distinguée dans son art que Mlle Colbran, peut offrir quelques réflexions capables de réformer les erreurs de notre présomption et de notre amour-propre. Nous nous imaginons que l'Espagne est presque barbare, que ce n'est qu'à Paris que les talens se forment. Jamais, à cet égard, les artistes n'ont poussé plus loin cet orgueil exclusif qui semble être l'apanage de l'ignorance: nos écoliers en peinture regardent en pitié l'école de Raphaël; nos écoliers en musique dédaignent l'école de Durante; ils méprisent même les artistes français qui les ont précédés: cette arrogance est sur-tout le partage des musiciens exécutans. Il n'y a presque point de chanteur, point de joueur d'instrument qui ne s'imagine que ce n'est que depuis qu'il existe qu'on sait chanter ou jouer des instrumens. Ce doit être pour eux une espèce de scandale, qu'il nous vienne de l'Espagne des cantatrices excellentes, des violons supérieurs. Comment, dans un pays où l'on cultive si peu les arts, se trouve-t-il d'aussi grands artistes? Mais il faut savoir qu'en tout genre, les arts sont écrasés par le trop grand nombre de ceux qui les exercent. La musique sera étouffée en France sous la foule des musiciens, si on ne parvient pas à réprimer cette

funeste exubérance. C'est toujours dans cette multitude d'artistes que triomphe la médiocrité, parce qu'elle s'y trouve nécessairement en majorité et en force; c'est dans ce chaos que les cabales se forment; que l'intrigue prévaut, que le goût se corrompt, que le jugement s'égare. Le ton même des mœurs et de la société, à Paris, nuit aux progrès des arts : on y est trop dissipé par les plaisirs, trop séduit par la flatterie, trop gâté par la frivolité et l'orgueil. La vie solitaire et sérieuse qu'on mène en Espagne, est bien plus favorable au travail et aux profondes méditations; on y étudie dans le silence les grands modèles; on ne s'y croit pas un maître quand on sait à peine les élémens; l'engouement et la mode n'y tiennent pas lieu de talens; le mauvais goût n'y fait pas les réputations : la musique y est un art auquel on n'est appelé que par le génie. Ce n'est pas comme en France, un métier que l'on prend faute de pouvoir faire autre chose, et qu'on est obligé de dégrader par la nécessité de vivre.

La Nouveauté.

La nouveauté a peu d'inconvéniens pour la société quand elle se borne à des niaiseries inutiles pour le bonheur; ce n'est que de l'argent qu'elle nous coûte; elle ruine quelques sots, enrichit quelques fripons, voilà son plus grand mal; mais la mode est funeste quand elle s'étend sur les opinions et sur les principes.

Les tapissiers, en haine de l'antiquité, ont brisé et détruit tous les anciens meubles, très-solides et très-commodes, monumens de la sagesse et de l'économie de nos pères. Cette expédition nous a mis dans

la nécessité de nous meubler avec de fragiles colifichets, qu'on a besoin de renouveler souvent. La mode est une fée qui vivifie et anime toutes les productions brutes de la nature : l'or, l'argent, les diamans ne périssent point, mais leur forme vieillit promptement ; l'art créateur n'est occupé qu'à les rajeunir, qu'à les régénérer par une disposition plus élégante et plus moderne de la matière qui les constitue.

Il n'en est pas ainsi de la morale, des lois et des constitutions qui règlent les sociétés : malheur au peuple qui s'aviseroit de changer de mœurs et de gouvernement, comme d'habits ! Il ne faut pas oublier notre triste aventure, quand un beau jour de beaux esprits nous ont mis dans la tête de nous constituer à l'anglaise. Le mal peut paroître moins grand, quand la manie des nouveautés ne s'attache qu'aux ouvrages d'esprit : le danger ne regarde alors que le goût ; mais le goût n'est que le tact d'un esprit juste, le résultat d'un sens droit ; la raison est la base du goût ; un peuple ne le perd jamais sans un affoiblissement notable dans sa manière de voir et de juger. Voilà pourquoi les époques de la décadence des lettres ont presque toujours été des temps de malheurs et de folie.

Nouvelles Danses.

C'est dommage qu'on ait banni des bals de société, cette danse noble et gracieuse (le menuet), qui s'allie si bien dans les jeunes demoiselles avec la pudeur de leur âge et la décence de leur sexe.

Le menuet avoit l'avantage d'être élémentaire et classique, parce qu'il renferme tous les principes de

la danse, toutes les positions, toutes les attitudes qui peuvent développer la beauté des formes et les grâces du corps. C'étoit la danse qui convenoit le plus à tous ceux auxquels il ne convient pas d'être danseurs: elle paroît aujourd'hui monotone, insipide, ennuyeuse. Quand on n'a plus les mêmes mœurs, on n'a plus les mêmes idées et les mêmes yeux: la décence, inséparable des grâces, est devenue pour nous triste et lourde; nous ne trouvons gracieux que ce qui est lascif.

Autrefois, la famille voyoit avec plaisir ces menuets innocens, la mère contemploit avec autant d'orgueil que de sécurité l'heureux développement des grâces de sa fille, et l'amant respectueux s'applaudissoit de son choix. Aujourd'hui, les attitudes les moins décentes, les mouvemens les plus passionnés, les valses les plus voluptueuses n'excitent aucun scandale parmi les parens; la mère voit avec plaisir sa fille oublier son sexe, et regrette de ne pouvoir plus l'imiter sans s'exposer au ridicule. Le seul qui soit mal édifié, c'est le futur époux, qui trouve que sa maîtresse valse trop bien pour devenir une honnête femme: plus il prend de plaisir à valser avec elle, et plus il craint de l'épouser.

Horace, qui n'étoit pas assurément ni un censeur austère, ni un un triste pédant, se plaint du même désordre: les danses ioniennes ressembloient beaucoup à nos valses allemandes et russes.

Motus doceri gaudet ionios
Matura virgo, et fingitur artubus
Jam nunc, et incestos amores
De tenero meditatur ungui.

La jeune fille étudie avec ardeur les mouvemens voluptueux des danses ioniennes; ses membres, que l'art a rendu souples, se plient aux attitudes les plus

lascives, et presqu'au sortir de l'enfance, elle médite de criminelles amours.

Conversations et Sociétés.

Notre enthousiasme pour la danse, et la confusion des assemblées, qui prive la société du charme de la conversation, sont à peu près les deux plus grands griefs qu'on puisse nous reprocher aujourd'hui. Le campagnard dit fort bien qu'il seroit honteux que sa fille dansât trop bien, *parce qu'on croiroit qu'elle n'auroit jamais fait autre chose.* C'est un des meilleurs mots de la pièce (1). La perfection de la danse exige un temps qui n'est pas proportionné à la frivolité de l'objet. A l'aspect du plus admirable danseur, on ne peut s'empêcher de dire : « Voilà un homme qui, » toute sa vie, n'a cultivé que ses jambes. » Ce reproche ne tombe point sur ceux qui dansent par état : il est toujours louable de savoir bien son metier ; mais il est ridicule et même dangereux que ceux qui sont nés pour toute autre chose, se donnent tant de peine pour devenir de bons danseurs.

L'auteur n'a pas fait d'épigrammes sur le ton actuel de nos entretiens ; mais ce qui vaut beaucoup mieux, il a fait une bonne scène qui peint avec vérité, l'extravagance, la frivolité, le décousu, les disparates des conversations. Il y a bien long-temps que le jeu est le supplément nécessaire de la disette des idées et de la disconvenance des esprits, dans un cercle nombreux ; dans les beaux jours du règne de Louis XIV, la conservation étoit au premier rang des plaisirs de la société. Cette espèce de plaisir suppose de la culture dans l'esprit, de la suite dans les idées, de la

(1) *La Matinée du Jour*, pièce tombée.

délicatesse, des bienséances, du goût, des grâces; et même quelques vertus : il nous a bien fallu y renoncer; et pour sauver notre honneur, nous l'avons rendu impossible par des rassemblemens de gens, presqu'inconnus les uns aux autres, qui ne peuvent se parler, et qui sont même dispensés de se saluer. Il est donc vrai que la société, dont l'amusement est l'objet, périt par l'excès même des amusemens, lorsqu'ils ne sont plus qu'une manière d'être, et une espèce d'habitude, ou plutôt de distraction habituelle, propre à nous arracher à notre nullité. On se regarde, on s'examine, cela suffit pour passer le temps : pourquoi se parleroit-on, quand on n'a rien à se dire? La conversation est une communication, une correspondance de sentimens et de pensées; ce commerce doit tomber tout-à-fait, quand on n'a plus ni pensées, ni sentimens. Quand le moral est absorbé par le physique, toute notre activité se réduit alors au mécanisme des sensations : ainsi, le jeu et les spectacles ont dû gagner beaucoup à la ruine de la conversation. On cherche la cause de ce goût excessif pour les spectacles; il n'y en a point d'autre que le besoin d'échapper à soi-même : c'est l'impossibilité de s'occuper, c'est le dégoût des vrais plaisirs, et l'isolement des individus, qui peuplent les bancs du théâtre. Là, du moins, les yeux et les oreilles trouvent à s'exercer, sans que le cœur ou l'esprit soient de la partie; et chaque spectateur est un sultan qui vient s'asseoir pour qu'on lui fasse des contes.

Les Gens de lettres.

Les gens de lettres sont faits pour vivre entre eux; chez les grands comme chez les petits, ils sont hors

de leur élément : la littérature est un ordre particulier de l'état qui déroge en quelque sorte et qui se mésallie en se familiarisant trop avec les autres classes; méconnus chez les petits, avilis chez les grands, lors même qu'on les encense, ils doivent ne communiquer qu'avec leurs pairs et ne comparoître qu'au tribunal du public : si quelquefois ils se glissent dans les cercles nombreux et brillans, que ce soit pour en observer les mœurs, pour en saisir les ridicules. On ne fête aujourd'hui les auteurs dans le monde, que parce qu'ils sont une espèce dégénérée qui sert à la vanité des ignorans, et mendie les suffrages des sots qu'elle devroit juger. La nature des auteurs est d'être dans la société des espions qui viennent à la découverte des vices et des foiblesses des particuliers pour en faire leur rapport au public; mais depuis que les gens de lettres ont la sotte ambition d'être gens du monde, de peintres qu'ils étoient, ils sont devenus des originaux à peindre.

Collé auroit-il tracé des portraits si vrais de la bonne compagnie de son temps, s'il n'eût été lui-même qu'un agréable? Piron auroit-il enlevé les applaudissemens du théâtre, si sa muse eût été le charme des boudoirs? La liberté et l'indépendance sont les premiers caractères du vrai génie; les héros du Caveau ne buvoient point de l'eau sucrée, symbole de la fadeur des louanges de société; sévères les uns pour les autres, ils préféroient la fine raillerie d'un confrère éclairé aux plattes flagorneries et aux transports factices d'une admiration aveugle et bannale. S'ils avaient fait métier de lire leurs écrits à des femmes, les connoisseurs ne les liroient pas aujourd'hui.

Médecins.

Les médecins, du temps de Molière, étoient hérissés de latin, faisoient leurs visites en robe et en rabat, et parloient avec une morgue pédantesque. Les progrès de la civilisation, beaucoup plus que les comédies de Molière, ont adouci cet formes barbares.

Nos médecins modernes ne donnent point de prise à la comédie; ce sont des gens du monde d'un extérieur agréable : ils se vantent d'avoir fait de grands pas en chimie, en anatomie, en physique, en histoire naturelle; il est cependant douteux qu'ils soient réellement meilleurs médecins que les anciens. Aujourd'hui, grâces à son siècle, le moindre étudiant en médecine est plus savant que n'étoit Hippocrate; mais Hippocrate avoit le coup d'œil, le tact, l'esprit d'observation, l'expérience et la sagesse consommée, qui ne se trouvent point dans les livres, et forment ce qu'on appelle le génie de l'art.

Commerce.

Sedaine, sans adopter les chimères philosophiques, très-étrangères à la simplicité de ses mœurs, en avoit pris extérieurement le ton et les livrées dans ses ouvrages. On reconnoît, jusque dans cette bagatelle du *Roi et le Fermier*, une certaine hardiesse de pensées. Le fermier Richard, qui a fait ses études, est un peu frondeur, et débite des sentences : c'est bien pis dans *le Philosophe sans le savoir;* ce philosophe fait beaucoup de galimatias sur le commerce. Les sophistes du jour, tous infectés d'anglomanie, s'efforçoient alors d'élever le commerce au-dessus de

la noblesse; et parce qu'en Angleterre, république essentiellement marchande, les lords peuvent exercer le négoce sans danger, ces brouillons auroient voulu faire des gens de comptoir de nos ducs et de nos marquis : ils avoient déjà réussi au point d'en faire des accapareurs; et les grands seigneurs de la cour étoient devenus marchands de blé.

Cette fièvre du commerce s'allume toujours au feu de la cupidité et de l'avarice; les excès du luxe et la fureur des jouissances dispendieuses, rendent nécessaires à toutes les classes les gains du commerce. Autrefois les nobles français, tous militaires par état, ne savoient que dépenser et se ruiner; ils laissoient aux roturiers le soin d'amasser et de s'enrichir : il y avoit alors quelque chose de plus estimé que l'argent. C'est l'enthousiasme du commerce qui a établi la toute-puissance des écus. Chez une nation militaire et agricole comme celle des Français, tout le monde ne peut ni ne doit être commerçant; ce n'est pas un avantage pour le peuple, que l'esprit mercantile et la manie du calcul soient répandus dans tous les états. Les hommes faits pour être marchands ne sont pas bien aises d'avoir pour rivaux et de rencontrer en leur chemin ceux qui, par leur rang et par leurs richesses, sont faits pour être de grands consommateurs, et non pas des marchands avides. Les possesseurs d'un immense patrimoine, quand ils essaient, par le commerce, d'augmenter leur fortune, empêchent les autres de la faire. G.

Effets de l'usure ou de la vente de l'argent.

Quand l'argent est marchandise, ceux qui en ont cherchent à l'élever au plus haut prix; et comme il

ne peut y avoir pour cette denrée la proportion entre la quantité et le besoin, qu'il y a pour toutes les autres, parce qu'elle n'est pas réellement une denrée, et que la quantité suffisante comme signe est insuffisante comme marchandise; comme il y a très-peu de vendeurs et beaucoup d'acheteurs, il n'y a pas assez de concurrence pour en faire baisser le prix. Les denrées s'élèvent donc pour atteindre, si elles peuvent, le prix de l'argent; les salaires, pour atteindre le prix des denrées; l'impôt, pour se mettre au niveau du prix des denrées et des salaires. Tout monte par secousses brusques, désordonnées; et une progression de toutes les valeurs, irrégulière et forcée; un déplacement de tous les rapports sur lesquels repose l'aisance et la fortune, éveille l'homme cupide, déconcerte et tourmente l'homme modéré. Cependant comme l'intérêt, ou plutôt le prix de l'argent, est infiniment plus fort que le produit des terres, tout le monde veut vendre des terres pour se procurer de l'argent qu'on puisse vendre. Au lieu d'acheter des terres avec de l'argent, on achète l'argent avec des terres. Mais lorsque tout le monde veut vendre, personne ne veut acheter. Les productions de la terre ou de l'industrie tendent à s'élever au plus haut prix, et les terres elles-mêmes à tomber au plus bas; ou plutôt elles ne peuvent se vendre à aucun prix, et l'on n'achète que ce que la misère délaisse ou ce que donnent les révolutions. Tout le monde aspire donc à passer de l'état fixe et indépendant de propriétaire de terres, à l'état mobile et précaire de possesseur d'argent. On remarque une disposition générale d'émigration de son bien, du bien de ses pères, de sa famille, de sa contrée; une inquiétude vague, le désir du changement tourmente les propriétaires;

on se plaint d'être *attaché à la glèbe*, qui, avec tant de soins, de travaux, d'accidens, de frais, de charges, laisse si peu de produits disponibles pour le luxe et pour les plaisirs : situation des esprits la plus dangereuse de toutes, et destructive dans tout état, et particulièrement dans tout état agricole, de toute fortune publique et privée.

Et cependant ceux qui ont eu le malheur d'emprunter de l'argent, ou plutôt d'en acheter, sont contraints de le payer. Les propriétaires abandonnent leurs biens à leurs créanciers; les commerçans manquent à leurs engagemens; les murs se couvrent d'affiches de vente par autorité judiciaire, et d'affiches de bilans : ce n'est partout que malheurs et scandales. Le commerce des terres ne va plus que par expropriations forcées; et le commerce des productions ne va plus que par banqueroutes. Et je ne parle ici que des effets extérieurs et commerciaux de la vente de l'argent; que seroit-ce si je considérois son influence sur le moral de l'homme et les habitudes d'une nation! Cette cupidité dévorante, universelle, qui s'alimente par une circulation rapide et forcée; cette soif inextinguible de l'or qui s'allume à la vue de l'or, estimé non parce qu'il est rare, mais parce qu'il est cher; cette ardeur démesurée de s'enrichir qui gagne jusqu'aux dernières classes du peuple, produit dans quelques-uns des désordres épouvantables et des crimes inouïs; dans quelques autres, l'égoïsme le plus froid et le plus dur; dans presque tous, un refroidissement universel de la charité, une extinction totale de tout sentiment généreux, et transforme insensiblement la nation la plus désintéressée et la plus aimante, en un peuple d'agioteurs qui, dans les événemens de la société, ne voient que des chances

de gain ou de perte, en une troupe d'ennemis qui s'arment les uns contre les autres des malheurs publics et des infortunes privées. B.....D.

De la sensibilité philosophique.

On a raison de mettre la sensibilité au-dessous de la bonté : la sensibilité n'est souvent qu'une disposition à l'exaltation ; la bonté est un état habituel : de nombreux exemples pourroient être cités à l'appui de cette opinion.

Tous ceux qui ont connu Diderot s'accordent à dire qu'il étoit très-sensible : il étoit toujours prêt à prendre feu pour la moindre chose ; il avoit toujours l'air d'un inspiré ; sa tête chauve fumoit, ses yeux lançoient des éclairs lorsqu'il parloit d'humanité : et vous savez cependant le plaisir qu'il auroit eu d'*étrangler le dernier des rois avec les boyaux du dernier des prêtres.*

Voltaire jouoit aussi fort bien son rôle ; rien n'égaloit l'enthousiasme de ses discours. Il restoit au lit le jour de la Saint-Barthélemy ; il s'arrangeoit pour avoir la fièvre ce jour-là. Pendant la fièvre, il ne parloit des prêtres qu'avec fureur, il ne parloit que d'*écraser l'infâme.*

Il est vrai que Voltaire a défendu les *Syrven*, les *Calas*, etc. ; mais il avoit plus l'intention d'attaquer l'autorité des gouvernemens, que de défendre la mémoire de quelques malheureuses victimes. Si on examinoit sérieusement l'esprit de toutes les jérémiades des philosophes, on y trouveroit un tout autre motif que celui de l'humanité ; c'est tantôt l'amour-propre, tantôt l'ambition, tantôt l'esprit de secte, qui contrefait la voix de la pitié pour attirer

dans le piége les crédules humains : on sait que le crocodile imite quelquefois les cris et les pleurs des enfans pour attirer sa proie (1).

Rousseau étoit aussi un homme très-sensible; tout porte à croire qu'il étoit de meilleure foi que les autres. Vous voyez cependant où l'a conduit l'exaltation des sentimens; sa sensibilité dégénéra en humeur sombre et farouche; il finit par croire que le genre humain étoit son ennemi, et il devint l'ennemi du genre humain; il fut odieux à ceux qui l'avoient le plus aimé, et il mourut odieux à lui-même.

Tel n'étoit point Fénélon, dont Rousseau auroit voulu être le valet de chambre, et qui auroit été peut-être assez bon pour ne pas le renvoyer: le génie de la bonté dirigeoit ses actions comme il inspiroit ses écrits. Tel n'étoit point le bon La Fontaine, qui vécut sans ambition, qui écrivit sans amour-propre, qui resta toujours fidèle à l'amitié, et qui trouva dans son cœur la fable des Deux Pigeons.

Tel n'étoit point ce Fontenelle lui-même, que ses ennemis ont accusé d'indifférence, et qui fut le modèle de la bonté. Plus de vingt ans après la mort de Lamotte, il ne parloit jamais de son ami que les larmes aux yeux. On parloit un jour devant lui d'un homme de lettres qui étoit dans la plus grande pauvreté : chacun fit à ce sujet de très-beaux discours sur le sort des gens de lettres; Fontenelle ne dit rien, et il envoya cinquante louis à celui dont on déploroit l'infortune avec tant d'éloquence. Fontenelle fit beaucoup de bien pendant sa longue carrière, et nous ne

(1) Voyez, dans la Correspondance de Voltaire, une lettre de d'Alembert du 12 janvier 1773. Cette lettre donne une idée parfaite de la sensibilité philosophique. Elle est rapportée dans le tome III de ce Recueil, pag. 137.

connoissons de lui aucune phrase remarquable sur l'humanité. Si, au lieu de secourir les malheureux, il fût monté à quelque tribune pour prêcher la sensibilité, il ne se seroit point fait une réputation d'égoïste; il ne seroit venu à l'idée de personne de lui attribuer le trait si souvent cité *des asperges à l'huile.* Il est vrai que Fontenelle racontoit quelquefois cette histoire, et Linguet a trouvé plaisant de mettre un trait odieux sur le compte de celui qui ne faisoit que le raconter. Un homme d'esprit qui a connu Fontenelle dans les derniers jours de sa vie, m'a souvent parlé de son caractère qui désespéra la critique et qui déconcerta l'envie; il étoit aimé de tous ceux qui le connoissoient; on l'admiroit sans doute pour son esprit, mais il ne pouvoit être aimé que pour sa bonté.

Il est fort commun d'entendre parler de *sensibilité*, de *bonté;* mais il est fort rare de trouver des hommes bons et sensibles. Juvénal dit quelque part, que les hommes bons sont moins nombreux que les embouchures du Nil : il n'est personne qui ne se soit aperçu de l'extrême différence qui se trouve entre la conduite de certains auteurs et l'esprit qui règne dans leurs ouvrages. Sénèque avoit vanté dans un livre les charmes de l'humanité et de la vertu, lorsqu'il fit l'apologie du meurtre d'Agrippine devant le sénat romain; le même philosophe vantoit la pauvreté, et et il avoit sept millions de sesterces : tout le monde connoît son Traité des Bienfaits, et personne ne connoît sa bienfaisance.

Je pourrois multiplier les citations, si je les prenois chez les modernes. On a remarqué que les siècle où l'on parloit le plus de sensibilité et d'humanité, étoient ceux où on en montroit le moins. Quand les peuples

sont corrompus, ils tiennent peu à la morale pratique; mais, en revanche, ils sont très-sévères pour la théorie : j'ai vu une foule d'hommes qui ont renoncé aux vertus sociales, mais qui se feront, au besoin, les apôtres et les martyrs des vertus de roman et des vertus de théâtre : cette morale n'engage à rien ; on n'est pas même obligé de la suivre; il suffit d'en parler quelquefois, et l'on sent combien elle est préférable à l'autre.

La véritable vertu est celle qui se manifeste par les actions. Dans les ouvrages d'esprit, les véritables sentimens sont ceux que l'écrivain éprouve lui-même, et qui sont partagés par le lecteur. L'auteur des remarques sur l'*Enéide*, qui sont à la suite de la traduction de M. Delille, fait, à ce sujet, une observation qui me paroît juste. « Nous avons pris trop » souvent, dit-il, l'exagération de la sensibilité pour » la sensibilité elle-même ; les hommes n'exagèrent » que les sentimens qu'ils n'ont pas. La sensibilité, » chez plusieurs écrivains modernes, ressemble à » une bacchante échevelée qui s'agite et pleure dans » un lointain obscur et sous un ciel orageux; on » s'approche, et cette bacchante, qui paroissoit si » tourmentée, n'est plus qu'une froide statue de » marbre. Dans Virgile, au contraire, c'est une jeune » et simple bergère qui gémit sans affectation sous » un ciel pur, à l'ombre d'un vert cyprès; l'écho » répète ses sons plaintifs; les passans sont touchés » de sa douleur, et ils s'arrêtent pour pleurer avec » elle. »

M....p.

SCIENCES, LITTÉRATURE, BEAUX-ARTS.

XXIX.

Sur les *Nouveaux Elémens de la Science de l'Homme, par M.* Barthez.

Il est des auteurs dont le talent et les écrits, environnés depuis long-temps des suffrages de leurs contemporains, semblent n'avoir plus à redouter l'épreuve de la critique. De longs et d'éclatans succès les ont mis en possession, dès leur vivant, de la gloire qu'on n'obtient ordinairement qu'après la mort; et leur nom, consacré par le respect, est devenu en quelque sorte une autorité dont les décisions paroissent irréfragables. S'il se trouve alors un écrivain qui ne se laisse point aveugler sur leurs défauts par le sentiment d'une juste admiration pour leur mérite, et qui ait assez de courage pour venir troubler le concert de louanges qu'on fait retentir de toutes parts autour d'eux, on l'accuse aussitôt d'injustice et de témérité, et peu s'en faut que le zèle de quelques enthousiastes n'aille jusqu'à crier au blasphème.

Telle est ma position à l'égard de M. Barthez. Personne ne sent plus vivement que moi les services éminens qu'il a rendus aux sciences physiologiques et médicales; mais tout en admirant la hauteur de ses vues et la profondeur de ses conceptions, je ne puis fermer les yeux sur les taches qui m'ont frappé dans son ouvrage; et plus il s'y élève, plus ses

fautes me paroissent graves. Les erreurs d'un esprit vulgaire naissent et meurent dans l'obscurité ; celles d'un esprit supérieur empruntent de son nom une force et une autorité qui les rendent toujours dangereuses. Je crois donc servir utilement la science en signalant rapidement celles qui ont échappé à M. Barthez : il est trop ami de la vérité pour s'en offenser ; mais je veux auparavant donner une esquisse rapide de sa doctrine, et mettre le lecteur à portée d'en apprécier tous les avantages.

La première édition des *Nouveaux Elémens de la Science de l'homme* parut en 1778. Jusque-là deux systèmes principaux s'étoient, pour ainsi dire, partagé l'empire de la physiologie, celui des *mécaniciens*, et celui des *animistes*. Dans le premier, créé par Boerhaave, on faisoit dériver tous les phénomènes de la vie de l'exercice des lois qui règlent le mouvement des corps inanimés : suivant cette idée fondamentale, la circulation n'étoit qu'une partie de l'hydraulique ; le mouvement musculaire, la digestion même, qu'une application de la mécanique générale.

Dans le second, établi par Stahl, on combattoit avec force cet asservissement de la nature vivante aux lois de la physique ; on démontroit victorieusement la nécessité d'un principe qui lui communiquât sa vie ; et ce principe, on le plaçoit dans l'ame, qu'on regardoit comme la seule cause de l'action spontanée des diverses parties du corps. Chacun de ces systèmes avoit pour lui de grands noms ; et le petit nombre des physiologistes qui ne les adoptoient pas littéralement, en retenoient au moins les bases, tantôt en les modifiant suivant leurs vues particulières, tantôt en essayant de les associer l'un à l'autre, et de les corriger l'un par l'autre.

Cependant il s'étoit trouvé dès-lors quelques hommes qu'une impulsion heureuse avoit jetés dans une route nouvelle, et qui, s'appuyant tout à la fois sur les résultats de l'expérience et sur la force de leur raison, avoient en quelque sorte pressenti les grandes vérités qui ont depuis changé la face de la physiologie. Il y avoit déjà long-temps que van Helmon, repoussant en même temps les explications mécaniques et les théories humorales, avoit reconnu dans l'homme l'existence d'un principe particulier, source de sa vie, cause de tous ses mouvemens, et auquel il avoit donné le nom d'*Archée*. Stahl lui-même, tout en regardant l'ame comme le premier mobile des opérations vitales, avoit placé dans toutes les parties du corps une *force tonique* primitive, instrument principal des influences de l'ame, et dont l'action régulière ou irrégulière produisoit tous les phénomènes de la santé comme ceux de la maladie. Enfin les belles expériences de Haller, sur l'irritabilité et la sensibilité, publiées en 1756, en dévoilant la nature des forces qui président à la vie, avoit porté le dernier coup aux théories mécaniques, et jeté les fondemens d'une doctrine physiologique toute nouvelle.

Ce fut au milieu de ces circonstances et dans ce mouvement général des esprits, que M. Barthez ouvrit sa carière médicale. D'une part, l'étude approfondie de toutes les parties de la science ; de l'autre, une raison forte et un esprit supérieur lui eurent bientôt fait sentir le vide et le faux des systèmes qui avoient dominé jusqu'alors. Guidé par les grandes vues de l'illustre Bacon, il ne tarda pas à voir que la physiologie étant une science de faits, ce n'étoit que par un grand nombre de faits rapprochés et comparés que

l'on pouvoit s'élever à la connoissance des lois qui la régissent ; ou, pour parler plus exactement, que ces lois elles-mêmes n'étoient que l'expression d'un petit nombre de faits généraux, dont tous les faits particuliers devoient être considérés comme une suite et une dépendance.

Ce principe, qui détruit toutes les hypothèses ; ce principe qu'Hippocrate avoit établi le premier, mais qu'on avoit ensuite perdu de vue pour y substituer les brillantes chimères de l'imagination, devint le régulateur de toutes les recherches de M. Barthez ; et s'il s'en est écarté dans plusieurs de ses théories, c'est du moins sur cet unique fondement qu'il a prétendu asseoir l'ensemble de sa doctrine. Riche de toutes les observations qui avoient été faites avant lui, il n'eut plus alors qu'un but, celui de les coordonner, de les classer sous le rapport de leur dépendance et de leur liaison réciproques, et d'en déduire des conséquences générales où elles vinssent toutes se rattacher, et qui offrissent, pour ainsi dire, l'abrégé de la science.

Les systèmes opposés des mécaniciens et des animistes devoient être également renversés par une marche aussi lumineuse et aussi sévère ; malheureusement M. Barthez n'y a pas toujours été fidèle. Après avoir mis ces sytèmes en poudre, il a ramassé une partie de leurs débris ; et mêlant ensemble de grandes vérités et de grandes erreurs, il a formé de ces matériaux divers un édifice plus imposant que solide, mais qui n'en porte pas moins la double empreinte de la science et du talent.

C'est dans les *Nouveaux Elémens de la Science de l'Homme* qu'il a consigné les résultats de ses hautes méditations. La seconde édition de cet ouvrage,

qu'il vient de publier, plus étendue que la première, plus riche en développemens, ne contient cependant que la même doctrine : dans un intervalle de plus de 25 ans, pendant lequel tout a changé autour de lui, M. Barthez n'a rien vu, rien rencontré qui dût changer ou même modifier ses premières idées. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner jusqu'à quel point, dans une science qui s'enrichit ou se réforme chaque jour par des observations nouvelles, on peut garder cette fidélité persévérante aux mêmes opinions ; je tracerai, dans l'article suivant, l'analyse sommaire du système physiologique de M. Barthez P.... P.

XXX.

Suite du même sujet.

La base principale du système de M. Barthez, base qui n'a point M. Barthez pour premier auteur, comme je l'ai fait voir plus haut, est que tous les corps organisés sont doués de forces qui leur appartiennent exclusivement, dont l'action est réglée par des lois spéciales, et qui sont le principe de leur vie ou plutôt qui la constituent. Ces forces, distinctes les unes des autres, et primitivement attachées à toutes les parties de l'organisation, sont de deux sortes : les forces *motrices*, et les forces *sensitives*. Les forces motrices n'ont pas toutes la même énergie ni le même mode d'action ; tantôt elles produisent des contractions fortes et rapides; tantôt elles ne déterminent qu'un mouvement lent et insensible; quelquefois enfin elles se manifestent par la dilatation

spontanée de certains organes. Dans le premier cas, c'est la contraction musculaire; dans le second, le mouvement tonique; et dans le troisième, le mouvement d'extension ou de dilatation.

Il est une opération des forces motrices que M. Barthez prétend avoir signalée le premier; c'est celle par laquelle un muscle, placé dans un état de contraction quelconque, même médiocre, garde persévéramment ce degré de contraction, et surmonte l'action de grandes puissances déployées contre lui. C'est ainsi que Milon de Crotone tenoit une grenade assujettie dans sa main, sans la comprimer et sans la laisser échapper, quelqu'effort que l'on fît pour la lui arracher. M. Barthez attribue cet effort à une force particulière, qui agit immédiatement sur les molécules constituantes de la fibre musculeuse, et les maintient dans une même position relative, c'est-à-dire, qu'il explique le phénomène par le phénomène lui-même. Il donne à cette force spéciale le nom de *force de situation fixe*.

Les forces sensitives, cause de tous les phénomènes du sentiment, sont essentiellement actives de leur nature; leur action est toujours spontanée, et les impressions reçues par les organes, n'en sont que l'occasion.

Il est une sensibilité générale, commune à tous les organes, quoiqu'avec des proportions inégales et dans des degrés très-différens; et une sensibilité propre à chacun de ces organes, doué de caractères et d'attributs qui varient suivant leur nature. Ces deux sortes de sensibilité constituent l'ensemble des forces sensitives.

Les forces sensitives ont une influence inexplicable, mais certaine, sur les forces motrices. Tous les

mouvemens qui s'opèrent dans le corps vivant par l'action d'une cause irritante, dépendent de cette influence.

C'est principalement dans les solides que se manifestent les forces sensitives et motrices, mais elles s'exercent aussi dans les fluides. La fermentation intestine, qui, selon M. Barthez, produit chaque espèce d'humeur; la prompte altération qu'il assure être imprimée à toute la masse humorale par l'application limitée de divers médicamens sur quelques parties de cette masse; la contraction encore contestée de la fibrine du sang par l'influence galvanique; telles sont les principales raisons sur lesquelles M. Barthez établit cette vitalité des fluides.

L'existence du calorique ou d'un fluide générateur de la chaleur, n'est aux yeux de M. Barthez qu'une hypothèse incertaine; suivant son opinion, la véritable cause de la production de la chaleur animale est le froissement intime des particules de tous les solides vivans, et les agitations intestines de celles des fluides. C'est encore à ce froissement et à ces agitations, qu'il attribue les bluettes électriques et phosphoriques qu'on observe dans certains organes ou dans certains animaux. La respiration, bien loin d'entretenir un degré toujours égal de chaleur dans le corps par le dégagement continuel d'une quantité toujours égal de calorique, porte sans cesse une action rafraîchissante dans l'intérieur, et tempère par cette action l'excès de chaleur qu'un mouvement intestin trop considérable pourroit y développer.

L'action des forces sensitives et motrices présente deux phénomènes importans, et qu'il faut distinguer avec soin; la *synergie* et la *sympathie*. On doit entendre par *synergie* un concours d'actions simulta-

nées ou successives des forces de divers organes, pour constituer le mode essentiel d'une fonction ou d'une maladie. La *sympathie*, au contraire, n'admet point un pareil concours, et consiste spécialement dans la correspondance des affections de deux ou plusieurs organes, pourvu que cette correspondance ne soit due ni à un hasard accidentel, ni à une action mécanique réciproque, ni à une synergie des forces de ces organes. Les sympathies sont fréquentes, nombreuses; elles se marquent dans le développement de toutes les maladies comme dans l'exercice de toutes les fonctions; leurs effets varient suivant le nombre, la position, les rapports et la nature des organes sur lesquels elles agissent.

Il faut distinguer deux sortes de forces dans l'ensemble des forces sensitives et motrices; les forces *agissantes* et les forces *radicales* ou *en puissance*. Les forces agissantes sont celles dont l'emploi continuel tient sans cesse les organes en activité; et les forces radicales, celles qui, primitivement inhérentes à la constitution, et susceptibles de s'accroître par l'usage des fortifians, demeurent en quelque sorte en dépôt dans l'économie, pour fournir à chaque instant aux forces agissantes les secours ou les moyens de réparation dont elles peuvent avoir besoin.

De même que l'exercice régulier des forces vitales constitue la santé, leurs diverses altérations constitue les diverses formes de maladies. C'est l'étude de ces altérations, de leurs lois, de leurs anomalies, qui peut seule conduire à des méthodes de traitemen judicieuses et utiles.

M. Barthez ne se borne pas à reconnoître les forces vitales, et à tracer les caractères qui appartiennent à chacune d'elles; il ne les considère que comme

les modifications d'un seul principe existant dans l'économie, principe qui est la source de sa vie, l'origine de toutes ses facultés, la cause de tous les phénomènes qui s'opèrent en elle, et auquel il donne le nom de *principe vital*. « La bonne méthode de philosopher dans la science de l'homme, dit-il lui-même dans son discours préliminaire, exige qu'on rapporte à un seul principe de la vie dans le corps humain, les forces vivantes qui résident dans chaque organe, et qui en produisent les fonctions, tant générales que particulières. » Il avoue néanmoins que ce principe n'est qu'une simple abstraction, une sorte de formule qui représente une quantité inconnue, et il veut qu'on s'en tienne au scepticisme le plus absolu sur sa nature. D'une part, il consent qu'on ne regarde ce principe que comme une faculté attachée aux corps vivans, ou un mode de l'organisation; de l'autre, il s'étend avec une sorte de complaisance sur les raisons qui peuvent lui faire attribuer une existence particulière et indépendante de celle du corps; et dans toute la suite de son ouvrage, il suppose perpétuellement cette existence, il personnifie sans cesse le principe vital, par la seule raison qu'il trouve cette manière de procéder plus commode.

C'est aussi par la même raison, qu'il attache tant d'importance à l'existence d'un principe unique de vie dans l'économie: la supposition d'une seule cause, et la représentation de cette cause par une expression abstraite et indéterminée, lui paroissent singulièrement propres à abréger le calcul analytique des phénomènes. On peut dire même que c'est l'établissement de ce principe unique qui distingue sa doctrine de toutes les autres doctrines physiologiques

modernes. Il n'en est aucune aujourd'hui qui ne s'appuie sur l'existence des forces vitales ; mais celle de M. Barthez est la seule qui fasse dépendre ces forces d'un principe métaphysique et inconnu ; c'est par là qu'elle forme un système particulier ; c'est là, pour ainsi dire, son trait essentiel et caractéristique.

Je passe sous silence une foule de détails qui ne sont que des conséquences ou des applications plus ou moins justes, plus ou moins exactes des vues générales que je viens d'exposer ; je craindrois, en les développant, de fatiguer l'attention des lecteurs. D'ailleurs, M. Barthez est si concis, si abstrait, qu'il n'est pas toujours facile de bien saisir ses idées ; et, quelques efforts que j'aie faits pour en pénétrer le sens, je ne me flatte pas d'y avoir réussi partout.

P.....P.

XXXI.

Fin du même sujet.

L'ANALYSE que j'ai donnée de l'ouvrage de M. Barthez, quelqu'abrégée qu'elle soit, suffit néanmoins pour faire apercevoir au lecteur, et l'immense étendue de ses travaux, et cette force d'esprit qui lui fait embrasser d'un coup d'œil une multitude d'objets différens, et cette heureuse pénétration qui lui découvre dans ces objets une foule de rapports inconnus, dont le rapprochement et la combinaison produisent des résultats aussi lumineux qu'inattendus. C'est en partie à la force de ses raisonnemens qu'on

doit l'entier anéantissement des systèmes des mécaniciens et des animistes. C'est lui qui l'un des premiers, substituant la marche lente et sage de l'observation à la témérité des hypothèses, a peut-être le plus efficacement concouru au renouvellement qui s'est opéré dans les sciences médicales, et à l'éclat dont elles brillent aujourd'hui. C'est lui enfin qui, prenant l'expérience pour guide, et armé de son flambeau, a commencé à soulever le voile qui dérobe à nos yeux le secret de la vie, a essayé de surprendre à la nature quelques-unes de ses mystérieuses opérations, et a frayé la route qui devoit conduire à toutes les découvertes. Certes, ce sont là d'assez beaux titres à la gloire! et quand on a su les obtenir, on a dignement rempli sa tâche.

Mais si les *Nouveaux Elémens de la Science de l'Homme* assurent à leur auteur un des premiers rangs parmi les physiologistes modernes, il faut convenir aussi qu'à côté des grandes vues qu'il y a semées, se trouvent de grands défauts et de grandes erreurs. Je n'entreprendrai pas d'en tracer ici le tableau détaillé, mais je ne puis me dispenser de signaler au moins les plus remarquables.

La première chose qui frappe le lecteur dans l'ouvrage de M. Barthez, c'est la difficulté de le comprendre. On a accusé de cette obscurité l'incorrection de son style, la construction pénible ou même vicieuse de ses phrases, et ce n'est pas sans quelque fondement; mais il faut remonter plus haut pour en découvrir la véritable source. M. Barthez a eu constamment pour but, dans l'établissement de sa doctrine physiologique, de rapprocher des faits souvent éloignés, d'y chercher des rapports nouveaux et inaperçus jusqu'à lui; de tirer de la comparaison de ces rapports des

résultats de plus en plus généraux; de lier ensuite ces résultats entr'eux, et de placer dans leur réunion le système complet des lois de l'économie. Son ouvrage n'est autre chose que la collection de ces résultats, et, par conséquent, un assemblage d'idées abstraites, un enchaînement de conséquences plus ou moins vagues, plus ou moins arbitraires, et dont l'esprit le plus attentif a peine à saisir le fil et à fixer la valeur. C'est donc à la nature de son plan et à la manière dont il procède, qu'il faut attribuer les nuages qui enveloppent en quelque sorte toutes ses pensées. Sans doute, s'il se renfermoit dans l'expression sévère des faits, sa marche seroit aussi lumineuse que sûre; mais souvent il s'en écarte: à force de vouloir généraliser, il se perd dans les abstractions; à force de rechercher les causes primitives des phénomènes de la vie, il se jette dans des théories métaphysiques, aussi complétement inutiles pour les progrès de la science, qu'elles sont fatigantes pour celui qui les étudie. En vain se plaint-il de la paresse et de la légèreté de ses lecteurs; ce n'est pas toujours leur attention qui est en défaut; et peut-être y a-t-il autant de paresse dans l'auteur qui ne sait pas être clair, que dans le lecteur qui ne réussit pas à l'entendre.

C'est sur-tout dans l'hypothèse favorite de M. Barthez, dans cette fiction d'un principe unique et spécial de vie sur laquelle il se repose avec tant de complaisance, que se font sentir les inconvéniens de cette métaphysique aride et obscure dont presque toute sa physiologie porte l'empreinte. Qu'est-ce, en effet, qu'un principe qui n'est ni l'ame, ni le corps, sans être cependant d'une nature mixte; qu'on peut regarder à son gré comme jouissant d'une existence

propre, ou seulement comme un mode de l'organisation; un principe qui n'est qu'une abstraction indéterminée, et sur la nature duquel M. Barthez lui-même se retranche dans un scepticisme absolu? Reconnoître dans les corps vivans l'existence de facultés sensitives et motrices, dont l'action variée produit tous les phénomènes de la vie, c'est suivre l'enchaînement naturel des faits, ou plutôt c'est se borner à exprimer un fait évident et sensible : mais ce fait est le dernier que les sens puissent apercevoir; et s'élancer au delà; supposer un principe abstrait, inconnu, qui soit la cause primitive et unique de la vie, c'est, d'une part, n'expliquer effectivement rien en ayant l'air d'expliquer tout; et de l'autre, introduire dans la science un langage métaphysique, auquel on n'attache aucune idée positive, et qui accoutume les esprits à prendre de vaines subtilités pour des raisons solides.

Pourquoi les corps organisés n'auroient-ils pas été primitivement doués par le Créateur de forces vitales particulières, comme les corps inorganiques ont été doués de forces mécaniques et chimiques qui leur sont propres; et pourquoi faire dépendre les premières d'un principe unique, tandis qu'on n'admet point de principe semblable pour les secondes? M. Barthez prétend que *la bonne méthode de philosopher dans l'état actuel de la science de l'homme*, exige que tous les physiologistes s'accordent à reconnoître ce principe; et moi je soutiens que *la bonne méthode de philosopher*, celle qui ne marche qu'avec les faits, et dont M. Barthez lui-même a si bien développé les avantages, exige impérieusement que ce principe soit banni de la physiologie. Sans doute on peut le trouver *commode*, puisqu'un principe

vague et indéfini ouvre nécessairement la porte à toutes les hypothèses, et qu'on le trouve toujours sous sa main pour trancher toutes les difficultés; mais il faut convenir que s'il est des physiologistes que cette merveilleuse facilité accommode, la science elle-même ne s'en accommode guère.

Si toutes les découvertes que M. Barthez s'attribue dans son ouvrage étoient soumises à une sévère analyse, on trouveroit peut-être que plusieurs d'entre elles ne doivent leur origine qu'à cette hypothèse abstraite d'un principe dont on ignore la nature, et dont on peut, en conséquence, déterminer à son gré l'action et les lois. Telles sont quelques-unes de ses vues sur les sympathies; telle est sur-tout sa prétendue *force de situation fixe*, qui n'est autre chose qu'une variété de la contractilité musculaire. En général, toutes les fois que M. Barthez rencontre un phénomène inexplicable dans l'économie, il transforme sur-le-champ ce phénomène en une *loi primordiale du principe vital*, d'où il résulte uniquement que ce phénomène existe, parce qu'il existe, ce qui n'empêche pas néanmoins que cette loi primordiale ne devienne aussitôt une découverte importante. Je ne prétends pas conclure de là que M. Barthez n'a fait aucune découverte réelle; mais je prétends que le nombre en est bien moins grand qu'il ne paroît le croire, et que la plupart des théories qu'il décore de ce titre, ne sont en dernier résultat que des faits connus, arbitrairement érigés en lois générales, et traduits en une langue métaphysique, d'autant plus admirée du commun des lecteurs, qu'ils n'en comprennent pas la valeur. Et comment M. Barthez auroit-il pu s'élever à des découvertes nombreuses et positives? Ce n'est qu'en

multipliant les expériences qu'on y arrive, et on ne voit pas que M. Barthez en ait beaucoup fait par lui-même. Son ouvrage, composé dans le silence du cabinet, est le fruit d'une méditation profonde et d'une érudition immense; on y trouve rassemblées une foule d'observations que les auteurs nous ont transmises; mais il n'en est presqu'aucune qui soit propre à l'auteur. Il y a mis des raisonnemens, des discussions, des vues générales, et point ou presque point de faits nouveaux. On peut bien par là perfectionner ou créer des méthodes, et sans doute ce service n'est pas un des moindres que l'on puisse rendre à la science; mais ce n'est point ainsi que l'on fait des découvertes.

On peut encore expliquer par là pourquoi M. Barthez se plaint si souvent d'avoir été copié furtivement par les physiologistes qui ont écrit depuis la première édition de son ouvrage, et pourquoi sur-tout il leur reproche si vivement de s'être emparés de ses découvertes sans le citer. C'est que ses découvertes n'étant le plus souvent ou que des faits déjà connus, ou que des vues conjecturales sur la cause de ces faits, il est arrivé nécessairement que les auteurs qui ont suivi la même carrière, puisant aux mêmes sources, ont dû trouver les mêmes résultats, et rencontrer des idées analogues. C'est là ce qui leur donne une apparence de plagiat aux yeux de M. Barthez; mais, pour les en convaincre devant le public, il lui faudroit prouver que ces résultats et ces idées n'ont pas pu se présenter à d'autres qu'à lui; ce qui, je crois, ne lui sera pas facile.

Au lieu de revendiquer minutieusement, dans les ouvrages postérieurs aux siens, toutes les pensées qu'il croit lui appartenir, et que bien d'autres au-

teurs, tant anciens que modernes, pourroient peut-être revendiquer avec un égal droit, n'auroit-il pas mieux fait de mettre à profit les immenses progrès qu'a faits de nos jours la physiologie, et d'en enrichir sa seconde édition? Pourquoi semble-t-il méconnoître ces progrès, qu'il a lui-même préparés en traçant la route qui devoit y conduire? Pourquoi la seconde édition de ses Elémens est-elle restée précisément au point où s'étoit arrêtée la première? N'est-il pas bien étonnant que le nom du célèbre Bichat n'y soit pas même prononcé, que sa belle analyse des propriétés vitales y soit oubliée, qu'on n'y fasse aucune mention de la nouvelle doctrine des tempéramens, créée par M. Hallé, que les tables physiologiques de M. Chaussier n'y aient obtenu aucune place? Ses pages sont surchargées de citations d'auteurs non moins obscurs que barbares; et ses plus illustres contemporains, ceux qui, dans ces derniers temps, ont répandu sur la science un éclat si brillant, sont à ses yeux comme s'ils n'existoient pas. Je suis forcé de le dire, son ouvrage n'a point gagné à ces omissions; on y retrouve sans doute les vues profondes et lumineuses qui, dans le temps, acquirent une si grande réputation à M. Barthez; mais on y retrouve aussi toutes ses erreurs, tous ses défauts; et, en général, il n'est point au niveau des connoissances actuelles.

Conçoit-on, par exemple, qu'après avoir si victorieusement combattu le système des mécaniciens, M. Barthez persiste encore aujourd'hui à placer la cause de la chaleur animale dans le froissement intime des particules des solides, et dans l'agitation intime des fluides; qu'il regarde le sédiment rougeâtre que présente l'urine à la suite d'un exercice violent, comme le produit de l'*attrition des fibrilles du corps*; qu'il

repousse de toutes ses forces l'existence du calorique, universellement admise par tous les savans dignes de ce nom ? Conçoit-on qu'au lieu d'attribuer à la respiration, avec tous les physiologistes modernes, la principale part dans la production et le développement de la chaleur vitale, il lui suppose une vertu rafraîchissante imaginaire ? Conçoit-on sur-tout que l'asphyxie complète soit à ses yeux une mort réelle, et sa guérison une véritable résurrection ?

Je ne dis rien de sa théorie sur la *fermentation* des humeurs, sur les sympathies actives qu'il aperçoit en elles, sur le mouvement perpétuel d'antagonisme qu'il prétend avoir découvert dans les deux moitiés du cerveau, sur *l'idée canine* qu'il fait transmettre à l'hydrophobe par le virus de la rage, sur la sensation de plaisir qu'il attache à la mort, etc.; je lui demanderai seulement si des hypothèses aussi extraordinaires, et bien d'autres encore que je ne rappelle point ici, sont bien réellement le résultat des faits ; si l'imagination n'y a point mêlé ses rêveries ; en un mot, si c'est en suivant rigoureusement la méthode expérimentale qu'il est parvenu à les trouver ? C'est une étrange illusion de vouloir renverser tous les systèmes, et de les remplacer par d'autres systèmes; de condamner toutes les théories arbitraires, et d'en créer à chaque instant de nouvelles ; de prétendre renfermer la science dans les limites étroites de l'observation, et de ne savoir pas s'y renfermer soi-même.

Quelques journaux de sciences ont admiré la pureté et l'extrême correction du style de M. Barthez; il faut en conclure qu'il est des journaux de sciences qui ne sont pas difficiles sur le style. Des phrases longues, obscures, mal construites, des tournures

équivoques, des expressions vagues, souvent des mots impropres, tels sont les défauts dont l'esprit le moins attentif est continuellement frappé dans la lecture de son ouvrage. Je pourrois citer un grand nombre d'exemples à l'appui de ces assértions; mais je me contenterai de rapporter la phrase suivante, comme singulièrement propre à donner une idée de sa manière : il s'agit des altérations que les forces *radicales* peuvent éprouver.

« Mais d'antant que les maladies les plus graves » résultent de grandes inégalités (en excès ou en » défaut) qui surviennent à l'action des forces dans » les divers organes, l'habitude d'un régime de vie » qui établit de fréquentes inégalités d'action dans » la forme de santé propre à un individu, lui donne » des forces radicales que ces maladies affectent » beaucoup moins qu'elles n'affecteroient des forces » radicales d'un homme auquel un régime toujours » uniforme ne donneroit point une santé qui se plîât » fréquemment à de semblables inégalités. »

Nous ne finirons point cet article sans faire une remarque également honorable pour la science et pour M. Barthez lui-même; c'est qu'il n'appartient point à l'école philosophique : dans plusieurs endroits de son ouvrage, il proclame hautement le dogme consolateur d'une ame spirituelle et immortelle. Ce ne sont ni les grands talens, ni la véritable science qui servent d'appui au matérialisme; Boerhaave, Haller, Linné, l'avoient en horreur; et M. Barthez, qui s'est proposé ces grands hommes pour modèles, n'a pas voulu laisser perdre un des plus beaux titres de leur gloire. Je regrette seulement que, séduit par l'amour d'une science à laquelle il a consacré sa vie, M. Barthez l'ait faussement décorée d'un nom

multipliant les expériences qu'on y arrive, et on ne voit pas que M. Barthez en ait beaucoup fait par lui-même. Son ouvrage, composé dans le silence du cabinet, est le fruit d'une méditation profonde et d'une érudition immense; on y trouve rassemblées une foule d'observations que les auteurs nous ont transmises; mais il n'en est presqu'aucune qui soit propre à l'auteur. Il y a mis des raisonnemens, des discussions, des vues générales, et point ou presque point de faits nouveaux. On peut bien par là perfectionner ou créer des méthodes, et sans doute ce service n'est pas un des moindres que l'on puisse rendre à la science; mais ce n'est point ainsi que l'on fait des découvertes.

On peut encore expliquer par là pourquoi M. Barthez se plaint si souvent d'avoir été copié furtivement par les physiologistes qui ont écrit depuis la première édition de son ouvrage, et pourquoi sur-tout il leur reproche si vivement de s'être emparés de ses découvertes sans le citer. C'est que ses découvertes n'étant le plus souvent ou que des faits déjà connus, ou que des vues conjecturales sur la cause de ces faits, il est arrivé nécessairement que les auteurs qui ont suivi la même carrière, puisant aux mêmes sources, ont dû trouver les mêmes résultats, et rencontrer des idées analogues. C'est là ce qui leur donne une apparence de plagiat aux yeux de M. Barthez; mais, pour les en convaincre devant le public, il lui faudroit prouver que ces résultats et ces idées n'ont pas pu se présenter à d'autres qu'à lui; ce qui, je crois, ne lui sera pas facile.

Au lieu de revendiquer minutieusement, dans les ouvrages postérieurs aux siens, toutes les pensées qu'il croit lui appartenir, et que bien d'autres au-

teurs, tant anciens que modernes, pourroient peut-être revendiquer avec un égal droit, n'auroit-il pas mieux fait de mettre à profit les immenses progrès qu'a faits de nos jours la physiologie, et d'en enrichir sa seconde édition? Pourquoi semble-t-il méconnoître ces progrès, qu'il a lui-même préparés en traçant la route qui devoit y conduire? Pourquoi la seconde édition de ses Elémens est-elle restée précisément au point où s'étoit arrêtée la première? N'est-il pas bien étonnant que le nom du célèbre Bichat n'y soit pas même prononcé, que sa belle analyse des propriétés vitales y soit oubliée, qu'on n'y fasse aucune mention de la nouvelle doctrine des tempéramens, créée par M. Hallé, que les tables physiologiques de M. Chaussier n'y aient obtenu aucune place? Ses pages sont surchargées de citations d'auteurs non moins obscurs que barbares; et ses plus illustres contemporains, ceux qui, dans ces derniers temps, ont répandu sur la science un éclat si brillant, sont à ses yeux comme s'ils n'existoient pas. Je suis forcé de le dire, son ouvrage n'a point gagné à ces omissions; on y retrouve sans doute les vues profondes et lumineuses qui, dans le temps, acquirent une si grande réputation à M. Barthez; mais on y retrouve aussi toutes ses erreurs, tous ses défauts; et, en général, il n'est point au niveau des connoissances actuelles.

Conçoit-on, par exemple, qu'après avoir si victorieusement combattu le système des mécaniciens, M. Barthez persiste encore aujourd'hui à placer la cause de la chaleur animale dans le froissement intime des particules des solides, et dans l'agitation intime des fluides; qu'il regarde le sédiment rougeâtre que présente l'urine à la suite d'un exercice violent, comme le produit de l'*attrition des fibrilles du corps*; qu'il

que toute la secte philosophique s'est empressée de répéter à l'envi, celui de *Science de l'Homme*. Non, la physiologie n'est point la science de l'homme, elle n'est que la science de ses organes, et l'homme n'existe point tout entier dans ses organes. Il étoit réservé aux beaux esprits de nos jours de prétendre perfectionner l'homme en lui enlevant la plus noble partie de lui-même; et M. Barthez s'est élevé trop haut pour descendre au rang des beaux esprits du jour.

P. P.

XXXII.

Sur la Géologie (1).

C'est une science fort plaisante que la *géologie*, ou, pour parler plus exactement, ce n'est pas une science : c'est un perpétuel mais infructueux essai de réduire en forme de science des faits antérieurs à l'existence du genre humain, et qui, par conséquent ne peuvent être ni constatés, ni analysés; c'est l'orgueilleuse et ridicule tentative de la folie humaine pour pénétrer les secrets de la Toute-Puissance. Encore si cette soi-disant science étoit enseignée par une société d'imposteurs, bien adroits, bien d'accord entr'eux, comme elle le fut jadis par les prêtres égyptiens, elle en imposeroit aux sots, elle se maintien-

(1) Cet article a été fait à l'occasion de deux ouvrages intitulés, l'un : *Théorie de la Surface actuelle de la Terre*, par M. André, ci-devant connu sous le nom de *P. Chrysologue*, capucin; et l'autre : *Considérations sur l'Origine et l'Histoire ancienne du Globe*, ou *Introduction à l'Histoire ancienne de l'Europe*, par M. de Fortia d'Urbain, membre de l'Académie celtique.

droit quelque temps, comme l'ont fait l'astrologie, l'alchimie, la nécromancie, et tant d'autres sciences imaginaires qui, en dépit du bon sens, ont eu leurs époques de faveur et de gloire. La géologie heureusement, s'est détruite elle-même. Quatre-vingts systèmes sur la formation de la terre, successivement vantés, admis, réfutés et tombés dans l'oubli, ont enfin établi dans le monde savant l'opinion générale qu'il faut d'abord mieux connoître notre globe, avant de pouvoir seulement décider si une géologie est au nombre des choses possibles.

Quand nous disons qu'il y a quatre-vingts systèmes terrestres, nous ne faisons point une plaisanterie; c'est M. Cuvier qui l'a dit, parlant au nom de la première classe de l'Institut : on peut le lire dans son rapport, imprimé à la suite de la *Théorie du P. Chrysologue*. Ce n'est pas non plus une plaisanterie, mais un fait positif, qu'un de nos plus savans géologues a entrepris de *classer par genres et espèces* ces nombreux systèmes dont la mémoire la plus exercée ne sauroit, sans ce moyen, retenir les principes contradictoires. Nous nous empressons d'apprendre à ces savans, qu'il a paru à Londres une *Classification des Brouillards et des Nuages*, par M. Luke-Howard, dont la méthode seroit très-applicable aux systèmes de géologie.

Chacun de ces quatre-vingts savans nous explique la création de la terre, comme s'il y eût assisté; chacun d'eux nous raconte des faits incontestables qui se sont passés à une époque où tout le globe étoit couvert d'eau, ou, selon d'autres, de volcans. C'est seulement dommage que ces faits incontestables se contredisent les uns les autres. Un géologue soutient que le feu des volcans a formé les montagnes; l'autre dit

que c'est le feu central; il y en a qui préfèrent le feu électrique. Ils disputent ensuite sur la manière d'employer le feu : les uns s'obstinent, avec Buffon, à réduire la terre en cendres et en verre; les autres veulent qu'elle ait été seulement séchée, ou tout au plus rôtie; il y en a qui soutiennent qu'elle a été bouillie dans de l'eau : c'est le système le plus moderne; les Anglais et les Genevois en raffollent. Il y a eu une autre secte très-puissante, qui créoit la terre d'un monceau de glaces; les sectateurs se sont brouillés sur la question de savoir s'il falloit casser ces glaces au moyen de *gaz expansible*, ou seulement les laisser fondre au soleil. Les partisans de l'eau ne s'accordent pas non plus sur la manière de se débarrasser de cet immense océan dans lequel ils font cristalliser nos plus hautes montagnes : les uns font rentrer ces *eaux-mères* dans l'intérieur du globe, où les prêtres chaldéens avoient creusé un grand réservoir à ce dessein; les autres aiment mieux, avec les prêtres de Memphis *faire passer l'océan primitif dans d'autres planètes*. Il y en a qui, pour ne pas se noyer dans cet océan primitif, ont prétendu réduire les montagnes en *vapeurs aériformes*, et les faire retomber en petite pluie fine.

« Comment dit le rapporteur de l'Institut, comment tant d'hommes d'esprit, pleins de science et de bonne foi, peuvent-ils être si peu d'accord et continuer si long-temps de semblables controverses? « La raison en est fort simple; c'est que, l'un d'entr'eux eût-il raison, ni lui, ni les autres ne pourroient le savoir. Pour savoir si un fait est dû à une cause, il faut connoître la nature de la cause et les circonstances du fait. Or, que sont dans l'état actuel des sciences, les auteurs des systèmes géologiques,

» sinon des gens qui cherchent les causes des faits
» qu'ils ne connoissent pas? Peut-on imaginer un but
» plus chimérique?

» Oui, l'on ignore, nous ne disons pas seulement
» la nature et la disposition de l'intérieur du globe,
» mais celle de sa pellicule la plus extérieure...... »
Ici le rapporteur énumère tous les points qu'il faudroit d'abord avoir discutés et mis au net, avant d'entreprendre une théorie de la terre. « Nous osons affir-
» mer, continue-t-il, qu'il n'en est *pas un* sur le-
» quel on ait rien d'absolument certain : presque tout
» ce qu'on a dit est plus ou moins vague.... Les seuls
» fossiles considérés isolément, peuvent encore four-
» nir la matière de *trente années d'études* à *plusieurs*
» savans laborieux, et les rapports de ces fossiles
» avec les couches, exigeront *bien d'autres années*
» encore de voyages, de fouilles et d'autres recher-
» ches pénibles. »

Soyons donc inexorables envers ces membres inutiles du monde savant, qui, au lieu de nous apprendre des faits nouveaux dont nous avons un si grand besoin, s'amusent à arranger, d'après des hypothèses, les faits incomplets que nous connoissons, et qui, par leurs vaines phrases, cherchent à accaparer cette attention et cette bienveillance que le public doit aux découvertes réelles. Mais ne confondons pas avec les faiseurs de systèmes le savant laborieux, qui, après avoir rassemblé beaucoup de faits, y joint quelques idées hypothétiques. Qui pourroit blâmer M. de Saussure, d'avoir rêvé sur la formation des montagnes, par des courans et des débâcles, lorsqu'à côté de ces hors-d'œuvre on trouve les plus belles et les plus savantes descriptions des plus grands phénomènes de la nature?

Le P. Chrysologue a pris pour modèle le célèbre historien des Alpes; il décrit les objets qu'il a vus, le Mont-blanc, le Saint-Gothard, le Valais, les monts Jura, les Vosges, et cette chaîne de collines qui séparent le bassin de la Saône et celui de la Marne. Il y a observé plusieurs phénomènes très-dignes de la curiosité des naturalistes, et qui avoient échappé aux regards des voyageurs antérieurs. De ce nombre sont les enfoncemens circulaires qu'on trouve au milieu des Alpes et qui ressemblent à des cirques ou à des amphytéâtres naturels. Le P. Chrysologue a rectifié sur plusieurs points essentiels les idées brillantes de M. de Saussure. Il a eu soin de résumer ces observations sur chaque chaîne de montagnes, sous la forme d'un tableau géographique général : chose dont les naturalistes se dispensent trop souvent, mais qu'on devoit naturellement s'attendre à ne pas voir négligée par un géographe aussi habile que le P. Chrysologue s'est montré dans les deux *Hémisphères*, qu'il publia il y a vingt ans, et qu'on estime encore. Il a sur-tout le mérite d'avoir mesuré, avec une patience à toute épreuve, plus de quatre cents points d'élévation ; travail au moyen duquel on pourroit dresser un relief de la France orientale avec toutes ses montagnes, ses rivières et ses vallées. Il est à désirer que ceux que leurs fonctions appellent à protéger les sciences, fournissent au P. Crysologue les moyens d'exécuter un semblable relief. On sait combien a été prôné et admiré celui de la Suisse par le général Pfyffer. Le P. Chrysologue est en état de procurer à la France un morceau semblable, qui seroit, ce nous semble, un très-bel ornement de nos musées.

Quand à son système, le P. Chrysologue nous dispensera d'en parler : il est aussi incertain et aussi

inutile que tous les autres systèmes; nous observerons seulement que l'auteur a sans doute les meilleures intentions en cherchant à prouver le déluge universel par des argumens physiques, mais que nous croyons qu'il seroit encore plus convenable de ne point du tout mêler des discussions physiques à une question purement historique.

L'ouvrage de M. de Fortia offre un contraste bien singulier avec celui du P. Chrysologue. Ce ne sont point de nouvelles vérités que M. de Fortia cherche; ce n'est point la découverte des faits nouveaux qui est le but de ces travaux. Il a d'avance décrété quel doit être le résultat de ses grandes phrases : la terre doit être vieille de quelques millions d'années; le *plateau de la Tartarie* doit être la patrie du genre humain; un *peuple primitif* doit avoir habité ce plateau : on devine bien que ce peuple primitif, ce sont les Celtes; car il n'y a aujourd'hui dans toute l'Europe que les Celtes qui soient assez étrangers à toute la science historique moderne pour prétendre au titre de peuple primitif. Mais comme l'histoire ne veut pas se plier à leurs prétentions extravagantes, M. de Fortia fera *parler la nature;* et la voix éloquente de la *nature* suppléera au silence des historiens. C'est-à-dire, que pour établir solidement l'histoire imaginaire des Celtes *avant le déluge*, dont il publie déjà le prospectus, M. de Fortia juge à propos de faire une histoire imaginaire du globe terrestre. Les moyens sont dignes du but. Tandis que le P. Chrysologue, capucin, grimpe sur les Alpes pour découvrir des faits, M. de Fortia, académicien, copie les rêves de Bailly et de vingt autres historiens romanciers; tandis que le père capucin raisonne, examine, élève des doutes savans, l'académien répète aveuglément tout ce que les géo-

logues ont imprimé avant lui ; tandis que le père capucin éclaire des points difficiles de l'histoire naturelle, l'académicien embrouille les points les plus clairs de l'histoire; en un mot, le père capucin est un véritable philosophe ; pour l'académicien, nous montrerons ce qu'il est, en citant quelques-unes de ses idées. M.

XXXIII.

Suite du même sujet.

M. de Fortia répète, d'après quelques naturalistes, « que le sol de notre globe est plus élevé sous l'équa- » teur, et que c'est là qu'on trouve les grandes chaî- » nes de montagnes. »

Que M. de Fortia prenne une bonne carte, par exemple, les Hémisphères du P. Chrysologue, qu'il examine la direction des grandes chaînes de montagnes, il les trouvera dirigées, dans l'ancien continent, du nord-est au sud-ouest; et dans le Nouveau-Monde, du nord-ouest au sud et au sud-est. Ainsi, les grandes élévations du sol tracent réellement un cercle autour de notre planète ; mais ce cercle n'est point parallèle à l'équateur, comme l'affirme M. l'académicien ; au contraire, il forme avec ce grand cercle un angle de près de 60 degrés. Si M. de Fortia veut ensuite prendre la peine d'examiner la position de l'équateur terrestre sur un globe, il apprendra que le sol n'a presque point d'élévation dans cette direction, qu'au contraire on y trouve l'immense plaine aquatique de la mer Pacifique, celle de la mer des Indes, et celle de

l'Océan éthiopien ; on y voit s'étendre à perte de vue ces plaines marécageuses, où l'Amazone roule ses mers d'eau douce, et où il ne se trouve pas seulement une pierre. Enfin, sur *trois cent soixante degrés*, dans lesquels l'équateur est partagé, il y en a *deux cent quatre-vingts* qui passent sur des mers, *vingt* qui se trouvent dans des plaines, *dix* où il y a des montagnes, et le reste traverse des contrées inconnues.

Une erreur aussi grave que celle que nous venons de démontrer, rendroit superflue toute discussion ultérieure ; mais M. de Fortia annonçant encore d'autres volumes, prêts à paroître, nous devons au public de faire connoître plus en détail sa manière de travailler.

Il a jugé à propos, comme nous l'avons dit dans notre premier article, d'établir son peuple primitif sur *le plateau de la Tartarie*. A-t-il été sur les lieux examiner cette contrée si importante? A-t-il comparé et analysé ce que les voyageurs en ont dit? Non : il lui suffit de deux ou trois phrases pour établir que ce fameux plateau est la région la plus élevée du globe, et qu'elle est la première contrée sortie de dessous les eaux. Malheureusement, *la voix éloquente de la nature* n'a rendu à M. de Fortia sur ce point comme sur bien d'autres, que des oracles très-vagues et très-obscurs. Il y a dans le Thibet et dans la Tartarie des chaînes de montagnes très-élevées, mais elles n'ont pas été mesurées encore ; ainsi, l'on ne doit en parler qu'avec hésitation. Les montagnes qui, du côté de la Sibérie, terminent le plateau de la Tartarie, n'ont pas non plus été mesurées d'une manière authentique. Le naturaliste Laxmann a trouvé le petit Altaï de 6000 pieds. Il est très-douteux qu'aucune

partie des monts Altaï atteignent l'élévation de 10,000 pieds. Maintenant, si l'on considère les plaines élevées qui s'étendent entre ces deux chaînes de montagnes, le bon sens dit qu'elles doivent beaucoup différer de niveau entr'elles. Il y en a vers l'est qui sont très-froides; il y en a dans le centre de l'Asie où une température douce et des productions des pays chauds indiquent un grand abaissement de sol. Le coton et la vigne réussissent dans la Petite-Bucharie. Il y a d'ailleurs sur le plateau de Tartarie plusieurs rivières qui, après un cours souvent de 100 à 150 lieues, s'écoulent dans les lacs, ou se perdent dans les sables. Le cours de ces rivières suppose nécessairement un abaissement successif du terrain. M. Pallas soutient que le niveau de la mer Caspienne, placée au centre de l'ancien continent, est plus bas que celui de l'Océan, de près de 60 pieds. N'est-il pas naturel de penser que le lac d'Aral, le lac de Lop-Nor, et autres amas d'eau, dispersés sur l'immense sol de la Tartarie, pourroient bien se trouver à un niveau infiniment plus bas que les autres parties de ce trop fameux plateau? Il n'y a rien de certain, de positif sur ces contrées, et c'est justement pour cela que les géologues de l'espèce de M. Bailly et de M. de Fortia, y placent la scène de toutes leurs rêveries.

Nous invitons l'académie celtique à faire entreprendre, à ses frais, un voyage dans ces régions inconnues, où M. de Fortia place le berceau du genre humain et la Basse-Bretagne primitive. Quand un membre de l'académie celtique reviendra de ce fameux plateau, chargé de plantes inconnues et de nouveaux minéraux, enrichi d'observations barométriques sur les hauteurs des montagnes, muni de vocabulaires des langues mongoliques et tartares, nous

serons les premiers à admirer son zèle, à louer son courage, à préconiser ses travaux : toutes les opinions systématiques, tous les rêves historiques, toutes les chimères celtiques qu'un semblable voyageur pourroit mêler à ses récits, ne nous rendront point injustes à son égard. Mais nous ne pouvons nous empêcher de trouver fort plaisant un écrivain qui, tranquillement assis dans son cabinet, entreprend de faire une *Histoire du Globe avant le Déluge*, uniquement dans l'intention d'y trouver des preuves de l'antiquité des Bas-Bretons. Que deviendroit la géographie physique, si les Chinois, les Américains, les nouveaux Zélandais, enfin tous les peuples du monde se mettoient à fabriquer, chacun de son côté, une soi-disant histoire primitive du globe, afin de prouver l'immense antiquité de leur nation ? Est-il possible que M. de Fortia, qui ne manque pas de ce que l'on nomme communément de l'esprit, et qui même n'en a que trop, est-il possible qu'il soit réellement convaincu de toutes les assertions qu'il répète avec tant d'assurance, d'après les géologues ? A-t-il assisté à la création pour savoir si positivement qu'il n'y avoit point de vallées sur le globe primitif, mais que les rivières les ont creusées ? A-t-il vérifié, dans « *les archives de la nature* », les calculs merveilleux de M. Chevalier, qui dit *avoir vu*, dans les mines de l'île de l'Elbe, comme quoi ces mines ont dû avoir été exploitées depuis 41,526 ans trois mois et un jour (1) ?

(1) Quoique de pareilles rêveries n'aient pas besoin de réfutation, il n'est pas inutile pour abréger les travaux, et modérer l'ardeur de tant d'intrépides calculateurs, de les renvoyer à l'école d'un de nos premiers physiciens ; ils y apprendroient *comme un fait dont plusieurs géologues très-célèbres s'accordent aujourd'hui à reconnoître l'existence, que nos continens sont d'une date peu ancienne, et qu'on a eu recours sans fondement, pour expliquer leur formation, à des*

Si M. de Fortia sait toutes ces belles choses, pourquoi ne nous apprend-il pas aussi comment le premier homme s'est formé ; si c'étoit par cristallisation, comme un minéral ; ou bien si Adam a crû dans la terre comme un champignon ; ou bien si le père des humains fut d'abord un poisson, puis un singe, et à la fin un Bas-Breton ? Car M. de Fortia n'ignore pas que ces sublimes questions ont occupé les naturalistes dont il suit les opinions géologiques.

Nous sommes persuadés que M. de Fortia est loin de croire lui-même aux hypothèses géologiques dont il compose son système ; mais il pense qu'il pourroit employer la géologie pour remettre en faveur cette prétendue histoire des Celtes avant le déluge, que Pellontier et Court-le-Gebelin n'ont pas réussi à établir, malgré leurs citations mal appliquées et leurs étymologies forcées. Les plateaux, les montagnes, les déluges, les écroulemens, les volcans, les comètes, toute la nature enfin n'est considérée, par M. de Fortia, que comme des forces auxiliaires pour établir l'antiquité des Celtes, et pour *suppléer au silence de l'histoire.*

Nous invitons M. de Fortia à lire les *Vindiciæ celticæ*, par Schoqflin, petit vol. in-4°. de 160 pages, qui se trouve à la Bibliothèque impériale ; les ouvrages de MM. Suhm et Schonning, sur l'histoire des peuples Scandinaves ; les Dissertations de M. Bayer, sur l'histoire des Scythes, dans les Mémoires de l'Académie de Pétersbourg ; les Mémoires de M. Gattère, sur les Sarmates et les Slavons, dans les Commentaires de la Société de Gottingue ; les Recherches

causes qui auroient agi pendant une série de siècles capables d'effrayer l'imagination. (Traité de Minéralogie de M. Haüy, tome IV, pag. 421 et 425.)

de M. Thunmann, sur les peuples Finois et Hongrois; le Mithridate, ou l'Histoire comparée des langues, par M. Adelung; les travaux dans le même genre, par le savant M. Denina et le P. Hervas; enfin, nous l'invitons à se convaincre, par ses propres yeux, de cette vérité affligeante, mais incontestable, que l'histoire ancienne de l'Europe est établie de manière à ne plus admettre aucun système exclusif, ni en faveur des Celtes, ni en faveur des Goths. On lit aujourd'hui les passages des anciens avec une critique scrupuleuse; on ne leur accorde de la confiance qu'autant que leurs assertions sont confirmées par les observations modernes, et surtout par l'étude des langues. Les rêves sur un peuple primitif sont abandonnés, et « ce n'est qu'en Basse- » Bretagne qu'on trouve encore des Olans-Rudbek, » capables de tout soutenir pour flatter la vanité de » leur nation. »

On a reconnu, d'une manière assez positive, *huit* grandes races et autant de langues-mères en Europe (1). La race grecque s'est établie principalement en Grèce, en Sicile et en Italie; la race ibérienne a peuplé l'Espagne et une partie de la Gaule méridionale; leur langue subsiste encore dans l'idiome basque, absolument différent de celui des Celtes, comme M. de Latour-d'Auvergne lui-même l'avoue, quoiqu'à regret. La race celtique a étendu ses migrations depuis la Thrace, à travers la Pannonie et l'Helvétie, jusqu'aux parties centrales et occidentales de la Gaule, d'où elle est passée dans quelques parties de l'Irlande, de l'Ecosse et de l'Angleterre. La race teutonique ou germanique a occupé les bords du

(1) On pourroit sans doute disputer sur ce nombre de *huit*; et c'est un point dont nous abandonnons la discussion à nos érudits.

Danube, du Weser et du Rhin, entr'autres toute la Belgique ou Gaule septentrionale, ou du moins elle s'y est mêlée avec les Celtes. La race gothique a habité les pays qui bordent la mer Baltique, mais plus spécialement la Scandinavie et les îles voisines. Les langues gothiques, c'est-à-dire, l'ancien islandais, le danois, le suédois et l'anglo-saxon, se distinguent des idiomes germaniques par une grammaire tout-à-fait différente, par une concision et une simplicité absolument étrangère aux Germains. La race slavone comprend les anciens Gètes, Daces et Wenders, les Polonais, Bohêmes, Russes, Serviens et Dalmatiens modernes. La race sarmatique est la souche des Lithuaniens, des anciens Prussiens et des anciens Courlandais; le savant M. Gattère a prouvé la différence des Slavons et des Sarmates dans une suite de dissertations lues à la Société royale de Gottingue; un heureux hasard m'a procuré la communication authentique de tout ce qui reste de la langue sarmatique, et la publication prochaine de ces documens décidera ce point d'histoire. La race finoise, à laquelle les Hongrois et plusieurs nations de l'intérieur semblent appartenir, est la seule à laquelle l'ancien nom des Scythes convient dans un sens rigoureux.

Voilà les résultats d'un siècle de travaux, de recherches les plus profondes, de discussions dirigées par la bonne foi! Si l'académie celtique peut y ajouter quelques détails nouveaux, l'Europe savante lui accordera une estime générale; si elle persiste à brouiller constamment ce que les autres sociétés savantes ont débrouillé, elle s'expose, non pas à la critique, mais à la dérision.

Au moins, que M. Fortia se persuade qu'on n'ad-

mettra jamais dans l'histoire des soi-disant preuves tirées de la *géologie*, c'est-à-dire, d'une science reconnue pour imaginaire (1). C'est aujourd'hui un parti pris parmi les savans, de ne plus vouloir entendre parler des systèmes sur la formation de la terre; ils veulent des faits, des recherches; et si M. de Fortia leur demande un avis sur son ouvrage, ils lui diront : Monsieur l'académicien celtique, tâchez d'imiter le P. Chrysologue, capucin. M.

(1) « Rien n'est si aisé, dit à ce sujet un de nos critiques, que de faire des hypothèses sur des temps anciens dont il ne reste aucune trace, et que de donner à ces hypothèses plus ou moins de vraisemblance, à proportion qu'on aura plus ou moins d'art. On a coutume, dans ces systèmes, de ne faire mention que de ce qui peut les favoriser, et de laisser de côté les difficultés et les obstacles. C'est ainsi qu'en usa M. de Buffon lui-même; et quand ce naturaliste, si habile d'ailleurs, se fut une fois rempli de sa singulière théorie, il y rapporta tout avec une confiance vraiment extraordinaire. Des hommes moins instruits ont donné plus aisément encore dans la même illusion; et comme les fautes d'un homme célèbre sont souvent contagieuses, plusieurs écrivains ont aussi bâti des systèmes avec des suppositions, à l'exemple de Buffon, et nous avons vu se succéder une foule de cosmogonies toutes plus curieuses les unes que les autres; mais ce qu'elles offrent de particulier ou de peu propre à leur donner du crédit, c'est qu'elles n'ont presque jamais obtenu que l'assentiment de leur auteur, et que chacun, tout en établissant son système, se moquoit de celui qui avoit précédé, et le réfutoit assez bien : d'où il est résulté que toutes ces théories ont croulé successivement. Nous ne parlerons pas d'un autre inconvénient qu'elles avoient pour la plupart : c'est qu'elles étoient en opposition avec l'histoire de la Genèse; et comme elles se sont toutes brisées contre cet écueil, leur chute n'a servi qu'à relever l'autorité du seul livre qui présente quelque chose de certain sur l'origine du monde. » P....T.

XXXIV.

Nouveau Dictionnaire universel de Géographie ancienne et moderne, rédigé et mis en ordre par *F. D. Aynès*.

La Géographie est une science tellement usuelle, elle entre en tant de manières dans le commerce de la vie, qu'elle est devenue un des premiers besoins de la partie éclairée des peuples civilisés. On peut absolument se passer d'être chimiste ou géomètre, et quand on ne connoîtroit ni *le gaz azote*, ni les *assymptotes de l'hyperbole*, on pourroit être encore un homme de *bonne compagnie*; mais comment être impunément étranger aux connoissances géographiques? Que de lectures et de conversations qui empruntent d'elles une partie de leur utilité ou de leurs agrémens! Elles se lient à l'histoire, à la politique, à la physique, à toutes les branches des sciences naturelles : rien donc de plus sage que de les faire entrer dans le cours d'une éducation bien soignée. Il ne s'agit que de se renfermer dans de justes bornes, en cette matière point d'enthousiasme; ne voyons pas la preuve d'un vrai talent dans ce qui n'en est peut-être pas un léger indice : avec de la mémoire et de l'application, l'esprit le plus mince peut aller assez loin dans l'étude de la géographie. Un enfant d'ailleurs, de peu d'espérance, pourra bien d'une manière aimable et facile vous débiter une foule de choses curieuses sur les diverses parties du globe que nous habitons; ses instituteurs feront semblant d'en être

ébahis; son babil aisé le fera passer pour un phénomène aux yeux de ses parens émerveillés de bonne foi; mais le juste appréciateur des choses n'en sera pas ébloui, il demandera des témoignages moins équivoques de capacité : et trop souvent, en effet, ce fastueux étalage de science ne suppose pas plus de talent que les jeux de l'escrime ou quelques pas de danse, bien exécutés. En tout n'évitons pas moins l'engouement ridicule que l'injuste dédain. Il en est à peu près de la géographie comme de l'ortographe; la savoir autant qu'il convient à un homme bien élevé, n'est pas un grand mérite; l'ignorer est une honte que rien ne fait pardonner.

Le grand défaut du dix-huitième siècle, c'est d'avoir attaché la plus haute importance aux choses secondaires, d'avoir oublié que la première science pour l'homme est celle de ses devoirs, et des grands motifs qui doivent le rendre juste et bon dans toutes les situations et parmi tous les accidens de la vie. On a cherché l'homme savant avant l'homme de bien. Horace se plaignoit que de son temps on mettoit la vertu après l'argent, *virtus post nummos*. Je crois bien que cette prédilection pour les écus n'est pas étrangère à notre siècle de calcul; mais on pourroit dire qu'une autre devise de nos jours est celle-ci : *la science d'abord, et puis la vertu; qu'elle vienne si elle peut*. Voyez, par exemple, comme les modernes réformateurs avoient embouché la trompette pour célébrer l'étude des mathématiques; on eût dit que le bonheur du genre humain devoit éclore d'une équation algébrique; à les en croire, il alloit paroître une génération de mathématiciens qui en tout découvriroient la vérité comme par instinct, et ne connoîtroient les erreurs de l'esprit humain que de la

même manière que nous connoissons les anciens ravages des Normands, par l'histoire : nous avons vu à quoi devoit se réduire toute cette jactance. Sans doute les mathématiques sont utiles aux bons esprits, dont elles contribuent à rendre la marche plus serrée et plus lumineuse dans la recherche de la vérité; mais elles peuvent aisément nuire à ces esprits foibles et louches qui, après avoir tâté de leur évidence palpable et comme matérielle, ne savent plus goûter ce que les autres parties de nos connoissances ont de principes certains, mais plus fins et plus délicats. Sous le règne des scholastiques on sembloit croire qu'avec les formes du *syllogisme*, on enchaîneroit si bien la vérité, qu'elle n'échapperoit jamais dans la dispute; et sous le règne des philosophes, on a cru qu'avec des *théorèmes* et des *courbes*, on alloit mettre en fuite tous les préjugés et toutes les erreurs. Des deux côtés, c'étoit une prétention puérile et pédantesque. Il est vrai, l'art syllogistique et le calcul ont leur utilité; mais le premier n'a pas empêché de très-graves écarts, et le second n'a pas arrêté de nos jours le délire le plus complet de la raison humaine. Estimons la science; mais ne soyons pas dupes du charlatanisme.

On ne trouvera point à la tête du *nouveau Dictionnaire* que nous annonçons, une pompeuse et longue préface, pour apprendre au lecteur qu'il n'est rien au monde de comparable à la géographie, et qu'on ne sauroit être homme sans elle; mais on doit pardonner à l'auteur de penser que son dictionnaire l'emporte sur celui de Vosgien. Dans ces sortes d'ouvrages, celui qui vient après les autres s'engage envers le public à faire mieux que ceux qui l'ont précédé; il n'y a que la première place à prétendre.

Pourquoi faut-il que nous soyons obligés de remarquer, en parlant d'un *Dictionnaire de géographie*, qu'on n'y trouve rien qui puisse alarmer les parens et les instituteurs religieux ? Cet avertissement honteux pour la philosophie, est devenu nécessaire depuis qu'elle n'a rien oublié pour corrompre les sources même de l'instruction publique. On connoît ce géographe de nos jours, fort de connoissances acquises, et foible de génie, excessivement crédule par incrédulité, et qui, du ton le plus ingénu, mêle à ses écrits des paradoxes plus absurdes encore qu'ils ne sont impies. Il est des auteurs qui ont la manie de faire les athées, comme les mauvais poëtes ont la manie de faire des vers. Ils font leurs délices d'imprimer à leurs productions le cachet de l'impiété; mais ce qui est plus odieux encore, c'est le manége de ces éditeurs qui, par des additions ou des retranchemens perfides, ne rougissent pas de gâter les ouvrages d'autrui. Ainsi Bacon, Pascal, Montagne, la Bruyère, Euler, ont été défigurés en passant par les mains des sophistes; la *Géographie* de Lacroix a eu le même sort. Je me représente des conquérans barbares qui, après avoir subjugué une nation policée, se plaisent à détruire ou à mutiler les monumens que le génie et la sagesse avoient élevés au milieu d'elle. V.

XXXV.

DU TABLEAU LITTÉRAIRE DE LA FRANCE AU XVIII.e SIÈCLE, *proposé pour sujet de prix d'éloquence par la seconde classe de l'Institut.*

Ce sujet, difficile par lui-même, n'est pas devenu plus aisé par les conditions que le rapporteur, au

nom de l'Académie, a imposées aux concurrens, ou par les avis qu'il leur a donnés. Ils doivent renfermer dans les bornes précises d'une heure de lecture un sujet vaste, et qui fourniroit la matière d'un volume. Ils doivent éviter, s'ils ne veulent pas passer pour de beaux esprits plutôt que pour de bons esprits, toute comparaison entre le dix-huitième siècle et le siècle qui a précédé. Mais il est à craindre que cette dernière condition soit mal observée, et même que la précaution qu'a prise l'Académie de jeter d'avance sur cette comparaison le blâme du bel esprit, n'éveille l'amour-propre des concurrens. Le démon de la vanité leur dira comme au premier homme : « Faites » du bel esprit, et *vous serez semblables* aux *Dieux* » de la littérature du dernier siècle, » et ils succomberont peut-être à la tentation de toucher au fruit défendu.

Il est assez vraisemblable que, quelques années plutôt, l'Institut auroit non-seulement permis, mais même indiqué une comparaison très-naturelle au sujet, tout-à-fait dans le ton académique, et qui eût été le morceau le plus brillant de composition. Il est plus vraisemblable encore qu'en remontant à une époque un peu plus ancienne, l'Institut eût vu, sans trop de peine, adjuger la préférence à la littérature du dix-huitième siècle, mais les temps sont changés : l'opinion publique est saisie de cette grande cause, et l'Institut a senti qu'il n'avoit pas le droit de *prévention* sur ce tribunal respectable, juge suprême et sans appel de toutes les décisions littéraires.

J'observerai, avant tout, qu'il n'étoit peut-être pas encore temps de faire le *Tableau littéraire* de la France au dix-huitième siècle.

Si l'on avoit à faire aujourd'hui le *tableau littéraire* de la France au siècle de Louis XIV, les regards de l'écrivain ne se fixeroient que sur le petit nombre de génies immortels qui ont illustré cette époque mémorable de nos annales littéraires. Le jugement du public, mûri par le temps, éclairé par la réflexion, libre de toutes les considérations personnelles qui agissent si puissamment sur les contemporains, n'attache aujourd'hui qu'à ces grands noms la gloire de ce beau siècle de notre littérature, et il laisse dans l'oubli, ou du moins dans l'ombre, la foule des écrivains médiocres qui ont reçu leur récompense dans ce monde, et joui de leur vivant de la vogue que le bel esprit, quand il se montre, est toujours sûr d'obtenir, mais qui ont manqué de ces qualités qui assurent auprès de la postérité le succès des productions littéraires, du génie dans les ouvrages d'imagination, ou de cette raison forte et profonde qui est le génie des ouvrages de raisonnement et de discussion.

Ce tableau littéraire, ainsi composé, ressembleroit à un tableau matériel, dans lequel l'artiste fixe l'attention du spectateur sur le petit nombre de personnages nécessaires à l'action, et évite avec soin de la partager sur des personnages subalternes et des détails sans intérêt.

Mais vouloir juger la littérature d'un siècle lorsque ce siècle est à peine fini, et que le temps n'a pu faire la séparation du bon et du médiocre; lorsque les cendres des écrivains qui l'ont illustré ne sont pas encore refroidies, et que plusieurs de ceux qui appartiennent à cette époque par leur âge, leurs souvenirs, ou la meilleure partie de leurs écrits, tous parens, amis, disciples, rivaux, confrères de ceux qu'il faut juger, sont au milieu de nous, et quelques-

uns même assis au nombre des juges; lorsque les affections ou les haines que les doctrines professées dans ce siècle ont excitées, sont encore dans toute leur force; vouloir juger ce siècle, pour ainsi dire, en sa présence, c'est s'exposer à porter un jugement tout au moins suspect de précipitation, et donner à la postérité des motifs de le revoir, et peut-être des raisons de le réformer.........

L'Institut a dû montrer aux concurrens le but, après leur avoir indiqué l'écueil; et il leur a annoncé, par l'organe de son rapporteur, qu'il désiroit « qu'on lui présentât une appréciation *fidèlle* et » *positive* des richesses que le dernier siècle a ajou» tées au trésor littéraire de la France. » Il a désiré « qu'on observât les progrès qu'a faits la langue dans » le même siècle, et ce qu'on doit à beaucoup de » bons esprits qui, sans atteindre aux premiers rangs » de la renommée, ont concouru à la propagation des » lumières, aux progrès de la raison et du goût. »

Chacun fut de l'avis de monsieur le doyen.

Rien de plus aisé à dire, mais rien de plus difficile à apprécier *fidèlement* et *positivement*.

Il n'en est pas d'un trésor littéraire comme d'un trésor matériel, où beaucoup de cuivre peut égaler la valeur d'une petite quantité d'or. Dans l'appréciation des richesses littéraires, la quantité ne compense pas la qualité. Une encyclopédie d'esprit médiocre, ou même de bel esprit, ne sauroit égaler la valeur de quelques pages de génie; et cette observation convient d'autant mieux au sujet que nous traitons, que vingt-cinq ans du dernier siècle, pris à volonté dans tout son cours, ont fourni plus d'écrivains et d'écrits que le siècle entier de Louis XIV......

Lorsqu'une nation possède des *modèles* dans le sens rigoureux de cette expression, comme il n'est plus possible même à la perfection d'être aussi remarquée, il n'est pas non plus possible à la médiocrité d'être aussi mauvaise qu'elle pouvoit l'être avant que les modèles eussent paru, parce qu'il y a une connoissance générale, un goût universel de beau moral que les esprits les plus ordinaires ne sauroient entièrement méconnoître, et auquel, malgré leur médiocrité, ils ne peuvent échapper. Ainsi, si je ne respectois la défense faite par l'Académie de comparer les deux siècles, je croirois les caractériser l'un et l'autre, avec assez de justesse, en disant que ce qui n'est que médiocre dans les productions littéraires, est meilleur dans le dix-huitième siècle que dans le dix-septième; mais que ce qui est bon est moins parfait: ce qui signifie, en d'autres termes, qu'il y a eu plus de bel esprit dans un temps, et plus de génie dans un autre.

Or, et c'est à cette conclusion que nous sommes ramenés, jusqu'à quel point, sur-tout dans le système d'une perfectibilité indéfinie, ce qui n'est que bon peut-il grossir le trésor littéraire d'une nation qui a le meilleur? Que peuvent ajouter les copies aux richesses littéraires d'une nation qui possède les modèles? C'est ce que les concurrens auront à décider avant de former le *tableau littéraire* du dix-huitième siècle, riche plus qu'un autre en médiocrité bonne ou en bonté médiocre, si toutefois ces deux expressions signifient des choses différentes.

Soit attrait pour la nouveauté et prévention pour son temps, soit indulgence excessive et secret retour sur eux-mêmes, soit enfin foiblesse des jugemens humains, les contemporains sont portés à accueillir

avec une extrême faveur les productions médiocres, et souvent avec plus de faveur que les productions même du génie; et si une critique éclairée veut les rappeler à la considération des modèles, ils disent qu'on veut étouffer le talent, et crient aux conjurations littéraires. Ils ne voient pas que la seule conjuration que la médiocrité ait à craindre, est la conjuration du temps et de la raison, ces invisibles, mais redoutables conspirateurs, dont il est aussi difficile d'éventer les complots que de parer les coups. C'est cette conjuration qui a tué Bélisaire, les Éloges de Thomas, le genre de Marivaux, les poésies de Dorat, les *Mois* de Roucher, et tant d'autres ouvrages, malgré la faveur dont ils ont joui à leur apparition. C'est cette conjuration qui a mis à sa place *Athalie*, comme la *Veuve du Malabar*, et qui rend à Corneille, un moment méconnu, ce qu'elle ôte insensiblement à Voltaire, si long-temps adoré. Les hommes n'y sont pour rien, et tous leurs efforts ne peuvent pas soutenir la médiocrité qu'étouffe le génie : car, il faut le dire, la postérité ne se sert même du bon que dans les genres où elle n'a pas encore le meilleur. Une fois que les modèles ont paru, tout ce qui, dans le moins parfait ou le médiocre, avoit été goûté jusque-là, tombe insensiblement dans l'oubli, et n'est, à la longue, guère plus connu que le mauvais.....

Mais en considérant la littérature du dix-huitième siècle sous un rapport plus vaste, et tel qu'il convient de la présenter aux juges et au public, il faudra décider si la partie morale de cette littérature, l'esprit général qui l'anime, le fond qu'elle embellit ou qu'elle déguise, les doctrines enfin qui y sont professées, ajoutent quelque chose à nos richesses litté-

raires : car la vérité seule est richesse; et des erreurs, même revêtues du plus brillant coloris, et relevées par tous les agrémens de l'esprit, ne sont qu'une fastueuse indigence.

On ne dira pas, sans doute, que c'est s'écarter de la question proposée, que de la considérer ainsi; que les concurrens doivent apprécier la littérature du dix-huitième siècle, et non en examiner la morale; et les juges se borner à comparer le mérite des *tableaux* qui leur seront soumis, sans entrer dans la discussion des opinions qui y seront exposées : car si la littérature du dix-huitième siècle a été plus philosophique que la littérature d'aucun autre siècle; si elle a été éminemment et uniquement philosophique, philosophique dans tous les genres et sur toutes sortes de sujets, dans l'épopée et dans le drame, dans l'histoire et dans le roman, dans les ouvrages de raisonnement et dans ceux d'imagination, et jusque dans la chanson et dans l'épigramme, il est impossible aux concurrens, comme aux juges du concours, de séparer la littérature de la philosophie, de parler de l'une sans rien dire de l'autre, et de la forme sans juger le fond; et comme les concurrens annonceroient peu de profondeur de vues s'ils réduisoient tout le mérite littéraire du dernier siècle à un mérite de mots et de phrases, il y auroit peu d'esprit véritablement philosophique dans les juges, si, laissant à part les opinions des concurrens, ils ne s'attachoient qu'aux formes extérieures de l'art d'écrire, et ne couronnoient que des périodes mieux arrondies, des expressions plus choisies, un style plus fleuri et plus élégant.

J'irai même plus loin, et je ferai observer que si l'Académie eût proposé le *tableau littéraire* du siècle

de Louis XIV, les concurrens auroient pu ne considérer que la partie purement oratoire ou littéraire des productions de cet âge, le style et l'art de leurs auteurs, parce qu'il n'y a rien de particulier dans leur doctrine, qui est la doctrine ancienne et usuelle de toutes les nations chrétiennes, conforme à toutes les idées et à toutes les habitudes de l'Europe, la morale de dix-sept siècles, et non la morale du dix-septième siècle. Mais le dix-huitième siècle a eu une doctrine à lui, une doctrine qui lui est propre et particulière, et qu'on n'a pu même désigner qu'en l'appelant *la Philosophie du dix-huitième siècle*. C'est précisément et uniquement à cette philosophie que la littérature de cette époque a dû le caractère qui, dans tous les genres, la distingue de la littérature de l'âge précédent, et même de celle de tous les autres temps. On peut même soutenir que dans le dix-huitième siècle, la littérature a moins été philosophique que la philosophie n'a été littéraire, je veux dire présentée à l'aide des formes du style oratoire et poétique; et l'union de cette philosophie et de cette littérature est si intime, que le *tableau littéraire* du dernier âge doit en être le *tableau philosophique;* et qu'on ne peut s'empêcher de considérer, dans sa littérature, ce qu'elle a reçu de la philosophie; et dans sa philosophie, ce qu'elle doit à la littérature.

On ne niera pas, sans doute, que la littérature du dix-huitième siècle n'ait été toute philosophique, puisqu'aux yeux de ses partisans, cette philosophie est son plus beau titre, le trait le plus marqué de sa physionomie, si on peut ainsi parler, et ce qui lui assure une supériorité incontestable sur la littérature de tous les autres siècles.

La question de savoir si cette littérature philosophique ou cette philosophie littéraire, considérée dans la généralité de ses productions, a ajouté quelque chose au trésor littéraire que le siècle précédent nous avoit laissé, et ce qu'elle y a ajouté, est une question plus aisée à décider qu'on ne pense. On peut toujours réduire une question de ce genre à un fait précis; et pour faire le tableau littéraire d'une société à une époque déterminée, il suffit de jeter les yeux sur le tableau politique de cette même société, pendant cette même époque.

En effet, revenons au principe, vrai puisqu'il est fécond, fécond parce qu'il est vrai, que *la littérature est l'expression de la société* : principe dont on peut abuser, comme de tous les principes généraux, lorsqu'on en veut faire l'application à des particularités qui ne sont assez souvent que des exceptions; mais principe qui reçoit une application certaine, entière, et parfaitement juste dans la manière générale dont nous en considérons les deux termes, la littérature d'un côté, et la société de l'autre.

L'homme a deux expressions de ses pensées : sa parole et ses actions; et même l'expression des pensées par les actions est bien moins sujette à tromper que leur expression par la parole. Ainsi la société a deux expressions de ses pensées ou de ses principes intérieurs : sa littérature qui est le résultat et la réunion des actions publiques. Mais si la parole et l'action ne sont l'une et l'autre que l'expression d'une même chose, il y a donc un rapport évident entre la parole et l'action, et par conséquent, dans la société il y a un rapport certain entre sa littérature et son état extérieur : avec cette différence toutefois, que l'homme, contenu par les lois, intimidé par les hom-

mes, peut, par intérêt ou par crainte, parler et même agir autrement qu'il ne pense; au lieu que la société, qui est au-dessus des lois, et n'attend ni ne craint rien des hommes, parle toujours comme elle pense, et agit comme elle parle : ce qui veut dire que ses doctrines, sa littérature et son état extérieur, ou, autrement, ce qu'on y pense, ce qu'on y dit, et ce qu'on y fait, sont dans une parfaite et nécessaire harmonie.

Et non-seulement cela est ainsi, mais cela même ne peut pas être autrement. Une société naissante, où la force physique est plus développée que les forces de l'esprit, ne peut être troublée que par des passions qui agissent. Mais une société avancée, où les forces de l'esprit sont aussi développées que les forces physiques, n'est jamais troublée que par des passions qui dogmatisent; et les livres gouvernent celle-ci, comme les armes toutes seules gouvernent celle-là. Je l'ai dit ailleurs : depuis l'*Evangile* jusqu'au *Contrat social*, toutes les sociétés européennes, à dater de l'établissement du christianisme, principe de toute civilisation, c'est-à-dire, de tous les développemens des esprits, n'ont été réglées ou déréglées que par des doctrines.

Ainsi donc le siècle de notre littérature le plus fécond en véritables chefs-d'œuvre, a été l'époque la plus brillante et la mieux ordonnée de notre monarchie; et, par la raison contraire, le siècle des désordres politiques de la France, et des plus grands désordres où une société soit jamais tombée, ne sauroit avoir été l'époque la plus heureuse et la mieux réglée de notre littérature : et quoique ces deux idées soient séparées l'une de l'autre par quelques idées intermédiaires, j'en ai dit assez pour pouvoir conclure

avec confiance que la littérature du dix-huitième siècle a été fausse, puisque la société, au dix-huitième siècle, a été bouleversée, non par une force étrangère, mais par une fermentation intérieure, produite par l'influence des doctrines et le dérèglement des esprits.

Je vais même plus loin, et j'ose soutenir que, même la partie en quelque sorte matérielle de la littérature, le style s'est ressenti, dans ce siècle, de la dépravation des pensées, parceque la vérité a un langage que l'erreur, même la plus habile, ne sauroit entièrement contrefaire; et, sous ce rapport, on pourroit apercevoir la teinte des erreurs qui ont infecté le dernier siècle, et dans le ton habituellement frivole, railleur et méprisant de Voltaire, et dans le ton généralement orgueilleux, exagéré, sophistique, de J. J. Rousseau, et dans le style violent, outrageux, déclamatoire, de Raynal; et dans l'emphase obscure et cynique de Diderot; et jusque dans le tour trop souvent épigrammatique et tranchant de M. de Montesquieu, aussi vif, aussi brillant, aussi ingénieux dans les matières de législation, que Domat est grave, sage et mesuré.

Ce rapport de la littérature du dernier siècle à la révolution sociale qui l'a terminé, est prouvé, non-seulement *à priori*, pour parler avec l'école, par un raisonnement inattaquable; non-seulement il le seroit encore par les faits, si nous voulions rapprocher ici ce qui a été dit dans le siècle, de ce qui a été fait, mais il l'est même par les aveux des coryphées de cette littérature; et lorsque M. de Condorcet a dit, en parlant de la révolution : « Voltaire a fait tout ce que nous voyons; » lorsqu'à la tribune révolutionnaire, et dans mille ouvrages, on a attribué à

l'influence toute-puissante de la *philosophie* les changemens qui se sont opérés en France dans les lois, dans les mœurs, dans l'esprit général, dans les habitudes de la nation, Condorcet et les autres n'ont fait qu'énoncer une vérité certaine, une vérité évidente et même nécessaire : car les doctrines du dix-huitième siècle une fois répandues dans le peuple, et tolérées par le gouvernement, la révolution devenoit inévitable plus tôt ou plus tard, et il n'étoit pas possible qu'elle ne fût pas : ce qui n'empêche pas que presque tous les écrivains du dernier siècle n'aient été, par leurs sentimens personnels, au plus loin de désirer une révolution; et l'on peut dire qu'aucun d'eux ne l'a voulue, et que tous l'ont faite.

Il semble qu'un des concurrens au prix proposé ait très-bien aperçu le caractère particulier de l'instruction du dix-huitième siècle, et ce que ce siècle a ajouté à nos richesses littéraires, puisque le rapporteur remarque « qu'il s'est un peu trop étendu sur » le progrès des sciences dans le dix-huitième siècle. » Ce sont effectivement ces progrès dans les sciences qui distinguent ce siècle entre tous les autres; et l'on peut, ce semble, le considérer tout entier de la même manière que le gouvernement a considéré le méri e particulier d'un homme qui a tenu une assez grande place parmi les écrivains de cette époque. L'*Institut* a voulu élever une statue à d'Alembert. Dans cet homme célèbre, il y a trois hommes : un littérateur sans génie, un philosophe sans connoissance de la vérité, et un habile et savant géomètre. Le gouvernement, qui n'a pas voulu laisser le public dans l'incertitude de savoir auquel de ces trois hommes s'adresse l'honneur d'un monument public, a averti, par l'organe du ministre de l'intérieur, qu'à, dit-il lui-

même, *copié fidèlement les expressions de la lettre de* S. M. « que c'est au mathématicien français qui, » dans le dernier siècle, a le plus contribué à l'avan- » cement de cette première des sciences physiques, que » la statue est élevée. » Mais en même temps l'autorité nous a donné à tous une grande leçon. En faisant elle-même les frais de la statue, elle nous a appris que cet honneur véritablement public, et même le plus public de tous les honneurs, ne doit être décerné que par le public, dont le gouvernement est le représentant et l'organe, ou plutôt dont il est la parole et l'action. En effet, si les compagnies décernoient de leur chef des statues, il seroit à craindre que bientôt tous les partis, toutes les coteries, toutes les affections, toutes les admirations n'en érigeassent à tout le monde, et que l'usage ne s'introduisît de voter une statue pour honorer la mémoire des morts, comme on fait célébrer un *service* pour le repos de leurs ames. Alors une statue n'est plus un honneur, mais on est déshonoré pour n'en avoir pas. Déjà il en étoit ainsi pour nos rois; et Louis XIII et Louis XV avoient chacun leur statue comme Henri IV et Louis XIV. Mais quand l'homme ordinaire reçoit l'honneur d'une statue, il faut pour honorer le héros bienfaiteur de la société, et qui a consacré sa vie à sa défense ou de grands talens à son instruction, lui élever une montagne, ou couvrir le sol de pyramides comme celles d'Egypte. Alors il n'y a plus d'*échelle de proportion* pour les services et les récompenses; l'opinion se dérègle, les idées s'exagèrent, tout se monte à des proportions gigantesques et démesurées; et une nation perd ce beau caractère de simplicité qui est la compagne inséparable de la raison et de la véritable grandeur. Cette monnoie de l'honneur devient alors dans la

société, ce que les *assignats* devinrent en France au temps de leur dépréciation, lorsque des valeurs énormes en apparence représentoient à peine les plus petites valeurs réelles, et qu'il falloit vingt et trente mille francs pour payer un objet de quelques sous.

B...... D.

XXXVI.

Suite du même sujet.

Le sécrétaire de l'Académie a appelé encore l'attention des concurrens « sur les progrès qu'a faits la » langue française dans le dix-huitième siècle. » Cet objet mérite une discussion particulière.

Je crois que l'on confond assez souvent la langue et le style, c'est-à-dire, l'instrument et la manière de s'en servir. Il étoit, ce semble, convenu depuis long-temps, que la langue française avoit été fixée par les bons écrivains du siècle de Louis XIV. Mais rien au monde, et particulièrement une langue, ne se fixe que lorsqu'il a atteint sa perfection, et par conséquent une langue fixée ne peut plus gagner; mais elle peut perdre : un style généralement faux peut détériorer une langue, comme l'usage habituellement maladroit d'un instrument juste, peut à la longue le fausser; et c'est ce qui arriva à la langue latine après le siècle d'Auguste.

Il faut distinguer la richesse d'une langue de son abondance; et c'est peut-être ce qu'on n'a jamais fait. La richesse d'une langue est dans la régularité de sa syntaxe; l'abondance d'une langue est dans l'étendue de son vocabulaire. La richesse d'une langue

consiste dans la parfaite correspondance des constructions grammaticales aux opérations de l'esprit, ou plutôt à la nature des choses; dans la propriété des termes ou la parfaite correspondance des mots aux idées; dans la clarté *obligée* de ses phrases; dans l'harmonie de ses sons; dans l'*euphonie* de la prononciation; dans la facilité qu'elle offre à l'écrivain pour exprimer les grandes choses avec simplicité, les plus petites avec noblesse, les plus obscures avec lucidité, les moins chastes avec décence, et toutes avec concision.

L'abondance d'une langue consiste dans le grand nombre de ses mots, et la faculté indéfinie d'en composer de nouveaux. Les mots nombreux sont, en quelque sorte, la petite monnoie du langage. Toutes les langues, comme tous les esprits, ont le même fonds d'idées; mais toutes, si l'on me permet cette expression, ne les *détaillent* pas également. Le nombre des mots est donc abondant, quelquefois luxe, jamais richesse. J'en citerai au hasard deux exemples, l'un pris dans les expressions d'objets physiques, l'autre dans les expressions morales. *Siége*, exprime généralement en français tout meuble sur lequel on peut s'asseoir. Les mots *fauteuil*, *cabriolet*, *sofa*, *ottomane*, *bergère*, *tête-à-tête*, et mille autres, sont, pour ainsi dire, la monnoie du mot *siége*. *Pensée*, exprime généralement les opérations de l'esprit; et ce mot se *change* en *appréhension*, *compréhension*, *perception*, *conception*, et mille autres, qui peut-être prouvent plutôt le luxe de l'esprit que ses progrès; comme les mots *fauteuil*, *ottomane*, et les autres que j'ai cités, prouvent bien plus le luxe des arts que les besoins réels de l'homme. On peut remarquer que la haute poésie, qui parle le

langage le plus noble et le plus relevé, n'emploie guère que les expressions premières et générales. Quand Auguste dit à Cinna : *Prends un siége, Cinna*, il s'exprimeroit d'une manière tout-à-fait ridicule, s'il lui disoit : *Cinna, prends un fauteuil.* L'éloquence emploie le mot *pensée*, et n'a garde de se servir des mots *perception, conception, compréhension*, etc.; et je fais cette observation pour prouver qu'il y a tojours assez de mots pour la poésie et pour l'éloquence. Ce sont, pour continuer ma comparaison, de grands seigneurs qui ne manient que de l'or, et n'ont jamais de petite monnoie dans leurs poches. La plus haute poésie, les discours les plus éloquens sur les grands objets de la société, sont écrits dans les deux langues les moins abondantes de toutes les langues cultivées, l'hébraïque et la française. On voit donc qu'une langue peut être riche sans être abondante, ou abondante sans être riche. J'observerai, en passant, que la richesse d'une langue est la première cause de son universalité; et son extrême abondance, le plus grand obstacle à sa propagation. Les langues germaniques, avec leur immense vocabulaire et leur merveilleuse facilité de composer de nouveaux mots, en n'en faisant qu'un seul de deux ou trois autres, sont des langues abondantes. Mais avec leurs constructions embarrassées, leurs inversions pénibles, leur luxe de genre neutre, d'articles et de substantifs tous déclinables, leurs verbes irréguliers, leurs prépositions séparables des verbes qu'elles modifient, et rejetées à la fin de la période; avec la réduplication de leurs consonnes, la dureté de leur prononciation, l'absence de toute harmonie, les langues germaniques sont des langues pauvres, sur-tout pour les

idées (1) morales, et elles sont forcées de recourir à des emprunts perpétuels. La langue française a tous les caractères de la richesse, et n'a pas le superflu de l'abondance.....

On ne remarque pas assez que la langue française est à la fois la plus propre à la conversation familière, à la discussion philosophique, au discours oratoire et poétique; aussi claire dans un *procès-verbal* d'expert, qu'elle est exacte dans un traité de morale, et élevée dans la tragédie ou l'oraison funèbre. Trop souvent des écrivains sans génie lui ont reproché de manquer de mots, parce qu'ils manquoient eux-mêmes d'idées, et ont accusé l'instrument de la maladresse de l'ouvrier. On peut dire, en général, que les écrivains manquent plutôt à la langue que la langue ne leur manque.

Je ne sais, pour terminer cette discussion par une vue générale, s'il y auroit du paradoxe à soutenir qu'une langue, pour être très-riche, ne doit pas être trop abondante; et que cette conversation générale, pour être parfaite, doit ressembler à la conversation particulière d'un homme d'esprit, être *précise* et *concise*, et renfermer le plus possible d'idées sous le moins possible de mots.

Cela posé, si une phrase correcte au temps de Racine et de Massillon, les deux grands maîtres de notre style en vers et en prose, est correcte encore aujourd'hui; si une phrase incorrecte alors, n'est pas plus exacte de nos jours, la langue n'a rien gagné en véritable richesse. Elle a acquis des mots, il est vrai; mais, d'un autre côté, elle en a perdu. Le gain même ne compense pas les pertes; et la longue nomenclature des mots de la langue révolu-

(1) Leibnitz en a fait la remarque.

tionnaire qu'on a recueillis dans la dernière édition du *Dictionnaire de l'Académie*, ne nous dédommage pas du grand nombre d'expressions de la langue religieuse qui sont tombées en désuétude. On fait de gros volumes sur la morale et la philosophie, sans y faire entrer une seule fois les mots *religion*, *christianisme*, *piété*, *charité*, même le mot *Dieu* : et bientôt ces expressions augustes ne se conserveront que dans les anciens exemplaires du *Vocabulaire Français*. Les mots se perdent quand les idées s'effacent. Un peuple qui se sert d'un mot a nécessairement présente l'idée que ce mot exprime : lorsqu'il a l'idée présente, il a le mot; car s'il n'avoit pas le mot, comment sauroit-il qu'il a l'idée ? Et s'il n'a ni le mot ni l'idée, c'est l'esprit qui est pauvre, et non la langue. Encore faut-il que l'idée soit juste et bonne; car si elle est fausse et perverse, ce n'est pas pauvreté que de ne pas la connoître, c'est plutôt richesse. Ainsi, l'on ne peut pas plus compter au nombre des acquisitions qu'a faites notre langue, les mots que la révolution lui a donnés, que lorsqu'on dit qu'un homme a la fièvre, on n'entend compter la fièvre au nombre de ses propriétés.

Mais si la langue une fois fixée ne doit plus varier, le style varie continuellement ; et il est différent dans chaque siècle, et même dans chaque écrivain. L'instrument est le même; la manière de l'employer est différente. Au siècle de Louis XIV, le style étoit grave et plus lent ; dans le dernier siècle, il est devenu léger et rapide : il étoit simple, il est devenu artificieux et composé ; il étoit franc, il est devenu fin, vague et sophistique; il étoit doux et modeste, il est devenu violent et moqueur. Ces changemens, et sur-tout les derniers, tiennent à des causes morales

qu'il faut expliquer. Les écrivains du dix-septième siècle avoient des principes décidés, et n'avoient point d'intentions cachées. L'expression étoit franche comme l'idée, et cette franchise de style est la première qualité de l'esprit et du caractère français. Au siècle suivant, les écrivains même les plus célèbres ont eu sur de grands objets des notions confuses, incertaines, et des vues secrètes et profondes : et en même temps qu'ils ont voulu cacher les unes, ils n'ont su comment expliquer les autres. Trop souvent le style est devenu une espèce de *chiffre* qui présentoit un sens à l'autorité avec laquelle on ne vouloit pas se compromettre, et un autre sens aux disciples qu'on vouloit *éclairer* ; et il s'est introduit ainsi un langage à deux faces et à double entente qui, au moyen de tours adroits, d'expressions vagues et jamais définies, signifie beaucoup plus ou beaucoup moins qu'il ne paroît signifier. Si c'est là un progrès, ce progrès est réel; et l'art de faire entendre ce qu'on n'ose pas dire, ou de voiler ce qu'on veut faire entendre, s'est extrêmement perfectionné. Comme ces mêmes écrivains ont été en état de guerre contre les institutions et contre les hommes, ils ont dû armer leur style pour le combat : et le style est devenu quelquefois violent, amer, et le plus souvent moqueur et insultant.

Cet art de tourner en ridicule les grandes choses (car il n'y a que le grand qui prête au contraste d'où naît le ridicule), cet art, sarcasme chez les uns, persiflage chez les autres, introduit par Luther et Calvin, plus innocemment continué par Pascal, a été porté à sa perfection par Voltaire. La langue n'y a rien gagné, mais la nation y a perdu. Ce style à deux tranchans sert à l'erreur beaucoup plus qu'à la vérité, qui ne s'occupe pas de petites choses, et traite avec sérieux

et dignité les choses importantes. Il annonce l'affoiblissement des esprits et la dépravation des caractères; et l'on peut remarquer que les Livres saints, où se trouvent toutes les vérités, même politiques, traitent avec un extrême mépris un peuple de moqueurs. C'est que dans la morale, il n'y a point de petites choses; et je ne connois pas de plus beau mot que celui de Fontenelle, qui se rendoit à lui-même le témoignage *de n'avoir jamais donné le plus petit ridicule à la plus petite vertu.*

Lorsqu'un peuple tombe dans cet excès de légèreté, le ridicule est plus redouté même que le mal. La raison n'est plus rien, et elle est toujours prête à céder à la plus frivole plaisanterie.

Ce peuple sans consistance et sans solidité ne peut plus être gouverné que par l'oppression, ni ramené au sérieux que par la *terreur*, qui change la dérision en violences, et le rire en larmes amères. Cette habitude de ne voir dans les objets les plus respectables que des sujets de raillerie, non-seulement fait perdre à une nation ce caractère de gravité qui sied à la raison de l'âge mûr, annonce la supériorité et commande le respect; non-seulement elle lui ôte le goût des études sérieuses, mais elle émousse même la gaieté de l'esprit, le plus noble amusement d'un peuple cultivé. Une génération accoutumée aux sarcasmes irréligieux de Voltaire, bâille aux bonnes plaisanteries de Molière, comme elle s'endort aux *Pensées* de Pascal; et l'on ne sait plus comment instruire ces esprits malades, ni comment les amuser. B......D.

XXXVII.

Sermons de M. de Beauvais, évêque de Sénez. — *Décadence de l'Eloquence de la Chaire dans le 18e. siècle.*

On ne peut s'occuper d'un genre de littérature de quelqu'importance, d'une de ces espèces supérieures de composition qui exigent ou le génie si rare de la poésie, ou le talent non moins rare de l'éloquence, sans tourner ses regards vers cette époque fameuse de notre gloire littéraire, qui vit la poésie et l'éloquence française s'élever à un degré de perfection tel, que l'âge suivant, malgré tout son éclat, malgré tous ses titres, oppose à ce siècle heureux plutôt de vaines prétentions que des droits réels. Je sais qu'on nous reproche de rappeler sans cesse ces grands souvenirs, de rapprocher toujours les productions du dix-huitième siècle des modèles que présente le siècle précédent, d'insister sur une comparaison plus affligeante peut-être pour l'amour-propre de nos contemporains, qu'utile à l'intérêt des lettres. Je vois l'embarras qu'éprouvent dans un concours académique les écrivains qui cherchant à tout concilier, à tout ménager, voudroient, sans trop se compromettre, balancer adroitement les avantages d'une époque par les prérogatives de l'autre ; je n'ignore pas que ce parallèle n'a été proposé que pour répondre à ceux qu'on regarde moins comme des critiques sincères que comme des détracteurs acharnés ; mais il s'agit ici de faits positifs, et non de raisonnemens vagues. Corneille et Racine ne sont-ils pas supérieurs à Voltaire et à Crébillon?

La sagacité pittoresque de la Bruyère ne l'emporte-t-elle pas sur la finesse métaphysique de Duclos? Quelle prose pouvons-nous opposer à celle de Fénélon? Quel poëte comparerons-nous à la Fontaine? Quel comique pourra le disputer à Molière? Quel écrivain, dans le dix-huitième siècle, a su mieux mêler et fondre ensemble la dialectique, la plaisanterie et l'éloquence que Pascal? Où sont les orateurs de la chaire qui approchent même de Bossuet, de Fléchier, de Bourdaloue et de Massillon?

L'éloquence chrétienne n'a que trop évidemment dégénéré depuis ces grands hommes. Quelles sont les causes de cette décadence? C'est ce qu'il est très-difficile de spécifier : l'attribuera-t-on à l'affoiblissement de l'esprit religieux, à l'amollissement des mœurs, à l'altération des principes et des doctrines? Mais la plupart des hommes qui sont montés dans les tribunes sacrées après les Bourdaloue et les Massillon, y portèrent l'autorité de leurs exemples autant que la puissance de leurs talens : les Cheminais, les Neuville, l'abbé Poule, le père Elisée, l'évêque de Sénez, avoient su se préserver de la contagion qui infectoit presque tous les esprits; si leurs auditeurs étoient corrompus par les maximes du siècle, ils avoient, eux, repoussé toujours ces maximes loin de leurs cœurs, comme ils les combattoient dans leurs discours : ils n'étoient pas moins pénétrés que les orateurs précédens des grandes vérités qu'ils annonçoient; il devoient donc trouver dans leur propre fonds, les mêmes sources de persuasion et d'éloquence. En vain dira-t-on que la fleur des sujets avoit été moissonnée, que les matières étoient épuisées : les matières ne s'épuisent, les sujets ne des-sèchent et ne s'appauvrissent que pour les rhéteurs,

pour les beaux esprits, pour ceux qui courent après des tours de phrases, après des pensées brillantes, qui ne cherchent dans l'art de la parole que les ornemens de la parole, dont l'orgueil craint de répéter ce qui a été dit avant eux, dont l'amour-propre inquiet ne veut que se distinguer. La vérité est toujours neuve pour ceux qui en ont l'amour, et qui ne regardent l'éloquence que comme un moyen de la faire connoître et de la persuader ; elle allume dans leur ame un feu qui éclate dans leurs paroles ; ils n'examinent point si ce qu'ils disent a été dit, mais s'il est bon à dire ; ils ne se proposent point de disputer à leurs rivaux ou à leurs prédécesseurs le prix du talent, mais celui du zèle ; et cette disposition est, sans contredit, une des plus favorables au développement et à l'essor du talent même, qui trouve toujours dans le goût du vrai et dans le sentiment de sa propre persuasion, des ressources fécondes qu'il ne sauroit attendre des prétentions et des efforts de la vanité : *Pectus est quod facit disertum.*

Accusera-t-on le dix-huitième siècle de n'avoir montré que de l'indifférence pour les talens qui pouvoient briller dans les chaires ? Non ; son dégoût et son mépris pour les doctrines qui retentissent dans les temples, ne passa jamais jusqu'aux ministres qui savoient les annoncer et les interpréter avec éclat : nul siècle ne fut plus épris de tous les genres de talens ; nul ne poussa plus loin l'enthousiasme, et, s'il faut le dire, le fanatisme des arts et des lettres ; les regards du public, se tournoient sans cesse vers tous les points d'où pouvoient briller quelques étincelles de génie ; le talent, sous quelque forme qu'il se montrât, voyoit presque toujours s'ouvrir et s'aplanir devant lui les voies de la fortune. La religion étoit négligée, mais

l'éloquence religieuse étoit goûtée, aplaudie, honorée : on s'empressoit d'aller entendre un sermon comme on courroit voir une tragédie ; la renommée appeloit les amateurs et les curieux à l'église, comme elle les convoquoit au théâtre ; si quelque missionnaire célèbre venoit se présenter dans les chaires de la capitale, tout Paris se pressoit autour de lui : l'éloquence inculte et sauvage des Bridaine et des Beauregard attiroit encore plus d'auditeurs que l'élégant et philosophique langage de l'Académie. Le siècle de Louis XIV n'offrit point aux interprètes de la morale évangélique des encouragemens plus séduisans et plus flatteurs.

A la vérité, les orateurs chrétiens, à cette époque plus reculée, et dans un temps où les croyances religieuses avoient encore toute leur force, pouvoient se promettre avec plus de confiance le genre de succès le plus capable de toucher des hommes qui cherchoient autre chose que la gloire de combiner harmonieusement des périodes : ils parloient à des cœurs préparés à les entendre ; mais si dans la suite les esprits étoient devenus plus rebelles, s'ils opposoient aux traits de l'éloquence plus de difficultés à vaincre, l'espérance de la victoire ne devoit en avoir que plus d'attraits, le génie de l'orateur plus de ressort, et ses efforts plus d'énergie. Il semble que les circonstances les plus propres au développement et au triomphe de l'éloquence sont celles où elle rencontre le plus d'obstacles à surmonter. Lorsque le mépris des anciennes traditions avoit cessé d'être le secret de quelques particuliers qui cachoient dans l'ombre leur incrédulité ; quand l'impiété n'étoit plus seulement le fruit des passions et du désordre, mais le résultat de la réflexion et du calcul ; quand

l'erreur étoit devenue un sytème qui s'introduisoit chaque jour, et plus avant, et dans un plus grand nombre d'esprits; comment est-il arrivé que l'éloquence évangélique n'ait pas pris, et de nouvelles formes, et une nouvelle vigueur, et de nouvelles armes? Ses adversaires alloient tête levée: elle les connoissoit, elle les signaloit; mais elle les combattoit foiblement. Tandis que quelques-uns des écrivains qui contribuoient le plus à détruire l'influence des anciennes habitudes et des maximes héréditaires, entraînoient tout par la véhémence de leur style; les prédicateurs, même les plus renommés, sembloient craindre de faire usage de tout leur talent, et paroissoient vouloir entretenir les foibles et mourantes étincelles qui restoient encore dans quelques ames pieuses, plutôt que rallumer le flambeau de la foi publique à celui de l'éloquence. Les conjonctures étoient telles, que la carrière de l'éloquence chrétienne devenoit absolument neuve: tous les points qu'on traite dans les chaires se présentoient sous un nouveau jour. Qu'on se figure un Bossuet dans de pareilles circonstances: quel degré de force et de chaleur n'auroient-elles pas ajouté à son génie!

On a remarqué avec raison que l'esprit philosophique avoit exercé sur les lettres un ascendant funeste, en introduisant dans la tragédie le goût des sentences, des maximes déplacées et des déclamations parasites; en faisant de la comédie une école de métaphysique et de subtilité, en donnant naissance au drame, en dénaturant plusieurs genres, en communiquant sa morgue et son pédantisme à l'éloquence académique. Mais doit-on lui attribuer la décadence de l'éloquence de la chaire, qui par sa nature étoit à l'abri de cette

contagion ? Et comment se fait-il d'ailleurs que ce genre ait éprouvé un affoiblissement beaucoup plus sensible, soit beaucoup plus tombé que quelques autres sur lesquels la nouvelle manière de penser avoit une influence immédiate ? La poésie s'est soutenue avec éclat ; l'éloquence profane s'est ranimée, et a jeté des lueurs brillantes ; mais qu'avoient de commun avec les doctrines et les docteurs à la mode, ces hommes pieux qui se chargeoient du ministère de la parole sainte ? Leurs idées et leur style s'écartoient également des idées et du style alors en crédit : généralement, leurs compositions sont saines, exemptes de ce mauvais goût qui dénaturoit la langue et corrompoit la diction ; et les défauts qu'on peut y reprendre appartiennent plus à l'esprit particulier de l'orateur qu'au ton général du siècle ; mais ces mêmes compositions, sages, régulières, raisonnables, quelquefois éloquentes, ne s'élèvent jamais à un certain degré de force ; et les plus parfaites d'entr'elles sont restées à une distance immense des compositions de Bourdaloue et de Massillon.

Je ne parle pas de Bossuet : il est incomparable ; mais quelques-uns des orateurs de ces derniers temps affectent de mépriser Fléchier : ils ont grand tort. Il est possible que parmi les prédicateurs du dix-huitième siècle, il y en ait eu qui soient nés avec plus de talent pour l'éloquence que le panégyriste de Turenne ; mais aucun d'eux n'a laissé un seul discours aussi bien fait que les bonnes oraisons funèbres de Fléchier.

M. l'évêque de Sénez doit sans doute obtenir un rang distingué parmi les orateurs qui, dans un temps de décadence ont le plus honoré la chaire française : il étoit né avec un véritable talent, que d'excellentes

études avoient développé et perfectionné : et surtout il portoit au fond de son cœur ces sentimens qui sont la base la plus solide comme le ressort le plus actif de l'éloquence chrétienne. C'est ce qui se fait d'abord sentir dans ses discours, et ce qui leur donne un caractère. Plusieurs des hommes de talent qui ont couru la même carrière, à la même époque, ont heurté contre deux écueils : les uns ont voulu transporter dans l'éloquence évangélique quelques traits de l'éloquence profane ; et, pour faire valoir la vérité, ont emprunté les ressources et le style des sophistes du temps. Ils parloient en chrétiens, et s'exprimoient en philosophes. Les autres s'efforcèrent de copier la manière des grands orateurs du siècle précédent, et particulièrement celle de Bossuet : ce qui répandit sur leurs discours un air d'imitation auquel les gens de goût et les juges éclairés préféreront toujours une heureuse et sage originalité. Quand ils voient un orateur occupé à saisir le ton, à calquer les tours et les phrases d'un autre, ils ne le croient pas assez pénétré du sujet qu'il traite, ils regrettent que cette hardiesse, que cette véhémence de langage, qui doit être le fruit de l'inspiration, devienne le produit du calcul, et comme un jeu de rhétorique. S'il est d'ailleurs un écrivain dont il paroisse impossible de s'approprier la manière, c'est Bossuet : l'imitation est sur-le-champ reconnue ; et il est très-rare qu'elle n'affecte pas désagréablement l'auditeur ou le lecteur, soit parce qu'elle tranche trop brusquement avec ce qui appartient à l'imitateur, soit parce qu'elle annonce dans le copiste une hauteur de prétentions trop peu proportionnée à son talent, soit parce qu'elle est nécessairement trop sensible et trop frappante, soit, enfin, parce qu'il n'a été donné qu'au génie et à

l'autorité de Bossuet de prendre un certain ton, et de parler un certain langage : il faut, autant qu'il est possible, être soi-même en tout, et sur-tout dans l'éloquence. Tel est le mérite de M. de Sénez : ses discours sont originaux ; non qu'ils offrent de ces traits qui annoncent des talens rares et extraordinaires, ces génies que la nature a marqués d'une empreinte particulière, mais en ce sens, qu'ils ne présentent aucune trace de ce goût d'imitation qui séduit quelquefois les talens même les plus heureux, et qui leur est inspiré par une admiration trop peu réglée des grands modèles. C'est la raison, c'est le sens et le sentiment qui dominent dans ces compositions plutôt que les artifices de la rhétorique et les recherches de l'art : rien n'est d'emprunt, tout part d'un esprit pénétré ou d'une ame émue : il n'appelle pas même l'imagination au secours du jugement et de la raison ; il se contente de penser et de sentir ; il semble éviter sans effort tout ce qui pourroit avoir l'air de l'étude et de la combinaison, pour ne laisser voir que ce qui forme le fonds de son esprit, et répandre les sentimens que son ame éprouve : heureux, sans doute, s'il avoit pu joindre à ces dispositions un talent qui s'élevât plus souvent au-dessus du médiocre ! Il s'est montré dans ses ouvrages tel qu'il étoit ; et son esprit lumineux, net et juste, avoit peu de nerf et de profondeur ; et son imagination manquoit d'éclat ; et son ame ne sentoit et ne pouvoit rendre que des émotions douces. Son style est donc dépourvu de fermeté, de vigueur et d'énergie ; son expression est décolorée ; ses mouvemens sont plus souples et plus moelleux que véhémens, entraînans et pathétiques ; et sa diction, toujours claire, facile, naturelle et franche, n'est pas toujours assez serrée,

assez travaillée, ni même assez correcte. On le lit cependant avec plaisir, et avec plus de plaisir que beaucoup d'orateurs plus brillans, parce qu'il est simple et vrai sans affectation et sans fard, parce qu'il est plein de cette candeur qui est la première de toutes les convenances dans l'art oratoire, parce qu'il n'a rien qui sente l'écrivain à prétention et le rhéteur guindé ; enfin, parce qu'il est lui-même. C'est un orateur médiocre, foible ; mais c'est un orateur aimable, et dont la foiblesse même, qui n'est que l'expression de sa propre nature, me paroît infiniment préférable à la force affectée et à la verve artificielle de quelques-uns de ses contemporains, qui masquoient la médiocrité réelle de leurs moyens par l'effort ambitieux de leurs prétentions. Y.

XXXVIII.

Suite du même sujet (1).

Il n'est aucun des genres dans lesquels se divise l'éloquence évangélique, qui n'ait exercé le talent de M. l'évêque de Sénez. Le recueil de ses œuvres présente des sermons, des oraisons funèbres, des panégyriques, de simples exhortations. Il se distingue, dans toutes ces compositions, par une sensibilité qui lui est propre, et qui est toujours la même, quelque sujet qu'il traite; mais il seroit difficile de dire quel est celui de tous ces genres auquel les facultés naturelles de son esprit l'appeloient plus particulièrement. Cependant, l'expérience a prouvé que ces dif-

(1) Cet article est inédit.

férentes espèces de compositions, qui paroissent liées entr'elles par des rapports presqu'intimes, se séparent et deviennent très-diverses sous les mains du talent. On peut observer que les orateurs qui ont brillé dans les sermons, n'ont pas obtenu le même succès dans les oraisons funèbres; ceux, au contraire, qui ont excellé dans cette partie, se sont éclipsés dans l'autre : ainsi, Bourdaloue et Massillon sont inférieurs à eux-mêmes, quand ils passent du genre ordinaire de la prédication à celui de l'éloge funèbre; et quand leur voix se fait entendre sur des tombeaux, et dans les sombres fêtes de la mort, elle perd quelque chose de cette force, de cette harmonie, et de cet éclat dont elle anime si puissamment les autres solennités religieuses. Ainsi, Bossuet et Fléchier, auxquels il a été donné de célébrer avec tant d'éloquence la mémoire des princes et des héros, ne distribuent pas avec le même bonheur l'aliment de l'instruction commune; leurs mains ne savent répandre des fleurs, ou lancer des foudres qu'en présence des urnes sépulcrales, et dans le deuil des catafalques; c'est dans la mélancolie des mausolées qu'ils puisent leurs inspirations les plus heureuses et les plus brillantes : leurs sermons sont fort au-dessous de leurs oraisons funèbres (1). Je ne sais si l'analyse la plus subtile et la plus déliée pourroit expliquer ces secrets du talent, et pénétrer dans ces profonds mystères du génie; j'ignore comment il se fait que des genres, que la théorie trouve presque sembla-

(1) Massillon et Fléchier sont très-supérieurs chacun dans un genre différent : quant à Bourdaloue et Bossuet, le contraste est beaucoup moins frappant, puisqu'on a du premier deux volumes de panégyriques et une oraison funèbre qui ne le cèdent pas à ses autres discours, et du second plusieurs sermons où l'on reconnoît l'auteur des oraisons funèbres.

bles, soient si différens dans l'exécution ; mais il est reconnu que la nature ne nous accorde, en rien, des dispositions véritablement éminentes, sans les circonscrire par une espèce de compensation, dans des bornes très-étroites. Il faut donc conclure de l'égalité qui règne dans la variété des compositions de M. de Sénez, que cet orateur n'avoit un génie bien décidé pour aucune des parties de l'éloquence chrétienne que son zèle a successivement essayées.

Peut-être son talent se seroit-il développé avec plus d'éclat dans les sermons proprement dits, s'il ne s'étoit pas privé d'une des ressources les plus fécondes et les plus riches de l'éloquence de la chaire : ses discours ne sont guère que des dissertations morales, pleines de raison, de sens et de justesse ; animées de quelques mouvemens doux et naturels, ornées de textes heureusement choisis et habilement appliqués, écrites avec une aimable simplicité, avec une candeur d'autant plus persuasive, qu'elle ne recherche pas les moyens de la persuasion : l'immortalité de l'ame, le néant des choses humaines, la piété envers les morts, le luxe, l'éducation, l'amour paternel, la pudeur, la société conjugale, la piété filiale, les vertus sociales, la vérité, la misère des pauvres, la dispensation des bienfaits, la compassion : tels sont les titres et les sujets de la plupart des sermons que renferme ce recueil, de manière qu'on le croiroit plutôt la collection des œuvres et des méditations d'un philosophe moraliste, que l'ouvrage d'un orateur évangélique. M. de Sénez n'aborde jamais ces grandes et imposantes questions du christianisme, qui seules peuvent élever l'éloquence de la chaire jusqu'au sublime, parce qu'elles seules établissent une différence marquée entre les leçons

de la philosophie et les conseils de la religion, entre les règles de la sagesse humaine et les lois de l'autorité divine. Il a totalement négligé ce qu'on appelle le dogme, et semble avoir craint de puiser à cette source abondante des hautes pensées religieuses; soit que, manquant de confiance dans ses propres forces, il ait redouté le fardeau des grands sujets; soit que, trop indulgent pour l'esprit de son siècle et pour la mollesse de ses contemporains, il ait voulu ménager ces oreilles superbes et délicates qu'auroient pu blesser des vérités trop austères; soit enfin qu'il ait mieux aimé passer pour un orateur aimable que pour un prédicateur éloquent : car les considérations humaines se glissent quelquefois dans les ames même qui paroissent les plus étrangères aux choses humaines; et l'aménité d'une morale douce et d'une éloquence insinuante, étoit sans doute alors un moyen plus sûr de plaire, que la sévérité d'un dogme rigoureux et la véhémence d'une élocution forte et sublime. Il s'ensuit que l'orateur ne voulant pas creuser trop avant dans les matières qu'il traite, se tient, pour ainsi dire, à la superficie de ses sujets, ne conçoit jamais un plan qui paroisse assez approfondi, et laisse toujours quelque chose à désirer dans ses compositions, sinon pour le complément de l'instruction morale, du moins pour la plénitude de l'édification religieuse.

Il paroît qu'une des idées dont il étoit frappé, et qui a pu influer sur la méthode qu'il a suivie dans sa carrière oratoire, c'est qu'il ne falloit présenter la piété et les vertus chrétiennes que sous un aspect agréable, et presque sous des formes riantes; il poussa même si loin cette idée, qu'il s'emporta assez souvent contre cette gravité austère de l'extérieur,

et cette sécheresse des manières (1) qui caractérisent généralement les personnes pieuses ; il censuroit vivement la superstition et le fanatisme, dans un temps où l'un et l'autre étoient bien moins à craindre qu'une indifférence absolue, très-éloignée de ces deux excès, parce qu'elle étoit fort étrangère à la chose même dont ils sont l'abus. Le panégyrique de saint François de Sales offre un exemple plus sensible de cette doctrine et de cette méthode qui se trouvent d'ailleurs répandues dans presque tous les discours de M. de Sénez : aussi l'exordre de ce panégyrique n'est-il qu'un tissu de précautions oratoires, par lesquelles l'orateur veut se déguiser à lui-même ce qu'il peut y avoir d'excessif, d'inconvenant et même de dangereux dans ces censures de la tristesse évangélique et de l'austérité chrétienne, qui sans doute ont leurs bornes, mais des bornes très-difficiles à fixer, et toujours relatives à la différence des esprits et des caractères. Comment M. de Sénez n'a-t-il pas senti qu'il faisoit une critique indirecte des plus pieux solitaires et des plus grands saints, lorsqu'il a tracé le tableau suivant de la piété, telle, dit-il, que la plupart des hommes ont coutume de se la figurer : « Je l'aperçois au fond d'un antre inaccessible qu'elle » fait retentir d'un gémissement continuel, le visage » livide et couvert des sombres vapeurs de la mélan» colie, les yeux égarés, la tête courbée sous le poids » de la tristesse. Daigne-t-elle sortir quelquefois de » sa sombre retraite et paroître au milieu des hu-

V.

(1) Il nous semble que le critique attribue ici à la piété ce qui est l'effet du caractère ou d'autres causes. Nous nous contenterons de citer contre son assertion l'exemple de Fénélon, de Saint-François, de M. de la Mothe, évêque d'Amiens, même de Bourdaloue, dont les manières étoient très-aimables.

» mains, ce n'est que pour répandre sur eux le poi-
» son qui la consume, et pour condamner aux feux
» éternels quiconque n'a pas des idées aussi noires
» et des mœurs aussi farouches. Est-ce donc là cette
» vertu dont Jésus-Christ nous vante la douceur?
» Et siéroient-elles bien dans la bouche de ce lugubre
» fantôme, ces paroles consolantes : Venez à moi,
» vous tous qui êtes dans le trouble et dans l'afflic-
» tion, et je calmerai vos alarmes, j'essuierai vos
» pleurs? » Et, en effet, ôtez de cette peinture quelques traits un peu chargés, n'est-ce pas ainsi qu'on se représente, avec vérité, ces cénobites, ces anachorètes, ces héros de la foi, qui se sont avancés si loin dans les rudes sentiers de la vertu chrétienne?

L'Evangile au chrétien n'offre de tous côtés,
Que pénitence à faire et tourmens mérités.

Je ne prétends point blâmer le fond de l'idée; elle a sans doute de la justesse et de la solidité; je crois seulement que les adoucissemens employés par M. de Sénez n'étoient pas les moyens les plus efficaces d'agir sur l'esprit des auditeurs, à l'époque où il exerçoit le ministère de la parole; à cette époque où les athées déclarés étoient plus communs que les faux dévots, où les funestes théories du philosophisme étoient plus en crédit que les illusions puériles de la superstition, où la mollesse et l'apathie des ames énervées et corrompues étoit un préservatif assuré contre l'énergie dangereuse des passions exaltées, où les cœurs étoient plus voisins du mépris de toute religion que des fureurs du fanatisme. Etoit-ce donc contre les abus de l'esprit religieux qu'il falloit s'élever alors? Et l'orateur qui ne craignoit pas de se livrer à ce zèle inconsidéré, ne sembloit-il pas méconnoître les dis-

positions de son auditoire, et violer la foi des convenances les plus essentielles?

Cependant nul prédicateur ne les a généralement mieux connues et plus respectées que M. de Sénez; et c'est un des mérites les plus éminens de son talent et de sa manière. Ses discours offrent dans ce genre quelques morceaux d'un goût exquis : tel est cet endroit du sermon sur *le néant des choses humaines*, prêché devant le roi. L'orateur fait une vive peinture de l'incertitude de la vie des hommes : « Le premier » de nous, dit-il, qui va périr, n'a pas en ce mo» ment une raison plus apparente de trembler, que » celui qui doit parvenir à la plus longue vieillesse; » et vous savez s'il est aucun rang au-dessus de cette » inexorable loi? Ne sembleroit-il pas plutôt que les » grands fussent encore plus soumis à la mort que le » vulgaire des mortels, soit que les délices et les » excès de la mollesse, soit que les chagrins et les » soucis qui environnent la grandeur, soit que les » précautions même destinées à soulager leurs maux » et à prolonger leurs jours, abrègent le cours de » leur vie? » Il donne des exemples; il rappelle les souvenirs encore récens des coups redoublés que la mort a frappés sur la famille royale; il semble suspendre le glaive même sur la tête du monarque, qui l'écoute; et tout à coup il s'arrête; il sent qu'il ne doit pas pousser plus loin l'émotion qu'il a fait naître; il la corrige et l'adoucit, en s'écriant : « Grand Dieu, qu'il » nous soit permis d'implorer votre miséricorde pour » notre maître! Que le roi vive.... Voilà le cri et le » vœu universel de votre peuple : *Clamavit populus,* » *et dixit : Vivat rex!* Ajoutez aux jours du roi de » nouveaux jours, et étendez ses années de généra» tion en génération; et si la vie des hommes est si

» courte, mon Dieu, faites du moins jouir nos maîtres » de toute son étendue, du petit nombre de jours que » vous accordez aux foibles mortels. » Outre la convenance délicate et parfaite de ce morceau, on doit noter ici cette exclamation : « Que le roi vive ! qui semble être l'écho du cri national, et cette heureuse application du texte : *Clamavit populus, et dixit : Vivat rex!* C'est à de pareils traits que le vrai talent se fait reconnoître.

Dans le sermon *sur la vérité*, également prêché devant la cour, on peut aussi remarquer une de ces délicatesses qui caractérisent l'éloquence de M. de Sénez. Il détaille toutes les considérations et toutes les lâchetés qui retiennent, dans le monde, la vérité captive ; et il ajoute : « Et nous aussi, ministres du » Très-Haut, malgré l'autorité divine dont nous som- » mes revêtus, à quoi, mes frères, nous réduit votre foi- » blesse, et peut-être, hélas! notre propre timidité? Dans » le moment même où je vous parle, combien de pa- » roles que la discrétion m'empêche de proférer, et que » je sens expirer sur mes lèvres ! Plaise à Dieu que » nous n'étendions pas trop loin notre prudence!.... Je » veux vous révéler aujourd'hui les stratagèmes inno- » cens de notre zèle : tantôt sous des paraboles et des » allégories, nous vous faisons vos portraits à vous- » mêmes ; tantôt, sous les apparences d'un éloge et » d'un encouragement, nous vous avertissons de vos » devoirs. Toujours la vérité est adoucie ; jamais on » ne vous dit tout ce qu'on pense. Voulez-vous donc » n'être pas trompés, comprenez toujours plus que » nous n'osons vous dire : aidez notre timidité, sup- » pléez à notre silence, achevez notre ministère ; et » puisque Dieu ne nous a pas donné, comme à quel- » ques-uns de ses anciens prophètes, le droit de dire

» à chacun des pécheurs : *Tu es ille vir*, vous êtes cet » homme, que chacun de vous se dise alors à lui-» même, dans le secret de son ame : Tu es cet homme ; » *tu es ille vir.* » Tout cela est du meilleur goût.

M. de Sénez prononça, devant l'Académie française, le panégyrique de saint Louis, et son discours est un des plus distingués qu'ait produits cette mauvaise coutume de faire rebattre annuellement le même sujet par différens orateurs. Ses panégyriques de saint Vincent de Paul, de saint Augustin, de saint François de Sales, ne sont point au-dessous des mêmes éloges traités par les plus habiles orateurs contemporains. Les oraisons funèbres de Louis XV, du maréchal du Muy, de M. de Broglie, évêque de Noyon ; du respectable M. Léger, curé de Saint-André-des-Arts, présentent des beautés. La Harpe a dit, dans sa correspondance, que M. l'évêque de Sénez étoit plus *orateur qu'écrivain.* Ce jugement est juste ; cet orateur manque des principales qualités du style :

Lenibus atque utinam scriptis adjuncta foret vis !...
Unum hoc maceror et doleo tibi deesse terenti.

Y.

XXXIX.

Sur un ÉLOGE DE PIERRE CORNEILLE. *Discours qui a remporté le prix d'éloquence, etc. ; par M.* J. A. Victorin Fabre.

IL règne une prévention générale contre les discours académiques, qui a réduit la fortune de ce genre d'ouvrages à la plus triste médiocrité. Deux

raisons expliquent cette défaveur. Le style manque ordinairement de naturel, et le fond manque toujours de vérité. Le style a toute l'emphase du genre oratoire, sans en avoir l'élévation et le pathétique, c'est-à-dire, que les auteurs s'efforcent d'élever leur ton, faute de pouvoir élever leur sujet, qui appartient communément au genre médiocre et tempéré. Les auteurs, qui sont pour la plupart des jeunes gens plus remplis de feu que de connoissances, s'échauffent de sang-froid pour être éloquens sans raison, sans nécessité, sans à-propos; et toute éloquence qui n'est pas tirée des entrailles même du sujet, ou commandée par la situation et par l'ordre naturel des idées, n'est qu'une déclamation froide et importune.

De là résulte un ton habituel d'affectation et d'enflure. Les exclamations, les apostrophes, sont prodiguées jusqu'au dégoût, et tendent le style avec une violence qui fait dégénérer la lecture en fatigue. Le dirai-je? La plupart de ces oraisons académiques sont jetées dans un très-mauvais moule, et le bon goût en sollicite la réforme. Ne seroit-il pas bien plus sage de dépouiller ces discours d'une dignité équivoque et bourgeoise, qui semble ne leur donner que le triste privilége d'ennuyer avec pompe, pour en faire des dissertations sensées et approfondies, qui admettroient dans leur variété tous les genres de style? Si la force du sujet ou le génie naturel de l'écrivain s'élevoit à la haute éloquence, cette éloquence seroit libre; elle fourniroit une carrière qui ne seroit pas tracée d'avance; enfin, elle seroit d'autant plus sûre de plaire, que le titre l'annonceroit moins, et que l'auteur sembleroit donner plus qu'il n'auroit promis.

Notre langue fournit des modèles de cette excellente manière d'écrire, dans de simples morceaux de critique qui renferment toutes les sortes d'éloquence d'une manière vive et naturelle, et sans que le lecteur y soit préparé. Il resteroit, je l'avoue, un autre défaut à craindre auquel je ne connois point de remède : c'est le manque de sincérité dans les opinions.

Quelqu'éclairée que puisse être une compagnie littéraire, elle n'est pas exempte de se former des préventions. Au contraire, les préjugés y sont plus tenaces et plus enracinés, et l'entêtement de l'amour-propre est plus violent chez des hommes qui se croient d'autant plus d'esprit et de lumières, qu'ils sont plus obligés d'en avoir. Mais dès que cette compagnie distribue des palmes, il est inévitable que les écrivains qui y prétendent éprouvent la tentation de séduire l'esprit de leurs juges en flattant leurs opinions secrètes ou publiques, et cette séduction est elle-même un effet presqu'invisible de l'amour-propre ; car nous sommes portés naturellement à trouver éloquens et judicieux ceux qui défendent nos sentimens. Ainsi les discours, comme les jugemens académiques, sont tous plus ou moins suspects de ce secret commerce d'adulation et de faveur ; et il ne faut pas s'étonner qu'un public aussi éclairé qu'est le public de France, en conçoive de la prévention et du dégoût pour des ouvrages qui portent cette empreinte de servitude.

L'auteur de l'Eloge de Corneille a senti le poids de ce joug, et il s'en plaint assez naïvement dans une de ses notes : « C'est sur-tout dans l'éloge, dit-il, » qu'on se trouve maîtrisé par l'opinion, puisque » c'est l'opinion qui en marque le prix, et qu'il est » d'ailleurs un certain *protocole* dont on ne sauroit

» s'écarter. » Cette seule réflexion nous fait concevoir pourquoi il est si peu de ces éloges couronnés avec éclat, dont la réputation s'étende au delà de l'enceinte où l'orateur les a prononcés, et dont le souvenir survive au moment qui les a vu naître. C'est un malheur attaché à toutes les productions que fait éclore l'ambition d'un succès éphémère : ce qui s'écrit pour les contemporains se ressent toujours de la foiblesse de l'esprit du monde. Les ouvrages faits pour la postérité ont seuls un caractère de vérité immortelle.

Il ne seroit pas juste d'exiger qu'un aussi jeune écrivain que M. Fabre se fût affranchi du double défaut qu'on vient de marquer; ni son style ni ses principes littéraires ne sont parfaitement classiques; et s'il est entré de la complaisance dans ses erreurs, c'est ce qu'il ne m'appartient point de décider.

On peut observer, comme un vice inhérent à sa manière, que presque toutes ses transitions, cette partie si difficile de l'art d'écrire, sont en exclamations et en répétitions affectées; ce qui rend plus pénible encore le ton habituellement déclamatoire de ce genre d'ouvrage. *Du Cid! Quel prodige!..... Et c'étoit là la scène française!.... Eh! quel plus grand appareil de terreur!.... Eh! quel est le chef-d'œuvre de Corneille?.... Eh! qui pourroit tarir ces larmes?.... Ah! ces cris de gloire, ces sanglots, ils retentissent bien amèrement au cœur de l'envie!* Cette dernière expression, qui marque de la recherche, annonce un écrivain qui n'est point formé. Ce qui *retentit* n'est point *amer;* il affecte le sens de l'ouïe, et non pas celui du goût.

On trouve le même défaut d'accord et d'intelligence du style dans cette phrase : *A l'analyse de son talent il doit joindre le tableau de son influence; et cette*

influence créatrice, il doit la signaler dans le développement du génie national et dans la grandeur de son siècle. Un homme qui a fait de bonnes études, et qui connoît la racine du mot *influence*, qui par conséquent a dans l'esprit la figure sensible que ce mot exprime, n'imaginera jamais de mettre cette influence en *tableau;* il se gardera bien sur-tout de vouloir ajouter le *tableau d'une influence à l'analyse d'un talent*, parce qu'il sait qu'il n'y a pas plus de rapport entre ces expressions qu'entre la peinture et l'algèbre. Pour ce qui est de *signaler cette influence dans le développement et dans la grandeur*, c'est une phrase si mauvaise, une tournure si baroque et si forcée, que l'écrivain qui est capable d'écrire de cette manière dans le début d'un discours d'appareil, doit oublier tout ce qu'il peut avoir d'heureuses dispositions pour ne sentir que la nécessité de perfectionner ses études, et peut-être même de les refaire; car, il faut le dire, il est plus utile que des éloges: la nature de ces fautes décèle une diction vicieuse dans ses principes; plus on aura de goût, plus on y sera sensible, et on se demandera : Où sont donc les défenseurs de la pureté de la langue, de ce mérite fondamental, sans lequel on ne peut être qu'un méchant écrivain, quelqu'éminentes qualités qu'on possède d'ailleurs? Et où en sommes-nous, si nous joignons la présomption d'écrire à l'ignorance des premières règles du style? On voit ici le caractère de cet âge malheureux, qui, n'ayant point connu la politesse des anciennes études, est condamné à demeurer barbare au centre du goût, et qui, avec toutes les ressources du talent, ne distinguera jamais ni Lucain de Virgile, ni Voltaire de Racine.

Soit conviction, soit complaisance, M. Fabre pa-

roît bien sûr que nous possédons en France trois poëtes tragiques du même vol. Il ne le prouve pas sans doute ; mais il n'oublie rien du moins pour en paroître bien persuadé. C'est un principe de foi pour cette école de littérature qui s'est formée sous l'ascendant de celui-là même qui avoit intérêt de leur inspirer de telles opinions ; école où, comme le témoigne M. Fabre, on a commencé par décrier les premiers maîtres de la scène pour faciliter l'élévation de celui qui vouloit s'établir sur leurs ruines, et où l'on s'estime aujourd'hui trop heureux de pouvoir accoler le nom de Voltaire à celui de Racine, afin de maintenir entr'eux quelqu'apparence d'égalité. Grâce à ce manége, on pourra disputer quelque temps encore dans les coteries littéraires sur cette prétendue égalité, et les jeunes gens qui connoissent si peu le fond des véritables beautés du style, pourront comparer des romans écrits au courant de la plume, à des chefs-d'œuvre mûris et perfectionnés par un long travail. Mais aux yeux des connoisseurs de toutes les nations, il y aura toujours un immense intervalle entre l'auteur de Cinna et celui de Mahomet. Aux yeux d'un homme de goût, il y a l'infini entre le style d'Athalie et celui de Zaïre. Eh! que dis-je? Aux yeux du simple bon sens, quelle parité peut-on établir entre ces écrivains, lorsque tous les termes de comparaison nous manquent à la fois ; lorsque nous voyons le premier créer les ressorts de l'art dramatique avec une force de génie incomparable, et le second porter tous les genres de style et de poésie à la perfection la plus ravissante ; lorsqu'ensuite le troisième, trouvant la carrière ouverte et aplanie, et n'ayant plus qu'à marcher sur les traces de ses maîtres, demeure cependant à une si grande dis-

tance de l'un et de l'autre, soit pour l'invention des caractères et la conduite régulière de la scène, soit pour la richesse, la correction et l'harmonie du style; quelle parité, encore une fois, peut-on découvrir dans une infériorité si évidente et si palpable?

C'est là la question que M. Fabre n'a eu garde d'entamer; et s'il faut convenir qu'il ne lui appartenoit pas de la résoudre, assurément il lui appartenoit bien moins encore de la décider sans examen. Du reste, je me plais à reconnoître qu'il y a assez de talent dans son discours pour nous donner des espérances meilleures que son ouvrage, s'il veut se former à une école plus pure que celle qu'il paroît avoir suivie jusqu'à présent, et si l'ivresse du succès ne l'empêche pas de sentir le besoin de l'étude. Son style a autant de naturel que peut en avoir un morceau de déclamation sur des idées communes, qu'il étoit plus facile de réchauffer par quelques éclats de verve, que d'approfondir par de nouvelles réflexions sur l'art dramatique. Il est aisé de sentir que des dissertations telles que nous les demandons, conduiroient naturellement l'esprit à ces pensées judicieuses, à ces recherches fines et profondes, tandis que ce mauvais genre d'éloquence académique qu'on s'obstine à cultiver, malgré l'ennui universel qu'il inspire, réduit nos jeunes écrivains à la triste nécessité de se battre les flancs pour donner un air d'inspiration à des idées rebattues.

Plus éloquent, mais moins raisonnable que la plupart de ses rivaux, M. Fabre a eu le malheur de fonder tout son discours sur une idée fausse, ou du moins exagérée. Il n'a fait que commenter ce mot de Voltaire : *Le génie de Corneille a créé tout en France*; et dans la manière dont il l'explique, il me

paroît avoir pris exactement l'inverse de la question qu'il falloit traiter ; car au lieu d'admettre avec tous les gens de lettres sensés, qu'un grand poëte étudie les mœurs et les sentimens de sa nation pour peindre la société où il vit, ce qui est le sûr moyen de lui plaire, M. Fabre a imaginé que Corneille avoit tiré de son esprit un ordre d'idées et de passions inconnu chez les Français, et qu'ensuite, par une force incompréhensible, il avoit élevé son siècle à la hauteur de ses pensées. C'est-là une de ces imaginations que l'enthousiasme seul peut produire, mais qui ne sont appuyées ni sur l'expérience, ni sur la raison. Si c'étoit ici le lieu de traiter cette question même, on feroit voir à M. Fabre que, long-temps avant Corneille, il existoit non-seulement en France, mais dans toute l'Europe, un fond d'idées et de sentimens sublimes sur la force des devoirs, sur la grandeur et la délicatesse des sacrifices que la passion doit souffrir ; enfin, sur la beauté de la vertu et de l'honneur, source d'héroïsme d'où s'est répandu cet esprit de l'ancienne chevalerie qu'on peut regarder comme l'ame de notre théâtre. Corneille a eu le mérite de creuser le premier cette source féconde ; et c'est de là qu'il a tiré cette hauteur d'expressions et de pensées, ce sublime de l'ame avec lequel il a peint les Romains plus grands qu'ils n'étoient. Il a donc seulement transporté sur le théâtre et fait parler avec une majesté inconnue avant lui, cet esprit que sa nation a reconnu avec des cris d'admiration dans les caractères du Cid et de Chimène, de Sévère, de Pauline, de Polyeucte, et même dans celui d'Auguste, puisque ce prince, dans ses retours sur lui-même et dans l'expression de sa clémence, développe des sentimens qui n'appartenoient pas aux anciens. Cette manière

d'envisager la question est, si je ne me trompe, tout autrement vraie que celle de M. Fabre, et elle mèneroit à décider de la prééminence entre le théâtre grec et la scène française, s'il convenoit de s'engager ici dans une discussion aussi étendue. Z......

XL.

Sur LE VOYAGEUR, *pièce qui a remporté le prix de poésie de l'Académie française, par M.* Millevoie.

LE sujet proposé par l'Académie étoit un sujet vague, et qui ne devoit pas moins embarrasser les juges que les concurrens; aussi le prix a-t-il été remis, quoiqu'au premier coup d'œil le Voyageur ne parût être qu'un lieu commun, sans difficultés, sous le rapport de l'invention, et qui n'exigeoit que quelque talent et quelqu'habitude d'assembler des rimes. L'Académie ne devroit jamais proposer que des matières que l'on pût aisément renfermer dans le cadre d'une pièce de concours; peut-être aussi devroit-elle toujours indiquer le genre dans lequel il faudroit traiter le sujet : chaque genre a son caractère, sa couleur, son style, qui lui est propre; cette indication deviendroit une donnée qui serviroit à régler les idées des concurrens, et qui forceroit même l'Académie à ne choisir que des sujets dont l'étendue fût proportionnée à la nature et aux ressources du genre qu'elle détermineroit.

On pourroit composer sur les Voyages un très-long poëme : la matière n'est que trop riche et trop abondante; et je suis persuadé que les concurrens, dans

le cours de leur travail, ont eu à se plaindre de l'étendue du sujet, plutôt que de la stérilité de leur imagination ; l'Académie leur eût évité ce tourment, si elle eût exigé qu'un sujet si vaste fût traité dans celui de tous les genres qu'on peut regarder comme le plus circonscrit et le plus rapide, dans le genre lyrique, qui abrége tout, parce que le coup d'œil de l'enthousiasme voit tout de très-haut, parce que la marche de l'ode n'est que l'élan de l'inspiration. Ce genre convenoit encore au sujet sous le rapport de la noblesse et de l'élévation, et peut-être est-il le seul dans lequel on puisse convenablement célébrer cette audace de l'homme, qu'aucun danger n'a pu effrayer, et cette merveille de l'intelligence humaine, qui a su trouver les moyens de surmonter tous les obstacles que lui opposoit la nature : le ton de l'épître est trop didactique et trop froid ; un poëme plus long, et dans le genre qu'on appelle descriptif, dénué de cet intérêt que l'unité seule donne au poëme épique, seroit nécessairement ennuyeux, ce qui est le plus grand vice de toute espèce d'ouvrages. Les principes sur lesquels la littérature repose, sont trop anciens pour qu'on puisse raisonnablement se flatter aujourd'hui d'inventer de nouveaux genres : le talent consiste à savoir mettre en œuvre les ressources que présentent ceux que l'expérience et la tradition nous ont transmis ; et c'est une marque de foiblesse, plutôt qu'une preuve de génie, de vouloir chercher ailleurs des moyens d'intéresser et de plaire. Le genre descriptif, dont on a fait tant de bruit dans ces derniers temps, est un abus tel que les efforts de nos plus brillans versificateurs n'ont pu le faire pardonner, parce qu'en littérature on ne pardonne jamais à ce qui ennuie.

Le public, à qui il appartient de juger les justices, a paru balancer entre les trois pièces qui ont réuni les suffrages de l'Académie, ce qui fait honneur aux concurrens; quelques personnes même préfèrent celle de ces pièces qui n'a obtenu que la mention honorable : l'Académie, pour prévenir ces incertitudes qui peuvent quelquefois avoir lieu, devroit toujours exposer les motifs de son jugement, et je ne doute pas que tous ceux qui s'intéressent à la littérature n'eussent été plus satisfaits du rapport de M. le secrétaire perpétuel, si, au lieu de se répandre en déclamations insignifiantes, et de se constituer l'organe de toutes les petites passions littéraires, il se fût rendu celui de l'Académie, en expliquant les raisons qu'elle a eues de préférer telle pièce à telle autre : plus ces raisons sont délicates, plus elles sont difficiles à apercevoir, et plus elles seroient devenues instructives étant bien exposées.

Si l'on ne jugeoit que d'après le talent que chacune de ces pièces annonce, j'avoue que je préférerois la troisième aux deux autres, et peut-être la seconde à la première. Le style de M. Bruguière l'emporte sur celui de ses deux rivaux, par toutes les qualités qui peuvent faire espérer un poëte; il est plus flexible, plus aisé, plus varié, plus moelleux, plus riche et plus harmonieux. M. Millevoie n'a qu'un ton; sa versification est froide et sèche, sans grâce et sans harmonie, d'une correction pénible et laborieuse. M. Victorin Fabre a plus d'élan, de verve, de vivacité, et sur-tout plus d'élévation; mais en s'efforçant d'atteindre au sublime, son style devient souvent roide et tendu. Le premier coup d'œil est donc moins favorable à M. Millevoie qu'aux deux autres concurrens; mais, avec plus d'attention, on observe que sa

composition est plus châtiée, plus sage, plus régulière, que ses idées sont mieux encadrées, que son plan est plus net, plus décidé, et qu'enfin il l'emporte sur les deux autres poëtes par tous les genres de mérite qui tiennent plus à la maturité de l'esprit qu'à la force du talent. Son ouvrage est d'un écrivain plus avancé, qui a plus réfléchi sur les principes de la composition : sa pièce, considérée sous le rapport de l'art, est moins défectueuse, et cela suffit, je crois, pour justifier le jugement de l'Académie, qui doit toujours préférer, non pas la pièce qui annonce le plus de talent, mais la pièce la mieux faite. Je ne vois pas aussi bien la raison de la différence qu'elle a établie entre les deux autres ouvrages; la marche en est également vague, les défauts de la jeunesse et de l'inexpérience s'y font également sentir; peut-être y a-t-il un peu plus d'élévation dans la pièce de M. Fabre; mais, sous tous les autres rapports, celle de M. Bruguière me paroît préférable (1). Au reste, si ce concours n'est pas le plus brillant que présentent les fastes de l'Académie française, comme M. le secrétaire perpétuel l'affirme dans son rapport, il est du moins un des plus remarquables; et suivant son

(1) « On ne peut s'empêcher de remarquer qu'aucun des deux ouvrages qui ont remporté le prix, n'a parlé des Missionnaires, dont les voyages honorent le plus les nations chrétiennes, et qui nous ont donné les notions les plus certaines sur les peuples éloignés. On s'extasie sur les voyageurs qui ont porté à des peuples sauvages des arts qui ne sont un besoin que pour les peuples qui les ont connus, et que, presque partout, on a introduits les armes à la main; et Cook lui-même, le plus humain des voyageurs, a été plus d'une fois forcé de répandre le sang; et l'on ne dit rien de ces voyageurs qui ont porté aux peuples barbares, avec la connoissance des arts, des lois et des mœurs, et les ont enseignées au péril de leur vie et au prix de leur propre sang. M. Bruguière (de Marseille) leur a consacré deux vers. »

B... D...

genre et son importance, il peut tenir sa place parmi tous les grands spectacles qu'offrent les circonstances actuelles.

Le sujet proposé renfermoit deux idées principales, qui dévoient servir de base à sa composition : le dévouement des voyageurs, l'importance et l'utilité des voyages; ce sont ces deux idées, qui plus clairement démêlées, plus distinctement exposées dans la pièce de M. Millevoie que dans les deux autres morceaux, lui assurent le mérite d'un supériorité réelle de composition. On ne sauroit trop recommander aux jeunes écrivains ce soin de la composition, qu'ils sont toujours portés à négliger, et dont le mérite plus solide que brillant, les frappe beaucoup moins que celui des détails, qui pourtant ne peuvent avoir tout leur prix aux yeux des connoisseurs, qu'autant qu'ils sont appuyés sur un fonds et sur un plan bien conçu. Cette partie que les jeunes gens méprisent, et que les littérateurs superficiels comptent presque pour rien, est toutefois le plus difficile de l'art d'écrire. Despréaux en jugeoit ainsi; et c'est elle qu'il recommande dans son Art poétique, lorsqu'il dit :

C'est peu qu'en un ouvrage où les fautes fourmillent,
Des traits d'esprit semés de temps en temps pétillent :
Il faut que chaque chose y soit mise en son lieu,
Que le début, la fin, répondent au milieu;
Que d'un art délicat les pièces assorties
N'y forment qu'un seul tout de diverses parties.

Mais je m'aperçois que je fais la besogne de M. Suard; il faut que je fasse la mienne : je ne m'appesantirai pas sur les preuves de ce que j'ai avancé relativement au style de M. Millevoie : d'abord, parce que je ne veux pas flétrir les lauriers du vainqueur; ensuite, parce que les défauts que je viens d'indiquer se sentent mieux qu'ils ne peuvent se prouver, sont plutôt du

ressort du goût que de celui du raisonnement, et résultent plus de l'ensemble et de la totalité de la pièce que de quelques détails ; cependant, dès le début de l'ouvrage, on est frappé du vice de la manière :

> Gloire à l'homme inspiré que la soif de connoître
> Exile noblement du toit qui l'a vu naître !
> Les tranquilles honneurs, les trésors, l'amitié,
> A ses projets hardis tout est sacrifié :
> Les travaux, les dangers, son zèle les surmonte ;
> L'obstacle, il le combat ; le trépas, il l'affronte.
> Faut-il franchir les monts, faut-il dompter les flots ?
> Son intrépidité ne craint que le repos.

Toutes ces inversions ont un air d'autant plus forcé, que l'harmonie et la douceur des vers n'en dérobent point la sécheresse : le mot *sacrifié*, placé à la rime, est d'une dureté choquante ; *son zèle les surmonte* ne forme pas un hémistiche mélodieux ; l'oreille n'est pas plus satisfaite de cet autre hémistiche, qui vient immédiatement après : *l'obstacle, il le combat ;* la langue fait un effort pénible pour articuler ces syllabes, *l'obstacle, il le.* Dans le dernier vers, ces mots *ne craint que le*, affligent l'organe de sons également odieux.

Le même défaut d'harmonie, la même contrainte de style se reproduisent dans les autres parties du poëme. L'auteur recherche la précision ; mais il faut être précis et court, sans être sec et dur, sans tourmenter à la fois l'esprit et l'oreille :

> *Le vers le mieux rempli, la plus noble pensée*
> *Ne peut plaire à l'esprit, quand l'oreille est blessée.*

La première qualité que doit ambitionner quiconque écrit en vers, c'est l'harmonie ; la seconde, c'est cette aisance des tours, cette facilité et cette souplesse du style qui déguisent l'effet du travail, et qui annoncent l'inspiration, sans laquelle il n'y a

point de poésie. La verve du poëte couronné semble être à chaque instant aux abois. Il parle de Christophe Colomb :

> En vain, de rois en rois, huit ans il court offrir
> Cet univers caché, qu'il saura conquérir.

On voit que l'auteur a voulu peindre les efforts de Colomb, par la coupe saccadée du premier vers ; mais il n'a réussi qu'à composer un vers d'une facture monotone et bizarre. Les deux hémistiches sont exactement coupés de la même façon ; ce qui produit une symétrie mesquine et froide. Les deux syllabes *en vain* d'un côté, les deux syllabes *huit ans* de l'autre, se répondent avec une uniformité qui fait sauter le vers de la manière la plus désagréable ; et *court offrir* se termine sèchement ; la prose diroit mieux : *En vain, durant huit années, il court, de rois en rois, offrir cet univers*, etc.

> Mais l'auguste Isabelle accepte son courage.

pour *les offres que lui fait ce hardi navigateur* : je ne sais si la figure n'est pas trop forte. Mais voici un autre exemple de ce *concours odieux de mauvais sons*, que l'auteur n'a pas soin d'éviter, malgré le précepte de Boileau :

> Reprends ton noble titre, illustre conquérant :
> Améric l'usurpa, l'univers te le rend !

Le premier vers n'est pas doux ; le second est horriblement dur : *Améric l'usurpa ; te le rend !* De plus la pensée n'est pas bien nette : Améric Vespuce est ignoré, quoiqu'il ait donné son nom à l'Amérique ; l'univers entier connoît Christophe Colomb, et n'attribue qu'à lui la découverte du Nouveau-Monde.

> Voyez La Condamine, assidu scrutateur,
> De son illustre audace étonner l'équateur.

Assidu scrutateur n'est pas d'un français bien pur,

ni d'un son bien mélodieux; *étonner l'équateur* est une expression plus bizarre qu'heureuse.

> Voyez-les déposer aux pieds de la science
> Le généreux flambeau de leur expérience.

Voyez-vous? Voyez-les : monotonie et stérilité dans les tournures. *Le généreux flambeau* est une figure du plus mauvais goût : en général, M. Millevoie prétend aux *alliances de mots;* et comme le caractère de son talent est plutôt la sagesse, l'exactitude que la hardiesse, il sort de son naturel toutes les fois qu'il s'écarte des routes frayées, et jamais il n'ose avec bonheur.

> L'œil du sage lui seul, voit, discerne, mesure,

est encore un de ces vers *mal nés pour les oreilles*, comme dit Despréaux; on peut à peine prononcer cet hémistiche, *l'œil du sage lui seul;* le mot *discerne* ne devroit jamais entrer dans un vers. L'élégance et le goût consistent à écarter avec délicatesse tous les mots durs et secs, dont notre langue abonde, pour n'employer que ceux dont la prononciation est douce, sonore et coulante : il ne suffit pas qu'un mot soit bien français pour qu'il ait le droit d'entrer dans un vers ou dans une phrase oratoire; il ne suffit pas même qu'il soit noble, il faut encore qu'il soit composé de syllabes heureuses et bien assorties. Il est essentiel aussi qu'un mot terminé par un *e* muet ne soit pas suivi d'un mot qui commence par une syllabe également muette : *discerne; mesure.* Ce sont ces petites attentions qui font les bons vers; et ce sont ces petits défauts qui rebuttent le lecteur, sans qu'il sache, comme le dit très-bien Voltaire, pourquoi il est rebuté.

Ces détails peuvent paroître minutieux; mais ils sont nécessaires pour expliquer le jugement que le

public semble avoir porté sur ce concours; et ils sont justifiés par le mérite même de la pièce et de l'auteur. C'est lorsqu'il s'agit des ouvrages véritablement dignes des regards de la critique, qu'elle doit entrer dans un examen plus exact, et dans des considérations littéraires dont l'application deviendroit ridicule en parlant de ces misérables productions qui abondent aujourd'hui, et qui ne méritent pas même l'honneur qu'on leur fait de s'en moquer. L'ouvrage de M. Millevoie, malgré les imperfections générales de la manière, offre des beautés de détail qui donnent plus de prix encore à la sagesse et au goût qui se montrent dans l'ensemble de la composition, dans la régularité des cadres, dans la mesure de chaque partie.

Peut-être M. Millevoie a-t-il mieux que ses rivaux saisi l'esprit de son sujet, en ne se livrant point à l'attrait de décrire la mort de l'illustre Cook, et en ne donnant qu'un vers au sort du respectable et infortuné M. de La Peyrouse : tout est dit et suppléé avec adresse par cette belle et touchante apostrophe, très-bien relevée par un contraste que le sujet amenoit naturellement :

Non, tu ne mourras pas, ô Cook, dieu tutélaire!
Tes bienfaits sont vivans au cœur de l'insulaire;
Et tandis que, s'armant de reproches vengeurs,
L'univers poursuivra ces tyrans voyageurs,
Ces brigands tout souillés d'une homicide gloire,
La voix du monde entier bénira ta mémoire!

L'apostrophe à M. de La Peyrouse me paroît encore plus belle :

Mais un infortuné, que nos cris gémissans
A l'Océan muet ont demandé quinze ans,
M'apparoît à travers un voile auguste et sombre....
Est-ce toi, La Peyrouse? ou n'est-ce que ton ombre?

Ce dernier vers est, à mon avis, d'une grande beauté. Il y a beaucoup de goût dans ces deux morceaux; et c'est en général la qualité qui domine dans tout l'ouvrage, et par laquelle il l'emporte sur les deux autres pièces; mais, d'un côté, ce n'est pas ce qui frappe le plus le vulgaire des lecteurs; et de l'autre, cette sévérité, cette maturité de composition dans le premier âge, où Cicéron et Quintilien veulent trouver *quelque chose à retrancher*, diminue peut-être l'intérêt, en bornant l'espérance. Y.

XLI.

Sur un *Voyage à Cayenne, dans les deux Amériques et chez les Antropophages; par* L. A. Pithou, *homme de lettres et chanteur, déporté à Cayenne.*

M. Pitou; *né d'une famille de laboureurs et de gens de robe*, a exercé deux professions qui répondent parfaitement à cette double origine. Pour ne point déroger à la dignité des gens de robe ses ancêtres, il s'est fait homme de lettres; pour ne point s'élever au-dessus de la condition modeste des laboureurs, ses aïeux, pour conserver la gaieté, la franchise, la bonne humeur des habitans de la campagne qui, dans une heureuse médiocrité, cultivent l'héritage de leurs pères, il s'est fait chanteur dans les rues de Paris. Long-temps il exerça cette dernière profession aux applaudissemens d'un concours immense qui ne pouvoit se lasser d'entendre ses chansons. Mais cette célébrité lui devint funeste: M. Pitou étoit royaliste; il croyoit que la France

ne pouvoit être heureuse que sous le gouvernement d'un seul. Le directoire croyoit au contraire que pour le bonheur des Français il falloit absolument cinq directeurs et leurs nombreux agens. M. Pitou et ses chansons furent plus foibles que le directoire et ses arrêtés, il succomba malheureusement, mais non sans gloire, dans cette lutte plusieurs fois recommencée avec courage.

Arrêté à diverses reprises, transféré tantôt à Bicêtre dans un galbanon, tantôt au cachot, tantôt dans une autre prison, traîné de tribunaux révolutionnaires en commissions militaires, condamné quelquefois à mort, d'autres fois à la déportation il ne se laissa jamais accabler par tant d'adversités, et il montra en plus d'une occasion une présence d'esprit admirable. Des témoins déposoient devant le tribunal révolutionnaire qu'ils avoient entendu l'accusé chanter des couplets royalistes. Pitou, sans se déconcerter, improvise sur le même air la parodie de ces couplets : voilà, dit-il, mon délit ; voila ce que j'ai chanté. Les témoins qui reconnoissent l'air, et qui ne se rappellent plus les paroles, se regardent interdits et ne savent trop que dire. Les *honnêtes* jurés applaudissent à l'accusé, dont ils trouvent les couplets si bons, qu'après l'avoir acquitté ils lui donnent à dîner. Le voilà sauvé, mais ce ne fut pas pour long-temps ; et le 18 fructidor il est condamné à la déportation : telle est la triste fin du chanteur. Ici commence le rôle de l'homme de lettres.

M. Pitou avoit dès long-temps posé les bases de ce nouvel état par les études qu'il avoit faites à Châteaudun sa patrie, et au séminaire de Chartres, où l'avoient placé ses parens qui vouloient en faire un prêtre ; mais ce n'étoit pas là l'intention de

M. Pitou ; il fit mille protestations contre ce vœu de ses parens, mille espiégleries qui prouvoient qu'il n'avoit point de vocation pour cet état. Mais comme le cardinal de Retz qui se battoit à chaque instant pour qu'on lui fît déposer son habit ecclésiastique, restoit néanmoins toujours *avec des duels et sa soutane*, de même M. Pitou restoit toujours avec sa soutane et ses espiégleries.

Un beau matin, au lieu d'aller au séminaire de Chartres, il prend la route de Paris, y arrive avec peu de ressources, *perche son chapeau au haut de sa canne, le fait tourner, attachant sa destinée à la direction de la corne droite, qui se fixe à l'est-sud-est*, et, d'après cette direction, il vient se fixer dans la rue Saint-Jacques, où après beaucoup de petits malheurs gaiement supportés et gaiement racontés, il prend, comme nous l'avons vu, l'état de chanteur, acquiert beaucoup d'argent, beaucoup de célébrité, et rencontre à la suite de ces biens le malheur qui trop souvent les accompagne. On ne peut éviter sa destinée ; M. Pitou, qui sans doute eût été déporté comme prêtre, l'est comme chanteur.

C'est l'histoire de cette déportation à Cayenne que contient son ouvrage. Transféré d'abord à Rochefort, M. Pitou traverse en prisonnier, en homme comdamné à un sort affreux, les champs paternels qu'il avoit foulés librement et joyeusement dans son enfance, il voit la cabane de son père, et lui adresse ces vers, que tel homme de lettres et poëte de profession ne désavoueroit pas :

Humble cabane de mon père,
Témoin de mes premiers plaisirs,
Du fond d'une terre étrangère,
C'est vers toi qu'iront mes soupirs.

Tout dans les environs de Chartres, de Châteaudun, de Vendôme, lui rappelle des souvenirs; ici il voit le précepteur qui le premier lui fit décliner *musa*, plus loin la femme qui la première lui fit décliner *amor*, là des églises ruinées, des prêtres emprisonnés, et à cet aspect ses réflexions coulent avec quelque diffusion, mais avec assez de sensibilité : il est vrai que bientôt il pense au jupon de Nanette, car il est un peu égrillard, M. Pitou, mais avec mesure cependant, et pas plus qu'il ne convient à un chanteur *homme de lettres*, d'autres fois aussi il est sérieux et profond, mais avec mesure encore, et pas plus qu'il ne convient à un homme de lettres *chanteur*; de sorte que ces deux professions sont en lui dans un heureux accord, l'austérité de l'une tempérant la gaieté de l'autre; et la bonne humeur, inséparable de celle-ci, égayant la sagesse et la raison de la première : le tout établi, non pas dans un équilibre parfait, mais de manière que la balance penche un peu du côté du chanteur. En quoi M. Pitou a raison; cela est plus gai.

Arrivé à Rochefort, M. Pitou comparoît devant la municipalité; il se met à chanter, prend le président par le bras et le fait danser; répond aux questions qu'on lui fait, en battant des entrechats. Voilà le chanteur; mais voici l'homme de lettres. Il entre dans des détails curieux sur les agens révolutionnaires qui se trouvent dans cette ville, sur les prisonniers Richer-Sérisy et autres, sur ses camarades de déportation, sur ceux qui l'ont précédé à Cayenne, sur les huit cents prêtres qui furent déportés en 1794 en rade de l'île d'Aix, etc.; enfin il part, et nous donne jour par jour son itinéraire, raconte très-bien le combat qu'eut à soutenir la frégate *la Charente*

sur laquelle se trouvoient cent quatre-vingt-treize déportés contre des frégates anglaises qui la forcèrent à s'échoner : de là les déportés sont transférés sur *la décade*, et M. Pitou continue son voyage et sa relation. Lorsqu'une journée n'offre rien d'intéressant, eh bien ! il vous chante des chansons, il vous raconte des histoires, il donne des fragmens sur la révolution, des explications de quelques phénomènes physiques, et lorsqu'il est embarrassé dans ses explications, il *s'en va dîner*, et dîne fort mal ; il sème dans tout cela une érudition incroyable ; cite Virgile, Ovide, Horace, qu'il traduit tantôt en vers, tantôt en prose ; puis Platon, Socrate, Eudamidas, la reine Nitocris, le roi Psamnétique, Bayle, Montesquieu, etc. etc. ; se brouille un peu dans ses grands mots, parle d'un tableau *dramati-comique*, met *foucade* pour *boutade* ; veut citer Zeuxis et Parrhasius, et dit *Paraphasius* ; dit panacée au lieu de *panade* (espèce de potage). Mais je voudrois bien voir si la plupart de nos gens de lettres, transportés à la Guyane, et sans livres, citeroient autant et aussi bien. Je ne dois pas oublier des dissertations religieuses et métaphysiques qui sont quelquefois très-raisonnables : souvent la raison, le bon sens et le style de l'auteur étonnent ; je crois même que M. Pitou va quelquefois jusqu'au sublime ; tel est ce morceau : « La réalité d'une autre vie est » un contrat que l'Eternel signe dans nos cœurs » en nous en donnant la pensée ; la certitude s'en» suit pour moi quand je suis proscrit et honnête » homme. »

Arrivé à Cayenne, à Synamary, à Konanama, un nouveau champ se déploie devant l'imagination active de M. Pitou ; une foule d'objets se présentent à

sa plume féconde et descriptive ; les malheurs effroyables des déportés, les rigueurs barbares des agens du directoire, la misère, la patience, la résignation, la piété des uns ; le luxe, le cynisme, la férocité des autres ; la mort affreuse de Collot-d'Herbois déchiré de remords ; l'histoire de Billaud-Varennes, des députés, et des généraux déportés le 19 fructidor ; la description des sites, des lieux, des mœurs des colons, des productions du climat, des animaux de toute espèce : tels sont les tableaux infiniment variés que nous présente cette partie du *Voyage à Cayenne* ; et dans ces divers tableaux on peut trouver un mérite différent. Dans la peinture des hommes, M. Pitou montre toujours un excellent naturel : aucune trace d'animosité contre ceux qui l'ont tant fait souffrir : s'il les peint sous des couleurs qui ne leur sont pas favorables, il avoue que dans leur place il leur étoit bien difficile de contenter tout le monde. Il auroit fallu, dit-il, *être ange ou protée*, et ces Messieurs n'étoient ni l'un ni l'autre ; il s'étend avec complaisance sur les bonnes qualités de ses compagnons d'infortune ; il les aime et s'en fait aimer, il souffre de leurs douleurs, pleure leur fin cruelle, donne la liste des morts avec un tableau abrégé de leur vie ; enfin M. Pitou est encore bien plus un bon homme qu'un bon écrivain.

Dans la peinture des objets, il a une manière très-vive de les présenter ; il ne les décrit pas froidement ; mais les lie toujours à une action ; il a une scène dramatique pour chaque insecte, pour une chique, pour un maringouin, une araignée, une chauve-souris, un serpent, qui, par exemple, avant d'être tué par M. Pitou, vient d'avaler une douzaine d'œufs de poule dont M. Pitou fait ensuite une bonne omelette :

un tigre ne se présente que pour enlever une vache, un tamanoir pour livrer un combat à mort au tigre, un kaïman pour couper un chien en deux. Dans tout cela il est permis de douter de la liaison des scènes et de la vérité du drame, mais rien n'empêche de croire à la vérité des descriptions. Je serois un peu plus incrédule sur les aventures que décrit l'auteur au pays des Antropophages où il a fait une excursion, et je crois qu'ici l'homme de lettres nous donne des chansons.

Tel est ce livre singulier, dont je n'ai pu présenter qu'un abrégé bien imparfait ; ce livre, que nous avons risqué de perdre ainsi que son auteur dans les sables mouvans de Cayenne, qui faillirent à être aussi funestes à M. Pitou, que les sables mouvans de Calais à l'habit du chevalier de Grammont. Il n'est pas fait selon les règles de l'art ; on ne peut en louer ni le plan, ni la méthode, ni l'exécution ; il y a des digressions bien déplacées, mais on y trouve des choses très-curieuses, et beaucoup de détails qui amusent. Après cela, *suez*, *graves auteurs*, faites des ouvrages bien réguliers, bien méthodiques, et partant bien ennuyeux ; voilà M. Pitou homme de lettres et chanteur, qui ne s'embarrasse pas beaucoup des règles, qui se moque de l'unité de plan et d'objet, qui méprise l'art des transitions, qui est quelquefois (je lui en demande pardon) bien ridicule, et il se fera lire mieux que vous ; et son ambition n'enflant point avec ses titres, se rappelant toujours la modestie de son premier commerce, et le prix modique auquel il cédoit dans les rues ses premiers opuscules, tandis que vous vendez fort cher vos petits ouvrages, il donne pour six francs ses deux gros volumes in-8°., avec de larges gravures.

A.

XLII.

Sur un *Voyage pittoresque et historique en Espagne; par M.* de Laborde.

Il y a des genres de littérature qui semblent appartenir à certaines époques de la société : ainsi la poésie convient plus particulièrement à l'enfance des peuples, et l'histoire à leur vieillesse. La simplicité des mœurs pastorales ou la grandeur des mœurs héroïques veulent être chantées sur la lyre d'Homère; la raison et la corruption des nations civilisées demandent le pinceau de Thucydide. Cependant la Muse a souvent retracé les crimes des hommes; mais il y a quelque chose de si beau dans le langage du poëte, que les crimes même en paroissent embellis : l'historien seul peut les peindre sans en affoiblir l'horreur. Lorsque, dans le silence de l'abjection, l'on n'entend plus retentir que la chaîne de l'esclave et la voix du délateur; lorsque tout tremble devant le tyran, et qu'il est aussi dangereux d'encourir sa faveur que de mériter sa disgrâce, l'historien paroît, chargé de la vengeance des peuples. C'est en vain que Néron prospère, Tacite est déjà né dans l'empire; il croît inconnu auprès des cendres de Germanicus, et déjà l'intègre Providence a livré à un enfant obscur la gloire du maître du Monde. Bientôt toutes les fausses vertus seront démasquées par l'auteur des Annales; bientôt il ne fera voir dans le tyran déifié que l'histrion, l'incendiaire et le parricide : semblable à ces premiers chrétiens d'Egypte, qui, au péril de leurs jours, péné-

troient dans les temples de l'idolâtrie, saisissoient au fond d'un sanctuaire ténébreux la divinité que le crime offroit à l'encens de la Peur, et traînoient à la lumière du soleil au lieu d'un dieu, quelque monstre horrible.

Mais si le rôle de l'historien est beau, il est souvent dangereux! Il ne suffit pas toujours, pour peindre les actions des hommes, de se sentir une ame élevée, une imagination forte, un esprit fin et juste, un cœur compatissant et sincère : il faut encore trouver en soi un caractère intrépide; il faut être préparé à tous les malheurs, et avoir fait d'avance le sacrifice de son repos et de sa vie.

Toutefois, il est des parties dans l'histoire qui ne demandent pas le même courage dans l'historien. Les Voyages, par exemple, qui tiennent à la fois de la poésie et de l'histoire, comme celui que nous annonçons, peuvent être écrits sans péril. Et néanmoins les ruines et les tombeaux révèlent souvent des vérités qu'on n'apprendroit point ailleurs; car la face des lieux ne change pas comme le visage des hommes. *Non ut hominum vultus, ita locorum facies mutantur.*

L'antiquité ne nous a laissé qu'un modèle de ce genre d'histoire, c'est le Voyage de Pausanias; car le Journal de Néarque, et le Périple d'Hannon, sont des ouvrages d'un ordre différent. Si la gravure eût été connue du temps de Pausanias, nous posséderions aujourd'hui un trésor inestimable; nous verrions en entier, et comme debout, ces temples dont nous allons encore admirer les débris. Les voyageurs modernes n'ont songé qu'assez tard à fixer, par l'art du dessin, l'état des lieux et des monumens qu'ils avoient visités. Chardin, Pococke et Tournefort, sont peut-être les premiers qui aient eu cette heureuse

idée. Avant eux, on trouve, il est vrai, plusieurs relations ornées de planches; mais le travail de ces planches est aussi grossier qu'il est incomplet. Le plus ancien ouvrage de cette espèce que nous nous rappellions, est celui de Monconys; et cependant depuis Benjamin de Tulède jusqu'à nos jours, on peut compter à peu près cent trente-trois voyages exécutés dans la seule Palestine.

C'est à M. l'abbé de Saint-Nom et à M. de Choiseul-Gouffier qu'il faut donc rapporter l'origine des Voyages pittoresques proprement dits. Il est bien à désirer pour les arts que M. de Choiseul achève son bel ouvrage, et qu'il reprenne des travaux trop longtemps suspendus par des malheurs : les amis de Cicéron cherchoient à le consoler des peines de la vie en lui remettant sous les yeux le tableau des ruines de la Grèce.

L'Italie, la Sicile, l'Egypte, la Syrie, l'Asie-Mineure, la Dalmatie, ont eu des historiens de leurs chefs-d'œuvre; on compte une foule de *tours* ou de Voyages pittoresques d'Angleterre; les monumens de la France sont gravés : il ne restoit plus que l'Espagne à peindre, comme le remarque M. de Laborde.

On voit, par l'introduction mise à la tête de l'ouvrage, que l'auteur a conçu son plan de la manière la plus heureuse, et qu'il pourra présenter sans confusion une immense galerie de tableaux. M. de Laborde a été favorisé dans ses études; il a examiné les monumens des arts chez un peuple noble et civilisé; il les a vus dans cette belle Espagne, où du moins la foi et l'honneur sont restés, lorsque la prospérité et la gloire ont disparu; il n'a point été obligé de s'enfoncer dans ces pays jadis célèbres, où le cœur du voyageur est flétri à chaque pas, où les ruines vi-

vantes détournent votre attention de ruines de marbre et de pierre. C'est un enfant tout nu, le corps exténué par la faim, le visage défiguré par la misère, qui nous a montré dans un désert, les portes tombées de Mycènes et le tombeau d'Agamemnon (1)....

M. de Laborde ne sera point obligé, dans le cours de son bel ouvrage, de tracer des tableaux aussi affligeans. Dès les premiers pas il s'arrête à d'aimables, à de nobles souvenirs. Ce sont les pommes d'or des Hespérides, c'est cette Bétique chantée par Homère, et embellie par Fénélon. « Le fleuve Bétis coule dans » un pays fertile, et sous un ciel doux, qui est tou- » jours serein..... Ce pays semble avoir conservé les » délices de l'âge d'or (2), etc....... » Paroît ensuite cet Annibal dont la puissante haine franchit les Pyrénées et les Alpes, et ne fut point assouvie dans le sang des milliers de Romains massacrés à Cannes et à Trasymène. Scipion commença en Espagne cette noble carrière dont le terme et la récompense devoient être l'exil, et la mort dans l'exil. Sertorius lutta dans les champs ibériens contre l'oppresseur du monde et de sa patrie. Il vouloit marcher à Scylla, et

. . . . Au bord du Tibre, une pique à la main,
Lui demander raison pour le peuple romain.

Il succomba dans son entreprise; mais il est probable qu'il n'avoit point compté sur le succès. Il ne consulta que son devoir et la sainteté de la cause qu'il restoit seul à défendre. Il y a des autels, comme celui de l'honneur, qui bien qu'abandonnés réclament encore des sacrifices : le Dieu n'est pas anéanti, parce que le temple est désert. Partout où il reste une chance à la

(1) Ici l'auteur entre dans des détails relatifs à son voyage en Grèce; ils ont été recueillis dans le tome V de cet ouvrage.

(2) Télémaque.

fortune, il n'y a point d'héroïsme à la tenter. Les actions magnanimes sont celles dont le résultat prévu est le malheur et la mort. Après tout, qu'importent les revers, si notre nom prononcé dans la postérité va faire battre un cœur généreux deux mille ans après notre vie? Nous ne doutons point que du temps de Sertorius, les ames pusillanimes qui prennent leur bassesse pour la raison, ne trouvassent ridicule qu'un citoyen obscur osât lutter seul contre toute la puissance de Scylla. Heureusement la postérité juge autrement des actions des hommes : ce n'est pas la lâcheté et le vice qui prononcent en dernier ressort sur le courage et la vertu.

Cette terre d'Espagne produit si naturellement les grands cœurs, que l'on vît le Cantabre belliqueux, *bellicosus Cantaber*, défendre à son tour sa montagne, contre les légions d'Auguste; et le pays qui devoit enfanter un jour le Cid et les chevaliers *sans peur*, donna à l'univers romain Trajan, Adrien et Théodose.

Après la description des monumens de cette époque, M. de Laborde passera aux dessins des monumens moresques : c'est la partie la plus riche et la plus neuve de son sujet. Les palais de Grenade nous ont intéressés et surpris, même après avoir vu les mosquées du Caire et les temples d'Athènes. L'Alhambra semble être l'habitation des génies : c'est un de ces édifices des *Mille et Une Nuits*, que l'on croit voir moins en réalité qu'en songe. On ne peut se faire une juste idée de ces plâtres moulés et découpés à jour, de cette architecture de dentelles, de ces bains, de ces fontaines, de ces jardins intérieurs, où des orangers et des grenadiers sauvages se mêlent à des ruines légères. Rien n'égale la finesse et la variété des

arabesques de l'Alhambra. Les murs chargés de ces ornemens ressemblent à ces étoffes de l'Orient, que brodent, dans l'ennui du harem, des femmes esclaves. Quelque chose de voluptueux, de religieux et de guerrier fait le caractère de ce singulier édifice, espèce de cloîtres de l'amour, où sont encore retracées les aventures des Abencerrages; retraites où le plaisir et la cruauté habitoient ensemble, et où le roi maure faisoit souvent tomber dans le bassin de marbre, la tête charmante qu'il venoit de caresser. On doit bien désirer qu'un talent délicat et heureux nous peigne quelque jour ces lieux magiques. Nous en avons l'espérance.

La troisième époque du voyage pittoresque d'Espagne, renfermera les monumens gothiques. Ils n'ont pas la pureté de style et les proportions admirables de l'architecture grecque et toscane; mais leurs rapports avec nos mœurs leur donnent un intérêt plus touchant.....

A en juger par l'introduction du Voyage Pittoresque, l'auteur nous paroît, sur-tout, éminemment fait pour peindre les siècles des Pélage et des Alphonse, et pour mettre dans ses dessins l'expression des temps et des mœurs. Les sentimens nobles lui sont familiers; tout annonce en lui un écrivain qui a du sang dans le cœur. On peut compter sur sa constance dans ses travaux, puisqu'il ne paroît point détourné des sentiers de l'étude par les soucis de l'ambition. Il s'est souvenu des vers du poëte.

Lieto nido, esca dolce, aura cortese,
Bramano i cign, et non si va in Parnasso
Con le cure mordaci.

Il nous retracera donc dignement ces hauts faits d'armes qui inspirèrent à nos troubadours la chanson de

Roland, à nos sires de Joinville leurs vieilles chroniques, à nos comtes de Champagne leurs ballades gauloises; et au Tasse ce poëme plein d'honneur et de chevalerie qui semble écrit sur un bouclier; il nous dira ces jours où le courage, la foi et la loyauté étoient tout; où le déloyal et le lâche étoient obligés de s'ensevelir au fond d'un cloître, et ne comptoient plus parmi les vivans. « Il y a deux manières de sortir de » la vie, dit Shakespeare : la honte et la mort, *Shame* » *and Death.* »

Enfin, dans la quatrième époque du Voyage, l'auteur donnera les vues des monumens modernes de l'Espagne. Un des plus remarquables, sans doute, est l'Escurial, bâti par Philippe II, sur les montagnes désertes de la vieille Castille. La cour vient chaque année s'établir dans ce monastère, comme pour donner à des solitaires morts au monde le spectacle de toutes les passions et recevoir d'eux ces leçons dont les grands ne profitent jamais. C'est là que l'on voit encore la chapelle funèbre où les rois d'Espagne sont ensevelis dans des tombeaux pareils, disposés en échelons les uns au-dessus des autres; de sorte que toute cette poussière est étiquetée et rangée en ordre comme les richesses d'un Muséum. Il y a des sépulcres vides pour les souverains qui ne sont point encore descendus dans ces lieux; et la reine actuelle a écrit son nom sur celui qu'elle doit occuper.

Non-seulement l'auteur nous donnera les dessins de tant d'édifices; mais, comme il paroît avoir des connoissances très variées, il ne négligera point la numismatique et les inscriptions. L'Espagne est très-riche dans ce genre; et quoique Pons ait fait beaucoup de recherches sur ce sujet, il est loin de l'avoir épuisé.

CH.

XLIII.

Sur un *Nouveau Voyage en Espagne.*

De toutes les nations de l'Europe, il en est peu qui aient été aussi maltraitées par nos sophistes que la nation espagnole. Tandis qu'ils louoient à outrance le peuple anglais, ennemi éternel de la France, ils ne cessoient d'avilir le peuple espagnol, notre allié naturel, et devenu par les traités comme une partie intégrante de la grande famille française. Tour à tour ils nous l'ont présenté comme asservi aux plus honteux préjugés, courbé sous le joug de la superstition, abâtardi par l'ignorance, et manquant à la fois et d'élévation dans les mœurs, et d'industrie dans les arts. L'origine de ces injustes préventions est aisée à deviner. L'Espagne est la nation *catholique*, c'est celle où l'autel et le trône se resserrent de plus près pour se prêter un plus solide appui; celle qui jusqu'à présent s'est garantie le plus de l'engouement des systèmes et du prestige des innovations; celle où la *perfectibilité* est si peu à la mode, qu'elle conserve encore des modes du quinzième siécle, et des institutions de mille ans; celle enfin qui regardant la paix comme le premier bien politique, et la religion comme le premier bien moral, ne laisse presque plus rien à dire aux faiseurs de livres, et presque rien à rêver aux faiseurs de projets: or, comment une nation où les philosophes ne dominent pas, et où le grand dictionnaire encyclopédique ne circule pas, peut-elle avoir des lumières? Comment un pays où les nou-

velles éditions de Voltaire et de Rousseau, que la librairie française a cherché à y introduire, pour le plus grand bien de l'humanité, ont été saisies aux barrières, peut-elle être comptée au rang des nations civilisées; et comment un peuple où l'on regarde les ennemis de la religion comme les ennemis de l'état, peut-il avoir la moindre notion de liberté et de droit public, et s'élever à rien de grand, d'utile et de libéral?

Le *Nouveau Voyage d'Espagne* paroît avoir été composé pour venger cette brave et loyale nation des injustices de ses détracteurs. L'auteur l'a dirigé contre deux ouvrages : l'un est le *Voyage en Espagne* de M. de Langle, aussi dépourvu de style que de bon sens, et qui, condamné par le parlement de Paris, dut sa fortune et ses cinq éditions à cette flétrissure; l'autre est le *Tableau de l'Espagne moderne*, par M. Bourgoing, qu'il ne faut pas confondre avec M. de Langle, ni pour le fond, ni pour la forme. Notre nouveau voyageur, dont le ton inspire la confiance, qui a tout vu en observateur fidèle, mais dont la diction n'est peut-être pas toujours aussi pure que les principes, prouve au premier qu'il n'a fait qu'un roman; qu'il n'a été en Espagne que pour y bâtir *des châteaux;* que ses jugemens sont aussi faux que ses faits; qu'il n'a vu ce pays qu'à travers le prisme de son impiété, et que tout barbouillé d'idées révolutionnaires, il ne parle de politique qu'en illuminé, de tolérance qu'en énergumène, et d'humanité qu'en orateur de club. Il prouve au second, que quoiqu'à certains égards il soit exact dans les descriptions, on regrette qu'il se soit laissé entraîner par l'esprit de parti et des principes philosophiques, dont il doit sans doute au-

jourd'hui reconnoître l'erreur, ainsi que le danger. Il le met souvent en contradiction avec lui-même, et lui oppose des aveux que la force de la vérité lui arrache quelquefois aux dépens même de ses propres opinions.

Une des manies ordinaires parmi les fainéans lettrés de la philosophie, c'est de déclamer contre la fainéantise et l'inutilité des ordres monastiques d'Espagne. « Mais, dit l'auteur, les personnes qui ont été témoins des services des moines, soit dans les hôpitaux militaires, soit dans les combats, bravant le feu pour porter la dernière consolation au soldat mourant; ceux qui les voient, quand le beffroi sonne, aller processionnellement au lieu de l'incendie, portant chacun une hache, ou un autre outil nécessaire, non pour le donner à des manœuvres, mais pour travailler eux-mêmes; ceux qui les ont vus à Malaga, à Alicante, à Carthagène, se dévouer au service des pestiférés, parcourant les rues, précédés d'une sonnette pour avertir les malheureux abandonnés par leur père, leur mère, leur frère ou parent, que des ames charitables voloient à leur secours, ceux-là n'accuseront pas les corps religieux d'être inutiles.

» Si l'on veut voir une autre preuve de l'utilité majeure des corps religieux, qu'on se transporte au delà des mers, et qu'on jette un coup d'œil sur cette milice sainte, sur ces religieux missionnaires qui, parmi les sauvages de l'Amérique, en conquérant des ames à Dieu, attachent bien plus ces néophytes à un souverain qu'ils ne connoissent pas, que les soixante mille hommes entretenus à grands frais à des milliers de lieues de la métropole. »

L'auteur cite en faveur des moines espagnols

M. Bourgoing lui-même : « L'aisance, dit ce dernier, règne autour d'eux. Partout les possessions des moines sont bien plantées, bien cultivées, et vivifient les campagnes adjacentes... Tout rappelle l'abondance dans la chartreuse de Valence, tout y entretient la paix de l'ame. Quelque aversion qu'on ait vouée à la vie monacale, on ne peut se défendre d'un certain intérêt pour ces silencieux solitaires, qui du moins ne négligent pas les bienfaits que la nature a versés autour de leur demeure; et qui, tranquillement laborieux, austères sans être farouches, semblent après tout ne faire du mal qu'à eux-mêmes. »

Rien de plus touchant que ce qu'il nous dit sur les hôpitaux d'Espagne, indignement calomniés par M. de Langle : « La dépense des hôpitaux est énorme. Les soins pour les malades vont jusqu'à la recherche. En été, la première glace est destinée aux hôpitaux; si elle devient rare, le public ne peut en avoir que lorsque les hôpitaux en sont pourvus. Chaque convalescent reçoit pour son goûter un verre de vin de Malaga de première qualité, avec des biscuits. Le chocolat y est donné avec profusion.

» Quant à la propreté, laissons parler M. Bourgoing (1) : « L'hôpital del Rey, à Burgos, est remarquable par l'extrême propreté et la salubrité qui y règnent. Les Espagnols pourroient donner des leçons aux nations les plus policées sur ces monumens de charité. Une cruelle prévoyance ne leur a pas fait craindre que les malheureux s'y trouvassent assez bien pour voir sans répugnance ces asiles s'ouvrir à leur misère. » En parlant de la maison des fous de Saragosse et de Tolède, les deux principaux établissemens de ce

(1) Tableau de l'Espagne moderne, premier volume, pag. 41.

genre, l'auteur que nous venons de citer, dit (1) : « J'ai été étonné, édifié de la propreté et de l'ordre qui y règnent. Lorsqu'on parcourt les fondations pieuses des Espagnols, on oublie cette apathique indolence et cette malpropreté qu'on s'obstine à leur reprocher. »

Nous voudrions pouvoir citer ici tout ce que l'auteur nous dit de la charité des évêques espagnols, lesquels ne dépensent presque rien pour eux-mêmes, et ne sont prodigues qu'envers les malheureux.

« Depuis l'établissement de la dynastie régnante sur le trône d'Espagne, on n'a point eu le spectacle horrible d'auto-da-fé. Le dernier eut lieu sous Charles II, en 1680. Devenue ressort politique, l'inquisition n'est plus qu'une police générale qui s'exerce en Espagne et dans les Indes, avec une grande vigilance : aussi toutes les menées du propagandisme ont-elles été découvertes, toutes les mines révolutionnaires ont-elles été éventées. C'est pour cette raison que les ennemis de la stabilité des états dépeignent l'inquisition, ses jugemens arbitraires, ses exécutions secrètes sous les couleurs les plus noires. Quel est cependant le tribunal en Europe, autre que celui de l'inquisition, qui absout un coupable lorsqu'il avoue sa faute et en confesse le repentir ? Quel est l'individu tenant des propos, affectant une conduite irréligieuse, affichant des principes contraires à ceux établis pour le maintien de l'ordre social ; quel est cet individu qui n'ait pas été averti deux fois par les membres de ce tribunal ? S'il récidive, si, malgré les avis qu'on lui donne, il persiste dans sa conduite, on l'arrête, et s'il se repent, on le met en liberté. Trouve-t-on

(1) Tableau de l'Espagne moderne, troisième volume, pag. 17.

la même douceur dans les tribunaux anglais, même lorsqu'il est question de politique ? »

M. Bourgoing, dont les opinions religieuses ne pouvoient être suspectées lorsqu'il écrivoit son Tableau de l'Espagne moderne, en parlant du Saint-Office, dit : « J'avouerai, pour rendre hommage à la » vérité, que l'inquisition pourroit être citée de » nos jours *comme un modèle d'équité.* » Quel aveu ! et comment seroit-il reçu, si c'étoit nous qui le faisions ! Mais M. Bourgoing n'a vu dans le tribunal de l'inquisition que ce qu'il est réellement, un moyen de haute police. X.

XLIV.

Sur un *Recueil de Voyages en France et autres pays ; par* Racine, La Fontaine, Regnard, Chapelle et Bachaumont, Hamilton, Voltaire, Piron, Gresset, *etc.*

TOUT le monde connoît le Voyage de Chapelle et Bachaumont ; mais tout le monde ne sait pas que plus de trente littérateurs distingués ont imité plus ou moins heureusement le Voyage en prose et en vers de Bachaumont et Chapelle. On est tout étonné de trouver parmi ces imitateurs, des noms tels que ceux de Racine, La Fontaine, Gresset, Piron, etc...... On est bien plus surpris encore de reconnoître que les premiers poëtes dont la France s'honore, ont été surpassés, dans ce genre, par deux épicuriens qui ont su se faire une réputation littéraire avec un badinage plein d'esprit et plein de négligences. Racine et

La Fontaine, placés en seconde et même en troisième ligne, ne sont pas une petite singularité; on ne peut cependant leur accorder une place plus brillante, quelque respect que l'on ait pour ces grands noms: cette fois, ils sont vaincus par Lefranc de Pompignan, par le chevalier Bertin, par le jeune Desmahis, et même par un Capucin qui a fait aussi un petit Voyage en prose et en vers, où l'on trouve de la galanterie, de l'esprit fin, et quelque petite dose de malice (1).

Il faut cependant que je m'explique sur cette espèce d'humiliation qu'éprouvent des hommes tels que La Fontaine et Racine : mon embarras, je l'avoue, n'est pas médiocre, et j'hésite entre le désir de dire ce que je pense, et la crainte de choquer les opinions reçues. Si le genre d'esprit qui est à la mode est véritablement de l'esprit, s'il n'y a de bons vers que ceux qui ont du *trait*, et de bonne prose que celle où chaque phrase présente une allusion fine ou une antithèse brillante, certainement Racine et La Fontaine ont manqué d'esprit en écrivant leurs Voyages en Languedoc et en Limousin. Le chevalier de Bertin, au contraire, l'oratorien Berenger et plusieurs autres, ont eu *l'esprit* par excellence, et ont laissé bien loin derrière eux l'auteur d'*Athalie* et le *fablier* inimitable.

Racine et La Fontaine n'étoient pas *des gens du monde*, ils voyageoient par le coche, ce qui est de très-mauvais ton, et ils causoient familièrement avec les bourgeois que le sort leur donnoit pour compagnons de voyage. Le premier veut écrire à son ami, le second à sa femme; l'un ne pense pas que dans

(1) Le P. Venance qui, dans ses vers inférieurs à sa prose, oublie quelquefois son habit et sa quête.

une lettre familière il doive faire paroître le génie qui a présidé aux grandes compositions dramatiques; l'autre écrit comme il parle dans la conversation, et s'il lui échappe quelque trait fin ou malin, il est tellement enveloppé de bonhommie, qu'un sot le prendroit pour une bêtise.

Nos beaux esprits auraient honte d'une pareille simplicité. En voyageant par le coche d'Auxerre, ils transforment cette baraque flottante en un magnifique navire dont les zéphyrs enflent les voiles; s'ils rencontrent une marchande de pommes ou de raisin dans une frêle nacelle, c'est la nymphe de la Seine, qui pérore comme les héroïnes de Scudéry, ou comme un coryphée de l'Athénée des Dames. Ils ne parlent que des perdrix aux *brodequins rouges et gris*, qu'ils ont tuées ou mangées; que du champagne qu'ils ont sablé, que des comtes et des marquis avec lesquels ils voyagent : *l'aurore, la rose, le zéphyr, le clair de la lune, l'azur des cieux*, leur fournissent encore des madrigaux; ce qui est bien étonnant après tous ceux qu'on a faits sur de pareils sujets : *l'ame, le cœur, le sentiment et la nature* attendrissent leurs hémistiches, et donnent à leur prose *cette teinte de mélancolie* qui est la dernière mode du Parnasse.

Oh, combien le style de Racine est plat quand on le compare à la prose sémillante et aux vers pétillans des modernes voyageurs! S'il rend compte à La Fontaine des objets qui l'ont frappé dans son voyage, il ajoute tout bonnement : « Tout cela ne m'a » point empêché de songer toujours autant à vous que » je faisois lorsque nous nous voyions tous les jours.» S'il veut exprimer l'embarras qu'il éprouve à se faire entendre dans le Dauphiné, il nous raconte qu'ayant envoyé acheter des broquettes dont il avoit

besoin, on lui apporta trois paquets d'allumettes: certainement aucun auteur moderne ne dérogera au point de faire entre les allumettes et les broquettes dans un Voyage en prose et en vers.

Le pauvre Jean Racine a bien un autre travers que personne assurément ne sera tenté d'imiter; il s'avise d'être modeste. « Je suis, dit-il, en danger » d'oublier *le peu de français que je sais*. J'ai cru » qu'Ovide vous faisoit pitié, quand vous songiez » qu'un si galant homme que lui étoit obligé à parler » scythe lorsqu'il étoit relégué parmi ces Barbares: » cependant il s'en faut beaucoup qu'il fût si à plain» dre que moi. Ovide possédoit si bien toute l'élo» quence romaine, qu'il ne la pouvoit jamais ou» blier.....; au lieu que *n'ayant qu'une petite teinture* » *de bon français*, je suis en danger de tout perdre » et de n'être plus intelligible, si je reviens jamais » à Paris. » Si Racine *n'a eu qu'une petite teinture de bon français*, il faut le plaindre, et nous féliciter de ce que nous avons maintenant plus de mille auteurs qui possèdent parfaitement la langue française, qui ne se trompent jamais, et qui n'ignorent rien, comme ils nous le prouvent tous les jours, quand nous avons la méchanceté, l'injustice de leur reprocher quelque faute légère qui sans doute n'existe pas.

Les vers de Racine sont simples comme sa prose. Veut-il peindre la beauté du ciel et la douceur du climat dont on jouit en Languedoc, il dit sans effort :

Le soleil est toujours riant,
Depuis qu'il part de l'Orient
Pour venir éclairer le monde,
Jusqu'à ce que son char soit descendu dans l'onde. . .
. . . .

Les ruisseaux respectent leurs rives,
Et leurs Naïades fugitives,
Sans sortir de leur lit natal,
Errent paisiblement, et ne sont point captives
Sous une prison de cristal. . .
Enfin, lorsque la nuit a déployé ses voiles,
La lune, au visage changeant,
Paroît sur un trône d'argent,
Et tient cercle avec les étoiles :
Le ciel est toujours clair tant que dure son cours,
Et nous avons des nuits plus belles que les jours.

Il n'y a dans ces vers aucune inversion, les rimes n'y sont pas en épithètes, et à l'exception de la lune qui tient cercle avec des étoiles, on n'y trouve pas un trait d'esprit. Il seroit aisé de prouver que les voyageurs modernes ont écrit tout autrement, et qu'ils ont fait des tours de force dont Racine étoit incapable. Mais je me contenterai de donner une idée générale de ce Recueil.

Racine, nous offre de la simplicité, de la raison, de la poésie; La Fontaine, cette naïveté piquante qui a fait dire à Boileau : Le bonhomme est plus malin que nous; Bérenger, des notices curieuses sur tous les lieux qu'il parcourt, des tableaux agréables, des descriptions pleines de coloris, des réflexions philosophiques, de la prétention, et quelquefois cette fausse gaieté d'un penseur qui s'excite à rire; Lefranc de Pompignan, de l'esprit à foison, des traits plaisans, des tirades agréables, mais des tours de force sans nombre, des rimes redoublées jusqu'à l'affectation, des rimes rares et baroques en *if*, en *ecte*, en *esque*, en *oc* : puérilités très-difficiles sans doute; mais pour me servir d'un mot connu, je voudrois qu'elles fussent impossibles; Desmahis, des vers charmans, une prose agréable; Bertin, de l'esprit, et toujours de l'esprit; Piron, une grosse

gaieté, beaucoup de mauvaises plaisanteries, et un ton grivois qui paroîtroit bien ignoble aux beaux esprits de nos salons; Regnard, Fléchier, Gresset, rien qui soit digne d'eux; Voltaire, cet esprit sans effort, cette clarté, cette finesse, ce brillant, ce charme qui caractérise son style, soit en prose, soit en vers; M. de Parni, de la grâce, de l'élégance; M. de Boufflers, de la finesse, de la gaieté de bon ton, des épigrammes piquantes, quoique sans âcreté; d'autres auteurs moins célèbres contribuent, soit à orner, soit à affoiblir ce Recueil; et à la tête de tous Chapelle et Bachaumont se distinguent par cette franche gaieté, par ces négligences aimables, par cet esprit sans prétention que nos auteurs modernes appellent *du laisser aller.*

Il n'est pas étonnant que dans cette agréable collection, les plus grands auteurs aient quelquefois du désavantage : un ouvrage de ce genre étoit une bagatelle pour un grand homme, et une composition importante pour un écrivain médiocre; le premier n'y employoit que son esprit en repos, le second y met tout son talent, toute sa chaleur, tout son génie. Le petit genre convient peu au grand talent; les mains robustes saisissent mal les objets frêles et délicats :

Tel Hercule filant, brisoit tous les fuseaux.

Je ne sais pourquoi les éditeurs ont mêlé arbitrairement les divers ouvrages qui composent cette collection; s'ils avoient suivi l'ordre chronologique, qui est si naturel, le lecteur y auroit bien mieux remarqué cet abandon successif de la simplicité de style, et cette tendance toujours croissante vers le style brillant, la recherche, la prétention, et le désir immodéré de donner *du trait* à chaque phrase.

H.

XLV.

Lettre sur quelques Notes écrites de la main de Voltaire à la marge d'un exemplaire de Virgile.

On ne peut trop regretter la perte de la bibliothèque de Voltaire; le plus grand nombre des livres qui la composoient était chargé de notes de sa main : il y avoit déposé des preuves sans nombre de l'immensité de ses lectures et de ses connoissances. On voyait souvent une raison supérieure employer tous les trésors de la mémoire, réfuter d'un seul trait un long ouvrage, et renfermer dans quelques mots le résultat de cinquante ans de méditation. Des personnes dignes de foi qui ont vu la bibliothèque de ce grand homme, attesteront que cet éloge n'est point exagéré. Des circonstances m'ont procuré un exemplaire des œuvres de Virgile qui lui avoit appartenu, et dont les marges contiennent quelques remarques : son écriture est facile à reconnoître; et d'ailleurs, le témoignage de Vanières son secrétaire, de qui on tient cet ouvrage, en constate l'authenticité.

Rien ne promet an premier coup d'œil plus d'intérêt que des observations sur l'auteur de l'*Enéide*, par celui de la *Henriade* : Mais Voltaire était malheureusement fort jeune quand il fit celles dont je suis dépositaire. Il me paroît qu'alors, plein des leçons du père Porée, il quittait à peine le collége; aussi ses remarques sont presque toutes écrites en latin. On voit qu'il étudioit avec soin la langue de Virgile : il se

rend compte des tours particuliers au poëte romain; il le rapproche des auteurs grecs qu'il imite; il éclaircit plus d'une fois, par une paraphrase courte, quelques expressions figurées et elliptiques dont il est frappé.

Un semblable travail, entrepris par Voltaire au sortir de son enfance, est à la fois un reproche et une leçon pour tant d'auteurs modernes qui ont négligé les études les plus indispensables, et qui s'appellent des gens de lettres, à la honte de notre temps.

J'avoue que le plus grand nombre des notes que j'ai parcourues, n a rien de remarquable, quoiqu'elles montrent partout une érudition très-étendue pour un âge aussi peu avancé. Cinq ou six seulement font deviner l'esprit de Voltaire à des yeux observateurs. Il suffit peut-être pour le déceler, de l'espèce d'indifférence avec laquelle il semble avoir lu les Eglogues et les Géorgiques. Ce dernier ouvrage, le plus parfait de l'antiquité, ne lui a pas fourni la moindre remarque. Un seul vers des églogues est loué; c'est celui-ci :

Ut vidi, ut perii, ut me malus abstulit error.

Il le souligne, parce qu'il renferme un trait de passion.

La troisième églogue imitée de Théocrite, lui paroît grossière dans quelques détails; la neuvième, froide; la quatrième, trop élevée pour le genre bucolique.

Dès cette époque, on voit donc commencer la préférence exclusive de Voltaire pour la poésie morale et dramatique. Il réserve toute son attention pour les scènes animées de l'Enéide, et néglige absolument l'intérêt des peintures champêtres, la perfection des détails pittoresques, que tous les

siècles ont admirés dans les Géorgiques. On peut juger dès lors quel sera le caractère de son talent; on n'est plus surpris que Voltaire, l'égal des plus grands maîtres dans la peinture des passions, leur soit presque toujours inférieur dans celle des tableaux de la nature : c'est qu'il n'avoit point aimé les champs, c'est qu'il n'y avoit point vécu dès sa jeunesse.

Tous les poëtes épiques avant lui, et cette observation est je crois essentielle dans l'histoire de leurs travaux, ont écrit, dans leur jeunesse, des pastorales ou des ouvrages d'un genre analogue. Virgile avoit chanté Tityre et le vieillard du Galèse, avant le sac de Troie et les combats de Turnus et d'Enée. Le Renaud du Tasse fut précédé de son Aminte. Camoens, en s'adressant aux nymphes du Tage dans le début de son poëme, leur rappelle les églogues qu'elles lui ont inspirées. Le génie sombre et sublime de Milton lui-même s'est essayé dans son *Lycidas* et son *Penseroso* sur des images champêtres. Homère enfin, ne perd pas une occasion de ramener jusques dans l'horreur des combats les charmes et la paix de la vie rustique.

Voltaire a moins puisé que tous les autres à cette source première des véritables beautés poétiques. Sa jeunesse fut entraînée par tous les prestiges des arts et de la société. Il n'habita la campagne que dans sa vieillesse; mais alors il y porta plus de philosophie que de passions (1). Nourri pendant cin-

(1) Il nous semble que c'est dans les passions même dont la vie de Voltaire fut agitée, qu'il faut chercher la cause du défaut qu'on lui reproche ici. On peut en juger par le portrait suivant, qui nous paroît convenir également aux diverses époques de la vie de Voltaire, et même plus spécialement à ses dernières années : « Dévoré par une » ambition insatiable, M. de Voltaire a payé bien cher sa célébrité :

quante ans d'autres idées, il ne pouvoit même au milieu des Alpes et du Jura, sur les bords du lac de Genève et devant le génie de la nature, se détacher un moment des illusions du théâtre. Tout ce qui n'étoit pas du genre dramatique, n'avoit à ses yeux qu'un rang inférieur. Cette opinion a plus d'une fois égaré son jugement, et lui a fait négliger quelques parties essentielles de l'art.

Aussi, dans la poésie descriptive, il laisse souvent désirer des images plus vraies et plus précises, une harmonie plus savante et un caractère plus original. Ce défaut se fait sentir sur-tout dans la Henriade, comparée aux poëmes antiques; mais il n'excuse pas les critiques qui ferment les yeux aux beautés de cette même Henriade: elle en a de réelles qui lui sont même particulières, et doit toujours rester au nombre des premiers monumens de la poésie française.

Il est donc vrai qu'on peut saisir, dans l'enfance des grands hommes, tous les traits du génie qu'ils doivent avoir un jour. Voltaire, enfant, préfère déjà le mouvement des passions au calme et au bonheur de la vie champêtre. Racine offre un exemple différent, dans les remarques de sa première jeunesse, sur Sophocle et sur Euripide: son ame tendre se repose avec complaisance sur ces mêmes détails qui n'arrêtent point la sensibilité impatiente et mobile

» réduit à se bannir de sa patrie, haï des uns, redouté des autres, » peu estimé de ceux même qui admiroient le plus ses écrits, il a » toujours compté plus de flatteurs que d'amis; harcelé sans relâche » par des railleries mordantes et des critiques sévères, sans cesse en » butte aux traits des ennemis qu'un amour-propre fougueux lui » attiroit, il a vécu dans une agitation continuelle, s'abreuvant de » fiel, et amusant le public par ses fureurs et ses injures. »

de Voltaire. Les images pastorales; les mœurs hospitalières ont à chaque instant l'hommage du créateur futur d'Athalie. La différence du style de ces deux grands poëtes dramatiques se laisse même entrevoir d'avance dans les premières réflexions de l'un et de l'autre. Voltaire ne juge que les masses et les beautés générales du style; il admire moins souvent les effets d'harmonie imitative, ces expressions hardies, ces combinaisons savantes de termes heureusement rapprochés, qui sont les fruits de la méditation et d'un art approfondi. La marche de Racine n'est pas la même; j'ai lu quelques-unes de ses notes à la marge d'un Horace, qui avoit passé entre les mains de son fils et de Lefranc de Pompignan. On voit que le plus parfait de nos poëtes ne l'étoit devenu qu'en étudiant sans cesse, et dans ses moindres détails, tous les secrets du style poétique.

Il avoit marqué plusieurs expressions d'Horace comme propres à passer dans la poésie française. A côté de celle-ci, *nigrum pulvere*, il avoit écrit, *noir de poussière*, et ajoutoit: *Cette expression peut se transporter avec succès dans notre langue.* C'est dans ce même exemplaire qu'à la marge du passage si connu d'Horace,

> *In me tota ruens Venus*
> *Cyprum deseruit*,

on trouvoit ce vers admirable de Phèdre:

> C'est Vénus toute entière à sa proie attachée.

Les notes de Voltaire sur Virgile n'offrent, comme je l'ai dit plus haut, aucun trait aussi intéressant. Le premier, le second, le quatrième et le sixième livres de l'Enéide, sont chargés de coups de crayon: le

cinquième en a fort peu. Ce chant, que Montaigne regardoit comme le chef-d'œuvre de la versification du premier des poëtes latins, devoit le moins arrêter Voltaire, et toujours par la même raison qui lui a fait lire si légèrement les Eglogues et les Géorgiques. L'épisode de Nisus et d'Euryale, est le morceau des derniers chants qu'il vante le plus. Le beau mouvement qui termine cet épisode, et par lequel Virgile se met lui-même en scène dans son Enéide, lui paroît d'une grande beauté :

Fortunati ambo, si quid mea carmina possunt,
Nulla dies unquam memori vos eximet ævo.

Aussi n'a-t-il pas manqué de l'imiter à la fin du combat des deux Dailly, dans le huitième chant de la Henriade :

Père, époux malheureux, famille déplorable ! *etc.*

Les vers qui expriment un sentiment sont toujours ceux qui appellent son attention ; celui-ci,

Non ignara mali, miseris succurrere disco,

est crayonné avec soin, et on lit à côté, *versus mirificus.* Voltaire s'est souvenu de sa première admiration, quand il a fait ce vers charmant de Zaïre, où la même pensée se retrouve avec un autre mouvement :

Qui ne sait compâtir aux maux qu'on a soufferts ?

Lorsque Didon, après avoir accablé de reproches Enée, s'adresse à sa sœur pour le fléchir, dans ces vers si connus :

Anna, vides toto properari littore circum, etc. etc.

Voltaire loue l'heureux artifice de ce discours, et rappelle ce vers de Phèdre à Œnone :

Presse, pleure, gémis, peins-lui Phèdre mourante.

Il observe plusieurs fois, et cette observation a été faite par d'autres que lui, que Virgile ne semble point craindre l'uniformité des mêmes sons à l'hémistiche et à la fin de ses vers. Ces exemples sont assez nombreux, et dans Virgile, et dans les poëtes qui l'ont suivi. Il paroît même que ce genre de beautés, si c'en étoit un quelquefois, dégénéra en affectation après le siècle d'Auguste : c'est vraisemblablement une des raisons pour lesquelles ces fameux vers, attribués à Néron,

Torva mimalloneis implerant cornua bombis, etc.

ont paru si affectés à Perse. Mais on ne peut nier que le retour des mêmes sons n'ait été ménagé quelquefois à dessein dans les vers d'Horace et de Virgile. Les vers asclépiades du premier en offrent sur-tout des exemples fréquens :

Metaque fervidis
Evitata rotis palmaque nobilis
Terrarum dominos evehit ad Deos.

La rime n'est pas une invention si barbare, quoi qu'en aient dit des gens qui se croyoient philosophes ; avec une véritable philosophie, ils auroient trouvé dans la nature et notre organisation même, les causes du plaisir qu'elle nous fait, ils auroient vu qu'elle a été particulière à tous les peuples, et que les premiers vers ont été vraisemblablement rimés dans toutes les langues.

Voltaire observe très-judicieusement que dans ces beaux vers du second livre,

Uteroque recusso
Insonuere cavæ gemitumque dedere cavernæ,

les quatre rimes qui s'y trouvent, prolongent et doublent l'harmonie par la répétition des consonnan-

ces. Il blâme, et peut-être avec quelque raison, le même effet répété plus bas :

Trojaque nunc stares, Priamique arx alta maneres !

Il est sûr qu'ici l'on ne sent pas le besoin de la même symétrie. Que de beautés de ce genre auroit pu découvrir dans l'Enéide, un homme comme Voltaire, s'il l'avoit commentée plus tard ! Mais ce n'est point encore le génie qui juge le génie, c'est un élève de Porée, qui se fortifie dans la connoissance de la langue latine. A côté de la sublime description de l'Etna, dans le troisième livre de l'Enéide, il rappelle la première pythique de Pindare, où ce dernier a si bien décrit les fureurs de Typhée. Il transcrit quelques vers grecs, les cite avec de grands éloges ; d'où l'on peut conclure que Voltaire, quoi qu'on ait dit, avoit étudié le grec, et qu'il fut un temps au moins où il a su admirer Pindare.

On rencontre même dans ces notes, des traits de l'esprit satirique de Voltaire. A la fin du sixième livre, quand Anchise a montré à son fils toute la suite de ses descendans, Virgile termine très-brusquement, et parle sans aucune transition des deux portes du sommeil d'où sortent les songes.

Sunt geminæ somni portæ, etc. Voltaire écrit à la marge : *Hic Virgilius oblitus suî est, nisi lacunas fuisse velis.*

En y réfléchissant bien, on seroit porté à croire avec Voltaire, qu'il y a dans cet endroit une lacune véritable.

Je voudrois pouvoir faire une moisson abondante, mais j'ai prévenu qu'elle seroit bornée. Je souhaite que le nom de Voltaire et de Virgile fasse pardonner la petitesse de ces détails, et leur donne quelque prix.

L.....s.

XLVI.

FRAGMENS DIVERS.

Menzikoff et Fedor. — *Du Drame.*

Les drames sont au théâtre ce que les romans sont dans la littérature ; les gens de goût les blâment, les gens du monde les lisent. L'auteur a eu le courage et la franchise de s'avouer coupable d'un drame, et d'un drame à l'Opéra - Comique ; il a bien dûment averti les spectateurs que la denrée qu'il leur offroit n'étoit pas de la première qualité, et cet avis n'a pas empêché les spectateurs d'y courir en foule : tant pis pour eux ; l'auteur n'a aucun reproche à se faire. C'est ainsi que Jean-Jacques Rousseau, après avoir clairement indiqué dans le titre de *la Nouvelle Héloïse* que c'étoit un roman, se croyoit en sûreté de conscience sur les mauvais effets qu'il pouvoit produire : *Jamais*, disoit-il, *fille sage n'a lu de romans.*

Les drames réussissent presque toujours ; il n'y a que les ouvrages du genre plaisant, sur lesquels le public se montre difficile : il les juge avec son esprit, il juge les drames avec son cœur, et le cœur est si aisément dupe ! C'est toujours là que visent ceux qui n'ont pas de quoi satisfaire l'esprit et la raison. L'intérêt est aisé à exciter quand on n'est point gêné par la vraisemblance ; les plus méchans romanciers attachent et intéressent quelquefois plus que les meilleurs poëtes : l'intérêt, qui est l'ame de la poésie et du théâtre, en est donc aussi le plus mortel ennemi, s'il est prouvé qu'on n'a besoin, pour intéresser for-

tement, ni d'art, ni de talent, ni de style, ni même de bon sens. Il y a de misérables mélodrames au boulevard, qui causent plus de surprise et d'émotion que les plus belles tragédies. Que faut-il en conclure? que les plaisirs de l'esprit ne sont pas faits pour tout le monde : *Piscis hic non est omnium ;* que le peuple ayant fait irruption dans le sanctuaire des lettres, et sur-tout du théâtre, il lui faut une littérature et des spectacles à sa portée ; que cette littérature populaire, soutenue par la majorité, doit avoir le dessus, et, de préférence, être cultivée par les auteurs médiocres, qui sont toujours aussi en très-grand nombre ; enfin, que les bons écrivains et les juges capables de les apprécier, forment le très-petit nombre des élus.

De grands malheurs, de grandes vertus, de grands crimes suivis ou même accompagnés de remords ; n'y a-t-il pas là de quoi intéresser vivement le plus grand faubourg de la capitale ? Et qui est-ce qui ne peut pas présenter ces tableaux, quand on n'a rien à démêler avec l'art dramatique ? On ne donne pas un mélodrame au boulevard où tout cela ne se trouve, et qui n'obtienne plus ou moins de succès. G.

Les Bardes.

La plupart des opéras sont puisés dans les fables grecques ; celui-ci est tiré de la mythologie barbare des Ecossais et des Scandinaves. Un M. Macpherson a voulu nous persuader qu'il avoit retrouvé dans les montagnes d'Ecosse, les poëmes de quelques anciens bardes, et sur-tout d'Ossian : il en a publié une traduction en anglais, bien sûr qu'on n'iroit pas la confronter avec l'original. M. Letourneur traduisit en français la prétendue traduction de Macpherson, et

l'on voulut bien croire en France, sans examen, que ce poëme, ou plutôt cette série de romances ampoulées, ce galimatias septentrional, étoit l'ouvrage du barde Ossian. On y admira quelques élans d'un enthousiasme guerrier, une certaine imagination fière et sauvage, plusieurs traits de sentiment, mais l'ennui fut plus fort que l'admiration.

Il est vrai que depuis ce temps-là, Ossian s'est beaucoup relevé dans l'opinion publique; il a même fait de grandes passions; il peut compter madame de Staël au nombre de ses conquêtes, et sans doute il n'en a jamais chanté de plus brillante et de plus glorieuse. L'illustre Baronne s'est éprise d'Ossian, au point de l'égaler, pour ne pas dire de le préférer à Homère. Ce qui lui plaît sur-tout dans le fils de Fingal, c'est sa mélancolie profonde, la sombre et lugubre tristesse de ses rêveries : cette qualité est celle de tous les sauvages; il n'y a rien de si triste que ces habitans solitaires des forêts et des montagnes, qui vivent environnés de l'horreur, dans des alarmes continuelles : les Sauvages ne sont gais que lorsqu'ils ont bu des liqueurs fortes.

Madame de Staël a sans doute fait beaucoup trop d'honneur à cette mélancolie naturelle aux Barbares, et qui rend témoignage du malheur de leur condition : il n'y a réellement aucun mérite dans cette habitude sépulcrale, dans ces images funèbres, dans toute cette poésie de cimetière et de cavernes. L'héritière de M. Necker s'est trompée quand elle en a fait un des caractères particuliers de la littérature moderne. Ce que la mélancolie a d'aimable, de touchant et de vraiment poétique, se trouve dans Virgile et dans Tibulle; ce qui est au-delà n'est que folie, chimères et fatras romanesque.

Il me semble que les riantes fictions d'Homère conviennent mieux à l'Opéra, que les vapeurs noires d'Ossian : j'aime mieux l'Olympe grec, peuplé de jeunes dieux et de jolies déesses, que ce paradis de brouillards, ces ombres dans des nuages. Ce n'est pas qu'Homère ne soit aussi un peu sauvage ; mais il chantoit sous un beau ciel, dans un pays délicieux : ses chants sont aussi différens de ceux du barde écossais, que le climat de l'Asie mineure est différent de celui de l'ancienne Calédoine.

Les bardes étoient les poëtes des Barbares du nord : on ne leur trouve aucun rapport avec nos poëtes modernes; car les bardes ne se bornoient pas à chanter les héros, ils étoient des héros eux-mêmes; ils marchoient à la tête des guerriers dont ils enflammoient le courage par leurs chansons militaires ; le peuple les honoroit comme des ministres de la religion, revêtus d'un caractère sacré; ils prêchoient l'immortalité de l'ame, le paradis, l'enfer et tous les mystères de la théologie du temps. Nous avons assurément de meilleurs poëtes que les bardes : mais ils ne sont pas, à beaucoup près, si braves, si religieux et si révérés. Il n'y a point d'exemple qu'on ait jamais sifflé un barde; et si l'on eût sifflé *les Bardes* à l'Opéra, c'eût été le premier affront dont ces poëtes du nord *auroient vu rougir leur front*. Est-ce donc des Barbares qu'il nous faut apprendre à respecter la poésie et les poëtes ? G.

Madame Grassini.

Il y a six ou sept ans que l'Opéra fut témoin des premiers succès de madame Grassini, à Paris : elle a depuis promené son talent dans diverses régions de

l'Europe; elle s'est fait admirer en Angleterre, où l'on a plus d'argent que de goût; en Italie, l'ancienne patrie de la musique, où l'on a plus de goût que d'argent; mais où l'on sait récompenser par sentiment les virtuoses que l'Angleterre paie par orgueil. La capitale de l'Empire français est devenue le rendez-vous commun de tous les grands artistes ambulans : c'est le centre des arts, par la raison que c'est le centre de la puissance et de la gloire; le goût et l'argent n'y manquent point : c'est à Paris que les talens, de quelque nation qu'ils soient, s'illustrent et s'enrichissent.

J'observe qu'on pratiquoit autrefois pour la philosophie et pour l'éloquence, ce qui se fait aujourd'hui pour la musique et pour l'art théâtral. Sous l'Empire romain, de beaux esprits, des orateurs et des savans, qu'on désignoit sous le nom de *sophistes*, alors très-honorable, parcouroient les principales villes de l'Asie, de l'Europe et de l'Afrique, les seules parties du monde qui fussent connues. L'arrivée d'un de ces virtuoses voyageurs faisoit événement dans toute la cité, et y causoit une grande rumeur. Tout le peuple s'assembloit soit au théâtre, soit dans quelque grande place : là, le sophiste régaloit ses auditeurs, non pas de sons, de traits et de roulades, mais de phrases harmonieuses, quelquefois aussi peu substantielles, mais toujours aussi flatteuses pour l'oreille. On étaloit dans ces discours d'appareil tout le luxe de la rhétorique, comme on étale dans nos concerts tout le luxe de la musique. On conçoit à peine aujourd'hui à quel point les anciens peuples étoient amoureux des agrémens du langage et des rafinemens de l'art oratoire. Les sophistes étoient obligés, pour plaire, de rechercher les

formes les plus gracieuses et les plus élégantes, les modulations les plus suaves et les plus mélodieuses de la langue grecque : ce qui dégénéroit en fadeur et en afféterie. On faisoit peu de cas des pensées; on ne s'occupoit que de figures, de tours, de combinaisons de mots : c'étoit une éloquence molle, énervée, défigurée par le fard et par tout l'attirail de la coquetterie.

Il nous reste encore un assez grand nombre de discours de ces sophistes, tels qu'Aristide, Dion Chrysostôme, Libanius, Themisteus, etc. qui furent dans leur siècle des hommes célèbres et importans, comblés de gloire et de richesses, et qui ne sont aujourd'hui que d'ennuyeux rhéteurs qu'on ne lit plus. Mais la grande différence, la différence essentielle entre nos concerts et les anciens discours, c'est qu'on paie aujourd'hui pour entendre des sons, et qu'il n'en coûtoit rien autrefois pour entendre des phrases; la célébrité et la gloire suffisoient à ces orateurs, que les dons des souverains et les présens solennels des villes indemnisoient abondamment du *gratis* qu'ils accordoient aux particuliers.

Le théâtre de l'Opéra est encore trop étroit pour la voix de madame Grassini, qui pourroit remplir aisément une plus vaste étendue. Cette cantatrice tire de son organe des sons pleins, nourris, veloutés, qui, dans leur plus grande élévation, n'ont jamais rien d'aigu, et dans leur dernier degré de gravité, n'offrent rien de dur ni de rude à l'oreille la plus délicate : c'est ce que les musiciens appellent un *contre-alto*, genre de voix rare et précieux, le plus favorable de tous à ce qu'on appelle l'*expression*, et qui va le plus directement à l'ame. Il en est de cette espèce d'instrument comme de ces beautés grecques

et romaines, dont les traits joignent à la douceur la noblesse et la majesté. Il y a des physionomies plus vives, plus mobiles, plus brillantes : il n'y en a point de plus aimables et de plus touchantes. Madame Grassini n'a point de sons dans la tête ; tous sortent de la poitrine avec la plus grande aisance, tous sont d'une qualité parfaite dans le haut comme dans le bas : si elle ne s'élève pas autant que certaines cantatrices, elle descend beaucoup plus ; et en considérant le point d'où elle part, on peut dire qu'elle va très-haut et très-loin. Elle est aussi étonnante dans les sons graves, que d'autres dans les sons igus ; et la plénitude ne nuit jamais à la flexibilité. faut cependant convenir que le genre d'étonnement oduit par la prodigieuse élévation de la voix, ppe plus la multitude que celui qui naît de l'exme abaissement, quoique l'une et l'autre de ces alités soient également extraordinaires : la dernière ême est plus surprenante dans une femme, parce 'on s'y attend moins, et qu'elle est beaucoup moins turelle. G.

Débit théâtral.

C'est la belle et grande nature qu'il faut imiter dans les représentations tragiques : l'enflure est un grand défaut, sans doute ; mais l'ignoble familiarité en est un plus grand encore. Ceux qui disent qu'il faut *parler la tragédie*, disent un mot vide de sens, ou plutôt ils avancent un sophisme dangereux, qui tend à faire dégénérer la tragédie en drame. Chez nos voisins, qui n'ont pour tragédies que des drames, et qui ne connoissent d'autres beautés tragiques que celles des situations et des aventures, il est possible

formes les plus gracieuses et les plus élégantes, les modulations les plus suaves et les plus mélodieuses de la langue grecque : ce qui dégénéroit en fadeur et en afféterie. On faisoit peu de cas des pensées ; on ne s'occupoit que de figures, de tours, de combinaisons de mots : c'étoit une éloquence molle, énervée, défigurée par le fard et par tout l'attirail de la coquetterie.

Il nous reste encore un assez grand nombre de discours de ces sophistes, tels qu'Aristide, Dion Chrysostôme, Libanius, Themisteus, etc. qui furent dans leur siècle des hommes célèbres et importans, comblés de gloire et de richesses, et qui ne sont aujourd'hui que d'ennuyeux rhéteurs qu'on ne lit plus. Mais la grande différence, la différence essentielle entre nos concerts et les anciens discours, c'est qu'on paie aujourd'hui pour entendre des sons, et qu'il n'en coûtoit rien autrefois pour entendre des phrases ; la célébrité et la gloire suffisoient à ces orateurs, que les dons des souverains et les présens solennels des villes indemnisoient abondamment du *gratis* qu'ils accordoient aux particuliers.

Le théâtre de l'Opéra est encore trop étroit pour la voix de madame Grassini, qui pourroit remplir aisément une plus vaste étendue. Cette cantatrice tire de son organe des sons pleins, nourris, veloutés, qui, dans leur plus grande élévation, n'ont jamais rien d'aigu, et dans leur dernier degré de gravité, n'offrent rien de dur ni de rude à l'oreille la plus délicate : c'est ce que les musiciens appellent un *contre-alto*, genre de voix rare et précieux, le plus favorable de tous à ce qu'on appelle l'*expression*, et qui va le plus directement à l'ame. Il en est de cette espèce d'instrument comme de ces beautés grecques

et romaines, dont les traits joignent à la douceur la noblesse et la majesté. Il y a des physionomies plus vives, plus mobiles, plus brillantes : il n'y en a point de plus aimables et de plus touchantes. Madame Grassini n'a point de sons dans la tête ; tous sortent de la poitrine avec la plus grande aisance, tous sont d'une qualité parfaite dans le haut comme dans le bas : si elle ne s'élève pas autant que certaines cantatrices, elle descend beaucoup plus ; et en considérant le point d'où elle part, on peut dire qu'elle va très-haut et très-loin. Elle est aussi étonnante dans les sons graves, que d'autres dans les sons aigus ; et la plénitude ne nuit jamais à la flexibilité. Il faut cependant convenir que le genre d'étonnement produit par la prodigieuse élévation de la voix, frappe plus la multitude que celui qui naît de l'extrême abaissement, quoique l'une et l'autre de ces qualités soient également extraordinaires : la dernière même est plus surprenante dans une femme, parce qu'on s'y attend moins, et qu'elle est beaucoup moins naturelle. G.

Débit théâtral.

C'est la belle et grande nature qu'il faut imiter dans les représentations tragiques : l'enflure est un grand défaut, sans doute ; mais l'ignoble familiarité en est un plus grand encore. Ceux qui disent qu'il faut *parler la tragédie*, disent un mot vide de sens, ou plutôt ils avancent un sophisme dangereux, qui tend à faire dégénérer la tragédie en drame. Chez nos voisins, qui n'ont pour tragédies que des drames, et qui ne connoissent d'autres beautés tragiques que celles des situations et des aventures, il est possible

que ce naturel trivial soit plus convenable qu'un débit noble et soutenu ; mais dans la tragédie française, dans la tragédie de Corneille et de Racine, essentiellement fondée sur le développement des passions et des sentimens, et intimement liée avec l'éloquence poétique, il faut un ton élevé, une harmonie, une expression et une grâce qui mettent l'acteur de niveau avec le poëte dont il est l'organe. Il faut que, même dans les plus violens transports, les personnages conservent toujours, dans leurs actions comme dans leurs discours, cette décence, cette dignité, cette bienséance qui exclut toute difformité, toute grimace, toute pantomime choquante et hideuse. Ces qualités sont particulières au Théâtre-Français, et pour ainsi dire nationales ; et si l'on se fait une loi sur de scènes étrangères, d'imiter une nature dégradée, ayons le juste orgueil de croire que nous sommes faits pour servir de modèles aux autres nations, et non pour nous régler sur leurs mauvais exemples. G.

Siècle des Beaux-Arts.

Le siècle des belles-lettres, en France, fut aussi le siècle des beaux-arts. On peut même remarquer que les peintres célèbres de ce grand siècle s'attachoient beaucoup plus à l'*expression*, et que ceux du dernier âge s'attachent davantage aux *attitudes* (1), et un peu plus occupés du physique de leurs compositions que du moral, rendent avec une vérité minutieuse, et assez souvent négligée par les habiles maîtres des

(1) Les idées sur la beauté ont changé de la même manière. Au siècle de Louis XIV, on louoit dans un homme ou dans une femme la beauté des yeux ou de la figure, *siége de l'expression spirituelle ;* aujourd'hui, on remarque beaucoup plus *la beauté des formes*. (*Note de l'Auteur.*)

siècles précédens, les accessoires purement matériels du tableau, comme les vêtemens, les meubles, le ciel, le paysage, l'architecture, etc. Le fini en tout est un mérite sans doute; et si je fais cette observation, c'est uniquement pour prouver la tendance générale qui, dans le dernier siècle, entraînoit les *beaux-arts*, comme les *belles-lettres* elles-mêmes, vers l'imitation et l'étude de la nature physique. Ainsi, l'architecture s'entendoit à enjoliver de petites maisons et à distribuer de petits appartemens, beaucoup mieux qu'à élever de grands monumens; et la musique elle-même, entraînée dans cette défection générale, cherchoit bien moins des *expressions* vraies que des bruits savans.

Siècle des Critiques et des Compilateurs.

Lorsqu'un siècle brillant a élevé les lettres à un haut degré de gloire, les siècles suivans, dans leur décadence, voient éclore des auteurs sans nombre, que l'ont peut diviser en deux classes ; la première est celle de ces écrivains ambitieux, qui, désespérant d'imiter les grands modèles, et de les atteindre dans les belles routes qu'ils se sont frayées, s'égarent dans des routes nouvelles, dénaturent la langue et corrompent le goût; la seconde est composée de ces écrivains judicieux, qui ayant, à défaut de génie, du goût et le sentiment des beautés morales et littéraires, les admirent dans les ouvrages des grands maîtres, les proposent sans cesse à l'admiration des autres, les développent dans leurs écrits, les font mieux sentir par leurs réflexions, en indiquent et la source et les causes, et les rendent enfin sensibles à ceux même que moins d'études, moins d'usage, un tact moins

délicat, et un goût moins sûr empêcheroient de les connoître et de les apprécier.

Ces époques sont donc fécondes en mauvais poëtes, en mauvais orateurs, en mauvais auteurs, et en assez bons critiques, en littérateurs instruits, en utiles compilateurs. Telle a été dans tous les temps la marche de l'esprit humain. C'est ainsi qu'après les beaux jours de l'éloquence et de la poésie chez les Grecs et les Romains, on vit paroître des critiques tels que Longin et Quintilien, qui, rappelant les règles et les modèles du bon goût dans tous les genres, en retardoient du moins la décadence. C'est alors qu'on vit paroître aussi cette foule de grammairiens et de philologues, tels qu'Athénée, Aulu-Gelle, et un grand nombre d'autres, dont les écrits parvenus jusqu'à nous, ont du moins le mérite de nous avoir conservé des fragmens précieux de plusieurs ouvrages célèbres de l'antiquité, perdus dans le naufrage des temps. A.

Préfaces de Corneille.

Corneille est un géant dans ses tragédies, et un enfant dans ses préfaces; il s'inquiète si Polyeucte est conforme aux règles d'Aristote : on prétend qu'Aristote regarde les héros tragiques comme peu intéressans, quand ils sont trop parfaits; or, Polyeucte est parfait, puisque c'est un saint : donc, suivant Aristote, Polyeucte est peu intéressant : voilà le raisonnement que Corneille se fait à lui-même. Mais, en vérité, il ne se rend pas justice; car la vertu de Polyeucte n'est pas sans *mélange de foiblesse :* il se laisse trop emporter à son enthousiasme, et la religion elle-même condamne, comme l'excès d'un zèle imprudent, cette ardeur de Polyeucte qui

trouble un sacrifice solennel, et brise la statue de Jupiter. C'est un acte téméraire et séditieux, mais qui répand de l'intérêt sur ce fervent néophyte, parce que les traits de violence et d'audace plaisent beaucoup au théâtre.

Remarquons ici l'aimable simplicité d'un grand homme qui se juge trop sévèrement, et qui, cherchant à s'appuyer des autorités les plus foibles, semble ignorer qu'il est lui-même une autorité bien plus respectable. N'est-il pas extraordinaire que Corneille reconnoisse la juridiction d'un certain *Mirturnus*, auteur d'un Traité du Poëte, où l'on examine cette plaisante question : *Si la passion de J. C. et les martyrs des saints doivent être exclus du théâtre, à cause de la trop grande vertu de ces personnages?* Qui croiroit que le bon Corneille est tout joyeux, parce que le quidam *Mirturnus résout en sa faveur*, comme si l'approbation d'un écrivain obscur, sans esprit et sans goût, pouvoit être de quelque poids pour un homme tel que Corneille.

Il ne faut pas être étonné, après cela, que l'auteur de *Polyeucte*, si content du suffrage de *Mirturnus*, soit encore plus fier de l'exemple du célèbre Heinsius, qui non-seulement approuve qu'on fasse des tragédies sur les martyrs, mais qui a fait lui-même une tragédie du *Martyre des Innocens*. Corneille se fait gloire encore d'avoir marché sur les traces de l'illustre Grotius et du savant Buchanan. Le premier a mis en scène la Passion de Jésus-Christ; et le second, la Mort de saint Jean-Baptiste. *C'est sur ces exemples*, dit ingénument le sublime auteur de *Polyeucte*, *que j'ai hasardé ce poëme*. Bien lui en a pris de s'écarter beaucoup de pareils modèles : il est vrai que son admiration pour Heinsius, Grotius

et Buchanan, ne l'empêche pas de convenir que leurs poëmes tragiques ne sont pas *assez fournis pour notre théâtre;* que leur action est trop simple, parce qu'ils n'ont osé ajouter à la Bible aucun ornement de leur invention. Il profite de cette occasion pour louer l'heureuse témérité de Heinsius, qui a été plus hardi que les autres : *Les Anges*, dit-il, *qui bercent l'Enfant Jésus et l'ombre de Mariane, avec les Furies qui agitent l'esprit d'Hérode, sont des agrémens qu'il n'a pas trouvés dans l'Evangile.* Le grand Corneille qui regarde, comme un agrément théâtral, l'Enfant Jésus bercé par les anges!!!

Très-sérieusement, et de la meilleure foi du monde, cet homme, si étonnant d'ailleurs par la force de son génie, continue de disserter sur les licences que peut prendre un poëte dramatique dans les sujets tirés de la Bible; il est d'avis qu'on ne peut rien ajouter, mais qu'il est permis de supprimer certaines circonstances. *Si j'avois*, dit-il, *à exposer l'histoire de David et de Betsabée, je ne décrirois pas comme il en devint amoureux en la voyant se baigner dans une fontaine, de peur que l'image de cette nudité ne fît une impression trop chatouilleuse dans l'esprit de l'auditeur.* Cette naïveté, cette simplicité, s'allient fort bien avec le vrai génie, et me paroissent préférables aux sophismes ingénieux de certains esprits forts qui, depuis, ont prétendu réformer l'art dramatique : ils tranchent et décident sur les points les plus essentiels; il parlent en grands maîtres dans leurs avertissemens, dans leurs avant-propos, dans leurs préfaces : mais, dans leurs pièces, ils ne sont plus que des novices et des écoliers.

G.

Même sujet.

Il nous est tombé dernièrement entre les mains un petit ouvrage d'environ 80 pages d'impression, avec ce titre : *Louanges de la sainte Vierge, composées en rimes latines par saint Bonaventure, et mises en vers français par* P. Corneille. *A Paris*, *chez* Quinet, 1665. Ce titre excita notre curiosité. Les vers sont en effet de Pierre Corneille, et il les publia, comme on voit, à une époque où il n'étoit pas encore très-avancé en âge. Il ne mourut que dix-neuf ans après, en 1684.

En tête est un avertissement où l'auteur, qui pourtant jouissoit de toute sa renommée, s'exprime avec une modestie qui paroît bien étonnante, quand on songe à la vanité qui éclate dans les préfaces de tant d'écrivains misérables. Le passage mérite d'être rapporté. « Si ce coup d'essai ne déplaît pas, dit Corneille, il m'enhardira à donner de temps en temps au public des ouvrages de cette nature, pour satisfaire en quelque sorte à l'obligation que nous avons tous d'employer à la gloire de Dieu, du moins une partie des talens que nous en avons reçus. Il ne faut pas toutefois attendre de moi, dans ces sortes de matières, autre chose que des traductions ou des paraphrases. Je suis si peu versé dans la théologie et dans la dévotion que je n'ose me fier à moi-même quand il en faut parler. Je les regarde comme des routes inconnues où je m'égarerois aisément, si je ne m'assurois de bons guides ; et ce n'est pas sans beaucoup de confusion que je me sens un esprit si fécond pour les choses du monde, et si stérile pour celles de Dieu. Peut-être l'a-t-il ainsi voulu pour me donner d'autant

plus de quoi m'humilier devant lui, et rabattre cette vanité si naturelle à ceux qui se mêlent d'écrire, quand ils ont eu quelque succès avantageux. En attendant qu'il lui plaise de m'inspirer et m'attirer plus fortement, je vous fais cet aveu sincère de ma foiblesse, et ne me hasarderai à vous rien dire de lui que je n'emprunte de ceux qu'il a mieux éclairés. »

Comme bien des gens croiroient pouvoir rire aujourd'hui de ce langage et de ce ton! Comme ils appelleroient une telle préface une misérable capucinade! Il est bon qu'ils sachent que c'est Corneille qui parle ainsi, et que c'est l'auteur de Polyeucte qui s'humilie de sa stérilité pour les choses de Dieu Puissent-ils apprendre à son exemple à rabattre de cette vanité si naturelle à ceux qui se mêlent d'écrire, même quand ils n'ont eu aucun succès! Puissent-ils apprendre sur-tout à sentir l'obligation que nous avons tous d'employer à la gloire de Dieu, du moins une partie des talens que nous en avons reçus, et que ces aveux d'un grand homme leur servent de leçon, pour estimer les choses ce qu'elles valent, et pour ne parler qu'avec respect de ce qu'ils ne connoissent pas.

Ces louanges de la sainte Vierge, pour en venir à l'ouvrage même, consistent en environ 80 strophes que Corneille a imitées de saint Bonaventure. Nous avouerons qu'on trouveroit les vers de notre poëte inférieurs à ceux de ses autres ouvrages. La tâche qu'il s'est imposée de rendre strophe pour strophe, et de ne pas mettre plus de vers que dans le latin, a du nécessairement le géner et arrêter sa verve. Voioi pourtant deux de ces strophes, qui nous ont paru dignes d'être citées :

Avant que du Seigneur la sagesse profonde
Sur la terre et les cieux daignât se déployer,
Avant que du néant sa voix tirât le monde
Qu'à ce même néant sa voix doit renvoyer;
De toute éternité sa prudence adorable
Te destina pour mère à son Verbe ineffable,
A ses anges pour reine, aux hommes pour appui,
Et sa bonté dès-lors élut ton ministère
Pour nous tirer du gouffre où notre premier père
Nous a d'un seul péché plongés tous avec lui....

Il est le pain vivant, et qui seul vivifie;
Il est ensemble et vie, et voie, et vérité;
Lui-même il nous départ son immortelle vie
Par les épanchemens d'une immense bonté.
L'Eglise avec ce pain reçoit tant de lumière,
Que la nouvelle épouse efface la première
Par les vives splendeurs qui font briller sa foi;
La synagogue tombe et périt auprès d'elle,
Et l'ombre de la vieille loi
Fait place au jour de la nouvelle.

Nous avons été bien aises de faire connoître aux lecteurs un livre dont ils n'avoient probablement jamais ouï parler, et sur-tout de leur montrer avec quel ton chrétien s'exprimoit un des plus grands poëtes du siècle de Louis XIV, qui, parce qu'il avoit un génie élevé, ne se croyoit pas dispensé de rendre hommage à la religion, et de publier son respect pour les mystères de notre foi.

P....T.

FIN.

DE L'IMPRIMERIE DE LE NORMANT
RUE DES PRÊTRES-SAINT-GERMAIN-L'AUXERROIS, N°. 17.

